RELATION
COMPLÈTE
DE LA
CAMPAGNE DE RUSSIE,
EN 1812;

ORNÉE DES PLANS DE LA BATAILLE DE LA MOSKWA, DU COMBAT DE MALO-JAROSLAVETZ, ET D'UN ÉTAT SOMMAIRE DES FORCES DE L'ARMÉE FRANÇAISE PENDANT CETTE CAMPAGNE;

PAR EUGÈNE LABAUME,

Chef d'Escadron, employé à la section historique du dépôt général de la Guerre, Chevalier de la Légion d'Honneur et de la Couronne de Fer.

CINQUIÈME ÉDITION.

CORRIGÉE ET AUGMENTÉE DES OPÉRATIONS DE CHAQUE CORPS D'ARMÉE.

Quæque ipse miserrima vidi.
ÆNEID., *lib.* II.

PARIS,

REY et GRAVIER, libraires, quai des Augustins, n°. 55.
MAGIMEL, ANSELIN et POCHARD, libraires, rue Dauphine, n°. 9.
C. L. F. PANCKOUCKE, impr.-libr, rue et hôtel Serpente, n°. 16.
DONDEY-DUPRÉ, impr.-libr., rue Saint-Louis, au Marais, n°. 46.

LONDRES,

BERTHOUD WHEATLEY et Comp^e., n°. 28, Soho Square.

1816.

Cet ouvrage se trouve aussi à

Amsterdam .... chez Gabriel Dufour.
Florence. .... Piatti.
Francfort .... Welmann.
Kœnigsberg .... Nicolawius.
Leipsick .... Grierhammer.
Lisbonne. .... { Pierre et Georges Rey. / Paul Martin.
Manheim .... { Artaria. / Fontana.
Milan. .... { Margaillan. / Sonzognio.
Pétersbourg .... Pluchard.
Rome .... De Romanis.
Turin. .... { Pierre Pic. / Charles Bocca.
Vienne. .... Sohaumburg et Compag^e^.

On trouve chez les mêmes libraires, et du même auteur :

L'*Histoire abrégée de la république de Venise*, 2 vol. in-8°.

PRÉFACE.

Je raconte ce que j'ai vu : témoin d'un des plus grands désastres qui aient jamais affligé une nation puissante, spectateur et acteur dans tout le cours de cette triste et mémorable expédition, je ne viens point ici présenter des faits disposés avec art, et ornés de couleurs infidèles. J'ai écrit, jour par jour, les événemens qui ont frappé mes yeux, et je cherche seulement à communiquer les impressions que j'ai ressenties. C'est à la lueur de l'incendie de Moskou que j'ai décrit le sac de cette ville; c'est sur les rives

de la Bérézina que j'ai tracé le récit de ce fatal passage. Les plans de champs de bataille qui sont joints à cet ouvrage ont été levés sur le terrain, et par ordre du prince Eugène.

On aurait peine à se figurer les difficultés qu'il m'a fallu surmonter pour consigner mes souvenirs. Réduit, comme tous mes compagnons d'armes, à lutter contre les derniers besoins; transi de froid, tourmenté par la faim, en proie à tous les genres de souffrances, incertain, au lever de chaque soleil, si je verrais les derniers rayons du soir, doutant, le soir, si je verrais un jour nouveau; tous mes sentimens semblaient s'être concentrés dans le désir de vivre pour conserver la mémoire de ce que je voyais; animé par cet indicible désir, toutes les nuits, assis devant un mauvais feu, sous une température de vingt à vingt-deux degrés au-dessous de la glace, entouré de morts et de

mourans, je retraçais les événemens de la journée. Le même couteau qui m'avait servi à dépecer du cheval pour me nourrir, était employé à tailler des plumes de corbeau; un peu de poudre à canon, délayée dans le creux de ma main avec de la neige fondue, me tenait lieu d'encre et d'écritoire.

J'ai composé cette narration sans haine et sans préventions; mais je ne tairai pas que, dans le récit de cette entreprise, l'une des plus déplorables que le génie de l'ambition ait conçues, j'ai eu cent fois à retenir mon indignation, prête à s'échapper contre l'auteur de tant de maux. Cependant les égards dus à sa grandeur passée, le souvenir des victoires mémorables dont je fus le témoin, et dont je partageai les honneurs, m'ont imposé le devoir de n'accuser ce conquérant que par des faits, et non par des déclamations injurieuses.

Ayant sans cesse devant les yeux le spectacle de cette foule de guerriers, misérablement exterminés dans de lointains déserts, je n'ai été soutenu que par l'idée de rendre hommage à leur constance, à un courage qui ne s'est jamais démenti, enfin, à des exploits d'autant plus héroïques, qu'ils étaient perdus pour la patrie, et semblaient l'être pour la gloire. Heureux si j'ai pu prouver, par cette relation importante, qu'au milieu de tant de désastres, nos braves ont toujours été dignes d'eux-mêmes, qu'ils n'ont point manqué à leur ancienne renommée, et que, toujours redoutables à l'ennemi, ils n'ont été vaincus que par les élémens!

Et facere et pati fortia Romanum est.

(TIT. LIV. lib. II.)

Encouragé par l'accueil favorable qu'ont reçu quatre éditions consécutives de cet ou-

vrage, j'ai cherché dans cette édition nouvelle à en étendre le plan, et à en coordonner toutes les parties, en retranchant ce qui était trop particulier au corps où je me suis trouvé, pour développer davantage les opérations qui pouvaient être d'un intérêt plus général. C'est ainsi que les batailles de la Moskwa, de Drissa, de Polotsk et de Ghorodetschna; le combat de Taroutina, la belle retraite du duc d'Elchingen, le passage de la Bérézina, enfin les manœuvres des différens corps d'armée m'ayant été communiquées par des officiers-généraux qui les ont eux-mêmes exécutées, se trouvent maintenant renfermées dans un seul cadre, et contribuent à former, de cette manière, une relation complète de l'expédition de Russie.

Je terminerai par une observation que m'imposent les circonstances; mais c'est le seul tribut que je crois leur devoir. Dans les

événemens qui se sont passés depuis un an, de hautes réputations, des noms jusqu'alors honorés, ont passé par une épreuve terrible; il en est à qui elle a été plus ou moins fatale, et à qui la postérité, ainsi que la patrie, demanderont un compte sévère des malheurs dont nous avons été et sommes encore les victimes. Mais ce que de tels hommes ont fait à une époque, n'a rien de commun avec ce qu'ils ont fait à une autre; et le présent ne diminue pas plus le mérite de leurs premières actions, que le passé n'excuse l'énormité de leur faute récente. Aussi j'aurais cru manquer au premier devoir d'un historien de revenir, soit pour le blâme, soit pour l'éloge, sur les jugemens déjà portés à leur égard, et consignés dans les précédentes éditions de ce livre; la justice de l'histoire, comme celle des lois, ne doit jamais être rétroactive.

RELATION
COMPLÈTE
DE LA
CAMPAGNE DE RUSSIE.

PREMIÈRE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

WILNA.

QUAND on se rappelle le degré de puissance où la France s'était élevée par la force des armes, et qu'on songe aux grands revers que l'abus de cette même force lui a fait ensuite éprouver, on est toujours tenté de se demander quel était le terme où elle devait s'arrêter ? A cette question, l'impartiale postérité répondra que la France n'a jamais été plus puissante qu'après le traité de Tilsit : alors l'Espagne, sous le nom d'alliée, était réellement une de nos provinces, dont nous retirions des hommes, de l'argent et des vaisseaux. L'Italie, sagement gouvernée par un prince à la fois bon guerrier et habile administrateur, sujette et sou-

mise aux mêmes lois que l'Empire, jouissait d'une prospérité égale à la nôtre, et partageait nos triomphes depuis que ses légions, dans la première campagne de Pologne, avaient fait preuve d'un courage éclatant, pour procurer à la France une paix glorieuse. Effrayée de notre agrandissement colossal, l'Allemagne, ne pouvant plus s'opposer à nos succès, ne cherchait qu'à assurer son existence en adhérant à tous les changemens qui renversaient la constitution germanique. L'Angleterre seule, constante ennemie d'une ambition si fatale à la sienne, ne voyait, dans les exploits de Napoléon, qu'un sujet de crainte pour elle, et de terreur pour le continent; jalouse d'avoir l'honneur de mettre fin à cette ambition démesurée, elle représentait à chacun des souverains du Nord, combien il était de leur intérêt d'arrêter les progrès de plus en plus rapides d'une aussi dangereuse influence. Vains efforts! ces souverains, abusés par des intrigues de cour, n'avaient point encore assez d'expérience pour être convaincus qu'il fallait tous se réunir, afin d'accabler le géant qui vouloit tous les dévorer; lorsqu'au retour de Tilsit, la passion d'envahir donna au vainqueur l'idée de susciter à l'Espagne une guerre injuste, qui devait un jour flétrir ses lauriers, et fournir à ses ennemis l'occasion tant désirée d'anéantir un pouvoir si redoutable.

Un prince faible gouvernait de nom cette mal-

heureuse péninsule ; mais un favori perfide, traître à sa patrie, ingrat envers le roi son bienfaiteur, était celui qui, d'une main partiale, tenait les rênes de l'État, et par les plus lâches déférences envers les étrangers, avilissait la nation, dont il semblait n'avoir usurpé les droits que pour lui préparer une longue et honteuse servitude. La crédulité du père et sa faiblesse pour son favori amenèrent sa déchéance : le fils, anticipant sur la succession naturelle, par la volonté du peuple, monte sur le trône : cette révolution, depuis long-temps préparée, seconda les vues criminelles de Napoléon ; sous le prétexte de faire cesser la discorde, il arme l'un contre l'autre ; puis, feignant des sentimens pacifiques, promet sa médiation, se rend à Bayonne, et enlève les deux monarques pour disposer de leur couronne. Les fiers Castillans indignés d'un tel outrage, de fidèles alliés deviennent ennemis irréconciliables ; ils s'immortalisent par leur persévérance dans le malheur, et nous, au contraire, nous perdons notre réputation d'invincibles en voulant accomplir le projet le plus contraire à la saine politique, et qui offre, dans l'histoire d'une nation civilisée, l'exemple d'une ingratitude si monstrueuse, qu'on n'en retrouvera jamais de semblable, même chez les peuples barbares.

L'Espagne, quoique limitrophe de la France, était peu connue ; le caractère de ses habitans l'était

encore moins; cette ignorance égara le conquérant, et lui fit entreprendre une invasion funeste, dont tous les maux doivent être oubliés en songeant qu'elle fut, ainsi que la campagne de Moskou, la cause première des événemens qui amenèrent sa chute. Il n'entre point dans mon plan de faire le résumé d'une agression qui fit prendre les armes à deux nations également généreuses : toujours unies par une estime réciproque, elles le seraient encore, si la perfidie d'un despote n'avait fondé sa force sur l'animosité des peuples. Cette lutte, mémorable par son acharnement et ses vicissitudes, doit fournir à l'écrivain un beau sujet d'histoire, et au militaire un vaste champ de méditation. Dans ce moment, je me borne à remarquer que la Providence semble avoir suscité à Napoléon l'idée de ces deux guerres illégitimes, pour apprendre aux Espagnols et aux Russes combien l'alliance avec les méchans doit être fatale; se réservant ensuite, comme dernière moralité, de précipiter de faute en faute l'instrument dont elle s'est servie, afin de montrer à l'espèce humaine que la tyrannie est un attentat commis sur tous les hommes, et qu'il leur sera facile d'en triompher lorsqu'ils se rallieront sous les bannières de la justice.

Pendant que Napoléon s'efforçait vainement de chasser les Anglais de la péninsule, où ils étaient descendus, un nouvel orage se formait en Allemagne: l'Autriche, qu'il avait tant de fois humiliée,

ne pouvait s'accoutumer au joug honteux sous lequel l'avaient placée ses défaites; l'insurrection des Espagnols et les nombreux armemens de l'Angleterre semblaient lui offrir une circonstance favorable pour recouvrer ses États perdus, et faire reprendre à sa politique cette prépondérance dont elle était si jalouse.

La nouvelle guerre contre l'Autriche ne fut pour la France qu'un nouveau champ de triomphes ouvert à ses guerriers. Landshut, Eckmühl et Ratisbonne, par d'éclatans succès, préparèrent, au bout de quatre mois, la plus mémorable des victoires : les champs de Wagram virent se renouveler les prodiges d'Austerlitz, et assurèrent à la France, en une seule campagne, les résultats les plus décisifs.

Le traité de Vienne, en nous donnant la paix, fit passer sous notre domination les provinces illyriennes; il agrandit le Wurtemberg, la Bavière, et sembla promettre à la Pologne son entier rétablissement. Mais ce traité, dicté par une puissance qui envahissait tout, aurait, comme tous ceux qui l'avaient précédé, renfermé le germe d'une guerre prochaine, si la plus auguste et la plus inattendue des alliances n'eût couronné la fortune du vainqueur.

Le souverain de l'empire d'Autriche, lassé d'une résistance si long-temps fatale à ses armes, crut un instant obéir au destin, en cédant à un homme

devant qui tout cédait. Il sacrifia sa gloire, et même son sang, pour obtenir la paix : réalisant ainsi ces temps fabuleux où des princes magnanimes dévouèrent leurs filles pour appaiser le fléau qui ravageait leurs contrées.

De tous les biens qu'accorda le destin à l'heureux Napoléon, cet hymen fut sans contredit le plus prodigieux, puisqu'il assurait le sort d'un homme qui, sorti d'une classe privée, s'alliait à un puissant monarque; mais, peu satisfait d'une si haute élévation, il en fut ébloui, et en perdit volontairement tout le fruit à force de fatiguer son génie, et de chercher toujours à dépasser le terme de ses brillantes destinées : ainsi, faute de sagesse, ce qui semblait devoir accroître sa grandeur devint la cause de sa ruine.

Cette époque dut être, sans contredit, la plus surprenante de toutes celles qui s'écoulèrent durant la vie de Napoléon. Quel homme pouvait alors passer des jours plus glorieux et plus tranquilles ! De simple citoyen, il s'était vu élever sur le premier trône du monde; son règne n'avait été qu'une longue suite de victoires; et, pour comble de bonheur, un fils, objet du plus ardent de ses vœux, vint au monde pour lui succéder. Les peuples mêmes, courbés sous sa domination, commençaient à s'y accoutumer, et semblaient vouloir assurer la couronne à sa race. Tous les princes étrangers, soumis à sa puissance, étaient ses vassaux,

entretenaient ses troupes et payaient tribut pour satisfaire à son luxe et à ses libéralités. Enfin, tout lui obéissait. Il ne lui manquait rien pour être heureux! Rien, si l'on pouvait l'être sans l'amour de la justice; mais, ayant toujours méconnu ce sentiment, il ne trouva jamais ni félicité ni repos: livré à un esprit inquiet, et aux chimères d'une ambition insatiable, il n'écouta que ses passions tumultueuses; pour les satisfaire, il voulut ce qui ne pouvait pas être; et méconnaissant les autres, il oublia tout, jusqu'à lui-même.

Le continentsemblait souscrire de bonne foi aux grands changemens qu'avait opérés Napoléon; et le vulgaire, dont les vues bornées pénètrent rarement l'ame ténébreuse des monarques ambitieux, crut que l'alliance surnaturelle de cet homme avec une archiduchesse, comblerait ses désirs immodérés, et surtout que les douceurs de la paternité lui feraient connaître qu'un trône se cimente, non par de vaines conquêtes, achetées à force de sang et de larmes, mais bien par de sages institutions, qui faisant chérir son gouvernement, en auraient assuré la durée: jamais aucun mortel ne réunit des moyens plus faciles et plus sûrs pour réaliser le bonheur du monde. Il lui suffisait d'être juste et prudent; c'est en cela que la nation, fondant ses espérances, lui accorda cette confiance illimitée dont il abusa depuis si cruellement. Aussi la postérité aura-t-elle à décider si Napoléon a été

plus coupable par le mal qu'il a commis, que par le bien qu'il aurait pu faire, et auquel il n'a pas seulement songé.

Cet homme, qui sera pour les historiens l'énigme du cœur humain, aurait été admiré de l'univers, s'il eût voulu convenablement appliquer à l'exercice des vertus les rares talens qu'il développa pour consommer notre servitude; mais, loin de méditer avec calme et modération sur l'heureux emploi de toutes ses facultés, il forme des entreprises au-dessus des forces humaines; et, pour les réaliser, il oublie le nombre des victimes qu'il fallait leur sacrifier; tourmenté par de sombres vapeurs, la plus légère contradiction l'irritait, et la seule idée qu'il existait une nation assez politique et assez persévérante pour avoir constamment refusé ses propositions, et résisté à sa funeste influence, était un souvenir qui déchirait son cœur et empoisonnait ses plus beaux momens de gloire. Pour triompher d'un ennemi qu'il ne pouvait atteindre, il étend vainement les bras aux deux bouts de l'Europe; à peine il croit le tenir d'un côté, qu'il lui échappe de l'autre: furieux de voir échouer ses projets, il aspire à une domination universelle, par cela seul qu'un peuple isolé du continent profite de son heureuse position pour s'exempter d'un joug intolérable.

Dans l'espoir de réaliser son fatal système, il dépasse de toute part les limites naturelles de la

France, il lui forme des destinées chimériques, et lui fait concevoir des craintes sur la Russie, sous le prétexte que, voulant s'asseoir sur l'ancien trône de Constantin, elle allait commander aux deux mers qui entourent l'Europe. Il voulut alors faire le prophète, prédire à la France des malheurs éloignés, et sacrifier la génération présente au bonheur incertain des générations futures.

Trompé par l'éclat de sa fortune, il dédaigne le conseil des ministres les plus éclairés; les talens se réduisent à souscrire à toutes ses folles prétentions; et pour lui le courtisan le plus soumis devient le sujet le plus utile. Despote de son peuple et de ses armées, esclave lui-même de ses propres volontés, il áspire à tout dompter, et porte ses vues ambitieuses jusqu'aux extrémités du pôle; par un faux jugement, il embrasse une fausse politique, qui lui fait faire dans le Nord, tout comme il s'était fait dans le Midi, un ennemi dangereux du plus sûr et du plus puissant de tous ses alliés.

Enivré de sa félicité, il croit que tous les souverains lui portent envie; jugeant d'après lui-même, il pense que la Russie ne voit qu'avec une secrète jalousie l'union contractée entre le plus antique et le plus moderne des empires. Plein de cette idée, il poursuit son plan dévastateur, et voulant, disait-il, que sa dynastie fût dans peu la plus ancienne de l'Europe, il cherchait à consacrer son étonnante élévation, en détrônant des princes

légitimes, afin de donner leur couronne à ses frères, qui, trop efféminés pour bien seconder sa tyrannie, ne brillaient autour de lui que comme de pâles satellites autour d'un astre malfaisant.

Le traité de Tilsit n'était qu'une trève pour ceux qui connaissaient le caractère de Napoléon. En comparant la force toujours croissante des deux grands empires, chacun déduisait de leur splendeur commune que l'un ou l'autre renverserait l'édifice colossal que tous deux semblaient vouloir élever. Jadis l'éloignement qui les séparait devait aussi séparer leurs intérêts; mais les conquêtes de la France l'ayant rendue voisine de la Russie, tout fit présager leur prochaine rupture.

Depuis plus de deux ans, elles se tenaient respectivement dans une attitude guerrière : enfin, Napoléon ayant renforcé la garnison de Dantzig, formé plusieurs corps d'armée, complété la cavalerie, le train d'artillerie et les équipages militaires, se crut en mesure pour se plaindre de la Russie; et oubliant qu'il avait envahi, depuis ses dernières stipulations, la Hollande, les villes anséatiques, et surtout le duché d'Oldenbourg, sur lequel le beau-frère d'Alexandre avait des droits légitimes, il reprocha comme un grave délit que, contre tant d'offenses, cinq divisions de l'armée de Moldavie se fussent avancées vers la Pologne, et surtout qu'on eût osé renouer des relations commerciales avec l'Angleterre.

Cependant rien d'hostile n'avait transpiré, à l'exception du fameux sénatus-consulte (1) qui organisa l'Empire en *cohortes*, *bans* et *arriere-bans*. Ainsi la patrie allait se trouver engagée dans la contestation la plus dangereuse qu'elle eût jamais soutenue : la moitié de l'Europe marchait contre l'autre, sans que Napoléon eût daigné avertir le sénat, ni que ce corps eût osé se faire rendre compte d'une guerre où la France allait épuiser son sang et ses trésors.

L'opinion publique était encore incertaine sur le motif et le but de tous ces armemens. Nos différends avec les Russes, sous le rapport du climat, offraient si peu d'avantages et tant de chances défavorables, qu'on ne pouvait jamais soupçonner que nous irions nous-mêmes provoquer des agressions où nous avions tout à perdre et rien à gagner. On croyait au contraire que trois grands Empires allaient se réunir pour partager la Turquie, et porter ainsi un coup funeste aux établissemens que les Anglais ont formés en Asie. Mais ceux qui savaient combien Napoléon était mécontent du refus qu'avait fait le sénat de Pétersbourg de lui donner pour épouse la sœur d'Alexandre, ne doutèrent point que tous nos préparatifs ne fussent dirigés contre le Nord. La mission du colonel Czernichew, son départ précipité, à la suite des séductions qu'il

(1) Séance du sénat, 10 mars 1812.

employa pour connaître les secrets de l'Etat ; enfin le duc de Bassano, quittant Paris sans donner réponse aux notes diplomatiques de l'ambassadeur Kurakin prouvèrent évidemment qu'il ne tarderait pas à s'élever, entre les deux puissances rivales, une lutte terrible, et dont le choc bouleverserait le monde.

Dès lors la France poursuivit ses immenses armemens : de nombreuses cohortes volèrent des rives du Tage sur celles de l'Oder, et les mêmes soldats qui naguère campaient dans les fertiles plaines de la Lombardie, au bout de trois mois, se virent transportés sur les sables arides de la Pologne.

Dans cette circonstance, tous les yeux se tournèrent vers la Prusse, on attendait avec impatience le parti qu'elle embrasserait : ses places, son territoire, tout était envahi par nos armées ; néanmoins le poids de notre alliance parut si contraire à sa politique, et surtout si nuisible à ses intérêts, que, malgré la contrainte et la sujétion où nous l'avions placée, elle hésitait à se prononcer ; mais, au grand étonnement de tout le monde, on apprit qu'elle s'était enfin décidée en notre faveur (1). Ceux qui savaient comment Napoléon contractait ses alliances, observèrent que la Prusse n'avait adhéré à

(1) Voyez le traité d'alliance du 24 février 1812, entre S. M. l'Empereur et Roi et S. M. le roi de Prusse.

la nôtre que lorsqu'elle vit Berlin pressé de toute part, et que le duc de Reggio était sur le point d'y entrer en conquérant. Peu de temps après, le roi se vit contraint d'abandonner sa capitale, et d'en laisser le commandement aux généraux français.

A la même époque il parut un autre traité, conclu entre la France et l'Autriche, dont les principales clauses étaient que chacune des puissances contractantes fournirait à celle qui serait attaquée un corps auxiliaire de trente mille hommes. Et comme dans ces circonstances Napoléon se disait menacé par la Russie, il demanda et obtint les secours promis; ces troupes furent placées sous le commandement du prince Schwartzenberg, qui, depuis le mariage de Marie-Louise, avait toute sa confiance. Ainsi Napoléon tyrannisait les rois, comme Robespierre tyrannisait le peuple : sous chacun d'eux personne ne pouvait rester neutre; l'amour de la paix leur semblait une trahison, et à tous deux, la modération paraissait un crime.

Si on avait été surpris de voir les Autrichiens et les Prussiens accepter notre alliance, on le fut bien davantage en apprenant que la Suède l'avait rejetée. Cette nation, la seule peut-être intéressée à seconder notre expédition contre la Russie, fut tellement indignée de notre invasion en Poméranie, et de l'affront fait au commerce de Stralsund, qu'elle refusa une occasion unique pour venger Charles XII, aimant mieux renoncer à la Fin-

lande qu'on lui avait enlevée, que de contracter avec nous des traités qui, par la mauvaise foi de notre chef, ne lui offraient aucune garantie. En effet la neutralité que demandait Napoléon, dans le sens de sa politique astucieuse, n'eût servi qu'à préparer à la Suède des offenses et des violations nouvelles ; tandis qu'en s'alliant avec la Russie, on lui garantissait la réunion de la Norwège à ses Etats, réunion qui depuis des siècles était l'objet constant des efforts et de l'ambition du cabinet de Stockholm.

Les routes d'Allemagne étaient couvertes de corps nombreux de troupes, qui, dans leur marche, observèrent la discipline la plus sévère ; toutes se rendaient vers l'Oder. Le roi de Westphalie, à la tête de sa garde et de deux divisions, avait déjà passé ce fleuve, de même que les Bavarois et les Saxons. Le premier corps était à Stettin, les second et troisième marchaient sur cette direction ; le quatrième, arrivé à Glogau, remplaça les Westphaliens, qui partirent pour Warsovie.

L'organisation de notre armée dès sa formation était imposante ; et si je faisais l'énumération de toutes les nations dont elle était composée, je rappelerais trop les descriptions d'Homère, lorsqu'il parle des peuples divers qui marchèrent à la conquête d'Ilion. Au mois d'avril, la grande armée comptait neuf corps d'infanterie, dans chacun desquels étaient au moins trois divisions (le premier

en avait cinq), et une de cavalerie ; à cela se joignait la garde impériale, composée d'environ cinquante mille hommes, et quatre grands corps de cavalerie portant le nom de *réserve*. Le total de nos forces, sans comprendre les Autrichiens, pouvait s'élever à quatre cents mille fantassins et soixante mille cavaliers. Près de douze cents pièces de canon, réparties dans les différens corps de l'armée, constituaient la force de l'artillerie.

Le prince d'Eckmühl depuis long-temps avait le commandement des cinq divisions qui formaient le premier corps ; le second fut confié au duc de Reggio ; le troisième au duc d'Elchingen ; le quatrième, connu sous le nom *d'armée d'Italie* (et où se trouvait la garde royale), était commandé par le vice-roi. Le prince Poniatowski, à la tête de ses Polonais, formait le cinquième corps. Les Bavarois, incorporés dans le sixième, étaient sous les ordres du comte Gouvion-Saint-Cyr. Les Saxons comptaient comme septième corps, et avaient pour chef le général Reynier. Les Westphaliens marchant sous les ordres de leur roi, prirent rang dans l'armée sous le nom de huitième corps. Quant au neuvième, les cadres seulement en étaient formés, mais l'on savait qu'il était destiné au duc de Bellune ; enfin le dixième corps, placé sous les ordres du maréchal duc de Tarente, était composé de Prussiens, commandés par le général Grawert, et de la division Grandjean, qui n'avait de Français que

les généraux Ricard et Bachelu, et les troupes d'artillerie.

Les forces russes opposées aux nôtres se divisaient en deux parties, désignées par les noms de *première* et *deuxième armée de l'Ouest;* l'une était sous les ordres du général baron Barclay de Tolly, l'autre sous le commandement du prince Bagration. Le nombre des divisions s'élevait à quarante-sept, parmi lesquelles il s'en trouvait huit de cavalerie. L'Empereur Alexandre arrivé à Wilna le 26 avril, avec ses ministres et son état-major, était depuis long-temps préparé à repousser toutes nos attaques. Mais ceux qui avaient fait une longue étude de notre système de guerre, ne cessaient de conseiller à ce monarque de ne point hasarder de bataille, bien certains que l'ambition de Napoléon le pousserait dans des contrées sauvages, qui seraient pendant la saison rigoureuse le tombeau de son armée.

Quoique la Prusse se fût déclarée pour nous, néanmoins la prudence exigeait de se méfier d'une alliance contractée par la force : aussi toutes les garnisons françaises renfermées dans les places se gardaient avec le plus grand soin, surtout à Glogau, lieu désigné à plusieurs corps pour le passage de l'Oder; son voisinage de Breslau, où le roi de Prusse venait de se retirer avec le reste de ses troupes entretenait naturellement nos craintes, et devait engager le gouverneur à se mettre à l'abri

d'un coup de main qui eût été si ſatal aux entreprises de la France.

Le quatrième corps venu d'Italie, sous la dénomination d'*armée d'observation*, semblait par son titre devoir alternativement se porter en avant de la Grande-Armée, souvent observer ses flancs, et enfin se réunir à elle lorsque de grandes circonstances exigeraient son secours. Ayant eu l'honneur d'en faire partie, j'ai cru devoir en détailler davantage les opérations, puisque ses manœuvres isolées ont été d'une haute importance, et qu'elles m'étaient plus particulièrement connues; d'ailleurs ce corps a participé en même temps aux grandes affaires qui ont illustré notre marche sur Moskou. Quant aux calamités de la retraite, on sait qu'elles ont été communes à toute l'armée.

Le vice-roi, avant d'aller prendre le commandement du quatrième corps qui, par intérim, était sous les ordres du duc d'Abrantès, fut appelé à Paris, où ses conférences avec l'Empereur firent croire qu'on le destinait à des fonctions encore plus relevées que celles de chef d'une armée. Depuis long-temps on avait répandu le bruit que Napoléon voulant aller lui-même terminer la guerre d'Espagne, avait annoncé dans son conseil l'intention où il était, en supposant que les circonstances le forçassent à s'éloigner de sa capitale, de confier à ce jeune prince le soin de gouverner l'Empire. Mais ces hautes espérances, et qui, de-

puis la répudiation de sa mère, ne paraissaient plus fondées, ne tardèrent pas à être déçues, car le vice-roi, aussitôt après son arrivée à Paris, ayant reçu ses instructions, prit la route de la Pologne, et arriva à Glogau, le 12 mai.

Le jour où ce prince resta dans cette ville, il passa en revue les troupes placées sous ses ordres, et fut très-satisfait de la belle tenue de la quinzième division, toute formée d'Italiens; elle pouvait alors s'élever à plus de treize mille hommes, et les soldats qui la composaient paraissaient si bien aguerris, que le général Pino, quoique *premier capitaine* de la garde royale, se croyait honoré d'un pareil commandement.

L'Empereur étant parti de Paris le 9 mai, passa le Rhin quatre jours après; il se dirigea, dit-on, vers la Franconie, pour éviter Weimar, où résidait la sœur d'Alexandre; sur toute sa route on avait placé, à des distances très-rapprochées, d'énormes amas de bois, qui furent allumés dès l'instant qu'il parut. C'est ainsi qu'il traversa la Saxe, et qu'il eut l'air d'arriver à Dresde au milieu des feux de joie. Durant son séjour dans cette capitale, il occupa les grands appartemens du palais. Jamais la cour d'aucun potentat n'étala plus de faste et de magnificence. Sa grandeur avait acquis un tel degré d'élévation, que dédaignant les hommages vulgaires, il lui fallait des Rois pour courtisans. Enfin Napoléon était le Roi des Rois, le véritable Empereur

de l'Europe. C'était sur lui qu'étaient tournés tous les regards; les ambassadeurs, les généraux, les chambellans, les écuyers, enfin les courriers se croisant dans différentes directions, et portant les destins de tant de peuples divers, formaient le tableau le plus vaste, le plus extraordinaire, et d'autant plus piquant, que la suite a prouvé combien les princes orgueilleux sont voisins de leur chute, lorsqu'arrivés au plus haut période de leur gloire, ils veulent encore en dépasser les bornes.

La réunion de notre corps devait se faire à Plock, où se trouvait déjà celui des Bavarois, et ce fut vers cette ville, en passant par Posen, que se dirigea le vice-roi. Son arrivée ayant devancé de quelques jours celle de son armée, il les employa à reconnaître le Bug et la Narew, et à lier par un système de défense la ligne que présente cette dernière rivière avec celle des lacs qui s'étendent depuis Angerburg jusqu'à Johannisburg. Le prince visita particulièrement la forteresse de Modlin, où le roi de Westphalie s'était aussi rendu; les dispositions qu'ils prirent semblaient annoncer que la Wolhynie serait le théâtre de la guerre.

Enfin l'Empereur ayant dissous son assemblée de Rois, partit de Dresde le 29 mai, et passa par Posen. Arrivé à Thorn, le duc de Bassano expédia les passeports au prince de Kurakin, qui, depuis son *ultimatum*, les demandait avec instance; mais en les lui expédiant, on lui déclara qu'on

regarderait son départ comme une déclaration de guerre.

Le vice-roi étant allé prendre les ordres de l'Empereur, à son retour ordonna les préparatifs nécessaires pour effectuer un mouvement le 4 juin. Ce jour-là notre corps se mit en marche pour Soldau et y arriva le 6. Un double séjour fut donné aux troupes, on l'employa à faire construire des fours indispensables pour la manutention. On se dirigea ensuite sur Villemberg, où il y eut également quarante-huit heures de repos. En trois jours de marche, nous arrivâmes à Rastenbourg, jolie petite ville entourée de lacs, et où l'armée trouva des ressources : depuis Glogau, on n'en avait point rencontré de plus grande et de mieux peuplée.

De Rastenbourg on alla sur Lôtzen : ensuite vers Oletzko, dernière ville de la Prusse orientale. A deux lieues de là nous rentrâmes dans le duché de Warsovie, et nous aperçûmes promptement la différence frappante qui se trouve entre ces deux États ; dans l'un, les maisons sont propres et bien bâties ; dans l'autre, elles ont une odeur fétide et sont grossièrement construites. Les habitans du premier sont civils, hospitaliers ; ceux du second ne présentent que des Juifs sales et dégoûtans : quant à la petite noblesse polonaise, sa misère nuit à sa dignité. Les grands seigneurs, dont l'existence est bien différente, sont magnifiques,

braves et généreux : la fidélité à l'honneur et l'amour de la patrie en feront toujours de véritables héros. La classe des paysans est peu nombreuse : ce défaut de population, joint à l'aridité du sol, fait que la Pologne est mal cultivée ; son territoire sablonneux, couvert de mauvais seigle, semble être frappé de stérilité.

Arrivés à Kalwary, nous ne vîmes qu'un gros bourg rempli de Juifs : à Marienpol, même population. Fatigués de leur aspect dégoûtant, et surtout de leur nombre, nous disions que la Pologne n'était autre chose que la Judée, où l'on voyait par hasard quelques Polonais.

Durant cette marche, Napoléon, parti de Thorn, visita la place de Dantzig, que son esprit de domination lui faisait regarder comme la plus importante de son empire ; de là il fut à Osterode, traversa rapidement les villes de Liebstad et de Kreustbourg, lieux voisins d'Eylau, Heilsberg et Friedland, théâtre de sa plus grande gloire militaire. Arrivé à Kœnigsberg, il prépara tout pour sa grande entreprise : il passa en revue de nombreuses divisions, visita la place de Pillau ; et peu de jours après, marchant avec le centre de son armée, il longea la Prégel jusqu'à Gumbinnen.

Pendant que Napoléon était à Dresde, le comte de Narbonne avait été expédié à Wilna, où se trouvait Alexandre, au milieu de son armée. De retour de sa mission, l'envoyé annonça qu'il

avait trouvé cet Empereur dans la meilleure attitude, *sans abattement et sans jactance* (1), et qu'après lui avoir exprimé ses regrets sur la rupture de son alliance avec Napoléon, il lui avait dit : « La puissance et les talens de votre souverain » me sont connus, j'ai pour eux la plus parfaite » estime ; mais en prenant la carte de la Russie, » il verra que le sort d'un empire long et large » comme le mien ne dépend point du résultat » d'une bataille ; ce n'est qu'au fond de la Sibérie » que je signerai une paix ignominieuse. »

L'Empereur espérait par sa présence autant que par ses armemens en imposer à la Russie, et la contraindre à plier sous ses lois, tandis qu'il voulait s'affranchir de tout ce qui pouvait établir l'ordre et cimenter la paix. Alexandre, au contraire, par un excès de modération bien rare chez les monarques puissans, consentait à ce que la France conservât garnison dans Dantzig ; il souffrait la réunion de la Hollande à la France, et ne demandait qu'une indemnité pour le duché d'Oldenbourg ; mais il exigeait, et avec juste raison, qu'on évacuât la Prusse, afin qu'il existât entre les deux empires un État indépendant (2). Ce furent ces conditions

(1) Histoire de l'ambassade de Varsovie, par M. de Pradt, 5e édit. p. 68.

(2) Note diplomatique du prince Kurakin au duc de Bassano (30 avril 1812).

sages et modérées, nouvellement confirmées par le retour précipité du comte de Narbonne, que Napoléon appela *sommation arrogante et tout à fait extraordinaire* (1).

Mécontent de n'avoir retiré aucun fruit de cette insidieuse mission, il envoya de nouvelles instructions au comte Lauriston, qui se trouvait encore à Pétersbourg, et lui enjoignait de se rendre auprès d'Alexandre, ou de son ministre des affaires étrangères, afin d'essayer s'il n'y aurait pas moyen de revenir sur l'*ultimatum* qu'avait donné le prince Kurakin. Le même esprit qui avait forcé le comte de Narbonne à s'éloigner de Wilna, empêcha le général Lauriston de s'y rendre. Le comte de Nesselrode invita cet ambassadeur à ne point se présenter devant Alexandre, et à se borner seulement à lui envoyer ses dépêches, tant on était convaincu que ces ambassades offraient plutôt le danger de la séduction que l'espérance de la paix. Le secrétaire de légation Prévost, en apportant cette nouvelle, jeta Napoléon dans une espèce de fureur; ne pouvant plus la concentrer, il s'écria avec le ton frénétique que lui inspirait la plus légère contradiction : « *Les vaincus prennent le* » *ton des vainqueurs ; la fatalité les entraîne,* » *que les destins s'accomplissent !* » Et sur-le-champ, partant de Gumbinnen, il se rendit à

(1) 2e Bulletin de la campagne de Russie.

Wilkowiski (22 juin 1812), où il mit à l'ordre du jour la proclamation suivante :

SOLDATS !

« La seconde guerre de la Pologne est com-
» mencée; la première s'est terminée à Friedland
» et à Tilsit : à Tilsit, la Russie a juré éternelle
» alliance à la France, et guerre à l'Angleterre.
» Elle viole aujourd'hui ses sermens ! Elle ne veut
» donner aucune explication de son étrange con-
« duite, que les aigles françaises n'aient repassé
» le Rhin, laissant par là nos alliés à sa discrétion.
» La Russie est entraînée par la fatalité. Ses
» destins doivent s'accomplir. Nous croit-elle donc
» dégénérés; ne serions-nous donc plus les soldats
» d'Austerlitz ? Elle nous place entre le déshon-
» neur et la guerre. Le choix ne saurait être dou-
» teux. Marchons donc en avant ! passons le Nié-
» men : portons la guerre sur son territoire. La
» seconde guerre de la Pologne sera glorieuse aux
» armées françaises, comme la première ; mais la
» paix que nous concluerons, portera avec elle sa
» garantie, et mettra un terme à la funeste in-
» fluence que la Russie a exercée depuis cinquante
» ans sur les affaires de l'Europe. »

Cette proclamation, remarquable par un excès de jactance, et surtout par la manie qu'avait Napoléon de donner à ses discours la forme d'un oracle, nous parvint à Kalwary. Quoiqu'elle fut

une répétition monotone des mêmes idées tant de fois exprimées, elle excita l'ardeur de nos soldats, toujours prêts à écouter ce qui pouvait flatter leur courage. Fiers d'entrer sur le territoire russe, ils voyaient avec orgueil qu'en commençant la seconde campagne de Pologne, ils laissaient derrière eux le fleuve où l'on s'était arrêté vers la fin de la première. Ce mot de Niémen enflammait l'imagination, chacun brûlait de le passer; et ce désir était d'autant plus naturel, qu'indépendamment de notre esprit de conquête, l'état misérable du duché de Warsovie augmentait chaque jour nos privations et nos souffrances : pour faire cesser nos plaintes, on nous montrait le pays ennemi comme la terre promise.

L'armée russe opposée à la nôtre était formée de six grands corps : le premier, fort de vingt mille hommes, était commandé par le comte de Wittgenstein, et occupait Rossiena et Keïdanouï. Le deuxième corps, sous les ordres du général Bagawout, également de vingt mille hommes, gardait Kowno. Le troisième, ayant vingt-quatre mille hommes, était à New-Troki, et avait pour chef le général Schomoaloff. Le pays renfermé entre New-Troki et Lida, cantonnait le quatrième corps, commandé par le général Tutschkoff. Ces quatre corps réunis à la garde qui se trouvait à Wilna, formaient ce que les Russes appelaient *première armée d'Ouest.* La deuxième armée était

composée du cinquième corps, dont les forces s'élevaient à quarante mille hommes, du sixième corps, dit de Doctorow, fort de dix-huit mille hommes, et des kosaques de Platow. Cette *seconde armée d'Ouest*, que le prince Bagration commandait en chef, campait à Grodno, Lida, et dans toute la Volhynie. Le général Marckoff organisait dans cette province les neuvième et quinzième divisions qui devaient former le septième corps. Ensuite ce général, rappelé à l'armée du centre, laissa le commandement de la Volhynie au général Tormasow, qui créa un nouveau corps destiné à agir contre le duché de Warsovie.

Telle était la position des Russes par delà le Niémen, lorsque le roi de Naples, qui commandait toute notre cavalerie, porta son quartier-général à deux lieues en deçà de ce fleuve (23 juin), ayant avec lui les deux corps de cavalerie commandés par les généraux Nansouty et Montbrun, composés chacun de trois divisions. Le premier corps prit position au débouché de la grande forêt de Pilwisky. Le second corps et la garde venaient ensuite. Les troisième, quatrième et sixième corps s'avançaient par Marienpol, marchant à un jour de distance. Le roi de Westphalie se dirigeait sur Grodno avec les cinquième, septième et huitième corps, en remontant la Narew, et faisait face à l'armée commandée par le prince Bagration.

Les équipages de pont, sous les ordres du géné-

ral d'artillerie Éblé, arrivèrent le même jour tout près du Niémen. Alors Napoléon s'étant déguisé en soldat polonais, reconnut, avec le général du génie Haxo, des hauteurs qui dominent Kowno, le point le plus avantageux pour effectuer le passage, et vers les huit heures du soir l'armée se mit en mouvement : trois compagnies de voltigeurs de la division Morand (première division, premier corps), traversèrent le Niémen, et protégèrent la construction de trois ponts qui furent jetés sur ce fleuve, où, cinq ans auparavant, les deux Empereurs s'étaient juré une éternelle amitié!

Au point du jour, c'est-à-dire, vers une heure du matin, nous étions dans Kowno; le général de division Pajol ayant poussé plus loin l'avant-garde, fit occuper la ville par un bataillon, et chassa devant lui la cavalerie ennemie, qui se retirait à mesure que nous avancions. Pendant les journées du 24 et du 25, l'armée ne discontinua pas de défiler sur les trois ponts achevés dans une seule nuit. En même temps, le duc de Tarente passait le Niémen à Tilsit, et marchait sur Rossiena, afin de balayer la rive droite du fleuve. Napoléon, arrivé à Kowno, fit construire tout près de là un nouveau pont sur la Wilia. Tandis que le roi de Naples marchait vers Zismorï, et que les maréchaux prince d'Eckmühl et duc d'Elchingen se portaient, l'un à Roumchichki, et l'autre à Kormelov, le duc de Reggio, formant l'aile gauche, marchait à Ianovo. Le

27 juin, Napoléon étant arrivé aux avant-postes, à deux heures après-midi, mit toute l'armée en mouvement. Enfin notre cavalerie légère, formant l'avant-garde, vers la fin du jour, n'était plus qu'à dix lieues de Wilna.

Le lendemain, vers les trois heures du matin, le roi de Naples continua sa marche, appuyé par la division de cavalerie du général Bruyères, et par le premier corps. Mais les Russes se replièrent partout jusque derrière la Wilia, après avoir incendié le pont, ainsi que les magasins aux vivres. Une députation des principaux habitans de Wilna étant venue au-devant de Napoléon, elle lui remit les clés de la ville, où il entra vers midi; au lieu de s'y arrêter, il courut sur-le-champ aux avant-postes du général Bruyères, pour examiner sur quelle direction se retirait l'ennemi. On le poursuivait de l'autre côté de la Wilia, lorsque, dans une charge de cavalerie, le capitaine de hussards Octave de Ségur, resta blessé; ainsi cet officier distingué fut le premier qui, dans cette campagne, tomba au pouvoir des Russes.

Le point que Napoléon avait choisi pour passer le Niémen était fort avantageux, Kowno étant dominé par une haute montagne qui, située sur la rive gauche, plonge entièrement sur la ville. Lors même que cette position eût été moins heureuse pour nous, il n'entrait point dans le plan de campagne des Russes de s'opposer à nos premiers

efforts. On raconte à ce sujet que l'Empereur Alexandre avait pris toutes ses mesures pour disputer le passage du Niémen, et qu'au moment où l'attaque allait avoir lieu, le général Barclay de Tolly se jetant aux genoux de son maître, le supplia de ne point lutter contre une armée formidable, depuis long-temps accoutumée à vaincre, disant qu'il fallait laisser passer Napoléon comme un torrent, et réserver toutes leurs forces pour les employer lorsque les siennes commenceraient à s'affaiblir. Je n'ose garantir l'authenticité d'une pareille anecdote; mais ce qui pourrait y faire croire, c'est qu'Alexandre, après avoir séjourné six semaines à Wilna, inspecté ses armées, fait de grands approvisionnemens, et reconnu les principales positions du Niémen susceptibles de défense, abandonna tout à coup cette ligne sans combattre, et ordonna la retraite sur la Dwina et le Dniéper. Résolution bien sage, car Napoléon tombant à l'improviste sur Wilna, avec de nombreux corps d'armée, auxquels rien ne pouvait résister, s'était flatté, dit-on, de livrer une grande bataille, dont toutes les manœuvres n'auraient tendu qu'à s'emparer de la personne d'Alexandre (1).

En arrivant à Wilna, chacun put lire la proclamation que fit cet Empereur lorsqu'il apprit que

(1) Histoire de l'ambassade de Varsovie, par M. de Pradt, 5e édit. p. 45.

les troupes françaises avaient franchi le Niémen; elle peint si bien la noblesse et l'équité de ce souverain, qu'en la comparant à celle de Napoléon, publiée à Wilkowiski, on aura la connaissance parfaite du caractère des deux conquérans sur qui le monde entier avait les yeux ouverts. Voici comment elle était conçue :

Wilna, le 25 juin 1812.

« Depuis long-temps nous avions remarqué de » la part de l'Empereur des Français des procédés » hostiles envers la Russie; mais nous avions toujours espéré les éloigner par des moyens concilians et pacifiques. Enfin, voyant le renouvellement continuel d'offenses évidentes, malgré notre » désir de conserver la tranquillité, nous avons été » contraints de compléter et de rassembler nos armées. Cependant nous nous flattions encore de » parvenir à une réconciliation, en restant aux » frontières de notre empire, sans violer l'état de » paix, et seulement prêts à nous défendre. Tous » ces moyens concilians et pacifiques ne purent » conserver le repos que nous désirions. L'Empereur des Français, en attaquant subitement » notre armée à Kowno, a le premier déclaré la » guerre. Ainsi, voyant que rien ne peut le rendre accessible au désir de conserver la paix, il » ne nous reste plus, en invoquant à notre secours » le Tout-Puissant, témoin et défenseur de la vé-

» rité, qu'à opposer nos forces aux forces de l'en-
» nemi. Il ne m'est pas nécessaire de rappeler aux
» commandans, aux chefs de corps et aux soldats,
« leur devoir et leur bravoure; le sang des valeu-
» reux Slavons coule dans leurs veines. Guerriers!
» vous défendez la religion, la patrie et la liberté!
» Je suis avec vous. Dieu est contre l'agresseur ».

Pendant que toute notre armée se concentrait autour de Wilna, le deuxième corps russe, commandé par le général Bagawout, effectuait sa retraite sur Dunabourg, le comte Wittgenstein se retirait aussi sur Wilkomir, depuis que le duc de Reggio, en marchant de Ianovo sur Chatouï, l'avait forcé d'évacuer la Samogitie. Le 28, la rencontre eut lieu tout près de Develtovo, la canonnade s'engagea d'une manière assez vive; l'ennemi, quoique renforcé par deux régimens de la garde, ne conserva point sa position; culbuté par nos troupes jusques sur la Dwina, il détruisit ses magasins et repassa le pont construit sur ce fleuve, avec une si grande précipitation, qu'il n'eut pas le loisir de le brûler. Dans cette occasion, Napoléon loua avec beaucoup d'adresse la valeur du 11e régiment d'infanterie légère, composé en grande partie de soldats romains.

Le 29 juin, le quatrième corps, resté jusqu'alors en observation derrière le Niémen, vit enfin ce fleuve tant désiré. En arrivant à Pilony, lieu désigné pour le passage, nous trouvâmes le vice-

roi, le duc d'Abrantès et tout l'état-major, occupés à faire construire un pont. L'artillerie de la garde royale était en position sur le plateau qui dominait la rive opposée; précaution sage, mais inutile, car plusieurs reconnaissances faites par-delà le Niémen, nous apprirent que de ce côté tout était dans la plus parfaite tranquillité.

Nous ne devions plus avoir d'inquiétude sur le succès du passage, puisque le chef d'escadron Bataille, aide-de-camp du vice-roi, envoyé en mission auprès de Napoléon, nous avait annoncé que nos troupes, après avoir traversé sans obstacle le défilé de Kowno à Roumchicki, étaient arrivées à Zismorï sans combattre; que les Russes n'avaient même défendu que très-faiblement les positions qui sont entre Rouïkontouï et Wilna, et que, n'ayant surtout construit aucune redoute sur la hauteur de Vaka, qui est à deux lieues en avant de cette ville, l'Empereur y avait fait son entrée le 28 du mois, se faisant précéder par les hulans polonais du 8e régiment, commandés par le prince Dominique Radziwil. Le rapport du commandant nous instruisit que les faubourgs avaient un peu souffert des malheurs de la guerre, mais que, l'ordre ayant été promptement rétabli, tout avait repris son cours naturel, et que cette ville, grande et bien peuplée, présentait à la fois des ressources pour l'armée, et des dispositions propres à seconder les vues de Napoléon.

Notre séjour à Pilony, durant un temps pluvieux, fut marqué par des disgraces si extraordinaires, que tout homme, sans être superstitieux, aurait pu les regarder comme le présage de nos misères futures. Dans cet affreux village, le vice-roi même était sans logement; nous étions entassés sous de mauvais hangars où l'on éprouvait toutes les injures du temps. La rareté des vivres nous faisait pressentir quelles seraient un jour pour nous les horreurs de la faim; la pluie tombant par torrens, accablait les hommes et les chevaux qui n'avaient point d'abris; les premiers résistèrent, mais la difficulté des chemins acheva d'anéantir les derniers. Autour de nos bivacs on les voyait tomber par centaines; enfin, sur la route, on ne trouvait plus que chevaux morts, voitures renversées, bagages dispersés; et c'était au mois de juillet qu'on éprouvait le froid, la pluie et la disette! Cet orage fut universel, et dura toute la nuit; on raconte même qu'à Zismorï, le tonnerre, en tombant sur le camp des grenadiers à pied de la garde, foudroya plusieurs personnes. Tant de désastres étaient de triste augure pour l'avenir; chacun commençait à s'en effrayer, et si, à l'exemple des anciens, nous avions eu plus de respect pour les avertissemens célestes, l'armée entière aurait été sauvée : mais le soleil ayant reparu sur l'horizon, nos appréhensions se dissipèrent avec les nuages.

Le jour suivant (30 juin), les treizième et qua-

torzième divisions, commandées par les généraux Delzons et Broussier, effectuèrent paisiblement leur passage. La garde royale, commandée par le général Théodore Lecchi, suivie de la division Pino, exécuta le sien le 1er juillet : ainsi toutes les troupes italiennes réunies franchirent le Niémen en présence de leur vice-roi; elles répondirent à cet honneur par des acclamations spontanées : ce prince dut à son tour éprouver une satisfaction bien grande en voyant passer sur le territoire ennemi les soldats qu'il avait créés, surtout en les voyant, à six cents lieues de leur patrie, observer le même ordre et la même tenue que s'ils eussent manœuvré en face de son palais.

A peine eûmes-nous touché la rive opposée, qu'il nous sembla respirer un air nouveau; cependant les chemins étaient aussi mauvais, les forêts aussi tristes, et les villages encore plus déserts; mais l'imagination enflammée par l'esprit de conquêtes, voyait tout avec enchantement!

Après deux heures de marche à travers un terrain marécageux, nous arrivâmes au bourg de Kroni, dont le château et les maisons sont construits en bois. Je fais ici cette observation, mais ce sera pour la dernière fois, car en Russie tous les villages sont ainsi formés; lorsqu'ils le seront autrement, j'en ferai la remarque. Nous trouvâmes dans ce bourg de l'eau-de-vie que les soldats pillèrent avec avidité. Comme il n'y avait pas de

Juifs parmi les habitans, les maisons se trouvaient désertes, ce qui nous fit connaître que l'ennemi, voulant ruiner le pays par où nous allions passer, avait emmené avec lui les habitans et les bestiaux.

Le lendemain matin (2 juillet), nous reçûmes l'ordre de marcher sur Zismorï, afin de rejoindre la grande route par où avait passé Napoléon. Arrivés dans ce gros bourg, nous n'y trouvâmes que quelques Juifs encore tout effrayés de l'horrible tumulte qu'occasionnait notre passage. L'ordre primitif était de nous y arrêter; mais à l'arrivée du vice-roi, l'état-major continua sa route, et fut s'établir à Melangani, laissant la division Pino à Zismorï, et celles des généraux Delzons et Broussier, aux environs de Strasounouï. Pendant que l'Empereur s'arrêtait à Wilna, le roi de Naples, à la tête du premier et du deuxième corps de cavalerie, poursuivait les troisième et quatrième corps russes, ainsi que la garde d'Alexandre, qui, par Sventsianouï et Vidzoui, se retiraient dans leur camp retranché de Drissa. Dans toutes les rencontres où les cavaliers polonais atteignirent l'arrière-garde de Barclay de Tolly, ils se montrèrent animés par l'enthousiasme et la passion; auprès de Sventsianouï, on eût beaucoup de peine à sauver un escadron de hulans, qui tomba dans leurs mains en venant de reconnaître les environs de Mikhaïlichki.

Nous fûmes surpris (3 juillet) d'une manière désagréable en voyant que notre avant-garde quit-

tait la route de Wilna pour se diriger sur New-Troki : chacun se récriait sur ce contre-temps, disant que la fatalité était attachée à notre corps, qui, ayant besoin de repos, se voyait privé d'entrer dans une ville où il espérait se délasser d'une marche longue et pénible. Cette espérance étant trompée, on cherchait à nous en consoler en disant que nous irions à Witepsk et à Smolensk, et que ces deux villes nous feraient oublier Wilna.

(4 juillet) Après quatre heures de lassitude, allant toujours à travers les bois et au milieu de sentiers fangeux, nous arrivâmes enfin auprès de New-Troki ; placé sur une hauteur et entouré de lacs, sa riante situation faisait contraste avec le pays que nous venions de traverser ; chacun, contemplant cette heureuse position, remarquait le bel effet que produisait un grand couvent bâti sur le sommet de la montagne qui domine la ville ; d'autres étaient frappés de l'épaisseur des forêts, de la limpidité des eaux qui, dit-on, ne gêlent jamais. Tous ceux qui avaient le sentiment de la peinture ne pouvaient se lasser d'admirer ce beau paysage. Au milieu du lac était un vieux château ruiné, dont la masse rembrunie, d'un côté, se projetait sur la surface de l'eau, et de l'autre, se détachait de l'horizon vermeil.

Troki semblait être un séjour enchanté ; mais l'illusion cessa du moment que nous y entrâmes. On touchait aux premières maisons, lorsqu'une

troupe d'Israélites, suivis de femmes, d'enfans et de vieillards à longue barbe, vinrent tomber à nos genoux pour nous supplier de les délivrer de la rapacité de la soldatesque qui, répandue dans les maisons, enlevait ou saccageait tout ce qui tombait sous ses mains. On ne put donner à ces malheureux que des consolations stériles. Le bourg où nous étions n'avait point de magasins; nos soldats, depuis long-temps privés de leurs rations, ne subsistaient qu'en pillant les habitans; de là naissaient une confusion extrême et cette fatale indiscipline, d'autant plus funeste, qu'elle est presque toujours le signe certain de la ruine d'une armée.

Les maisons de Troki avaient été démeublées par les habitans qui, en fuyant, emportèrent tout avec eux; celles des Juifs, dégoûtantes de mal-propreté, étaient saccagées par nos troupes: ainsi ce lieu, en apparence si agréable, était pour nous rempli de désagrément et d'incommodités; on ne trouvait nulle part de la paille pour se coucher, et on allait chercher à près de quatre lieues de distance le fourrage nécessaire aux chevaux.

Comme il était probable que nous séjournerions à Troki, puisque le grand quartier-général s'était arrêté à Wilna, le vice-roi se rendit dans cette ville où il eut avec l'Empereur de longues conférences. Plusieurs officiers obtinrent aussi la permission d'y aller, et c'est là qu'ils virent tous les ressorts que Napoléon faisait jouer pour assurer sa conquête.

Par ses fastueuses promesses, il excitait l'enthousiasme du peuple, et obtenait de lui les plus grands sacrifices. Les nobles aussi secondaient de tous leurs efforts ceux que faisait le vainqueur pour assurer l'indépendance de la Pologne, et rendre à ce pays le lustre qu'il avait du temps des Ladislas et des Sigismond.

La vue des étendards polonais plantés sur les murs de l'ancienne capitale des ducs de Lithuanie excita l'enthousiasme de tous les habitans, et rappela des souvenirs glorieux à ceux qui chérissaient la gloire de l'ancienne patrie. Rien n'excitait ces idées de grandeur comme de revoir sur les bords de la Wilia les mêmes guerriers qui avaient consacré le temps de leur exil à illustrer le nom polonais sur les rives du Nil, du Tibre, du Tage et du Danube. De toutes parts l'air retentissait de cris de joie; le peuple se portait en foule sur leurs pas; tous voulaient jouir de leur vue, tous voulaient graver dans leur cœur l'image de ces braves compatriotes, et tous étaient animés du noble désir de marcher sous les mêmes drapeaux.

Napoléon s'occupa d'abord à faire construire une espèce de camp retranché, sur la rive droite de la Wilia: sur la montagne où était placé l'ancien palais des Jagellons, il fit élever une citadelle, et les ponts, qui n'étaient qu'en radeaux, furent jetés sur pilotis. Au milieu de ces travaux guerriers, il reçut l'université en corps, et interrogea le recteur

sur les différentes sciences qu'on enseignait dans cette université célèbre. Il voulut ensuite réorganiser l'administration civile, toute bouleversée par le départ des fonctionnaires, et par l'enlèvement des livres et registres appartenant aux archives de la ville. A l'instar de la France, il divisa en préfectures les provinces envahies, nomma des inspecteurs, des receveurs, des commissaires de police, et surtout des intendans, pour accélérer la rentrée de ses nombreuses réquisitions. Mais ce qu'il avait le plus à cœur, était d'exciter les Lithuaniens à faire des levées en masse pour former de nouveaux corps. A tous les paysans qui voulaient se révolter contre leurs maîtres, il offrait des armes, et cherchait, comme on fit au commencement de notre révolution, à exciter la guerre civile entre le peuple et la noblesse.

Ces projets donnèrent une certaine impulsion dans la ville où commandait l'Empereur; mais, dans les bourgs et les campagnes, ils ne produisirent rien de favorable à ses desseins. Cependant Napoléon, chaque jour, engageait les Lithuaniens à le seconder; pour les étonner, dans une même audience, il leur parlait de spectacle et de religion, de la guerre et des arts; puis, montant à cheval, il passait ses troupes en revue, ensuite il rentrait au cabinet; enfin, au milieu des occupations les plus graves, il affectait de s'occuper des choses les plus frivoles.

La commission formée pour l'administration générale de toute la Lithuanie, n'était d'abord composée que de cinq membres ; Napoléon en augmenta le nombre à mesure que ses partisans s'accrurent. Le jour que cette commission fut instituée elle fit publier trois proclamations : dans la première, qui était adressée au peuple, on annonçait l'installation du gouvernement provisoire, et combien on devait être reconnaissant envers celui qui l'avait créé. Dans la deuxième, on recommandait au clergé de seconder le zèle de la nation, et d'obtenir de Dieu, par des prières ferventes, les bienfaits de sa miséricorde. Enfin, la troisième ayant pour objet de rappeler les Lithuaniens employés au service de Russie, était ainsi conçue :

« Polonais ! Vous êtes sous les drapeaux russes : » ce service vous était permis alors que vous n'aviez » plus de patrie ; mais tout est changé aujourd'hui. » La Pologne est ressuscitée ; c'est pour son entier » rétablissement qu'il s'agit de combattre maintenant ; c'est pour obliger les Russes à reconnaître » des droits dont nous avons été dépouillés par l'injustice et l'usurpation. La confédération générale » de la Pologne et de la Lithuanie rappelle tous » les Polonais du service de la Russie. Généraux, » officiers, soldats polonais ! entendez la voix de » la patrie ; abandonnez les drapeaux de vos oppresseurs ; accourez tous auprès de nous, afin » de vous ranger sous l'aigle des Jagellons, des

» Casimir, des Sobieski! La patrie vous le de-
» mande; l'honneur et la religion vous l'ordonnent
» également (1) ».

Le comité du gouvernement établi à Wilna, et qui sans doute ne se prêtait aux vues de Napoléon, qu'afin de soulager le peuple, si malheureux par les horreurs de la guerre, s'occupait avec un zèle infatigable de tout ce qui pouvait intéresser le bien de l'administration. Le département de Wilna était déjà formé, et le territoire envahi avait été divisé en onze sous-préfectures. Cette organisation, en apparence avantageuse, ne produisit aucun bien : les campagnes étaient ravagées, les villages déserts, tous les paysans s'étaient enfuis dans les bois, et l'on ne voyait que quelques misérables Juifs, couverts de haillons, qui, par esprit d'avarice, préféraient s'exposer aux vexations de nos soldats plutôt que d'abandonner leurs infectes demeures. Enfin, pour donner une idée du désordre qui régnait au milieu de cette prétendue organisation, j'ajouterai que le sous-préfet de New-Troki, venant de Wilna pour se rendre à son poste, fut arrêté par des traînards qui le dévalisèrent; son escorte même lui ayant mangé ses provisions et enlevé ses chevaux, il arriva à pied, et dans un état si misérable, que chacun prit pour un espion celui qui devait être le magistrat de la ville.

(1) Courrier Lithuanien, 7 juillet 1812.

Les brillantes espérances qu'on avait d'abord conçues, commencèrent à s'affaiblir, lorsqu'on vit que le chef de notre expédition ambitionnait une nouvelle couronne, et qu'incapable de rien consolider, il ne parlait sans cesse que de conquérir d'immenses provinces, et d'assujétir aux mêmes lois et au même sceptre des pays différens de mœurs et de climats. Fermant les yeux sur l'indiscipline de ses armées, il occasionnait la ruine des riches et le désespoir des pauvres; enfin Napoléon réduisit les Lithuaniens à un tel degré de misère, qu'ils regardèrent comme des oppresseurs ceux mêmes qui s'annonçaient pour venir les délivrer. Quant à nous, il accumulait sur nos têtes la haine de tous les peuples, faisant ainsi retomber le poids de sa tyrannie sur ceux qui en étaient les premières victimes.

Tandis que toutes ces choses se passaient à Wilna, Warsovie était témoin d'une scène bien imposante, si elle n'eût été suscitée par un homme qui se faisait un jeu du dévouement des nations, et dont les projets, manquant de maturité, échouèrent lorsqu'il ne fallait plus pour les achever qu'un peu de calme et de sagesse. Ainsi les malheureux Polonais, sur la foi de pompeuses promesses, s'assemblèrent dans leur capitale (28 juin), et formèrent une diète. L'assemblée réunie, le comité rédigea un rapport éloquent, où il fit connaître par l'organe du comte Matusewicz, l'importance du

travail qui lui avait été confié. Dans son exorde, l'orateur exposa qu'autrefois la Pologne, placée au centre de l'Europe, était une nation célèbre, maîtresse d'une contrée étendue et féconde, brillant du double éclat de la guerre et des arts, soutenant depuis des siècles et d'un bras infatigable les barrières que les barbares cherchaient à briser pour subjuguer les peuples civilisés; disant que de toutes parts on briguait l'honneur de s'asseoir sur son trône, et que, si par fois des divisions éclataient, ces nuages n'obscurcissaient que son propre horizon, et n'allaient point porter ailleurs les tempêtes. Il fit ensuite une longue énumération de tout ce que cette terre chérie avait souffert de l'ambition des Russes, qui, par des démembremens successifs, outragèrent une nation puissante; il rappela surtout la dernière époque où la Pologne se vit anéantie par un triple partage, et où Warsovie, au milieu des hurlemens d'un vainqueur farouche, entendit les cris de la population de Praga qui s'éteignait toute entière dans le meurtre et l'incendie. Il démontra que bientôt, par ce fatal ascendant que donne la force, les droits des nations n'existeraient plus, et que le monde, étant livré au seul empire des convenances, serait tout à fait gouverné par elles; enfin, que la Russie, foulant sans cesse la Pologne, approchait graduellement de l'Allemagne qu'elle aspirait à dominer.

Après ce tableau rapide, le comte Matusewicz fit une peinture moins animée, mais non moins énergique, de toutes les raisons d'état qui devaient unir la Pologne à la France. « L'Europe, ajouta-» t-il, a besoin de se reposer de vingt-cinq années » de grandes agitations. Son système restera in-» complet, le prix de ses sueurs et de son sang ne » sera pas assuré, tant que les antres du Nord » pourront vomir sur elle des hordes sur la nature » desquelles il n'est plus temps de s'aveugler. Ce » ne sont plus ces hommes que le besoin chassait » de leurs demeures sauvages, et qu'il précipitait » dans toutes les routes qui leur offraient des jouis-» sances étrangères à leurs âpres climats. Un instinct » aveugle tenait lieu à de pareils hommes, des arts » qui policent ou qui défendent les autres peuples; » mais ici, à côté de la barbarie, se trouvent les arts » des peuples policés : le Russe a demandé aux Euro-» péens, il a appris d'eux tout ce qui peut servir » à attaquer et à se défendre, à nuire et à détruire. » Le Russe s'est, sous quelques rapports, fait l'égal » de l'Européen, pour arriver à devenir son maître. » Chez lui, des esclaves superstitieux et dociles » tiennent toutes leurs facultés aux ordres d'un gou-» vernement familiarisé avec tous les attentats. A sa » voix, depuis un siècle, leurs bras travaillent à » saper toutes les digues qui contenaient ce tor-» rent toujours occupé à les renverser. Combien » de fois les Russes ne les ont-ils pas rompues,

» soit pour leur propre intérêt, soit à l'appel im-
» prudent que leur ont fait des princes auxquels
» ils portaient des fers cachés sous leurs perfides se-
» cours! Depuis cinquante ans, vingt fois la Russie
» a inondé de ses armes le Midi de l'Europe. L'em-
» pire de Constantinople est resté renversé sur son
» croissant à demi brisé. »

Enfin, il termina par cette exclamation: « Dé-
» sormais les enfans des Piast et des Jagellons
» pourront se parer du nom dont s'énorgueillis-
» saient leurs ancêtres, ce nom devant lequel pâ-
» lissaient ceux que, pour un temps, la fraude et
» le crime leur avaient donnés pour maîtres. Ah!
» n'en doutons pas, cette terre, jadis si féconde en
» héros, va reprendre toute sa gloire. Elle enfan-
» tera de nouveaux Sigismond, de nouveaux So-
» bieski; son lustre brillera d'un éclat plus pur: et
» les nations, ramenées aux principes de justice,
» reconnaîtront que pour germer sur le sol de la
» Pologne, toutes les vertus n'avaient besoin que
» d'y être cultivées par des mains libres, par les
« mains désenchaînées de ses propres enfans. »

Puis s'adressant au prince Czartoryski, qui, par son âge, ses services et sa sagesse, présidait l'assemblée sous le titre de grand-maréchal de la diète, il lui fit cette belle apostrophe: « Nestor des
» patriotes polonais, quand vous disparûtes à leurs
» yeux, vous emportiez avec vous les dieux sauvés
» de l'embrâsement de votre patrie. Ils y rentrent

» aujourd'hui pour y recevoir un culte éternel, » pour y habiter dans un temple autour duquel la nation entière, instruite par ses malheurs, formée à la vigilance par le souvenir des » surprises qu'elle a éprouvées, ne cessera de faire » une garde sévère, qu'elle ornera de toutes les » vertus qui, de tout temps, ont appartenu aux » Polonais, et qu'elle jure ici de défendre avec » tous ses bras, au prix du sang de tous ses » enfans. »

Après cette harangue, l'orateur soumit à la diète un autre rapport où il exprima les motifs qui avaient porté le comité à rédiger l'acte de confédération, déclarant que l'objet des vœux de la nation était de le faire agréer au roi de Saxe, et que, trop sage, trop vertueux pour le blâmer, il y donnerait son adhésion, et s'unirait à la divine Providence pour voir les armes de la Lithuanie reparaître enfin dans leur écusson, et entendre répéter dans les champs fertiles de la Wolhynie, ainsi que dans les vastes plaines de la Podolie et de l'Ukraine, ce cri joyeux: *vive la Pologne! vive la patrie!*

La commission soumit ensuite l'acte de confédération, dont les principaux articles consistaient à faire entrer, dans la formation du nouveau royaume, les parties de l'ancienne Pologne qui en avaient été détachées, à rappeler du service russe tous les Polonais. Enfin, il fut arrêté qu'une députation se rendrait auprès de l'Empereur des Fran-

çais, pour l'engager à couvrir de sa puissante protection le berceau de la Pologne renaissante.

Cette députation admise auprès de Napoléon, (11 juillet), trois jours avant son départ de Wilna, lui soumit l'acte de confédération dont nous avons parlé ; mais le conquérant ne promit que d'une manière évasive, et fut choqué peut-être de ce que la noble nation polonaise ne se prosternait pas à ses pieds pour obtenir l'honneur de faire partie du grand Empire ; la liberté qu'elle semblait demander parut l'inquiéter et le surprendre ; il craignit un moment que cette assemblée qu'il avait convoquée, et qui paraissait vouloir seconder ses vues, ne fût un jour peu docile à ses volontés ; car le caractère distinctif des tyrans est de ne faire le bien qu'avec défiance, souvent de prendre ombrage de leurs créatures, et de s'effaroucher de toute indépendance, lors même qu'elle est leur propre ouvrage ! Aussi Napoléon ne promit rien, et exigea, pour préliminaires, des sacrifices énormes et un dévouement que les Polonais ne pouvaient faire éclater qu'après avoir obtenu la certitude de leur bonheur futur. Il voulait que les provinces soumises aux Russes se déclarassent, même avant son arrivée ; enfin ses conclusions furent qu'il fallait renoncer à la Gallicie, puisqu'il avait garanti à l'Autriche l'intégrité de ses états.

Si tous ces vastes projets eussent été conçus par une tête sage, plus jalouse de l'intérêt des peuples

que de sa propre ambition, il n'y a pas de doute que, quoique gigantesques, ils eussent été exécutés. Napoléon était parvenu à un tel dégré de puissance, qu'il n'avait plus besoin de faire la guerre pour arriver à son but; avec une politique adroite, prudente et surtout conciliante, il pouvait faire des conquêtes durables et encore plus étendues que celles qu'il fit par ses armes; c'est en cela que la postérité reconnaîtra qu'il fut aveuglé par trop de prospérité, puisqu'il employa pour succomber des moyens immenses, tandis qu'il aurait pu réussir sans rien hasarder ni se compromettre. Mais, ennemi de tout ce qui exigeait de la patience et de la méditation, il ne connut que la force; et le ciel voulut qu'il fût à son tour écrasé par cette même force qui, jusqu'alors, avait été le fondement de son pouvoir. Aussi, les braves Polonais désespérant pour leur patrie, regardèrent tous ces projets comme chimériques, lorsqu'ils virent que Napoléon, plus ambitieux, mais moins loyal que Charles XII, aspirait encore à la couronne de Pologne, et qu'il ne leur offrait son appui qu'afin de profiter de leur ressentiment contre les Russes. Ainsi cet heureux conquérant, mal assis sur le trône le plus glorieux de l'Europe, sembla prouver, par son inquiétude; qu'il ne se reconnaissait pas digne du rang suprême où la fortune l'avait élevé; au lieu de s'y maintenir par l'exercice de la justice et par le charme qu'inspire l'encourage-

ment des arts et des sciences, il crut devoir bouleverser le monde, et du Nord au Midi, renouveler ces guerres atroces du moyen âge, où les despotes ne régnaient qu'en excitant le trouble et la discorde, et en promettant à leurs sujets les dépouilles de leurs voisins.

LIVRE II.

WITEPSK.

Napoléon, pendant son séjour à Wilna, avait été informé que le sixième corps russe, commandé par Doctorow (faisant partie de la seconde armée de l'ouest), s'était mis en route pour se joindre à Barclay de Tolly; aussitôt il ordonna à la cavalerie d'avant-garde, et à une partie du premier corps, de se mettre en marche pour s'opposer à cette jonction. Doctorow ayant trouvé à Solechniki la division Bordesoult, appuya sur sa droite et se porta sur Ochmiana, où ses éclaireurs furent également arrêtés par la division Pajol, au moment où ils se présentaient devant la ville; alors se voyant attaqué par des forces de beaucoup supérieures aux siennes, ce général éluda de nouveau le combat, et se rabattant davantage sur sa droite, il se retira par Smorghoni, Danouchew et Kobouilniki, sur la Dwina, malgré la cavalerie du général Bruyères, et l'infanterie du général Morand qui, à Mikhailichki et Svir (13 juillet), cherchèrent à le couper et à empêcher sa réunion avec la grande armée russe; mais il fallut y renoncer après l'avoir vivement poursuivi. C'était tout ce qu'on pouvait faire dans un pays de plaine, et qui, sur tous les points, offrait

une retraite facile. Malgré cela Napoléon fut très-mécontent, par cela seul qu'il avait annoncé que le corps de Doctorow serait fait prisonnier.

Il éprouva une mortification encore plus grande au sujet de l'armée du prince Bagration, qui, chassée du gouvernement de Grodno, par les cinquième, septième et huitième corps, aux ordres du prince Poniatowski et du roi de Westphalie, avait reçu l'avis d'Alexandre, qu'il fallait se concentrer sur la Dwina. Ce mouvement avait été prévu : pour l'empêcher de s'effectuer, Napoléon envoya vers Minsk le prince d'Eckmühl, avec deux divisions de son corps. Elles étaient appuyées par la cavalerie du comte Grouchy, qui débouchant par Boghdanow et par Trabouï, devait couper à Bagration la route de Wolkowisk à Minsk, et le séparer ainsi de son arrière-garde, commandée par l'hetman Platow, dont les kosaques avaient souvent arrêté l'impétuosité des Polonais.

Ainsi, Bagration était à la fois attaqué de front par le roi de Westphalie et par Reynier, qui venait de Slonim ; sur sa gauche il se voyait poussé par le prince Schwartzenberg, nouvellement entré en Wolhynie; enfin, sur sa droite, il était menacé par le prince d'Eckmühl : ces grandes manœuvres semblaient devoir amener la destruction certaine de la seconde armée russe ; mais les talens de Bagration et la bravoure de ses troupes sortirent heureusement de cette position difficile. Arrivé à Nowoi-

Sverjen, il apprit que Minsk était occupé par nous; obligé de céder au nombre, il se retira avec ordre sur Borisow, luttant souvent avec succès contre des forces immenses. Enfin cet habile général, après avoir traversé sans perte les marais de la Bérézina, se retira sur le Dniéper, où il sut balancer la victoire par des opérations qui, en rendant sa retraite célèbre, honoreront à jamais sa mémoire.

Tous les différens corps composant le centre de notre armée avaient suivi la direction de Dinabourg, et harcelaient Barclay de Tolly, qui, en se retirant, coupait tous les ponts. Arrivée auprès de la Disna, la brigade Subervie, composée de Prussiens, de Wurtembergeois et de Polonais, chargea la cavalerie russe avec la plus grande intrépidité, et dans une action, elle fit prisonniers deux cents cavaliers tout montés. Comme il semblait qu'on voulait défendre cette ligne, le général Montbrun fit avancer cinq batteries d'artillerie légère; pendant plusieurs heures elles tirèrent avec un tel succès, qu'elles forcèrent l'ennemi de se retirer après une perte considérable. En même temps le corps Nansouty passait la Disna à Postavouï, où le général de brigade Roussel culbuta plusieurs escadrons russes. Le duc de Tarente, après avoir quitté Rossiena, capitale de la Samogitie, se porta en avant : deux régimens prussiens marchèrent sur Telch, le général Kleist fut à Chawli, et la brigade Ricard, avec une partie de la septième division, entra dans

Poneviej, dont elles sauvèrent les magasins, grace à l'activité des hussards noirs. Napoléon, toujours attentif à récompenser ceux qui le servaient bien, envoya la croix de la légion-d'honneur à plusieurs de ces alliés.

Quant au quatrième corps, il se dirigeait sur Minsk; ce dernier mouvement semblait être nécessité par l'avis qu'on avait reçu que l'hetman Platow, à la tête de quatre mille kosaques, se trouvant séparé du corps de Bagration, devait déboucher par la route de Lida, afin de chercher aussi à opérer sa jonction avec l'armée russe. Sur cet avis, le vice-roi se mit en marche (7 juillet); mais le chemin pour aller à Rudniki se trouva si mauvais, que la cavalerie de la garde royale fut obligée de chercher une autre route. Il serait difficile de se faire idée des obstacles que présentait ce chemin, entièrement formé par des troncs de sapins qu'on avait placés sur un terrain marécageux : l'état-major ne put arriver à Rudniki qu'au milieu de la nuit, et après avoir laissé dans les bourbiers quelques chevaux de son escorte. Le lendemain (8 juillet) on se mit en marche vers Jachounouï, pour rejoindre la grande route; de là, nous allâmes à Bol-Soléchniki, où le prince espérait avoir quelques renseignemens sur les kosaques qu'il était chargé de poursuivre. Le jour suivant, nous continuâmes notre route, et fûmes jusqu'à un château peu distant de Soubotniki.

Les circonstances forcèrent le vice-roi à s'arrêter. La nature des chemins avait empêché les autres divisions de nous suivre ; il ne restait plus avec nous que de la cavalerie légère ; après bien des recherches, on parvint à faire sortir la division Pino des marais de Rudniki, et à ramener la garde vers Ochmïana. De son côté, le vice-roi revint sur ses pas, et abandonna le corps de Platow, qu'il était impossible d'atteindre dans ces plaines immenses couvertes de bois et remplies de marais impraticables pour nous, et favorables aux kosaques ; en marchant sur Jachounouï, il joignit, à Smorghoni, la totalité des troupes qui composaient son corps d'armée.

Le bourg de Smorghoni est d'une assez grande étendue ; toutes ses maisons, à l'exception de deux ou trois, sont construites en bois. Une petite rivière, qu'on passe sur un pont, sépare le château de la ville. Les Juifs, qui forment presque l'entière population, sont très-adonnés au commerce : aussi ce lieu, quoique fort triste, fut agréable à toute l'armée, par cela seul qu'on y avait trouvé à acheter du pain et de la bière.

Pendant que nous séjournions à Smorghoni, Napoléon se préparait à partir de Wilna ; en quittant cette ville le président du gouvernement provisoire lui adressa un discours dont les expressions prouvèrent que la flatterie, lorsqu'elle est outrée, a une grande ressemblance avec l'ironie. Le corps

des Bavarois demeuré en réserve, fut passé en revue, et immédiatement après dirigé sur Gloubokoé, où se rendait également le grand quartier-général; en même temps nous reçûmes l'ordre de départ, et nous nous dirigeâmes sur Zachkevitschi.

Pour aller de ce gros village à Vileïka, la route est très-sablonneuse, et se prolonge à travers les bois. Au moment d'arriver à ce dernier bourg, nous passâmes la Wilia sur un pont en radeau. Près de là, cette rivière est peu large et peu profonde, mais ses rives sont fort escarpées, surtout celle opposée, où se trouve Vileïka. En y entrant, le général Colbert, commandant l'avant-garde, s'empara de quelques magasins abandonnés. Comme il y avait peu de temps que l'ennemi avait quitté cette position, le vice-roi redoubla de vigilance dans la crainte d'être surpris, et mit un soin particulier à bien choisir l'emplacement où ses troupes devaient camper.

Tandis qu'on marchait sur Vileïka, le roi de Naples, appuyé des second et troisième corps d'infanterie, en arrivant à Drouïa fut rejoint par le duc de Reggio qui venait de Dunabourg, où il fit brûler les barques et lever le plan des ouvrages construits par l'ennemi. Ainsi on poussait de position en position la première armée de l'Ouest derrière la Dwina, et on la réduisait à se retirer dans le camp retranché de Drissa, formé de douze redoutes palissadées, réunies par un chemin couvert

de trois mille toises de développement, et où se trouvaient d'immenses magasins. Le général Sébastiani, commandant l'avant-garde, ayant rejeté les Russes de l'autre côté de cette rivière, les croyait en retraite sur tous les points; mais Wittgenstein, laissé sur la Dwina pour couvrir Pétersbourg, étant instruit que nos chasseurs se gardaient mal, fit jeter un pont auprès de Drouïa, où passèrent cinq mille hommes d'infanterie et autant de cavalerie, commandés par le général Koulniew; le combat s'étant engagé, le général Saint-Geniez surpris, fut fait prisonnier (1), et le reste de sa brigade ne parvint à se sauver qu'après avoir essuyé des pertes considérables.

A notre extrême gauche, le maréchal duc de Tarente obtenait des avantages signalés, et prenait possession entière de la Courlande, d'où l'on tirait de grandes ressources, particulièrement pour la remonte de la cavalerie. Vers notre droite, le prince d'Eckmühl continuait à poursuivre Bagration et Platow, qui passèrent la Bérézina sans pouvoir être entamés. Alors Napoléon, trompé dans ses espérances, ne put dissimuler son mécontentement, qui devint encore plus vif lorsqu'il apprit la malheureuse issue du combat de Romanow, où la cavalerie polonaise du général Rozniecki, emportée par sa haine contre les Russes, se jeta sur

(1) 8e Bulletin.

eux inconsidérément, et fut ramenée avec une perte d'autant plus réelle que nos bulletins même ne purent la dissimuler. Le prince d'Eckmuhl, affligé d'une expédition dont on attendait des résultats bien différens, prévit qu'il allait en encourir tout le blâme, et rejeta la faute sur la manière dont les opérations des Westphaliens avaient été dirigées. Napoléon, qui déjà était très-mécontent de leur indiscipline, ordonna qu'ils seraient subordonnés au prince d'Eckmühl. Le roi Jérôme se voyant sous les ordres d'un général français, fut indigné de cet affront, et voulut rappeler toutes les troupes qu'il avait à l'armée; mais il fut obligé de se soumettre aux volontés de son frère, qui l'autorisa seulement à emmener avec lui une partie de sa garde.

La conduite de l'ennemi, qui se retirait devant nous, était interprétée d'une manière bien différente. Aux uns, elle paraissait être l'effet de la faiblesse; aux autres, le résultat d'un plan prémédité. « Où sont, disait-on de toutes parts, ces Russes » qui, depuis cinquante ans, sont la terreur de » l'Europe et les conquérans de l'Asie? La puissance » de la Russie n'est qu'une puissance factice, créée » par des écrivains gagés ou des voyageurs mensongers. Elle n'existait que dans l'imagination, » et le prestige a cessé du moment que nous l'avons » attaquée. » Mais ceux que l'expérience avait habitués à tout attendre de l'avenir, répondaient « qu'il n'était pas sage de mépriser un ennemi qu'on

» n'avait point encore battu ; que certainement sa » retraite était calculée, afin de diminuer nos » forces, et nous enlever le moyen de les renou- » veler en les éloignant de notre patrie. C'est dans » les élémens, disaient ces gens sensés, que les » Moskowites fondent leurs puissans secours. Pour- » quoi chercheraient-ils à nous combattre, lors- » qu'ils savent que l'hiver nous forcera d'aban- » donner toutes nos conquêtes ? »

Enfin, l'ennemi expliqua lui-même le motif de sa retraite, en répandant sur les bords de la Dwina la proclamation suivante :

« Soldats français ! l'on vous force de marcher à » une nouvelle guerre ; l'on vous persuade que » c'est parce que les Russes ne rendent pas justice » à votre valeur : non, camarades, ils l'apprécient, » vous le verrez un jour de bataille. Songez qu'une » armée, s'il le faut, succédera à l'autre, et que » vous êtes à quatre cents lieues de vos renforts. » Ne vous laissez pas tromper à nos premiers mou- » vemens : vous connaissez trop les Russes pour » croire qu'ils fuient devant vous ; ils accepteront » le combat, et votre retraite sera difficile. Ils vous » disent en camarades : retournez chez vous en » masse ; ne croyez point à ces perfides paroles, » que vous combattez pour la paix : non, vous vous » battez pour l'insatiable ambition d'un souverain » qui ne veut point la paix (sans cela, il l'aurait » depuis long-temps), et qui se fait un jeu du sang

» de ses braves. Retournez chez vous, ou, si vous
» voulez, en attendant, un asile en Russie, vous
» y oublierez les mots de conscription, de levées,
» de ban et d'arrière-ban, et toute cette tyrannie
» militaire qui ne vous laisse pas un instant sortir
» de dessous le joug. »

Cette pièce renfermait de si grandes vérités, que chacun s'étonna de sa publicité. D'autres la regardèrent comme apocryphe, et crurent qu'elle avait été faite pour amener la *Réponse d'un grenadier français*, laquelle aurait été pour l'armée un sujet de plaisanterie, et pour les étrangers un objet de mépris, si on ne savait depuis longtemps qu'une aveugle obéissance envers les chefs est la première vertu du soldat, et que tout Français fidèle à ses drapeaux, a pour point d'honneur de combattre à outrance tous ceux qu'on lui dépeint comme les ennemis de son pays.

En continuant le mouvement, on se porta sur Kostenevitschi, misérable petit village où il n'y avait, à l'exception de la poste et de la maison du curé, que quelques mauvaises granges couvertes de chaume. La garde royale campa autour de ce village, quoique le prince vice-roi eût établi son quartier-général deux lieues plus loin. Le jour suivant (17 juillet), après cinq heures de marche et par une route assez belle, on arriva au bourg de Dolghinow, dont la population était presque toute juive; et c'est ce qui nous valut la douceur de nous

procurer quelques bouteilles d'eau-de-vie : nos marches continues, et une longue privation de cette liqueur, me forcent à faire mention d'une chose, en apparence insignifiante; mais par l'importance que nous y attachions, on pourra juger de l'étendue de nos besoins et de la difficulté de les satisfaire.

Nous marchâmes ensuite sur Dokzice, distant d'environ sept lieues du point où nous étions. Ce bourg, dont la population était également juive, avait une fort belle place, auprès delaquelle étaient une église et un mauvais château en bois. Les extrémités de la ville sont situées sur deux éminences, entre lesquelles coule un petit ruisseau marécageux. Le jour où nous avions repos dans cette ville, nous vîmes sortir par derrière le château où logeait le prince, une épaisse fumée. Bientôt la flamme s'éleva de tous côtés et dévora en un instant plusieurs maisons voisines; mais l'armée y porta promptement des secours efficaces, et en peu d'instans les craintes cessèrent avec l'incendie.

En approchant de Bérézino, où nous devions aller coucher (20 juillet), la route allant toujours sur un plan incliné, nous conduisit insensiblement auprès de la rivière de ce nom, qui coule dans la plaine la plus marécageuse de l'Europe. En sortant de ce bourg, dont toutes les maisons sont placées sur une seule ligne, le chemin continue sur une espèce de tourbe : pour le raffermir,

on avait jeté par dessus quantité de branches de sapin, en laissant des intervalles propres à faciliter l'écoulement des eaux.

Depuis la Bérézina jusqu'à l'Oula, le terrein est toujours très-fangeux. La route qui va de l'une à l'autre de ces rivières, forme une ligne de vingt à vingt-cinq lieues, passant toujours à travers des marais et d'immenses forêts. Pouïchna fut un lieu de station, de même que Kamen : le premier de ces bourgs est remarquable par un grand château en bois ; le second, par une espèce de montagne située au milieu de son enceinte, et qui domine toute la plaine. A Botscheïkovo, nous touchâmes les bords de l'Oula (23 juillet). Cette rivière est unie à celle de la Bérézina par le canal de Lepel; canal très-fréquenté par les commerçans, et d'autant plus beau et plus utile qu'il donne communication aux eaux du Dniéper et à celles de la Dwina : réunissant ainsi la Baltique à la Méditerranée il vivifie l'intérieur de la Lithuanie, en apportant dans son sein les productions des climats les plus opposés, et en facilitant l'exportation de celles de son propre sol. L'eau de cette rivière coule dans un lit dont les rives sont fort élevées. Par delà le pont est un château magnifique, et le plus beau de tous ceux que nous avions vus depuis notre entrée en Pologne.

Ce n'était qu'avec surprise que nous poursuivions, sans combattre, une marche aussi rapide.

Les Russes se conduisaient avec nous comme les Parthes à l'égard des Romains, qui, ne pouvant lutter contre les vainqueurs du monde, les attirèrent dans leur pays, brûlant et saccageant tout ce qui pouvait être de quelque utilité, afin de les livrer aux horreurs de la faim et à toute l'âpreté d'un climat rigoureux; aussi tous les jours nous avancions sans obstacles, et presqu'avec autant de sécurité que si nous traversions la Bavière ou la Saxe.

La tranquillité dans laquelle nous laissaient nos adversaires, nous paraissait incompréhensible, et chacun, selon son opinion, formait là-dessus les conjectures les plus opposées et souvent les plus fausses. On fut encore plus surpris lorsque plusieurs officiers qui avaient été envoyés à Ouchatsch où se trouvait l'Empereur, rapportèrent que les généraux Lefebvre-Desnouettes et Nansouty s'étant emparés de Disna et de Polotsk, avaient forcé l'ennemi d'abandonner son camp retranché de Drissa, pour remonter à la hâte la Dwina : la force de cette position et les travaux prodigieux qu'on y avait fait pendant plus d'un an, nous avaient fait augurer qu'elle serait vivement défendue; mais lorsque toute la rive droite de la Dwina eût été occupée par nos troupes, les Russes agirent sagement en évacuant une position qui n'avait été choisie que dans le cas où Napoléon aurait voulu avec sa grande armée marcher sur Pétersbourg, et qui n'offrait

plus que des dangers depuis que nos forces principales avaient pris la direction de Moskou. Cependant les ordres que ces officiers apportèrent, nous firent pressentir qu'on ne tarderait pas à éprouver de la résistance : ces conjectures se changèrent en certitudes, lorsque des reconnaissances faites vers l'embouchure de l'Oula et sur la route de Bézenkovitschi, nous eurent appris que les kosaques voltigeaient sur nos flancs. Aussitôt le vice-roi fit partir l'avant-garde et la cavalerie légère pour les bords de la Dwina, où les Russes avaient placé leur troisième corps, commandé par le général Ostermann, depuis que la mauvaise santé du général Schomoaloff, l'avait obligé de quitter l'armée.

Peu de temps après, le prince monta à cheval, accompagné de ses aides-de-camp, et suivit le mouvement de l'avant-garde. Arrivé à Bézenkovistchi, l'ennemi battit en retraite, et sur ce point repassa la Dwina, avec la cavalerie et quelques pièces d'artillerie. Tandis que nous étions dans ce bourg, les tirailleurs russes, embusqués dans les maisons du village qui se trouvaient de l'autre côté de la rivière, ne cessaient de faire feu sur nous. C'est alors que le colonel Lacroix, passant dans la rue principale qui conduit à la rivière, reçut un coup de feu qui lui fracassa la cuisse. Cet évènement produisit une sensation pénible pour l'armée ; chacun, en plaignant cet estimable officier, prévit avec juste raison, qu'il allait ainsi perdre tout le

fruit de ses services, par l'effet d'une blessure qui mettait fin à sa brillante carrière. A la suite de cette reconnaissance, le vice-roi revint coucher au château de Botscheïkovo; le soir il eut de longues conférences avec le général Dessoles, ce qui faisait soupçonner qu'on se mettrait en mouvement dans la nuit; mais l'ordre ne fut donné que pour le lendemain.

Après avoir passé une petite rivière appelée Svetscha, nos troupes arrivèrent à Bézenkovitschi (24 juillet). Cette petite ville était déjà remplie de troupes, surtout par les deux divisions de cavalerie des généraux Bruyères et Saint-Germain, venues par la route d'Oula. Une si grande masse de troupes, marchant sur Witepsk, effrayait peu l'ennemi, qui, séparé de nous par la Dwina, faisait fièrement manœuvrer sa cavalerie, et tirer sur nos voltigeurs qui s'approchaient pour aller prendre le bac qu'on avait amené sur l'autre rive.

Le vice-roi ayant reçu l'ordre de faire sur ce point un passage simulé, fit mettre en batterie deux pièces de canon, pour protéger les sapeurs chargés de construire le pont, ainsi que les marins de la garde royale, commandés par le capitaine Tempié. Ces braves, électrisés par leur chef, se jetèrent à l'eau, et, malgré le feu de l'ennemi, furent chercher le bac. Enfin, nos batteries et quelques tirailleurs placés sur le rivage, intimidèrent à tel point les Russes, qu'ils évacuèrent les maisons

où ils étaient embusqués, et nous laissèrent ainsi paisiblement ramener la barque, et construire le pont dont s'occupaient les ingénieurs.

Dans cet intervalle, une division de cavalerie bavaroise, commandée par le général Preyssing, ayant trouvé un gué à deux cents pas au-dessous du pont que nous faisions construire, effectua son passage. La rivière était à peine traversée, que les escadrons rangés en bataille furent soutenus par plusieurs compagnies d'infanterie, qu'on avait passées sur le bac: ils se mirent alors en mouvement, chassant devant eux l'ennemi, qui, à leur approche, prenait la fuite, et brûlait tout ce qu'il laissait derrière lui. C'est dans cette occasion que nous admirâmes la manière de servir des Bavarois. La précision de leurs évolutions, et la sagesse avec laquelle ils s'éclairent, peuvent être citées comme modèles à tous ceux qui sont chargés de faire des reconnaissances militaires.

On était à contempler ces manœuvres, lorsqu'on répandit le bruit que l'Empereur allait arriver; le courrier qui en avait apporté la nouvelle, fut immédiatement suivi par un autre qui nous la confirma; puis vinrent des chevaux de selle, des officiers d'ordonnance, des généraux de la garde; enfin la ville, qui déjà était remplie de troupes, dans peu d'instans se trouva encombrée. C'est au milieu de ce tumulte que parut Napoléon. Parvenu sur la place, il descendit auprès de la rivière, à

l'endroit où se construisait le pont : d'un ton sec et tranchant, il en blâma la construction : cependant ayant résolu d'aller de l'autre côté de la rivière, il la traversa sur ce même pont ; et montant à cheval, il rejoignit les Bavarois qui s'étaient arrêtés au milieu de la plaine. Marchant avec eux, il les fit aller en avant, puis il revint à Bézenkovitschi. Sans doute Napoléon agissait ainsi dans le but d'appeler sur ce point l'attention de l'ennemi, afin de trouver moins d'obstacles quand il attaquerait Witepsk par la rive opposée, ou bien dans l'espérance d'inquiéter la marche de l'armée russe, qui remontait la Dwina, après être sortie de son camp retranché de Drissa.

On ne peut se figurer le tumulte qui régnait à Bézenkovitschi à mesure que l'état-major général arrivait. Cette confusion devint encore plus grande au milieu de la nuit ; la quantité de troupes qui affluaient de toute part, et la rapidité avec laquelle on les faisait aller en avant, ne laissaient plus douter qu'on était à la veille d'une bataille. La cavalerie, commandée par le roi de Naples, formait l'avant-garde ; la division Delzons (treizième) suivait immédiatement pour la soutenir.

(24 juillet). L'ordre de marche étant donné pour aller à Ostrowno, notre état-major allait s'y rendre, lorsque nous entendîmes une forte canonnade : bientôt après arriva au grand galop un aide-de-camp du général Delzons, qui annonça au

prince Eugène que l'ennemi avait été rencontré auprès d'Ostrowno, et qu'un combat opiniâtre s'était engagé au moment de son départ. L'aide-de-camp terminait à peine son rapport que le bruit du canon redoubla; aussitôt le vice-roi donna ordre de faire faire halte aux bagages de son quartier-général; et suivi seulement de ses principaux officiers, il courut vers Ostrowno, pour joindre le roi de Naples, qui avait avec lui les divisions de cavalerie Bruyères et Saint-Germain, soutenues par l'infanterie de la treizième division. Mais arrivé à Soritza, le succès de l'affaire était décidé : quatorze pièces de canon étaient tombées en notre pouvoir; grand nombre de morts laissés sur le champ de bataille, attestèrent la résistance des vaincus, et la valeur des 7e et 8e de hussards, qui, dans cette occasion, se couvrirent de gloire.

Dès les trois heures du matin (26 juillet), le prince se rendit à Ostrowno, auprès du roi de Naples. Le quatrième corps campait auprès de lui; la cavalerie, placée en avant, observait les manœuvres de l'ennemi. Vers les six heures, ces chefs d'armée, suivis de leurs états-majors respectifs, marchèrent vers les avant-postes, et parcoururent le terrain où la veille s'était donné le combat. On l'avait à peine traversé, que tous les rapports annoncèrent que le corps d'Ostermann avait été renforcé par la division de Kanovitzen. Sur-le-champ le vice-roi ordonna à son infanterie d'ap-

puyer la cavalerie que commandait le roi de Naples. Les hussards, envoyés en éclaireurs, ayant éprouvé des obstacles à l'entrée d'un bois, vinrent nous dire que l'ennemi semblait vouloir le défendre avec opiniâtreté: en effet, on entendait de tous côtés le feu des tirailleurs, et le canon des Russes, placé sur la route, enfilait nos colonnes qui se portaient en avant. Le général Danthouard aussitôt fit avancer nos pièces, et ce fut dans cet échange de boulets que le capitaine du 8e hussards, Ferrari, ancien aide-de-camp du prince de Neufchâtel, eut la jambe emportée. Alors le roi de Naples courant vers tous les endroits où sa présence pouvait être utile, ordonna de faire sur notre gauche une attaque, afin de chasser la cavalerie qui se trouvait à l'extrémité d'un bois. Quoique ce mouvement fût bien conçu, il n'eut point l'heureuse issue qu'on en devait attendre; les hussards chargés de l'exécuter, n'étant pas en force, se virent obligés de se retirer, mais avec beaucoup d'ordre et sans aucune perte, devant de nombreux escadrons qui accouraient pour les charger.

Tandis que nous manœuvrions sur la gauche, les Russes tentaient d'enfoncer notre droite; le vice-roi s'en étant aperçu, fit marcher vers ce point la treizième division; elle se mit à cheval sur la route, et arrêta leurs progrès. L'artillerie de nos régimens, placée avec avantage sur quel-

ques élévations que présentait le terrain, nous donnait l'assurance que cette ligne ne serait pas forcée.

Notre droite paraissait être bien gardée, lorsqu'une attaque soudaine et des cris épouvantables se firent entendre vers la gauche et le centre; l'ennemi étant venu en masse, avait repoussé nos tirailleurs placés dans le bois, et forcé l'artillerie de se retirer avec précipitation, tandis que la cavalerie russe profitait d'une petite plaine qui se trouvait à notre gauche, pour faire une charge vigoureuse sur les Croates et le 84e régiment; heureusement le roi de Naples arriva assez à temps pour arrêter ces progrès. Deux bataillons du 106e régiment, tenus en réserve, soutinrent les Croates, tandis que le général Danthouard, réunissant au plus haut degré les talens et la bravoure, secondé par le commandant Demay et le capitaine Bonnardelle, ranimèrent l'esprit des artilleurs, et, par de sages dispositions, leur firent reprendre l'offensive qu'ils avaient momentanément perdue.

Les affaires étant rétablies sur la gauche et le centre, le roi de Naples et le prince Eugène allèrent visiter l'aile droite, et la firent agir. Les Russes, embusqués dans un bois, opposaient la plus vive résistance au 92e régiment qui, quoique posté sur une hauteur avantageuse, restait dans l'inaction; afin de l'exciter, le vice-roi envoya l'adjudant-

commandant Forestier, qui parvint à le faire avancer, mais sa marche paraissant trop lente à la valeur impatiente du duc d'Abrantès, cet intrépide général, accoutumé à commander en chef, quitta le prince, pour aller ranimer le régiment sur lequel nous avions tous les yeux; sa présence, ou plutôt son exemple, électrisa tous les cœurs, et dans l'instant on vit le brave 92e, ayant en tête le général Roussel, marcher au pas de charge, culbuter tout ce qui s'opposait à son passage, et pénétrer enfin dans ce bois, dont l'ennemi, par son courage, semblait nous défendre l'entrée.

En parcourant notre extrême droite, on s'aperçut qu'une colonne russe, envoyée pour nous tourner, battait en retraite depuis que nous avions enlevé le bois; aussitôt le roi de Naples s'élance vers la cavalerie, et lui prescrit de courir sur cette colonne, afin de la couper, et lui faire mettre bas les armes : la difficulté du terrain fit un moment hésiter la cavalerie; mais le roi qui, par la rapidité de son coup-d'œil, aurait voulu que l'exécution fût aussi prompte que la pensée, piqua des deux son cheval, et tirant son épée du fourreau, s'écria d'un ton plein de feu : *Que les plus braves me suivent.* Ce mouvement d'héroïsme nous remplit d'admiration, chacun s'empressait à le seconder, et l'on serait parvenu à faire des prisonniers, si de profonds ravins et d'épaisses broussailles, en arrêtant nos escadrons, n'eussent donné le temps à la colonne en-

nemie d'échapper et de se réunir au corps dont elle était détachée.

Quoique le succès du combat fût assuré, on n'osait encore se hasarder à traverser le grand bois placé devant nous, et au bout duquel étaient les collines de Witepsk, où l'on disait que devaient être campées toutes les forces russes. On était à délibérer sur ce passage important, lorsqu'il s'éleva sur nos derrières une grande rumeur : chacun en ignorait la cause, et l'inquiétude se mêlait à la curiosité : mais en voyant Napoléon au milieu d'une suite brillante, nos craintes furent dissipées ; par l'enthousiasme qu'excita toujours sa présence, on conçut qu'il allait couronner la gloire d'une aussi belle journée. Le roi de Naples et le prince coururent à sa rencontre, et lui firent part des événemens qui venaient de se passer, et des mesures qu'ils avaient prises. Napoléon, pour mieux en juger, se porta rapidement vers les postes les plus avancés de notre ligne, et, d'une éminence, il observa long-temps les positions de l'ennemi et la nature du terrain : sa pénétration s'élançant jusqu'au camp des Russes, il en devina les projets : dès-lors de nouvelles dispositions, ordonnées avec sang-froid, exécutées avec ordre et rapidité, portèrent l'armée au milieu de la forêt ; allant toujours au grand trot, nous débouchâmes enfin vers les collines de Witepsk, au moment où le jour commençait à finir.

La treizième division qui, sur la droite, coopérait à cette manœuvre, en marchant à travers les bois, éprouva de la part de l'ennemi une assez forte résistance; il ne se retirait que progressivement, et ses nombreux tirailleurs faisaient payer cher le terrain que nous gagnions sur eux : ce fut dans une de ces rencontres, aussi imprévues que malheureuses, qu'un dragon russe s'approchant du général Roussel, lui tira un coup de pistolet qui l'étendit par terre. Les Russes plaçaient rarement leurs dragons en tirailleurs, et cela fit répandre le bruit que le général Roussel avait été tué par un des nôtres; mais le temps, en découvrant la vérité, nous a convaincus que nous n'avions point à nous reprocher la mort de ce brave général, vraiment digne de nos regrets, autant par ses qualités militaires que par ses vertus privées.

La division Broussier (quatorzième) suivait le grand chemin, et n'arriva que fort tard dans sa position, qui fut choisie entre la route et la Dwina: quant à la quinzième division, et à la garde italienne, qui formaient le reste de l'infanterie du quatrième corps, elles avaient été mises en réserve un peu en arrière de la quatorzième.

L'armée ayant cessé d'agir, Napoléon établit son quartier-général dans le village de Koukoviatschi; le roi de Naples et le prince Eugène campèrent dans un mauvais petit château voisin du

village de Dobrijka, entourés des corps placés sous leur commandement.

Le lendemain à la pointe du jour (27 juillet), la brigade Piré marcha sur Witepsk; les Russes, en se retirant vers cette ville, tirèrent à cette cavalerie quelques coups de canon qui firent peu de mal; ensuite ils se déployèrent au-dessus d'un grand plateau situé auprès de la ville, et qui domine toutes les routes par lesquelles on arrive. De la colline où nous étions, on apercevait facilement les lignes ennemies rangées en bataille, et qu'on pouvait évaluer à quatre-vingt mille hommes, depuis que le corps de Doctorow s'était joint à cette armée.

Ce jour-là, la division Broussier marchait en tête; de grand matin, elle traversa un petit ruisseau qui nous séparait de cette plaine, et alla se mettre en position sur une hauteur, faisant face au plateau occupé par les Russes. En même temps, le 16e de chasseurs à cheval s'étant porté en avant, fut chargé par plusieurs escadrons des kosaques de la garde, et ce régiment eût éprouvé une défaite totale, si vers la gauche il n'eût été dégagé par deux cents voltigeurs, commandés par les capitaines Guyard et Savary. Dans cette occasion, ces guerriers attirèrent sur eux l'attention de toute l'armée, qui, campée sur un coteau (dont la forme était celle d'un amphithéâtre), assistait à leurs exploits, et donnait à leur valeur des applaudisse-

mens justement mérités (1). Napoléon, témoin de ce beau fait d'armes, envoya demander de quel corps étaient ces soldats : ils répondirent : *du 9e régiment, et les trois quarts enfans de Paris ! Dites-leur,* ajouta l'Empereur, *que ce sont de braves gens, ils méritent tous la croix.*

Le 16e de chasseurs, se retirant sur la quatorzième division, fut protégé par le 53e régiment, commandé par le colonel Grosbon : cette division, formée en carré, présentait à l'ennemi un front inexpugnable, et devant lequel venaient se briser tous les efforts qu'on faisait pour chercher à l'entamer. Cette circonstance jeta dans nos rangs un peu de confusion ; mais Napoléon étant là, elle ne pouvait durer. Placé sur une éminence, il voyait toutes les manœuvres, et ordonnait avec sang-froid tout ce qu'il croyait nécessaire pour obtenir la victoire : c'est alors qu'il fit retirer un régiment de cavalerie, afin de laisser libre à la treizième division le passage d'un pont. Ce mouvement rétrograde causa de l'agitation sur nos derrières, composés d'une foule d'employés ou de vivandiers, gens faciles à s'alarmer, et qui, sur un champ de bataille, sont plus nuisibles aux armées qu'ils ne leur sont utiles.

La treizième division s'étant avancée, fila sur la droite ; le vice-roi marchant en tête, la conduisit

(1) Cette action, quoique surprenante, n'en est pas moins véritable, et peut encore être attestée par tous les militaires du quatrième corps.

derrière la quatorzième, en la faisant aller sur les hauteurs qui dominaient le plateau où l'ennemi était campé. Ces hauteurs n'étant point gardées, nous avançâmes sans difficultés, et parvînmes à prendre position sur le sommet, et à nous trouver vis-à-vis du camp russe, séparés seulement par la rivière de Loutchesa, dont les rives escarpées formaient un ravin si profond, qu'il était impossible d'en venir à une action générale. Cependant on feignit de vouloir l'engager en détachant quelques troupes légères qui parvinrent à franchir le ravin et à s'établir dans un petit bois; mais ces troupes n'étant pas soutenues, elles n'allèrent pas plus loin, et rentrèrent dans leurs corps lorsque les batteries eurent cessé de tirer, et que les divisions ne furent plus sous les armes.

Cette suspension, au moment où les armées étaient en présence, excita l'étonnement de tout le monde, et chacun se demandait où était l'Empereur, quelles étaient ses dispositions? On se faisait ces questions, lorsqu'une partie du premier corps et la garde impériale vinrent se joindre à nous. Les uns crurent alors que Napoléon n'attendait que la réunion de toutes ses forces pour en venir à une attaque sérieuse; d'autres, au contraire, assuraient que le duc d'Elchingen et la cavalerie du général Montbrun, avançant par l'autre rive de la Dwina, tourneraient la position de Witepsk, et couperaient ainsi la retraite aux Russes. Cette manœuvre était

sans doute impraticable, puisqu'elle ne fut pas exécutée.

Enfin la nuit étant survenue, les troupes bivaquèrent dans l'endroit même où elles avaient pris position, et chacun se réunissant, racontait les faits honorables par lesquels son corps s'était fait remarquer. Dans tous ces récits, on voyait avec satisfaction que le combat, quoique glorieux, n'avait point été meurtrier; cependant, parmi le petit nombre de morts, on cita le colonel du génie Liedot, homme vraiment digne du corps auquel il appartenait. Durant l'expédition d'Egypte, il s'était fait remarquer par son courage; et dans la construction des places d'Italie, il prouva que le séjour des camps ne nuisait point au développement des conceptions les plus savantes.

L'assurance avec laquelle les Russes avaient gardé leurs positions, et la réunion d'une grande partie de nos troupes sur un même point, nous faisaient augurer que la journée suivante serait consacrée à une affaire générale; mais quel fut notre étonnement, lorsque de très-bon matin (28 juillet), nous reconnûmes que l'ennemi avait opéré sa retraite. En effet, Barclay de Tolly reçut dans la nuit des nouvelles de Bagration, qui lui annonçaient qu'à la suite d'un combat livré à Mohilow, il avait été rejeté derrière le Dniéper, et que forcé de rétrograder, il lui désignait Smolensk comme le point le plus favorable pour opérer leur

jonction. Aussitôt que notre armée s'aperçut que les Russes refusaient encore la bataille, elle se mit à leur poursuite, à l'exception de la garde impériale qui fut s'établir à Witepsk, où Napoléon semblait vouloir séjourner. Cette ville était presque déserte; il ne restait que des Juifs, et quelques personnes de la plus basse extraction. On trouva des kosaques de l'autre côté de la route, qui, sur-le-champ, furent poursuivis par le général Lefebvre-Desnouettes, commandant la cavalerie légère de la garde.

Witepsk, chef-lieu du gouvernement de ce nom, placée entre des collines et les rives de la Dwina, comptait autrefois vingt mille habitans. Les principaux bâtimens, par leur position riante, offrirent à nos regards l'aspect le plus agréable. Depuis plus de deux mois, la Pologne et la Lithuanie, dans un espace d'environ trois cents lieues, ne nous avaient présenté que des villages déserts et des campagnes saccagées. La destruction semblait précéder nos pas, et de toute part on voyait une population entière fuir à notre approche, et livrer ses foyers à des nuées de kosaques, qui, avant de les abandonner, détruisaient tout ce qui ne pouvait être emporté. Ainsi, long-temps assujétis aux privations les plus pénibles, nous regardions d'un œil d'envie ces maisons propres et élégantes, où semblaient régner le repos et l'abondance; mais ce repos, sur lequel nous avions compté, nous fut encore refusé, et il fallut se remettre en marche,

laissant à notre gauche cette ville objet de nos désirs et de nos plus chères espérances.

Chacun était surpris de voir l'ordre parfait avec lequel le comte Barclay de Tolly avait évacué sa position. Cette retraite difficile avait été confiée au général-major comte Von-Palhen, qui montra dans cette occasion tout ce que la sagacité et l'art de la guerre offrent de plus brillant ; il manœuvra sous nos yeux avec l'arrière-garde, et couvrit si bien le reste de l'armée, que nous ne trouvâmes sur la route aucune trace de son passage : pas une voiture abandonnée, pas un seul cheval mort, pas même un seul traînard, qui pussent nous indiquer la direction qu'elle avait prise. On était dans cette incertitude, peut-être unique en son genre, lorsque le colonel Kliski, en parcourant la campagne pour chercher un paysan, trouva un soldat russe endormi sous un buisson ; cette rencontre nous parut un coup de fortune, le vice-roi en profita pour interroger ce prisonnier, qui nous donna quelques renseignemens sur la colonne dont il faisait partie.

Dans le dessein de s'en assurer, le prince se porta en avant ; n'ayant de ce côté rien rencontré qui fût digne de son attention, nous revînmes sur la grande route qui, de Witepsk, remonte la Dwina ; elle était couverte d'une nombreuse cavalerie ; le roi de Naples ne tarda pas à rejoindre le vice-roi : s'étant concertés ensemble, ils ordon-

nèrent le mouvement de leurs corps respectifs. Ce jour-là il faisait une chaleur excessive ; des tourbillons de poussière, excités par les chevaux, rendaient la marche accablante ; on choisit pour faire halte une église en bois, où le roi de Naples, le prince et le général Nansouty s'entretinrent long-temps.

L'avant-garde ayant reçu l'ordre de continuer sa poursuite, atteignit l'ennemi ; mais les kosaques qui formaient l'arrière-garde, voyant avancer notre artillerie, se retirèrent, en se bornant à tirer quelques coups de canon, lorsqu'ils trouvaient une position avantageuse ; ils manœuvrèrent ainsi jusque par delà Aghaponovchtchina, où l'armée s'arrêta. Auprès de ce village était, vers la gauche, et sur une hauteur, un mauvais château où logea Napoléon, qui, de Witepsk, vint nous rejoindre dès qu'il fut informé que nous étions aux prises avec les Russes.

Jamais bivac n'eut un appareil plus militaire que celui d'Aghaponovchtchina : l'Empereur, le roi de Naples et le prince étaient sous une tente ; les généraux, placés sous de mauvaises cabanes construites par des soldats, campaient avec leurs officiers le long d'un ruisseau dont l'eau bourbeuse était précieusement recueillie ; car, depuis trois jours que nous étions sur le champ de bataille, la chaleur était extrême ; cependant, du mauvais pain et des racines furent notre unique

nourriture ; mais la victoire redoublait nos forces et nous rendait insensibles à toutes les privations. Quant à nos troupes, elles bivaquaient autour du château et sur le sommet des collines voisines : de loin l'ennemi pouvait apercevoir leurs feux nombreux, dont la brillante clarté dissipait l'obscurité de la nuit.

Le lendemain de bonne heure (29 juillet), on se mit à la recherche des Russes ; l'Empereur revint sur Witepsk, où il se proposait de faire, comme à Wilna, le séjour nécessaire à l'exécution de ses projets touchant la Lithuanie. Le roi de Naples, arrivé à l'embranchement de la route de Janowitschi avec celle de Sourai, se sépara de nous, emmenant avec lui deux corps de cavalerie et la division Broussier ; le vice-roi, poursuivant sa route, marcha vers la Dwina, suivi des treizième et quinzième divisions, ainsi que de la garde royale et de la brigade de cavalerie légère italienne, commandée par le général Villata.

Nous étions sur le point d'entrer à Sourai, lorsque quelques chasseurs nous annoncèrent qu'un convoi ennemi, faiblement escorté, cherchait à passer la rivière pour aller prendre la route de Wéliki-Luki. Sur-le-champ le vice-roi ordonna à son aide-de-camp Desève de suivre les chasseurs et de s'emparer du convoi. Cet ordre eut sa pleine exécution, car, deux heures après, l'aide-de-camp revint, apportant la nouvelle que le convoi était à nous.

Le bourg de Sourai, quoique construit en bois, était néanmoins un des meilleurs que nous eussions rencontrés. La population, presqu'entièrement composée de Juifs, était nombreuse, et par son industrie, elle nous offrit quelques ressources dont on avait le plus grand besoin; les magasins étaient assez fournis, circonstance heureuse pour nous, puisque tout faisait augurer qu'on séjournerait dans cette petite ville.

Sourai, sans être une position militaire, était néanmoins un lieu fort important, situé à l'embouchure de la Casplia avec la Dwina; il est le point où se divisent les grandes routes de Pétersbourg et de Moskou, et forme parconséquent deux têtes de pont qui ferment la route de Witepsk : aussi, durant notre séjour, vîmes-nous arriver plusieurs ingénieurs-géographes qui levèrent le plan de la rivière et des lieux circonvoisins.

La treizième division qui nous avait suivis, fut campée en deçà de Sourai; une partie de la quinzième, avec la garde à pied, demeurèrent dans la ville; la garde à cheval, commandée par le général Triaire, alla de l'autre côté de la Dwina, et poussa une forte reconnaissance sur la route de Wéliki-Luki. Dans cette course, l'adjudant du palais Boutarel se convainquit que le chemin jusqu'à Ousvïat, formait, au milieu des bois, un défilé continuel; mais, arrivé à cette petite ville, la nature du terrain est bien différente. La quantité prodi-

gieuse de provisions que les dragons rapportèrent de cette expédition, prouva que ce pays offrait pour des cantonnemens d'abondantes ressources.

Arrivé à Sourai, le vice-roi fut informé qu'un nouveau convoi russe, fortement escorté, avait pris la route de Veliz ; il ordonna alors au baron Banco, colonel du 2ᵉ régiment de chasseurs italiens, de prendre avec lui deux cents hommes d'élite, et d'aller sur-le-champ à la poursuite ; ce détachement, après neuf lieues de marche, arriva dans Veliz à l'instant même où le convoi sortait de la ville, et cherchait à passer le pont de la Dwina. Aussitôt les chasseurs chargèrent l'escorte ; cinq fois ils furent repoussés par de l'infanterie et par des détachemens de cavalerie beaucoup plus forts que le leur ; mais enfin la valeur des Italiens triompha de l'opiniâtreté de l'ennemi, l'on parvint à s'emparer de tous les bagages, et à faire mettre bas les armes à cinq cents Russes. Cette victoire nous coûta quelques blessés, parmi lesquels six officiers, dont l'un mourut de ses blessures.

Tandis que Napoléon était à Witepsk, cherchant à organiser la Lithuanie, et que les troupes du centre de l'armée étaient cantonnées entre le Dniéper et la Dwina, l'armée de Moldavie ayant cessé ses hostilités contre les Turcs, détachait sans cesse de nouvelles troupes pour renforcer celles de Volhynie ; les neuvième et quinzième divisions russes, sous les ordres du général Kamenski,

après avoir cherché à se joindre au prince Bagration, ayant trouvé la position de Pinsk occupée, rentrèrent en Volhynie et se réunirent au corps que commandait Tormasow; ces troupes, formant une armée évaluée à trente mille hommes, par une marche rapide, se portèrent à l'improviste vers Kobrin, et cernèrent de toute part le général saxon Klengel, ayant avec lui deux régimens d'infanterie et deux escadrons, formant l'avant-garde du septième corps. Ce général, forcé de céder à des forces supérieures, ne se rendit néanmoins qu'après un combat opiniâtre, espérant toujours être dégagé par le général Reynier; mais celui-ci, malgré toute sa diligence, ne put arriver qu'après la capitulation (1), et fut forcé (19 juillet) de se retirer sur Slonim, avec le regret d'avoir placé trop loin de lui une colonne qui ne pouvait pas se replier ni être secourue à propos.

Cette invasion faite dans le temps même que Napoléon s'enfonçait au centre de la Russie, répandit la consternation parmi tous les Polonais (2); on craignait la vengeance des Russes, qui regardaient Warsovie comme le foyer de toutes les coalitions qui se tramaient contre eux, et dès-lors on ne songeait qu'à fuir devant ceux qu'on parlait de soumettre; ceux même qui avaient embrassé avec

(1) 11e Bulletin.

(2) Histoire de l'ambassade de Pologne, par M. de Pradt, 5e édit. p. 165.

transport l'espérance que la fin de cette lutte serait le rétablissement de leur ancienne liberté, furent promptement désabusés en voyant que Napoléon, rapportant tout à sa passion pour les conquêtes, ne songeait point à l'organisation de la Pologne, telle qu'elle était désirée par les nationaux; cette organisation alors si facile, était l'unique moyen pour mettre un frein à l'ambition de la Russie. Mais on ne songea plus aux dangers que pouvaient offrir un jour de pareilles incursions, lorsque les Saxons se furent réunis aux Autrichiens, qui, d'Ighumen, marchèrent sur Slonim : ces auxiliaires, pendant toute la campagne, continuèrent à opérer ensemble, et couvrirent ainsi le duché de Warsovie jusqu'à l'époque de notre fatale retraite.

Les différens corps d'armée qu'on avait laissés pour observer l'armée de Volhynie, et poursuivre Bagration, combattirent avec des succès si variés qu'avant de se porter en avant, Napoléon aurait dû s'assurer quelle était la force et les dangers que présentaient les corps qui manœuvraient sur ses derrières; tout dépendait par conséquent du succès qu'aurait l'expédition du prince d'Eckmühl contre Bagration. Cette expédition ayant été terminée à Mohilow, je vais raconter quels en furent les résultats.

Pendant que le général Latour-Maubourg poursuivait Bagration, qui semblait vouloir se jeter du côté de Mozouir, les généraux Grouchy et Col-

bert poussèrent des reconnaissances sur Lepel, et après s'être emparés d'Orcha, où ils trouvèrent d'immenses magasins, ils jetèrent un pont sur le Dniéper et poursuivirent un convoi d'artillerie. Le prince d'Eckmühl revenait aussi sur ses pas, et de Gologuino se dirigea sur Mohilow (20 juillet), dix mille Russes, en voulant défendre cette ville, essuyèrent de grandes pertes. L'armée de Bagration paraissait être en pleine retraite, lorsque trois mille kosaques venant de Bobruisk, et formant l'avant-garde de cette armée, attaquèrent nos avant-postes, qu'ils surprirent, et firent au 3e chasseurs une centaine de prisonniers, parmi lesquels se trouvait le colonel (1).

Le prince d'Eckmühl ayant choisi la position de Salta-Naecka pour arrêter l'ennemi, dans la nuit du 22 juillet fit barricader le pont qui est sur la grande route de Mohilow à Novoi-Bickow, par où venait l'armée de Bagration, forte de trente-cinq mille hommes. Le pont d'un moulin fut coupé, et toutes les maisons des environs crénelées. On chargea le 85e de défendre ce poste important, jusqu'à ce que nos troupes, échelonnées vers Mohilow, pussent être réunies. Le lendemain, à sept heures du matin, ce régiment, commandé par le général Frédéric, fut vivement attaqué, et pendant toute la journée lutta avec bravoure contre deux divi-

(1) 10e Bulletin.

sions de vieilles troupes dirigées par le général Sicverse. Celles-ci ayant débouché avec douze à quinze pièces de canon, se mirent en bataille sur le plateau du moulin, cherchant à s'emparer du pont, qui avait été brûlé. Un combat très-vif s'engagea de part et d'autre, les forces opposées aux nôtres croissant sans cesse, on renforça le 85e par le 61e et le 108e, alors les Russes furent culbutés et repassèrent le ravin qu'ils venaient de traverser.

Ce mouvement s'opérait sur la droite, lorsque le général Frédéric, qui défendait le débouché de la grande route, le fit dépasser à un bataillon du 108e; ce mouvement hardi, exécuté avec intrépidité par le colonel Achard, allait nous procurer de grands avantages, lorsqu'une blessure grave que reçut ce brave officier, obligea sa troupe d'abandonner la position qu'elle avait enlevée. En même-temps des masses considérables, formées en colonnes serrées, voulurent de nouveau forcer le défilé du pont, mais elles furent arrêtées par le feu meurtrier de nos troupes. Tout faisait présumer que l'ennemi se porterait en force vers notre droite; les reconnaissances faites de ce côté n'ayant rien rencontré, le général Frédéric, à l'aide de quelques bataillons de réserve, renouvela son attaque en même-temps que le prince d'Eckmühl en formait une sur la droite; ces deux mouvemens eurent un plein succès: les Russes retirèrent leur artillerie et battirent en retraite. Le général Compans, chargé de les pour-

suivre, les harcela jusqu'à Novosielki; le grand nombre de blessés qu'ils laissèrent sur la route et sur le champ de bataille, prouva que, sans exagération, leur perte avait été beaucoup plus considérable que la nôtre. L'unique avantage qu'eut pour nous ce combat, fut d'avoir empêché la jonction de Bagration avec Barclay de Tolly, sur Witepsk, et de l'avoir forcé à se jeter derrière le Dniéper, pour se porter sur Smolensk, unique point où les armées russes pussent se réunir.

Tandis que ces événemens avaient lieu sur notre droite, le duc de Tarente, à la tête d'un corps prussien, s'avançait comme nous sans combattre; mais arrivé sur les bords de l'Aa (19 juillet), le général Grawert, qui s'était emparé de Baousk, fut informé que les Russes commandés par le général Lewis, ayant reçu des renforts nombreux, étaient arrivés à Ezkaou avec l'intention de reprendre la ligne de l'Aa. Aussitôt il envoya le colonel de Rœder, aide-de-camp du roi de Prusse, pour faire une reconnaissance. A trois lieues de Baousk, cet officier ayant rencontré les avant-postes ennemis, qui se replièrent sur les corps placés en arrière, fit demander des renforts au général Grawert; dans cet intervalle, les Russes reconnurent leur supériorité, et tombèrent à l'improviste sur le colonel Rœder; le combat, quoique inégal, se soutenait vaillamment, lorsque les secours demandés arrivèrent. Sur-le-champ les dragons prussiens chargèrent avec vi-

gueur la cavalerie ennemie, la culbutèrent et la poursuivirent jusqu'auprès d'un bois où elle fut protégée par le feu de son infanterie. C'est dans ce combat que fut blessé le comte de Brandebourg, frère naturel du roi de Prusse.

Le général Grawert, pensant que cette affaire pouvait devenir plus sérieuse, prit la résolution d'ordonner au général Kleist, qui, par Ranken et Draken, se dirigeait sur Riga, d'appuyer vers la rive droite de l'Ezkaou pour prendre l'ennemi en flanc, tandis que lui-même se proposait de l'attaquer de front. Aussitôt que le bruit du canon annonça l'exécution de ce mouvement, le général Grawert pressa le sien, et traversa l'Ezkaou; de son coté le général Kleist attaquait vigoureusement, en se rabattant sur la gauche de cette rivière. Le combat fut long et meurtrier, les Russes défendirent leur position pied à pied, et une de leurs colonnes, qui était coupée, se battit jusqu'au dernier soupir plutôt que de se rendre. Malgré cela les Prussiens triomphèrent de tant de valeur, quoique leur nombre fût inférieur, les bonnes dispositions de leurs chefs forcèrent l'ennemi à battre en retraite sur tous les points. Le résultat de la journée fut un drapeau pris et plusieurs centaines de prisonniers, parmi lesquels se trouvaient des officiers supérieurs. Dans cette action, qui fut la première de leur entrée en campagne, les Prussiens, sans exception, se battirent avec courage;

animés d'un grand esprit d'émulation, ils déployèrent jusqu'au moment de nos disgraces, une bravoure comparable à celle de nos plus vieux soldats.

Peu de jours après, la division Grandjean ayant été détachée vers la droite, le général Ricard s'empara de la place de Dunabourg. Pendant cinq ans on avait travaillé à la fortifier, on y dépensa des sommes énormes. Malgré cela les Russes l'évacuèrent par la même raison qui leur avait fait abandonner les retranchemens de Drissa. On y trouva vingt pièces d'artillerie.

Mais l'action la plus glorieuse pour nos armes fut celle du second corps placé entre Polotsk et Drissa. Le comte Wittgenstein, à la faveur de ses renforts, chaque jour renouvellait ses agressions, et faisait éprouver de rudes échecs à notre cavalerie légère. Le duc de Reggio ayant reçu l'ordre de reprendre l'offensive, voulut marcher sur Sébeï, et passa la Drissa aupres de Sivochina, où il fit jeter un pont. Une de ses divisions campa près de là, et les deux autres à Bieloé et Lozovka. Dans la soirée, une brigade de cavalerie fut attaquée par les hussards de Grodno, qui avaient passé la rivière à gué auprès de Valentsouï, le 8[e] de lanciers qui leur fut opposé, combattit avec courage, mais la brigade harcelée dans sa retraite, ne put rentrer dans sa position que vers les onze heures du soir, et après avoir éprouvé de rudes

échecs. Une autre brigade fut également attaquée par les dragons de Riga; plus heureuse que la première, elle revint avec des prisonniers.

Tout annonçait qu'il y aurait pour le lendemain une affaire générale. Les rapports des détachemens envoyés en reconnaissance annonçaient que le général Koulniew occupait Valentzouï, avec quatre mille fantassins, et environ deux mille hommes de cavalerie, et que le comte Wittgenstein, avec le secours qu'avait amené le prince Repnin, occupait Kokhonovo et Osweia.

Le 20 juillet, le duc de Reggio se porta en avant avec ses deux premières divisions d'infanterie et les cuirassiers, laissant en réserve sa troisième division avec la brigade de cavalerie qui, la veille, avait tant souffert. Pendant ce temps, nos chasseurs d'avant-garde, sur la route de Sebei, prirent un officier d'état-major russe venant de cette ville. Peu de temps après, ils firent encore prisonniers un aide-de-camp de Wittgenstein, tous deux avaient reçu l'ordre de ce général de l'attendre à Jakoubovo. Dès ce moment, on ne douta plus que l'ennemi ne vint en force sur ce point; mais ce village étant gardé par le 26e léger, fit une si belle défense que les Russes ne purent jamais l'en déloger. Ils cherchèrent alors à menacer le flanc de notre ligne, en se rendant maîtres d'un grand bois situé sur la gauche du bassin où se trouve le village de Jakoubovo. Aussitôt le général

Legrand fit soutenir le 26e léger par le 36e, contre lesquels Wittgenstein dirigea de grandes forces, sans pouvoir les ébranler; et quoique la nature du terrain ne nous permit pas de mettre aux batteries une artillerie aussi nombreuse que celle qui nous était opposée, néanmoins le combat se soutint sans désavantage jusqu'à dix heures du soir, heure à laquelle arriva notre corps de réserve.

On n'aurait jamais cru que l'ennemi, cherchant seulement à défendre la route de Sebeï pour mieux couvrir Pétersbourg, voulut déboucher par Knïajitsouï; mais le lendemain, à la pointe du jour, il renouvela son attaque, en faisant sur toute la ligne une effroyable canonnade, et en dirigeant principalement ses efforts sur le château de Jakoubovo, lorsque le brave 26e léger se porta sur lui au pas de charge, lui tua trois cents hommes à la baïonette et le poursuivit jusqu'auprès d'un bois, en lui faisant cinq cents prisonniers.

La position dans laquelle rentrèrent les Russes, leur était trop avantageuse pour chercher à les en chasser; dans l'intention de les attirer à lui, le duc de Reggio fit exécuter diverses manœuvres qui eurent un plein succès; Wittgenstein, au lieu de se renfermer dans sa ligne, suivit notre mouvement, et vers les onze heures du soir, força le gué de Sivochina: il employa le reste de la nuit à passer la Drissa sur toutes les directions, avec le projet de nous livrer bataille. Le duc de Reggio

avait ordonné au général Castex de ne point s'opposer à ce plan, dont toutes les suites avaient été prévues; aussi le lendemain fîmes-nous bonne contenance devant de nombreux tiraillenrs, qui cherchaient à nous déborder, tandis que de grandes masses, en poussant des cris affreux, s'avançèrent vers notre position; quinze mille hommes, formant la moitié de l'armée de Wittgenstein, avaient déjà passé la rivière, lorsqu'on dirigea contre eux une batterie masquée de quarante bouches à feu, qui, durant plus d'une demi-heure tira à portée de mitraille. Le feu de cette artillerie, qui était aussi bien servie que bien placée, modéra l'ardeur des assaillans, et les obligea à se reployer: pendant ce temp nos troupes se formèrent de manière à ce que nos trois divisions se soutenaient mutuellement.

Tel était l'ordre de bataille, quand le duc de Reggio ordonna de charger l'ennemi; d'abord celui-ci opposa une vive résistance, mais elle fut inutile. La division Legrand, qui depuis trois jours prenait part à l'action, commençait à triompher de tant d'obstacles, lorsqu'arriva la division Verdier, au pas de charge et baïonnette en avant : de toutes parts les Russes furent enfoncés, et leurs soldats jetés dans la Drissa, laissèrent dans nos mains quatorze pièces de canon, treize caissons, et plus de deux mille prisonniers. Le général Verdier, en les poursuivant sur la route de Sebeï,

les harcela pendant près de trois heures, et compta près de deux mille morts, parmi lesquels était le général Koulniew, officier de troupes légères très-distingué. Nos troupes déployèrent la plus grande valeur dans cette action sanglante, et le duc de Reggio, principal héros de nos plus grandes victoires, publia dans son rapport, que jamais aucun champ de bataille ne lui avait offert l'image d un plus affreux carnage. Au reste cette affaire fut si acharnée et les résultats si peu décisifs, qu'elle autorisa Wittgenstein à dire que ce combat de trois jours avait couronné les guerriers russes de nouveaux lauriers. A Pétersbourg on le jugea comme tel; des récompenses furent décernées au général en chef, qui avait été blessé d'une balle à la joue; enfin on chanta un *Te Deum*.

Cette manière différente de considérer le même événement, devait néanmoins faire sentir à Napoléon que tous nos corps laissés sur la Dwina étaient opposés à des généraux expérimentés, dont les armées se renforçaient chaque jour, et que, d'après les règles de l'art de la guerre, il ne devait point poursuivre sa route sans avoir préalablement anéanti le corps de Wittgenstein; car il est à remarquer que ce général, chargé de couvrir Pétersbourg, déployait dans cette campagne des talens et des ressources qui devaient d'autant plus nous alarmer, que bien loin d'éluder le combat, il cherchait toujours à reprendre l'offensive.

Durant son séjour à Witepsk, l'Empereur fit abattre plusieurs maisons qui se trouvaient en face de son palais, pour former une grande esplanade où il passait ses troupes en revue (1). Ayant un jour fait rassembler les grenadiers à pied de la garde, il leur ordonna de reconnaître pour colonel le général Friant : jamais nomination ne fut accueillie avec des sentimens plus unanimes. Les paroles honorables et gracieuses dont Napoléon accompagna cette récompense, ne purent être surpassées que par la joie et l'enthousiasme que les grenadiers firent éclater. Ils trouvèrent dans cette élévation une preuve d'estime pour leur corps, composé en grande partie des braves qui, en Italie, en Egypte et en Allemagne, combattirent sous les yeux de celui qui devenait leur chef. Mais le général Friant, quoique sensible à cet honneur, demanda et obtint de continuer à commander la deuxième division, qu'il avait lui-même formée, et qui, depuis l'ouverture de la campagne, se trouvait toujours d'avant-garde.

A cette époque, l'Empereur de Russie ayant quitté l'armée pour se rendre à Pétersbourg, afin de presser la levée des milices de Finlande et

(1) Auparavant, ce palais était occupé par le duc de Wurtemberg, gouverneur de Witepsk ; ce prince tenait dans cette ville une cour très-brillante.

de Nowogorod, on répandit le bruit qu'il avait été assassiné à Véliki-Luki, par ses courtisans, mécontens de voir que ce monarque nous demandait la paix. On assure que Napoléon, d'un air satisfait, propagea cette nouvelle dans une des audiences qu'il donna à Witepsk. Par la suite, nous apprîmes que ce bruit mensonger avait été accrédité afin de détruire l'effet de la proclamation énergique que publia Alexandre, et dans laquelle il ordonnait à tous les peuples de son puissant empire de se soulever contre l'ennemi perfide qui, après avoir violé le territoire de la patrie, s'avançait vers l'ancienne capitale, pour la détruire, et anéantir la gloire de ses illustres fondateurs. Toutes ces honteuses menées furent sans succès, et n'arrivèrent pas même jusqu'à une population qui, fuyant toute entière à l'approche de l'armée française, ne put jamais ressentir les effets de ce pitoyable artifice, ni se laisser corrompre par des promesses flatteuses, dont le but était d'exciter une affreuse discorde, en soulevant le peuple contre la noblesse, et en étouffant dans le cœur des grands l'attachement et la fidélité qu'ils devaient à leur souverain.

LIVRE III.

SMOLENSK.

Le combat de Véliz ayant fait sentir au vice-roi la nécessité de renforcer le détachement de chasseurs qu'on y avait laissé, il envoya sur ce point la brigade entière du général Villata, avec un bataillon de Dalmates. Véliz, situé à l'embranchement de deux grandes routes, dont l'une conduit à Pétersbourg, et l'autre à Smolensk, se voyait exposé à de fréquentes apparitions de kosaques. C'était aussi le point le plus avancé où l'armée française eût encore pénétré. D'ailleurs la population de ce bourg, entièrement juive, nous procurait à peu près de quoi satisfaire aux premiers besoins de la vie, tandis que tous les environs n'étaient que de misérables hameaux. On se livrait à cet abandon que donne le bien-être, lorsque le colonel Banco, à qui la langue russe était familière, fut informé par des espions que l'ennemi se proposait d'attaquer la brigade. D'après cet avis, le général Villata fit secrètement ses dispositions pour le recevoir, tandis qu'il affectait en public d'être dans la plus parfaite sécurité. Les kosaques, s'étant présentés dès la pointe du jour devant Véliz, crurent trouver tout le monde

endormi ; mais les Dalmates, qui étaient sous les armes, sortirent de leur embuscade, et firent un feu de file qui renversa plusieurs de ces cavaliers. Ceux-ci, effrayés d'une telle réception, prirent la fuite, et renoncèrent à surprendre une place défendue par d'aussi braves soldats ; qui, particulièrement dans cette occasion, montrèrent combien ils étaient dignes des récompenses dont on les avait comblés pour la première affaire.

A cette époque la chaleur fut si forte que Napoléon se vit obligé, malgré l'impatience qu'il avait d'atteindre l'ennemi, d'accorder du repos à l'armée. Toutes les personnes qui avaient fait la campagne d'Egypte assuraient que le soleil de cette contrée n'était pas plus brûlant que ne l'était alors celui de Russie. Les troupes dont les bivacs étaient éloignées des rivières, souffraient cruellement ; les soldats, pour avoir de l'eau, creusaient la terre avec leurs baïonnettes, et s'ils étaient assez heureux pour en trouver, elle était si bourbeuse qu'ils ne pouvaient la boire qu'après l'avoir tamisée avec leur mouchoir.

Le quatrième corps, ayant séjourné dix jours dans la ville de Sourai, se mit en marche le 9 août, et prit la route de Janovitschi, où devait se trouver la quatorzième division. La veille de ce mouvement, le chef d'escadron Labedoyère, en sa qualité d'aide-de-camp du prince Eugène, se rendit auprès du roi de Naples. De retour de

sa mission, cet officier confirma la nouvelle du combat sanglant que l'ennemi avait livré au général Sébastiani, auprès d'Inkovo, et des suites fâcheuses qui en étaient résultées (1); car, selon le récit de tous les officiers, on convenait que nos régimens de cavalerie avaient extrêmement souffert, et qu'outre plusieurs pièces de canon, nous avions encore perdu une superbe compagnie de voltigeurs du 24e infanterie légère. On ajoutait même que sans le courage et l'intrépidité des lanciers prussiens, nos pertes auraient été beaucoup plus considérables. Dans cette occasion, les uns blâmaient le général Sébastiani; mais le plus grand nombre rejetait les torts sur le général Montbrun, qui, quoique informé des forces supérieures de l'ennemi, n'avait consulté que sa bravoure, et sans écouter aucun rapport, crut devoir hasarder le combat.

Le vice-roi ayant passé deux jours à Janovitschi (10 août), nos sapeurs, sous les ordres du général Poitevin, restaurèrent le pont construit sur la petite rivière qui traverse la ville. Ce pont était si mauvais qu'on n'osait plus s'en servir; aussi les chevaux et voitures passèrent à gué la rivière, dont le fond était très-fangeux, et les bords assez escarpés.

En se dirigeant sur Liozna, on parcourt une

(1) 13e Bulletin.

plaine légèrement ondulée; puis on traverse plusieurs bouquets de bois, et une petite rivière qui coule auprès d'un hameau situé à moitié distance du château de Vélechkovitschi, où l'armée s'arrêta (11 août). Les soldats campèrent au-dessous des hauteurs qui entouraient ce château. Le jour suivant, jusqu'à Liozna, la route, placée dans des prairies marécageuses, présentait des embarras continuels à nos convois, surtout à ceux de l'artillerie : il est vrai que deux jours avant il avait plu abondamment. Je dois remarquer que ces violens orages furent les seuls que nous essuyâmes, car pendant tout le reste de la campagne, si ce n'est à Moskou, nous n'avons presque point ressenti les incommodités de la pluie.

A Liozna, grand village rempli de boue, nos troupes profitèrent du camp qu'avait formé le corps du duc d'Elchingen, et qui se trouvait entre la ville et le château. Pour aller à Liouvavitschi, il y avait un chemin plus direct que celui que nous prîmes; plusieurs obstacles de terrain nous forcèrent à en chercher un autre, ce qui ne fut pas exempt de difficultés, car il fallut passer plusieurs défilés à travers des prairies fangeuses et des sentiers frayés au milieu des forêts. En entrant dans ce bourg, nous vîmes la cavalerie du roi de Naples revenir des environs de Rouduia et d'Inkovo; mais, au lieu de suivre la route de Razasna, elle tourna à gauche,

comme devant aller passer le Dniéper sur un point beaucoup plus élevé que celui où nous nous dirigions. La réunion de toute l'armée sur les bords de ce fleuve annonçait ouvertement l'intention de le traverser et d'attaquer Smolensk sur la rive gauche, afin de s'emparer de la ville, dont la partie fortifiée se trouvait sur cette rive. L'ordre en effet était de se rendre auprès de Razasna, où l'on avait jeté plusieurs ponts pour effectuer le passage.

Avant d'y arriver, nous parcourûmes un pays presque désert; on ne voyait aucun village sur le chemin, et rarement trouvait-on quelques maisons où l'on pût s'arrêter; la route était pratiquée sur une fondrière où nous faillîmes laisser une partie de nos bagages. Après des obstacles sans nombre, nous arrivâmes enfin à ce Dniéper, dont le surnom de Borysthène, donné par les Grecs, réveillait dans nos ames des idées grandes et poétiques (1). Mais ces illusions eurent bientôt disparu, lorsque nous ne vîmes qu'une rivière ordinaire, coulant dans un lit fort resserré. Ses eaux sont tellement encaissées, qu'on ne voit le fleuve que quand on le touche; aussi ses rives sont très-escarpées et d'un abord fort difficile.

(1) Le nom de Borysthène semble subsister encore dans celui de Boriséno ou Bérézina, rivière qui, comme on sait, se jette dans le Dniéper.

Auprès de Razasna, tous les différens corps de la Grande-Armée, dons les uns venaient par Orcha, et les autres par Babinovitschi, Liozna et Roudnia, opérèrent leur jonction. L'Empereur était passé à Razasna le 13 au matin; ce jour là, il fit mettre en ligne les deux divisions du corps du prince d'Eckmühl, qui étaient venues de Mohilow; à Doubrowna, après les avoir inspectées, il les réunit aux trois autres, et les dirigea sur la route de Smolensk, tandis que le cinquième corps, formant toujours notre droite, se portait sur cette ville, en passant par Romanovo. Cette immense réunion d'hommes sur un seul point, en augmentant la disette, redoublait la confusion et le désordre qui régnaient sur les grandes routes; les soldats égarés cherchaient en vain leurs régimens; enfin, des officiers, portant des ordres pressés, ne pouvaient les transmettre par l'encombrement des chemins : de là s'élevait sur les ponts et dans les défilés un tumulte effroyable.

En sortant du bourg de Liadouï (lieu remarquable, en ce que c'est le dernier où l'on rencontre des Juifs), on traversa une petite rivière, au-dessus de laquelle est un vaste plateau qui domine entièrement la ville; nous continuâmes notre marche jusqu'à Siniaki. Le vice-roi voulant camper dans ce hameau, donna l'ordre à ses troupes de s'arrêter; pendant ce temps-là, les

autres corps de la Grande-Armée marchaient sur Smolensk, et la canonnade qu'on entendait nous faisait présumer qu'on attaquait vivement cette ville.

Le jour suivant (16 août), nous restâmes dans la même position, d'où nous vîmes passer quantité de troupes qui se portaient en avant. Vers les six heures du soir, il fallut partir de Siniaki et marcher pendant trois heures pour arriver à Krasnoé, petite ville où sont quelques maisons en pierre, et où le vice-roi établit des postes de correspondance; mais il ne s'y arrêta point, et poursuivit sa route; nous traversâmes la petite rivière voisine de Katova. Le prince établit son bivac sous une grande allée d'arbres, entouré de ses divisions. De très-grand matin, on se remit en marche (17 août) pour aller de nouveau bivaquer au-delà de Korouitnïa, dans un bois de bouleaux situé auprès d'un lac. Notre camp offrit alors un coup d'œil pittoresque : le vice-roi ayant fait dresser sa tente au milieu de ce bosquet, les officiers allèrent dormir dans leurs voitures; ceux qui n'en avaient pas, abattirent des arbres et construisirent des cabanes, tandis que leurs camarades allumaient des feux pour faire cuire la viande. Parmi les soldats, les uns allaient marauder, les autres lavaient leur linge au bord d'une eau limpide, et le reste, après une longue marche, se délassait en faisant

la guerre au petit nombre d'oies et de canards échappés à la voracité des kosaques.

C'est là où nous apprîmes que la ville de Smolensk, à la suite d'un combat sanglant, avait été livrée aux flammes par les Russes, et abandonnée à leurs vainqueurs. Cet événement fut d'un triste présage, et nous fit connaître à quelles extrémités peut se porter un peuple lorsqu'il est déterminé à ne point fléchir sous une domination étrangère. Le lendemain, nous nous approchâmes de cette malheureuse ville; mais une lieue avant d'y arriver, le vice-roi nous fit camper dans un bois voisin du château de Novoidwor, et fut de sa personne rejoindre l'Empereur. C'est là où un de mes camarades, venant de Smolensk, me raconta de la manière suivante, les événemens dont il avait été le témoin.

« La position que nous conservâmes jusqu'au 13
» de ce mois, avait fait soupçonner à l'ennemi que
» nous attaquerions Smolensk par la rive droite
» du Borysthène, me dit cet officier; mais sur
» le bruit que Barclay de Tolly, s'étant enfin
» réuni à Bagration, savançait vers nous, l'Em-
» pereur, par une manœuvre prompte et inat-
» tendue, fit passer toute son armée sur la rive
» gauche de ce fleuve. Dans la journée du 14,
» le roi de Naples, commandant l'avant-garde,
» fut joint par le corps du duc d'Elchingen,
» qui, dans la matinée avait passé le Borysthène

» auprès de Khomino. Ce maréchal ayant débou-
» ché sur Krasnoé, où les Russes s'étaient rassem-
» blés, engagea avec la division Ledru, un com-
» bat contre la vingt-septième division russe, forte
» de cinq mille fantassins et de deux mille che-
» vaux. Krasnoé ayant été enlévé sans hésitation,
» le corps ennemi, commandé par le général Nie-
» wierowski, se posta derrière la ville; mais notre
» infanterie l'aborda si franchement qu'il fut dé-
» busqué et obligé de se retirer sous la protection
» de son artillerie, qui fut parfaitement servie.

» A demi-lieue de Krasnoé est une petite ri-
» vière, renfermée entre des collines, qui offrait
» une excellente position. Notre cavalerie étant
» arrivée, attaqua de nouveau; les Russes ayant
» fait retirer la leur, se formèrent en colonnes
» serrées, puis en carrés pleins, qui, quoique
» enveloppés de toutes parts, continuèrent leur
» retraite avec ordre, et se battant toujours.
» Plus de quarante charges furent exécutées sur
» ces carrés, qui jamais ne se laissèrent entamer,
» quoique plusieurs escadrons eussent pénétré
» dans leurs rangs et séparé des bataillons; mais
» le sang-froid de ces braves, et la force d'i-
» nertie qu'ils opposèrent, rendirent vains tous
» nos efforts. On les poursuivit ainsi jusqu'à la
» fin du jour; où, à la faveur d'un défilé, ils
» se dérobèrent à nos poursuites. C'est dans
» cette affaire que se distingua le général Bor-

» desoult, et où le colonel de Marbœuf fut blessé » à la tête de son régiment. Après ce succès, qui » nous valut des canons et quelques prisonniers, » Napoléon, dès le 16 au matin, se présenta » avec son armée devant Smolensk. Cette grande » et belle ville a pour enceinte une ancienne mu- » raille crénelée, de quatre mille toises de cir- » conférence, épaisse de dix pieds, et haute de » vingt-cinq, de distance en distance, flanquée » d'énormes tours, formant des bastions, dont » la plupart étaient armés de pièces de gros » calibre.

» Les Russes, toujours persuadés que nous » viendrions par la rive droite du Borysthène, » avaient par conséqnent de ce côté la majeure » partie de leurs troupes; mais nous voyant arriver » par la rive gauche, ils se crurent tournés, et » revinrent en toute hâte secourir Smolensk par » le point principal où ils allaient être attaqués; » ils s'y portèrent avec d'autant plus d'ardeur, » qu'Alexandre, en quittant l'armée, avait re- » commandé au baron Barclay de Tolly de li- » vrer bataille pour sauver cette ville (1).

Le duc d'Elchingen, en partant de Loubna, » se dirigea sur Smolensk; arrivé auprès des fau- » bourgs, des pelotons de dragons et de nombreux » pulks de kosaques lui en défendirent l'entrée.

(1) 13e Bulletin.

» Pour reconnaître la force de l'ennemi, il fit alors » avancer un bataillon du 16e régiment, dont l'ar- » deur fut telle, qu'il s'élança au pas de charge » jusque sous les murailles de la ville; l'infanterie » russe, logée dans le chemin couvert, fut forcée » de rentrer dans la place avec une grande préci- » pitation. Ce brave bataillon allait être accablé » par un feu terrible d'artillerie et de mousque- » terie, lorsqu'il fut protégé dans sa retraite par » un second bataillon. Leur marche s'effectua » dans le meilleur ordre, et jamais l'ennemi n'osa » sortir de ses retranchemens pour les poursuivre. » Le duc d'Elchingen déclara dans son rapport » que cette attaque victorieuse d'un seul batail- » lon contre quatre mille hommes protégés par » des remparts et de l'artillerie, était le fait d'armes » le plus valeureux qu'il eût vu depuis qu'il » faisait la guerre, et le mieux fait pour inspirer » aux Russes, la plus haute idée du courage » des Français.

» Après avoir passé le reste de la journée du 16 » à reconnaître la place et ses environs, l'Em- » pereur laissa le duc d'Elchingen sur la gauche, » en lui recommandant d'appuyer vers le Borys- » thène; le prince d'Eckmühl eut le centre, le » prince Poniatowski la droite; plus loin, et de » côté, la cavalerie du roi de Naples; enfin, la » garde et le quatrième corps restèrent en ré- » serve, non loin du champ de bataille. On at-

» tendait aussi les Westphaliens, mais le duc
» d'Abrantès, qui les commandait, fit un faux
» mouvement et s'égara (1).

« La moitié de la journée suivante se passa en
» observations. L'ennemi occupait Smolensk avec
» trente mille hommes, le reste était en réserve
» sur la rive droite, communiquant par les ponts
» construits au-dessous de la ville. Napoléon voyant
» que la garnison, placée sous les ordres du gé-
» néral Doctorow, profiterait du temps qu'on lui
» laissait pour se fortifier toujours davantage, or-
» donna au prince Poniatowski de se porter en
» avant, ayant à sa gauche Smolensk, et à sa
» droite le Borysthène; il lui recommanda d'éta-
» blir des batteries pour détruire les ponts, et par
» là intercepter la communication entre les deux
» rives. Le prince d'Eckmühl, qui était toujours
» au centre, fit attaquer deux faubourgs retran-
» chés et défendus chacun par sept à huit mille
» hommes d'infanterie. Le général Friant acheva
» l'investissement entre le premier corps et celui
« des Polonais. »

» L'après-midi, la cavalerie légère du général
» Bruyères chassa celle des Russes, et prit posses-
» sion du plateau le plus rapproché du pont. Là,
» une batterie de soixante pièces fut établie, et nos
» canonniers tirèrent si juste sur ces masses restées

(1) Voyez le même Bulletin.

» vers l'autre rive, qu'elles furent contraintes de se
» retirer. Pour répondre à cette batterie, on nous en
» opposa deux de vingt pièces chacune. Le prince
» d'Eckmühl, chargé d'enlever la ville, confia l'at-
» taque du faubourg de droite au général Morand,
» et celle du faubourg de gauche au général Gudin.
» Ces généraux ordonnèrent un feu d'artillerie
» auquel on répondit de la place et des redoutes.
» Au même instant leurs divisions s'avançent, et
» sur tous les points en viennent aux mains avec
» les troupes qui leur sont opposées. Quoique la
» défense fût aussi opiniâtre que l'attaque fut vive,
» tout céda à la valeur de nos soldats; les redoutes
» furent enlevées, et les maisons crénelées, où l'en-
» nemi s'était retranché, ayant été forcées, ceux qui
» les défendaient préférèrent mourir plutôt que de
» poser les armes. Enfin les Russes, qui rarement
» reculent en rase campagne, se virent forcés de
» sortir des ouvrages avancés pour se retirer dans
» le corps de la place, après avoir éprouvé des
» pertes énormes; on les poursuivit jusque sur le
» chemin couvert, qui se trouvait jonché de leurs
» cadavres. Le 13e léger et le 127e montèrent avec
» la plus grande intrépidité sur un plateau hérissé
» d'artillerie, qu'ils enlevèrent malgré le feu de
» mousqueterie dont ils furent assaillis. Le général
» Dalton, qui dirigea cette attaque, s'en acquitta
» avec une bravoure telle, qu'il faudrait de nou-
» veaux termes pour la célébrer dignement.

» Sur notre gauche, le duc d'Elchingen enleva » de même les retranchemens occupés par les » Russes, et les contraignit à rentrer dans la ville, » et à se réfugier dans les tours ou sur les rem- » parts, qu'ils défendirent avec opiniâtreté; mais on » les déposta par des obus qui mirent le feu. Le » comte Sorbier, commandant l'artillerie de la » garde, en plaçant des batteries d'enfilades, ren- » dit impraticable aux assiégés l'occupation de » leurs chemins couverts.

» Alors le général Barclay de Tolly, prévoyant » qu'on allait tenter l'assaut de la ville, quoique » la brèche ne fut pas encore praticable, fit ren- » forcer la garnison par deux nouvelles divisions » et deux régimens d'infanterie de la garde. Le » combat dura jusqu'à la fin du jour. Bientôt après » on aperçut des colonnes de fumée et des torrens » de flammes qui, dans un instant, se communi- » quèrent aux principaux quartiers de Smolensk, » et, au milieu d'une belle nuit d'été, offrirent » à nos regards le spectacle qu'offre aux habitans » de Naples une éruption du Vésuve.

» A une heure après minuit, les débris de la » ville furent abandonnés. Nos premiers grena- » diers, à deux heures du matin (18 août), se dis- » posaient à monter à l'assaut, lorsqu'à leur grande » surprise, ils approchèrent sans résistance, et re- » connurent que la place était entièrement évacuée. » Nous en prîmes possession, et trouvâmes dans

» ses murs plusieurs pièces d'artillerie que l'ennemi
» n'avait pu emmener.

» Jamais, me dit cet officier, en terminant son
» récit, vous ne pourriez vous retracer l'horrible
» dévastation qu'offrait l'intérieur de Smolensk.
» Mon entrée dans cette ville fera époque dans ma
» vie. Figurez-vous, ajouta-t-il, toutes les rues,
» toutes les places encombrées de Russes morts ou
» expirans, et les flammes éclairant au loin cet af-
» freux tableau ! »

Le lendemain (19 août), nous entrâmes à Smolensk par le faubourg qui longe la rivière; de tous côtés nous ne marchions que sur des ruines ou des cadavres; les palais encore tout brûlans, n'offraient plus que des murs lézardés par les flammes, et sous leurs décombres, les squelettes noircis des habitans que le feu avait consumés. Le peu de maisons qui restaient se trouvaient envahies par les soldats, et sur la porte était le propriétaire sans asile, qui, avec une partie de sa famille, pleurait la mort de ses enfans et la perte de sa fortune. Les églises seules offraient quelques consolations aux malheureux qui n'avaient plus d'abris. La cathédrale, célèbre en Europe, et très-vénérée par les Russes, devint le refuge des infortunés échappés à l'incendie. Dans cette église, et tout près des autels, étaient des familles entières, couchées sur des haillons; d'un côté, on voyait un vieillard expirant porter ses derniers regards vers le saint qu'il invo-

qua toute sa vie; de l'autre, de pauvres enfans au berceau à qui une mère, flétrie par l'adversité, donnait à téter en les arrosant de ses larmes.

Au milieu de cette désolation, le passage de l'armée dans l'intérieur de la ville offrait un contraste frappant; d'un côté était l'avilissement des vaincus, de l'autre, l'orgueil que donne la victoire; les uns avaient tout perdu, les autres, riches de dépouilles, et n'ayant jamais connu les défaites, marchaient fièrement au son d'une musique guerrière, frappant à la fois de crainte et d'admiration les restes malheureux d'une population soumise.

L'affaire de Smolensk priva l'armée ennemie de douze mille combattans, dont le tiers resta sur la place. Quoique nous fussions les assaillans, cette perte fut triple de la nôtre. A côté d'un soldat français, on voyait les cadavres de cinq à six Russes. Un fait aussi extraordinaire paraîtra vraisemblable, lorsqu'on saura que les Moskowites s'enivrent toujours au moment de la bataille; aussi leurs tirailleurs, plus audacieux qu'habiles, bravent le péril sans faire éprouver beaucoup de mal à leurs adversaires. D'après tous les rapports, l'ennemi eut plusieurs généraux tués. De notre côté le général polonais Grabowski mourut glorieusement sur le champ de bataille. Les généraux Morand, Friand et Gudin, acquirent dans cette journée une nouvelle illustration, et les généraux

Zaionsheck, Grandeau et Dalton prouvèrent, par leurs blessures, combien ils avaient contribué à fixer la victoire.

On s'occupa promptement de rétablir sur le Borysthène le grand pont qui avait été brûlé, et qui communiquait avec l'autre partie de la ville, dont il ne restait pas une seule maison. Ce fut à l'extrémité du faubourg par lequel nous étions arrivés, que le quatrième corps et la cavalerie du général Grouchy traversèrent à gué la rivière avec toute leur artillerie. Dans cet intervalle, on achevait d'autres ponts, et ils facilitèrent si bien le passage, que ce même jour la cavalerie légère, avec de l'artillerie, sous les ordres du roi de Naples, furent sur la route de Moskou à la poursuite de l'ennemi.

Les troupes du prince Eugène et celles du comte Grouchy, ayant franchi le fleuve, allèrent camper sur la hauteur qui domine la ville, et où passe la route de poste qui de Poriestch conduit à Pétersbourg. La position était des plus importantes, et chacun s'étonnait que les Russes ne l'eussent pas mieux défendue; en la conservant, notre marche aurait été retardée, en ce qu'elle fermait la grande route de Moskou, et nous empêchait de tenir dans la ville, entièrement dominée par cette position.

Pendant que le centre de l'armée poursuivait sa marche triomphante, le comte Gouvion Saint Cyr remportait sur la Dwina d'importantes victoires

Après l'affaire de Drissa, le général Wittgenstein reçut douze bataillons de renfort; informé que la grosse artillerie destinée pour Riga était arrivée à Tilsit, il présuma que le duc de Tarente allait entreprendre ce siége; pour l'en détourner, il résolut de surprendre la division Grandjean, qui, comme on sait, s'était emparée de Dunabourg. Le duc de Reggio ayant été rejoint par le sixième corps, marcha sur la Drissa et là Svoïana, pour secourir cette division. Wittgenstein, instruit de ce mouvement, rebroussa chemin, et vint brusquement attaquer à Svolna le second corps, qu'il força à se replier sur Polotsk; mais au moment où le duc de Reggio livrait un combat violent pour repousser cette attaque, il fut atteint d'un biscayen à l'épaule, dont la blessure dangereuse l'obligea de quitter le champ de bataille, et de céder son commandement au général Gouvion Saint-Cyr.

La bravoure que déployait la division Legrand, placée à l'embranchement des routes de Sebeï et de Nevel, ainsi que les efforts des corps bavarois mis en ligne le long de la Polota, semblaient ne pouvoir arrêter les succès de Wittgenstein; alors le comte Gouvion Saint-Cyr fit de nouvelles dispositions pour reprendre l'offensive. Le lendemain à la pointe du jour, afin de mieux tromper les Russes, il fit retirer sur la rive gauche de la Dwina, et sous leurs yeux, tous les bagages, avec une grande partie de l'artillerie et de la cavalerie, qui, ensuite,

de Roudnia et de Semenets, se rapprochèrent de la rivière et vinrent de nuit la repasser à Polotsk sans être vus. L'ennemi, abusé par cette adroite manœuvre, crut que nous battions en retraite, et s'avança pour nous poursuivre; mais, au lieu de nous trouver disposés à céder le terrain, nous nous présentâmes rangés en bataille dès les cinq heures du matin, et notre artillerie, mise en batterie, fit feu. En même temps nos colonnes d'infanterie, sous la protection de nos pièces, attaquèrent la gauche et le centre de Wittgenstein. Les deux divisions de Wrede et de Roy, ayant combiné leur mouvement avec bravoure et intelligence, sortirent ensemble de Spas : elles marchèrent contre les lignes russes couvertes par quatre-vingt pièces de canon, et demeurèrent engagées depuis cinq heures du matin jusqu'à la nuit. Trois fois le village de Spas fut pris et repris. La division Legrand, en position à gauche de ce village, était liée à la division Verdier, dont une brigade observait la droite de l'ennemi; enfin la division Merle couvrait le front de la ville de Polotsk.

Wittgenstein, surpris par d'aussi belles dispositions, fit néanmoins bonne contenance, à la faveur de sa nombreuse artillerie; mais, aux approches de la nuit, voyant son centre et sa gauche enfoncés, il battit en retraite par échelon, après avoir défendu chaque position avec acharnement : c'est par cette résistance opiniâtre qu'il parvint à sauver son

armée. Plusieurs pièces de canon, restées en notre pouvoir, augmentèrent les trophées d'une aussi glorieuse journée. Sans les bois, qui facilitèrent l'évasion des prisonniers, on en aurait fait un nombre considérable; ceux que nous recueillîmes furent ramassés blessés sur le champ de bataille, et par la quantité qu'on en trouva, on pouvait juger combien grande avait été la perte des Russes. Depuis lors Wittgenstein se jugea si bien battu qu'il resta deux mois entiers sur la Drissa sans oser rien entreprendre, attendant pour renouveler ses attaques qu'il eût été joint par la division de Finlande et par les nombreuses milices qui devaient lui arriver de Nowogorod et dePétersbourg.

A la vérité cette victoire, ainsi que les combats glorieux qui s'en suivirent, furent chèrement achetés par la perte de plusieurs officiers bavarois, et surtout par les blessures mortelles des généraux de Roy et Siebein : le premier fut particulièrement regretté; il était presque octogénaire, et comptait soixante ans de service; les soldats perdirent en lui un véritable père, et les officiers un chef dont le courage et l'expérience consommées, étaient en vénération dans toute l'armée bavaroise. Napoléon, ignorant sa mort, le nomma comte de l'Empire, avec une dotation de trente mille francs. Les généraux, officiers et soldats rivalisèrent d'intelligence et de courage pour le succès de la bataille. Parmi les premiers, le comte Gouvion Saint-Cyr loua les

généraux de Wrede, Legrand, Verdier et Raclovitsch (blessés), le général Merle, à la tête des Suisses et des Croates se distingua dans une attaque que fit l'ennemi pour protéger sa retraite, et le général Aubry, en dirigeant l'artillerie, rendit d'éminens services, ainsi que les chefs d'état-major des second et sixième corps, dont les excellentes dispositions méritaient les plus grands éloges : enfin, il termina son rapport par réclamer, en faveur de ses officiers, la bienveillance de l'Empereur. Ainsi, le général en chef rendit justice à tout le monde, excepté à lui-même, sur lequel il garda le silence le plus absolu ; mais sa modestie en brilla davantage, et servit à rehausser des talens qui, quelques jours après, trouvèrent leur récompense dans le bâton de maréchal, donné sur le champ de bataille.

Tandis que nos corps de gauche remportaient sur la Dwina d'importantes victoires, ceux qui faisaient partie du centre s'illustrèrent par des combats non moins glorieux.

Le duc d'Elchingen ayant traversé le Borysthène (19 août) au-dessous de Smolensk, se réunit au roi de Naples, afin de poursuivre les Russes ; à une lieue de là, il rencontra une partie de leur arrière-garde, formée d'une division du corps de Bagawout, d'environ six mille hommes. Aussitôt l'action s'engagea avec une grande vivacité, et dura pendant plus de deux heures. Enfin, après plusieurs charges meurtrières pour l'en-

nemi, il se retira en désordre, se faisant protéger par des kosaques. Sur cette entrefaite, l'Empereur arrive, sur-le-champ il ordonne de presser la marche, et de se porter sur la direction de Moskou. Demi-lieue plus loin, on atteignit encore l'arrière-garde de Barclay de Tolly; la division Razout l'attaqua sans hésiter; dans l'instant, la position qu'elle occupait fut enlevée, et l'arme blanche couvrit de morts le terrain où l'on s'était battu.

Ce corps, qui protégeait la retraite des Russes, ayant été forcé de se retirer sur un troisième échelon, prit position au plateau de Valontina, où se trouvait une partie de l'armée russe rangée en bataille; le duc d'Elchingen ayant fait faire halte à la onzième division, pour attendre la dixième et la vingt-cinquième, l'ennemi prit notre prudence pour de l'hésitation; ne se voyant plus poursuivi, il voulut à son tour prendre l'offensive, et redoubla d'efforts pour culbuter la division Razout, mais il fut toujours repoussé; il n'y a point d'expressions pour rendre l'enthousiasme que le brave 18e régiment montra dans cette circonstance: lui seul enfonça la première ligne des assaillans. Vers les quatre heures après-midi, la fusillade s'engagea de nouveau; le duc d'Abrantès, qui s'était égaré sur la droite de Smolensk, fit un faux mouvement, et ne put se porter avec assez de promptitude sur la route de Moskou, pour couper la retraite à nos ad-

versaires (1). Aussi, les premiers échelons ennemis revinrent sur leurs pas, et engagèrent successivement jusqu'à quatre divisions. Les Russes avaient d'autant plus d'intérêt à défendre cette position, qu'outre sa force réelle, elle était, dans le pays, regardée comme inexpugnable, puisque dans les anciennes guerres, les Polonais y avaient toujours été battus. De là les Moskowites, par l'effet d'une tradition religieuse, rattachaient à ce plateau l'espérance de la victoire, et l'avaient décoré du titre pompeux de *Champ sacré*.

Si Barclay de Tolly attachait une haute importance à le conserver, celle que nous mettions à l'enlever n'était pas moindre, surtout en songeant qu'on pourrait alors s'emparer de tous les bagages et chariots de blessés sortis de Smolensk, dont l'arrière-garde protégeait l'évacuation.

A six heures du soir, la division Gudin, envoyée pour soutenir le troisième corps contre les troupes nombreuses que l'ennemi rappelait à son secours, déboucha en colonne sur le centre de la position, soutenue par la division Ledru et appuyée par la division Marchand, restée en réserve. Les dispositions prises et le signal donné, ces deux premières divisions se précipitent sur l'ennemi, qui, en cette occasion, se montra terrible. Enfin le 7e léger, les 12e, 21e et 127e, qui formaient la divi-

(1) 13e et 14e Bulletins.

sion Gudin, attaquèrent, à la baïonnette, avec une telle impétuosité, que les Russes s'enfuirent, et nous abandonnèrent la position, persuadés qu'ils étaient aux prises avec la garde impériale. Tant de valeur coûta la vie au brave général qui la commandait ; il était un des officiers les plus distingués de l'armée, et digne de regret autant par ses qualités morales que par ses talens et sa rare intrépidité. Au reste, cette mort fut bien vengée ; sa division fit un grand carnage de l'ennemi, qui, fuyant vers Moskou, laissa le *Champ sacré* couvert de ses débris. Un général de division russe fut pris dans la mêlée par un de nos officiers d'infanterie : parmi les cadavres on crut reconnaître ceux des généraux Skalon et Balla ; on assurait même que le général de cavalerie Korff, blessé mortellement, était, pour nos adversaires, une perte aussi sensible que celle que nous avions à déplorer ; mais par la suite cette nouvelle ne s'est point confirmée.

Le lendemain, à trois heures du matin, l'Empereur distribua, sur le champ de bataille, des récompenses aux régimens qui s'étaient distingués ; et comme le 127e, qui était un nouveau régiment, s'était bien comporté, Napoléon lui accorda le droit de porter une aigle, droit qu'il n'avait pas encore, ne s'étant trouvé jusqu'alors à aucune bataille. Ces récompenses, données au milieu des morts, des mourans, et sur un lieu qu'avait illus-

tré la victoire, offraient un spectacle de grandeur qui pouvait assimiler nos exploits à tout ce que l'antiquité a produit de plus héroïque. La sensation que cette revue produisit sur l'Empereur eut pour lui un résultat bien funeste; l'on raconte en effet, qu'il avait projeté de clôturer la campagne par ce dernier combat; mais en voyant les vainqueurs de Valontina, il fut si fort enthousiasmé de leur tenue martiale, qu'il dit à ceux qui l'entouraient: *Poursuivons nos succès, avec de pareilles troupes, on doit aller au bout du monde!*

Jusqu'à cette époque on avait cru que l'Empereur, voulant seulement rétablir le royaume de Pologne, bornerait ses conquêtes aux villes de Witepsk et de Smolensk, qui, par leur position, ferment l'étroit passage compris entre le Borysthène et la Dwina; chacun considérait ces deux fleuves comme devant lui servir de ligne aux approches de l'hiver; et si, au lieu de se porter en avant, il eût fourni au duc de Tarente les moyens de prendre Riga, s'il eût fortifié les places importantes, et surtout organisé la Pologne, qu'il avait conquise toute entière, il n'y a pas de doute que, le printemps suivant, Napoléon aurait forcé les Russes de se soumettre à ses conditions, ou bien les eût réduits à courir le risque presque certain de voir détruire à la fois Pétersbourg et Moskou, puisqu'alors l'armée française se trouvait à une égale distance de ces deux capitales. Mais, au lieu d'adop-

ter ce plan judicieux, ce guerrier, qui dévorait l'avenir, se rappelant l'heureuse issue de ses dernières campagnes, où toujours il dicta la paix dans le palais même des souverains qu'il avait vaincus, fut trompé par l'éclat de ses anciens traités : ces souvenirs glorieux l'enhardirent à tel point, qu'il dédaigna les conseils de la sagesse, et voulut, quoiqu'à six cents lieues de la France, n'ayant plus que des chevaux fatigués, sans vivres, sans magasins, sans hôpitaux, s'éloigner encore de son centre d'action et de l'entrepôt de toutes ses ressources, pour s'aventurer sur la route déserte de Moskou; enfin, par une faute inouie dans les fastes de la guerre, et qui doit être regardée comme la cause véritable de toutes ses disgraces, il laissa sur ses deux ailes deux armées ennemies, maintenues seulement par des alliés dont la politique lui faisait un devoir de suspecter la sincérité, et qui facilitèrent aux Russes les moyens de s'interposer entre la France et nous; enfin sur notre gauche était le corps de Wittgenstein, et sur nos derrières une armée russe cantonnée dans la Moldavie, prête à marcher contre nous aussitôt que le traité de paix déjà conclu avec la Porte Ottomane aurait été ratifié.

Mais ce qui aurait dû lui ouvrir les yeux, était de voir que le corps autrichien mettait beaucoup de lenteur dans ses opérations. Napoléon, accoutumé à commander en maître à tous ses alliés, et surtout énorgueilli par son dernier hymen, s'était imaginé

que l'ascendant qu'il avait sur l'esprit de son beau-père influerait sur les décisions du conseil aulique, qui, mettant de côté son ancienne tactique, adopterait le nouveau système de guerre, et lui fournirait les moyens d'accomplir son plan dévastateur. Dans cette fausse persuasion, il se flattait que Schwartzenberg, dont il s'occupait à faire la réputation, serait obéissant à ses ordres, et que les Autrichiens repousseraient les corps de Tormasow, de Hertel et de Sacken à la même hauteur où nous avions rejeté l'armée de Barclay de Tolly, et qu'en pénétrant dans l'Ukraine, ils ravageraient les gouvernemens de Kiow et de Kaluga, au moment où nous entrerions à Moskou.

Mais s'il eût réfléchi aux raisons d'Etat qui dirigent les cabinets, il eût vu que celui de Vienne, humilié par nos victoires, ne cherchait que l'occasion d'une faute pour venger ses affronts et reprendre son ancienne influence. D'ailleurs cette cour, dont la politique imperturbable est aujourd'hui bien supérieure à ses armes, intéressée à entretenir la mésintelligence entre la France et la Russie, ne désirait que l'affaiblissement de toutes deux, sans vouloir la ruine d'aucune d'elle; et que par conséquent l'Autriche, à l'exemple de ce qu'avait fait la Russie durant la campagne de Wagram, devait se borner à observer les armées belligérantes, sans jamais livrer aucune bataille qui pût compromettre sa force ni sa sûreté.

Outre cela la cour de Vienne avait de fortes raisons pour agir avec défiance. Les Provinces Illyriennes étaient, disait-on, le prix de son alliance, et cependant Napoléon ne faisait rien qui annonçât l'intention de les lui rendre. On assure aussi qu'il avait promis six millions pour l'entretien du corps auxiliaire, et qu'après avoir donné quelques faibles à comptes, il ne voulut plus pourvoir à sa solde. Telles sont du moins les raisons apparentes qui obligèrent l'Autriche à ne pas agir d'une manière aussi active que nous l'aurions désiré.

Tormasow, général en chef de l'armée de Wolhynie, opposée à celles que commandaient Schwartzenberg et Reynier, depuis l'ouverture de la campagne, déployait des talens et des ressources qui pouvaient nous être aussi funestes que ceux de Wittgenstein. Napoléon dut sans doute réfléchir long-temps aux dangers que présentaient les deux armées ennemies qu'il laissait derrière lui; le séjour qu'il fit à Smolensk, les conférences qu'il eut avec ses maréchaux, même après le combat de Valontina, tout annonçait qu'il était encore incertain de savoir si, pour cette année, il bornerait au Dniéper le cour de ses conquêtes. Mais si les succès du duc d'Elchingen et du maréchal Gouvion Saint-Cyr semblaient l'exciter à se porter sur Moskou, la victoire de Ghorodestchna, que venait de remporter le prince Schwartzenberg, en dissipant ses soupçons, acheva de le déterminer.

Je vais raconter ce combat dans tous ses détails, d'autant plus qu'il fut l'unique sur ce point durant la campagne, et qu'à cette époque les Autrichiens, n'ayant encore aucun sujet de se méfier de notre bonne foi ni de notre fortune, semblèrent prouver que, malgré leur répugnance à seconder une guerre si contraire à leurs principes, néanmoins ils se conduisirent en gens d'honneur, et qu'en supposant qu'on ait manqué au traité, ce n'est pas à eux que la postérité reprochera de l'avoir violé les premiers.

Les Russes s'étant mis en position derrière les hauteurs du défilé de Ghorodetschna, pour défendre l'entrée de leurs provinces méridionales, le prince Schwartzenberg réuni au général Reynier, fit reconnaître leurs forces. Tous ses rapports lui apprirent qu'il avait affaire à toute l'armée de Wolhynie, forte de trente-cinq mille hommes, ayant soixante pièces d'artillerie. Le comte Reynier s'étant aperçu que le général en chef Tormasow avait négligé d'occuper Podoubné, au lieu d'y appuyer sa gauche, profita de cette faute, en y plaçant une division de chasseurs; en même temps il convint qu'il attaquerait la gauche de l'ennemi, pendant que le corps autrichien appuyerai son mouvement en se portant sur Ghorodetschna et Podoubné.

Le lendemain, au point jour, on s'aperçut qu'aucune de nos manœuvres n'avait échappé

à Tormasow, et que pour en prévenir l'effet, il avait dirigé la majeure partie de ses forces vis-à-vis le débouché de Podoubné; aussi lorsque les Saxons se furent portés en avant pour gagner le terrain nécessaire à leur déploiement, ils essuyèrent le feu redoublé de leurs adversaires, qui, en même temps, ne cessaient de renforcer leur flanc gauche, et avec des forces si nombreuses, qu'ils menaçaient de déborder notre aile droite; dès-lors toutes nos opérations se bornèrent à repousser les attaques de l'ennemi, pour tâcher de le faire replier vers son centre.

Pendant que cette action très-vive avait lieu sur notre droite, on se battait avec acharnement tout le long de la ligne; et à travers les marais, les Autrichiens enlevaient la hauteur de Podoubné, que Tormasow défendait vaillamment, dans la crainte de se trouver entre deux feux, du moment qu'on aurait forcé le passage. Tous les efforts furent rendus vains par la brigade saxonne de Polents : la position fut enlevée, et les Russes, à la faveur de la nuit, battirent en retraite. Le jour suivant (13 août), leur arrière-garde, forte de huit mille hommes, fut poursuivie sur la route de Kobrin. Le général Bianchi la culbuta toutes les fois qu'elle voulut tenir, et sur la route ramassa quantité de blessés. Les Autrichiens, dont les rapports

sont rarement exagérés, avouèrent que leur perte était de mille hommes, tandis qu'ils évaluèrent celle des Russes à trois mille cinq cents. Enfin cette armée de Wolhynie ayant été rejettée derrière la Moukhavets, on la poursuivit jusqu'à Brestlitov, où elle se rallia à la faveur de marais. Depuis lors, les Autrichiens ne poursuivirent plus leurs succès. Notre système d'invasion, en portant ombrage à leur politique, sembla refroidir leur zèle ; plus nous nous affaiblissions, plus ils cherchaient à se conserver. A mesure qu'ils rallentissaient leurs opérations, celles des généraux russes redoublaient d'activité. Enfin tour-à-tour vainqueurs et vaincus, les combattans ne firent que manœuvrer ; et, selon les nouvelles de la Grande-Armée, se cédèrent mutuellement le terrain qu'ils avaient abandonné. Ainsi la forteresse de Bobruïsk ne fut point rendue et les Autrichiens ne virent pas même les rives du Borysthène.

C'est à Smolensk que le quatrième corps changea de chef d'état-major. Le général Dessoles, qui l'avait été jusqu'alors, dégoûté de l'oubli où on laissait ses services, n'aspirait qu'à jouir paisiblement de l'estime acquise par ses talens. L'armée, en se rappelant qu'il avait partagé la gloire et la disgrace de Moreau, approuvait son mécontentement, et concevait combien il lui serait difficile d'acquérir un rang qui pût le mettre au niveau de

ceux qu'une faveur plus marquée avait poussés dans la carrière, et qui lui seraient toujours préférés. L'Empereur, cédant à ses instances, accorda à cet habile général une retraite honorable, et lui donna pour successeur le baron Guilleminot, avantageusement connu du prince vice-roi par l'exercice de ces mêmes fonctions, qu'il remplit par intérim après la bataille de Wagram.

Pendant les quatre jours que Napoléon s'arrêta à Smolensk, il passa en revue les différens corps qui s'étaient distingués depuis l'ouverture de la campagne. A ce titre, aucun, plus que le quatrième, ne méritait cette honorable distinction; elle nous fut enfin accordée, et les chefs de chaque division, à l'exception du général Pino, parti peu de jours auparavant pour Witepsk avec la quinzième, reçurent l'ordre, (22 août) de faire mettre leurs soldats sous les armes. Toute notre armée, dans le plus bel appareil, se rangea en bataille dans une vaste plaine un peu au-dessus de celle où nous étions campés. Une tenue magnifique, et surtout le souvenir des brillantes affaires de Witepsk, valurent à notre corps des récompenses dignes de sa valeur, et attestèrent la munificence du chef qui daignait les accorder.

La fortune qui jusqu'alors avait été la fidèle compagne de Napoléon, l'abandonna réellement, le jour même qu'il eût formé le projet de marcher sur Moskou. Cette grande question étant

décidément résolue, l'armée partit de Smolensk, le 23 août; le centre se dirigea sur Doroghobouï, la droite prit la route d'Elnia, et la gauche fut à Wolodimerowa. Tout portait à croire que l'intention du vice-roi était d'aller à Doukhovchtchina, pour se rabattre ensuite vers Doroghobouï, et là se réunir à l'Empereur; mais le général Grouchy, qui nous précédait avec sa cavalerie, annonça qu'il avait repoussé l'ennemi à plus de vingt lieues de distance. Alors le prince pouvant se dispenser d'aller à Doukhovchtchina, se décida à faire chercher une route qui conduisît directement sur celle de Doroghobouï; il la trouva auprès de Pomoghaïlova, et il la suivit avec d'autant plus d'assurance qu'un corps russe l'avait parcourue en effectuant sa retraite.

Cette route, dans l'intérieur des terres, nous fit traverser un excellent pays ; on voyait, chose étonnante, des bestiaux paître dans la campagne, quelques habitans dans les villages, et des maisons qui n'avaient point été saccagées. Le soldat étant dans l'abondance, oubliait ses fatigues, et ne songeait pas à la longeur d'une marche qui durait depuis plus de dix heures. Enfin nous arrivâmes sur le soir à Pologhi, village peu éloigné de la grande route que nous cherchions. Le lendemain matin (25 août), nous traversâmes le Vop, petite rivière qui eût attiré notre attention si on eût pu prévoir qu'un jour elle nous

serait bien fatale ! Cependant il était facile d'augurer ce qu'elle serait dans l'hiver, par la difficulté que nous eûmes à la traverser au milieu de l'été. Son lit était fort profond, et les rampes qui y conduisaient tellement escarpées, que l'artillerie ne put passer qu'avec beaucoup de peines, et en doublant l'attelage des pièces.

En continuant notre marche, nous revîmes le Borysthène, dont les alentours marécageux et couverts de bois touchaient presque à la colline sur laquelle était le chemin que nous parcourions. Une lieue plus loin, on aperçut les hautes tours du beau château de Zazelé : tout près de là était un lac, où se raffraîchissait la cavalerie du général Grouchy, qui, arrivée avant nous, campait autour de ce château.

De ce point, le vice-roi expédia des officiers à Doroghobouï, dont l'Empereur venait de s'emparer ; mais quoique le général Grouchy eût poussé fort loin son avant-garde, on ignorait encore que les communications fussent libres jusqu'à cette ville. Aussi les officiers envoyés en mission traversèrent le Borysthène sous Zazelé, et rejoignant la route de poste de Smolensk, arrivèrent sans danger à Doroghobouï, où l'état-major de la Grande-Armée avait établi son quartier-général.

Ce bourg, placé sur une hauteur, offrait une position militaire, en ce qu'il pouvait fermer le passage de deux grandes routes aux armées

qui, de Smolensk et de Witepsk, auraient voulu marcher sur Moskou; malgré ces avantages, la ville ne fut que faiblement défendue, tant les Russes avaient éprouvé de pertes aux combats de Smolensk et de Valontina! Notre corps était sur le point d'entrer dans Doroghobouï, lorsqu'un officier d'ordonnance de l'Empereur remit des dépêches au vice-roi : dès que ce prince en eut pris lecture, il fit chercher, aux environs du lieu où nous étions, un site favorable pour le campement de ses divisions. Le manque d'eau ayant fait pousser jusqu'auprès de Mikaïlovskoé, on s'établit tout près de ce village (26 août) : derrière nous étaient la cavalerie, au centre l'infanterie de la garde italienne, et sur nos flancs les divisions françaises faisant partie de notre corps.

A une lieue de Mihaïlovskoé, on traversa deux villages situés dans des vallées marécageuses; nous entrâmes ensuite dans la plaine qu'arrose le Borysthène, et suivîmes le chemin qui conduit à Blaghové, où devait s'effectuer le passage du fleuve, laissant à notre droite des collines cultivées, sur lesquelles se trouvaient plusieurs hameaux. La fumée qui sortait des maisons faisait augurer qu'elles n'avaient point été abandonnées; on voyait de loin leurs paisibles habitans courir sur le sommet des monts, et observer avec anxiété si nous ne venions pas troubler la paix de leurs chaumières.

Les sources du Borysthène étant peu éloignées de Blaghové, ce fleuve n'a vers ce point qu'une très-petite largeur; nous le passâmes à gué facilement, et l'artillerie n'éprouva de difficultés qu'à franchir ses bords, qui, comme ceux de toutes les rivières de la Russie, sont extrêmement élevés, afin de contenir les eaux qui surviennent durant la fonte des neiges.

Le vice-roi ne s'éloigna de celle-ci que lorsque ses troupes l'eurent traversée. Le quatrième corps, formant l'extrême gauche de la Grande-Armée, était obligé de marcher par des chemins peu frayés. Pour empêcher de s'égarer, le prince ordonna au général Triaire, commandant l'avant-garde, de jaloner la route par des dragons laissés en vedettes: cette sage précaution fut salutaire aux détachemens, et surtout aux hommes isolés, qui n'ayant plus d'incertitude sur la route qu'ils devaient suivre, arrivèrent tous à Agopochina. Auparavant ces malheureux, laissés en arrière, se trouvaient au milieu des forêts ou dans des plaines immenses, toutes entrecoupées par des sentiers d'égale largeur; ne sachant point la langue du pays, et ne trouvant même personne à qui parler, ils erraient dans de vastes solitudes, et tôt ou tard périssaient de misère, ou par le fer des paysans exaspérés contre nous.

Le village d'Agopochina, où l'on s'arrêta (27 août), est remarquable par un vaste château et

par une belle église en pierre, dont les quatre façades sont ornées de quatre péristyles; le sanctuaire, construit selon le rit grec, était d'une grande richesse, et orné de tableaux rares et curieux qui nous rappelèrent la manière sèche, mais correcte, que les Grecs apportèrent de Constantinople, lorsqu'ils vinrent, au quinzième siècle, fonder en Italie des écoles de peinture. Ce fut dans ce village que le commandant Sevelinge, nouvellement arrivé à notre état-major, fut expédié au roi de Naples avec des dépêches importantes. Ces dépêches n'étant point parvenues, et le commandant n'ayant plus reparu, nous eûmes la triste certitude qu'il était tombé entre les mains des kosaques.

Tandis que l'avant-garde se portait sur Viazma (28 août), les Polonais manœuvraient sur l'extrême droite, en remontant la rivière d'Ozma, le quatrième corps continuait à flanquer la gauche de la grande route, en marchant toujours à peu près à la même hauteur que les corps du centre. Le chemin que nous suivions ne pouvait jamais avoir été fréquenté par aucune armée; il était étroit, coupé par de fréquens ravins, et souvent si resserré, qu'il ressemblait à un sentier tracé pour diviser les terres. Après deux heures de marche, on campa autour d'un château abandonné, situé à une lieue en-deçà de Béreski. En même temps, Napoléon arrivait à Semlevo.

Les Russes ayant voulu l'arrêter, en prenant position sur l'Ozma, auprès du village de Rouïbki, avec une arrière-garde d'environ huit mille hommes de cavalerie, il ordonna au roi de Naples, de tourner leur gauche, tandis que le 4e de lanciers les chargerait. L'ennemi se voyant entouré sur toute sa ligne, précipita sa retraite. Il fut poursuivi par le comte Caulaincourt, qui, à la pointe du jour, se présenta devant Viazma.

Cette petite ville, qui en est une grande pour la Russie, était dans une situation favorable pour sa défense : construite aux sources de la rivière qui porte son nom, elle se trouve entourée de ravins, et assise sur un beau plateau qui domine également la plaine et l'embouchure du défilé par où passe la route de Smolensk. Les Russes profitèrent peu de ces avantages; ils ne disputèrent la position que faiblement; après un léger combat, ils mirent le feu aux ponts et aux principaux édifices, puis ils se retirèrent. Nous arrivâmes au moment où Viazma était la proie des flammes. Bien qu'on fût accoutumé aux incendies, on ne put néanmoins s'empêcher de jeter un regard de pitié sur cette malheureuse ville, jadis peuplée de dix mille habitans. Quoique nouvellement fondée, elle avait plus de trente églises; ses maisons, toutes neuves et construites avec élégance, étaient enveloppées dans des tourbillons de fumée; leur destruction excitait en

nous d'autant plus de regrets, que, depuis Witepsk, nous n'en avions point vu de plus jolies ni de plus agréables. Deux bataillons du 25e étant parvenus à maîtriser le feu, sauvèrent les deux tiers de la ville, mais on n'y trouva point d'habitans, la population entière avait fui vers Moskou, et l'on portait déjà à quinze cent mille le nombre des malheureux qui refluaient sur cette capitale.

Le vice-roi, en quittant les environs de Béreski, rejoignit la Grande-Armée tout près de Viazma, où son corps fit halte pendant plus de deux heures. Placés sur un tertre, nous distinguions très-bien les progrès de l'embrasement, et entendions les coups de canon réitérés qu'on tirait sur l'ennemi de l'autre côté de la ville. Une cavalerie nombreuse et qui débouchait de toute part, campait aux environs. Alors le prince Eugène ayant reçu des ordres de l'Empereur, franchit la Viazma, qui sur ce point n'est qu'un faible ruisseau. Plus loin nous rencontrâmes une autre branche, dont les approches étaient si fangeuses, qu'il était impossible de la passer à gué sur aucun point : il fallut alors la remonter jusqu'à ce qu'on eût trouvé un mauvais pont ; on parvint ensuite au sommet d'une colline, d'où l'on apercevait au loin un fort beau château, formé par quatre pavillons entourés de jardins, et une grande église. En y entrant, nous apprîmes que ce lieu s'appelait

Novoé, et que le château venait d'être saccagé par la cavalerie légère.

Le lendemain (30 août), l'armée resta dans ses positions; l'artillerie de chaque division, placée en batterie, faisait front aux différens chemins par où l'on soupçonnait que l'ennemi pouvait se présenter. L'Empereur également fit séjour à Viazma; là, il fit marcher en tête le troisième corps pour appuyer le roi de Naples, qui jusqu'alors avait poursuivi les Russes sur la route de Moskou, sans pouvoir les contraindre à une action sérieuse.

La cavalerie bavaroise du général Preysing déboucha lorsqu'on allait se porter en avant (31 août) : le vice-roi et l'état-major firent route avec elle. En chemin, on rencontra deux jolis châteaux, mais entièrement ravagés. Nous fîmes halte au second, et parcourûmes un beau parc, dont les promenades étaient très-agréables; les pavillons avaient été fraîchement décorés, mais ils n'offraient plus que l'image de la plus affreuse destruction; partout on ne voyait que des meubles brisés; des morceaux de porcelaines précieuses étaient épars dans le jardin, et des gravures d'un grand prix, arrachées de leurs cadres, se dispersaient au gré des vents.

Le vice-roi avait poussé sa cavalerie légère plus loin que le château de Pokrow; mais voyant que l'infanterie était de beaucoup en arrière, sa-

chant d'ailleurs que l'Empereur ne dépasserait pas Velitschevo, il craignit de se compromettre, et revenant sur ses pas, alla s'établir dans ce château. Depuis les affaires de Witepsk, le quatrième corps ne s'était plus rencontré avec l'ennemi, on n'avait pas même aperçu de ces détachemens de kosaques, qui, dans la première campagne de Pologne, ne cessèrent de harceler nos troupes et d'intercepter les bagages; mais après avoir dépassé Viazma, il fallut marcher d'une manière plus circonspecte.

En effet, nous avions presque la certitude qu'on ne tarderait pas à éprouver de la résistance. Le 1er septembre, n'ayant fait que moitié de notre marche accoutumée, l'avant-garde fut arrêtée par les kosaques; deux ou trois coups de canon furent le signal de cette rencontre. Aussitôt, le prince Eugène fit ranger en bataille la cavalerie de la garde italienne: éclairée par un grand nombre de tirailleurs, elle chassa devant elle les escadrons ennemis qui se retiraient à mesure que nous avancions. Ils continuèrent d'agir ainsi jusqu'aux environs de Ghiat, dont l'Empereur venait de s'emparer. Au-dessus de cette ville était une petite rivière qu'ils traversèrent, et, un instant après, comme pour nous observer, ils se mirent en bataille sur le plateau qui dominait la plaine par laquelle nous arrivions. Le vice-roi, après m'avoir fait sonder les gués qui

pouvaient faciliter le passage de la rivière, ordonna aux troupes bavaroises de la traverser sur l'endroit qui avait été reconnu, et qui se trouvait précisément entre deux petits villages occupés par les kosaques : ceux-ci n'eurent pas plutôt aperçu ce mouvement, qu'ils abandonnèrent les villages et le plateau, dont la cavalerie bavaroise, suivie de son artillerie, ne tarda pas à prendre possession. Arrivés sur cette hauteur, nous vîmes que de tous côtés l'ennemi prenait la fuite : aussitôt on le poursuivit avec ardeur; mais comme la nuit approchait, notre corps alla s'établir dans le petit village de Paulovo, situé à une demi-lieue de Ghiat.

Le grand quartier-général ayant passé trois jours dans cette ville, nous nous arrêtâmes à Paulova et Worémiéwo (2 et 3 septembre) : là, on publia un ordre du jour, par lequel l'Empereur, en accordant du repos à l'armée, l'invitait à en profiter pour se procurer des vivres, nettoyer ses armes, et se préparer à une bataille que l'ennemi semblait vouloir accepter. Enfin, on engageait les détachemens envoyés en maraude à rentrer le lendemain au soir, s'ils ne voulaient être privés de l'honneur de combattre.

LIVRE IV.

LA MOSKWA.

Depuis la prise de Smolensk, Napoléon n'ignorait point qu'Alexandre, ayant conclu la paix avec les Turcs, aurait bientôt à sa disposition toute l'armée de Moldavie : malgré cette certitude, et contre l'avis de ses meilleurs généraux, il poursuivait toujours ses conquêtes sans s'inquiéter de l'avenir. Cependant les Russes, effrayés du plan désastreux qu'avait adopté Barclay de Tolly, criaient qu'il était temps de livrer une bataille décisive; dans cette occasion, personne ne leur avait paru plus digne de commander que le prince Kutusoff, vainqueur glorieux de la puissance ottomane, qui, victime de l'injustice des cours, languissait oublié dans ses terres, tandis que ses victoires avaient tout préparé pour faciliter avec le divan des négociations avantageuses.

Ce général, désigné par tous les Moskowites comme l'espoir de la patrie, exerça ses nouvelles fonctions le 29 août à Czarévo-Saïmiché. Les officiers et soldats reconnurent pour leur chef ce vieux guerrier, si célèbre dans les annales de la Russie; les habitans de Ghiat nous racontèrent que sa vue avait été pour toute l'armée un sujet de joie et d'es-

pérance. En effet, à peine arrivé, il annonça que bientôt on ne rétrograderait plus ; et dans la vue de sauver Moskou, dont nous n'étions qu'à cinq journées de marche, il choisit entre Ghiat et Mojaïsk une forte position où l'on pût livrer une de ces mémorables batailles dont les résultats décident souvent du sort des empires. De part et d'autre on croyait avoir tout ce qu'il fallait pour vaincre. Les Russes étaient animés pour la défense de leur patrie, de leurs foyers, de leurs enfans ; mais nous, accoutumés à triompher, pleins de ces idées de grandeur et d'héroïsme qu'inspiraient nos succès, nous ne demandions qu'à combattre ; et par l'effet de cette supériorité que le courage donne sur le nombre, nous calculions la veille de la bataille, quels seraient pour le lendemain les fruits de la victoire.

L'état-major venait d'entrer dans le village de Woremiewo, où était un beau château appartenant au prince Kutusoff, lorsque le vice-roi, accompagné de plusieurs officiers, voulut aller parcourir les environs. Il avait à peine marché un quart-d'heure, qu'il reconnut que toute la plaine était remplie de kosaques ; ceux-ci s'avancèrent comme pour charger le groupe qui était autour de sa personne ; mais, à la vue de quelques dragons qui formaient notre escorte, ils s'enfuirent, et ne reparurent plus autour de Woremiewo.

Tandis que nous séjournions dans ce village,

des soldats du 106e régiment, allant en maraude, rencontrèrent, dans une chaise de poste, un officier et un chirurgien russes. Amenés à l'état-major, le premier déclara qu'il venait de Riga, sa patrie, et qu'il allait rejoindre le quartier-général de Kutusoff, qui, depuis quelques jours, avait remplacé Barclay de Tolly. Quoique cet officier fût décoré, et d'une grande famille de la Livonie, le prince ne voulut pas le voir, soupçonnant avec raison qu'il s'était exposé à se laisser prendre dans l'espérance de venir lui-même épier nos manœuvres. Plusieurs paysans, surpris au milieu des champs, et surtout le voisinage de Mojaïsk, où l'on savait que l'ennemi était retranché, semblaient changer ces conjectures en certitudes.

Après avoir passé deux jours dans Woremiewo, nous en partîmes (4 septembre), et traversâmes des forêts où l'on nous dit que les kosaques avaient été rencontrés. Les rapports de l'avant-garde confirmant cette nouvelle, obligèrent le vice-roi à faire faire halte dans une plaine que nous trouvâmes au sortir d'un bois, et où tout notre corps fut rassemblé. Le prince s'étant mis à la tête de la cavalerie, faisait marcher l'infanterie immédiatement après; derrière était la garde, placée en réserve : ce fut dans cet ordre que nous allâmes au-devant de l'ennemi. Arrivés près du petit village de Louzos, nous fûmes arrêtés par un ruisseau; les kosaques, rassemblés sur l'autre rive, sem-

blaient vouloir se former en escadrons pour s'opposer à notre passage ; mais notre cavalerie ayant remonté le ravin, les Russes craignirent d'être chargés sur leurs derrières, et prirent le parti de battre en retraite.

Pendant toute notre marche, nous n'avions cessé d'entendre sur notre droite une forte canonnade, ce qui semblait annoncer qu'on était peu éloigné du chemin par où marchait Napoléon ; en regardant sur cette direction, on voyait de près la fumée de l'artillerie et plusieurs villages en feu ; auprès de la maison de poste appelée Ghridneva, était un immense ravin qui coupait la grande route, et du côté opposé au nôtre, s'élevait un plateau où les Russes établirent des batteries à la suite d'un combat sanglant qui avait eu lieu dans la journée, et où le colonel Talleyrand de Périgord se distingua en repoussant avec succès plusieurs charges d'une cavalerie beaucoup plus forte que la sienne.

L'ennemi s'étant aperçu que le quatrième corps débouchait par sa droite, nous fit observer par une multitude de kosaques, qui se retiraient à mesure que le canon tirait sur eux. Ayant paru vouloir se former en escadrons, vers la pointe d'un bois, le vice-roi ordonna au colonel Rambourg, du 3e chasseurs italiens, de marcher sur eux et de les charger. Ces kosaques, qui sans doute faisaient partie des troupes régulières, virent ce mou-

vement sans s'effrayer ; et lorsque les chasseurs étaient sur le point de les déborder, ils sortirent du bois, en criant : *hourra ! hourra !* cri devenu fameux, et dont les Tartares se servent quand ils courent sur leurs ennemis. Les chasseurs italiens les reçurent sans s'ébranler; la mêlée fut très-vive, mais elle ne dura qu'un instant, et nous valut quelques prisonniers.

Les Russes, conservant leurs positions, du haut d'un plateau faisaient un feu très-vif sur notre corps qui s'avançait. Malgré cela nous parvînmes jusqu'au pied de ce plateau et opérâmes notre jonction avec l'avant-garde de la Grande-Armée, commandée par le roi de Naples. A son aigrette blanche, nous reconnûmes de loin ce monarque, qui, à la tête des siens, se faisait remarquer comme le plus intrépide soldat.

Aussitôt que le prince Eugène se fut assuré que le roi de Naples était là, il se rendit auprès de lui pour combiner ses manœuvres avec les siennes ; le lieu de leur conférence ne fut point changé, et tous deux s'entretinrent paisiblement au milieu des batteries, voyant avec sang-froid tomber sous le feu de l'ennemi plusieurs des personnes qui les entouraient.

Aux approches de la nuit, nous retournâmes à Louzos, misérable hameau, où il n'y avait que quelques granges couvertes de chaume. La faim redoublait notre lassitude, et l'on n'avait rien pour

la calmer. Cependant nous touchions au camp retranché de Mojaïsk, où Kutusoff prétendait nous vaincre; et certes, il y serait parvenu, si, sans livrer bataille, il eût pu seulement nous arrêter quelques jours devant cette ligne formidable.

La position de Ghridneva, que les Russes avaient défendue la veille, fut évacuée dans la nuit. Le roi de Naples, ardent à les poursuivre (5 septembre), se porta rapidement en avant; le quatrième corps, qui continuait à flanquer la gauche de l'armée, longea la grande route, se tenant toujours à la distance d'environ une lieue. Au sortir d'une forêt infestée de kosaques, nous traversâmes plusieurs villages qu'ils avaient ravagés. La désolation que ces barbares portaient avec eux, pouvait facilement aider à suivre leurs traces. Arrivés auprès d'une colline, nous aperçûmes sur le sommet quelques-uns de leurs escadrons rangés en bataille autour d'un très-beau château qui dominait les environs.

Le vice-roi fit avancer vers ce point les Bavarois, qui, malgré les difficultés du terrain, arrivèrent sur la hauteur dans le plus grand ordre; mais, à mesure que ces alliés s'avançaient, les ennemis se retiraient, et ce fut en descendant le revers de la colline, que nos artilleurs tirèrent sur eux plusieurs coups de canon, avec les pièces qu'on était parvenu à placer sur la terrasse du château. En les suivant à travers le bois, nous arrivâmes sur un

lieu découvert, d'où l'on voyait parfaitement défiler de longues colonnes russes, qui, chassées par nos troupes, s'emparaient d'un immense plateau, éloigné d'environ une demi-lieue, et où l'on assurait que le prince Kutusoff voulait enfin tenter le sort des armes. Sur notre droite, on voyait au-dessous de nous l'abbaye de Kolotskoï, dont les grosses tours donnaient à ce bâtiment l'apparence d'une ville. Les tuiles vernissées dont il était couvert, frappées par les rayons du soleil, brillaient à travers l'épaisse poussière que faisait notre nombreuse cavalerie, et servaient à faire ressortir davantage la teinte sombre et sauvage répandue sur toute la campagne voisine; car les Russes, se proposant de nous arrêter devant cette position, dévastèrent d'une manière horrible toute la plaine où nous devions camper. Les blés en herbe avaient été coupés, les forêts abattues, les villages brûlés; enfin, nous n'avions rien à manger, rien pour nourrir nos chevaux, rien pour nous abriter.

Nous fîmes halte sur une colline, tandis que le centre de l'armée poursuivait l'ennemi avec ardeur, et l'obligeait à se retirer sur le plateau où il s'était retranché. On resta dans cette inaction jusque vers deux heures après-midi; heure à laquelle le vice-roi, suivi de son état-major, alla reconnaître les approches de la position que Kutusoff avait choisie. Nous commencions à peine à parcourir la ligne, que nos dragons, placés en tirail-

leurs, annoncèrent l'arrivée de l'Empereur : aussitôt son nom, volant de bouche en bouche, fit que chacun s'arrêta pour l'attendre ; il ne tarda pas à se présenter, suivi de ses principaux officiers, et fut se placer sur une hauteur d'où l'on pouvait facilement apercevoir le camp des Russes. Napoléon ayant long-temps observé cette position, examina attentivement tous les lieux circonvoisins, et, d'un air satisfait, se mit à fredonner quelques paroles insignifiantes ; puis il s'entretint avec le vice-roi, et remontant à cheval, il partit au galop pour aller se concerter avec les autres chefs de corps d'armée qui devaient coopérer à l'attaque.

Pendant ce temps, le prince Eugène ordonna qu'on fit avancer les divisions Delzons et Broussier ; la garde italienne, laissée en arrière, fut mise en réserve. Ces deux divisions étaient à peine arrivées sur le plateau opposé à celui de l'ennemi, qu'une vive fusillade s'engagea sur notre droite, entre les tirailleurs de la division Gérard (troisième division, premier corps) et ceux de l'ennemi ; d'abord les nôtres s'avancèrent assez près du ravin qui séparait les deux armées ; mais des forces nombreuses les obligèrent à se retirer.

Les Russes, vers notre extrême droite, avaient une redoute située entre deux bois au-dessus du village de Chevarino, dont le feu meurtrier portait la consternation dans nos rangs. Ils l'avaient construite pour fortifier l'aîle gauche, qui était le

côté faible de leur camp retranché. Napoléon le comprit, et dès-lors il ne fut plus question que d'enlever cette redoute ; l'honneur en fut confié aux soldats de la division Compans (cinquième division, premier corps). Ces braves, formés en colonne d'attaque, marchèrent sur le village avec une intrépidité qui nous garantit le succès du reste de l'entreprise. Dans cet intervalle le prince Poniatowski manœuvra sur nôtre droite avec la cavalerie, pour tourner la position ; lorsqu'il fut à la hauteur convenable, la division Compans entoura la redoute, et parvint à la prendre après une heure de combat. L'ennemi étant revenu à la charge, fut complètement battu ; enfin, sur les dix heures du soir, il abandonna les bois voisins, et courut en désordre vers le grand plateau, rejoindre le centre de son armée.

La division Compans, en se rendant digne d'une si belle entreprise, acheta cet honneur par des pertes considérables. Environ mille de nos soldats payèrent de leur sang cette importante position, dont plus de la moitié restèrent morts dans les retranchemens qu'ils avaient glorieusement enlevés. Aussi, le lendemain, l'Empereur passant en revue le 61e régiment, qui avait le plus souffert, demanda au colonel ce qu'il avait fait d'un de ses bataillons : *Sire*, répondit-il, *il est dans la redoute.*

Cette affaire n'était que le prélude d'une grande bataille : avant de la commencer, Napoléon vou-

lait manœuvrer et tourner l'aîle gauche des Russes; mais ceux-ci, pour prévenir notre attaque, avaient mis tout le corps de Tutschkoff (troisième) et les milices de Moskou en embuscade derrière d'épaisses broussailles qui couvraient leur extrême gauche, tandis que les second, quatrième, cinquième et sixième corps ennemis, formaient en arrière deux lignes d'infanterie protégées par les redans qui liaient les bois à la grande redoute. Malgré ces obstacles, nos voltigeurs recommencèrent le combat avec un nouvel acharnement, et quoique le jour fût sur le point de finir, le feu de part et d'autre continuait avec une égale furie. En même-temps, plusieurs villages incendiés sur la droite répandirent au loin une affreuse clarté; les cris des combattans, le fer et la flamme que vomissaient cent bouches d'airain, portaient partout le ravage et la mort; les soldats de notre corps, rangés en bataille, recevaient, l'arme au bras, des coups meurtriers; et tous, sans s'ébranler, resserraient les rangs aussitôt qu'un boulet de canon enlevait quelques-uns de leurs camarades.

La nuit, en devenant plus sombre, ralentit la fusillade sans ralentir notre ardeur; car chacun, incertain des coups qu'il portait, pensa qu'il valait mieux réserver ses forces et ses munitions pour le lendemain. A peine eûmes-nous cessé de tirer, que les Russes, campés comme sur un amphithéâtre, allumèrent des feux nombreux. Leur

clarté resplendissante, et presque symétrique, donnait à cette colline un aspect enchanteur, et formait un grand contraste avec nos bivacs, où le soldat, privé de bois, reposait au milieu des ténèbres, n'entendant autour de lui que le gémissement des malheureux blessés.

Notre quartier-général s'établit à l'endroit même où la garde italienne était placée en réserve. Chacun, couché dans des broussailles, se reposait des fatigues de la journée, et dormait profondément, malgré un vent impétueux et une pluie très-froide. Vers minuit, je fus réveillé pour me rendre auprès de notre chef d'état-major, qui me prévint que l'Empereur voulait avoir le plan du terrain où nous étions campés; je le remis au vice-roi, et sur-le-champ il l'expédia à Napoléon. Dès la pointe du jour (6 septembre), le prince m'ordonna de rectifier ce même plan, en parcourant toute la ligne, et en cherchant à me rapprocher de l'ennemi autant que possible, afin de découvrir les accidens du terrain sur lequel il était retranché, et surtout de bien observer s'il n'y avait pas des batteries masquées, ou des ravins qui nous fussent inconnus (1).

D'après ces instructions, j'allai en avant, et je reconnus que le camp des Russes était situé der-

(1) Le plan qui se trouve ici, a été gravé d'après celui dont le vice-roi fit usage le jour de la bataille.

rière la rivière de Kologha, sur plusieurs plateaux très-resserrés ; que sa gauche se trouvait fort affaiblie par la perte de la redoute que nous avions enlevée le jour précédent. Vis-à-vis nous dominait le village de Borodino, position extrêmement importante (1), protégée par le confluent que formait un petit ruisseau avec la Kologha. Sur le plateau, s'élevaient trois redoutes, éloignées d'environ quatre cents toises l'une de l'autre. La plus grande, qui était celle du milieu, était aussi la plus forte, et, la veille, avait fait feu contre nous ; les deux autres circonscrivaient chacune les ruines d'un hameau qu'on avait détruit pour y placer de l'artillerie. Celle construite à l'embranchement des deux routes de Mojaïsk, communiquait avec Borodino par trois ponts jetés sur la Kologha ; ainsi ce village et le petit ruisseau qui le séparait de nous, servaient

(1) Napoléon dit, dans le bulletin de la bataille de la Moskwa : *Le vice-roi, qui formait notre gauche, attaque et prend le village de Borodino, que l'ennemi ne pouvait défendre.* Le prince Kutusoff écrivait au contraire à l'Empereur Alexandre : *La position que j'ai choisie dans le village de Borodino, est une des meilleures que l'on puisse trouver dans un pays de plaine. Il serait à désirer que les Français voulussent m'attaquer dans cette position.* Nous l'attaquâmes effectivement, et elle fut si bien défendue, que le général Plausonne ainsi que le colonel d'artillerie Demay, officiers de notre corps, y furent tués dès le principe de l'action. Les Russes ont donné à cette sanglante journée le nom de *bataille de Borodino.*

à l'ennemi de première ligne. Tous ces ouvrages n'étaient qu'ébauchés, les fossés peu profonds, sans fraises ni palissades.

Sur notre extrême gauche, la cavalerie italienne avait franchi le ruisseau; mais Borodino, placé sur une hauteur, restait gardé par un corps nombreux de troupes ennemies. Tout ce terrain était sous le feu de leurs principales redoutes, et sous celui de plusieurs autres plus petites, masquées le long de la rivière. Quant à notre droite, on sait que nos succès de la veille nous avaient permis de nous approcher de l'extrême gauche de Kutusoff, et de faire avancer la majeure partie de nos troupes tout près du plateau où se trouvait sa grande redoute.

Nous passâmes le reste de la journée à bien reconnaître la position des Russes : le général Danthouard fit reconstruire des fortifications qui parurent avoir été placées trop en arrière; sur la gauche on construisit aussi des épaulemens propres à mettre des pièces en batterie. Enfin, tout était prêt pour en venir à une affaire décisive, lorsque, vers le soir, l'Empereur envoya aux chefs de corps une proclamation, avec l'ordre de ne la lire aux soldats que le lendemain, en supposant qu'on se battît. Car, quoique la position fût belle et forte, l'ennemi avait éludé si souvent la bataille, qu'il était à craindre qu'il ne fît encore comme il avait fait à Witepsk et à Valontina; mais ici la continuité

des marches et l'éloignement de nos réserves, avaient égalé les forces des deux partis (1) : d'ailleurs, une nécessité extrême obligeait les Moskowites de combattre, s'ils voulaient sauver leur capitale, dont nous n'étions qu'à vingt-six lieues de distance. La fatigue de nos soldats, l'épuisement de nos chevaux, semblaient promettre aux Russes une victoire facile. De notre côté on la croyait de même assurée, puisque nous nous trouvions dans une situation où il fallait absolument vaincre ou périr, et cette idée, dont nous étions tous convaincus, donnait à tous un tel courage, que, malgré la force de l'armée ennemie, malgré ses inexpugnables retranchemens, chacun regardait notre entrée à Moskou comme infaillible et prochaine.

Nos travaux, en nous accablant de lassitude, nous faisaient un besoin du sommeil; cependant il était parmi nous des hommes qui, passionnés pour la gloire, ne pouvaient prendre du repos qu'autant que leur exaltation les laissait tranquilles : ceux-là veillaient !..... Et dans l'ombre d'une nuit avancée, lorsque les feux presqu'éteints des soldats endormis faisaient encore rejaillir quelques rayons de clarté sur leurs armes rangées en faisceaux, ces hommes, accoutumés à méditer, réfléchissaient sur le merveilleux de notre expédition, sur les ré-

(1) Elles pouvaient s'élever de part et d'autre de 120,000 à 130,000 hommes.

sultats d'une bataille qui pouvait décider du sort de deux empires puissans. Ils comparaient aussi le silence de la nuit au tumulte du lendemain ; dans leur imagination, ils croyaient voir la mort planer sur tant de malheureux, mais une épaisse nuit, enveloppant nos destinées, ne leur permettait pas de prévoir qui d'entre nous en seraient les victimes. Eux-mêmes, un instant, songeaient à leurs parens, à leur patrie, à leurs amis; l'incertitude de les revoir les plongeait dans la mélancolie. Tout-à-coup, avant le jour, le bruit du tambour se fait entendre, les officiers crient aux armes, les soldats les saisisssent, et tous, rangés en bataille, n'attendent que le signal du combat. Alors les colonels se plaçant au milieu de leurs régimens, firent battre un ban, et chaque capitaine, entouré de sa compagnie, lut à haute voix la proclamation suivante :

« Soldats! voilà la bataille que vous avez tant » désirée! Désormais la victoire dépend de vous, » elle nous est nécessaire; elle nous donnera l'a- » bondance, de bons quartiers d'hiver, et un » prompt retour dans la patrie! Conduisez-vous » comme à Austerlitz, à Friedland, à Witepsk, » à Smolensk, et que la postérité la plus re- » culée cite avec orgueil votre conduite dans cette » journée; que l'on dise de vous : il était à cette » grande bataille sous les murs de Moskou ».

Chacun demeura pénétré des vérités que ren-

fermaient ces paroles énergiques, et l'on y répondit par des acclamations souvent réitérées. Les uns étaient excités par le désir d'acquérir de la gloire, les autres étaient flattés par l'espoir des récompenses, mais tous restèrent bien convaincus que l'impérieuse nécessité nous imposait la loi de vaincre ou de mourir. Au sentiment de sa propre conservation se joignent ensuite les idées de devoir, de valeur; à cette seule pensée, l'ame se ranime, s'agrandit, et chacun se figure que ce jour mémorable pourra le placer au rang de ces hommes privilégiés, nés pour exciter l'envie de leurs contemporains et l'admiration de la postérité.

Tel était l'esprit de l'armée, lorsqu'à travers un épais brouillard, nous vîmes sortir un soleil radieux, qui devait éclairer, pour la dernière fois, un si grand nombre d'entre nous: l'on raconte qu'à cette vue, Napoléon cria à ceux qui l'entouraient: *Voilà le soleil d'Austerlitz!* L'armée agréa cet heureux présage, et se sentit électrisée par ce glorieux souvenir.

Les grandes manœuvres que faisaient, sur notre extrême droite, les premier et cinquième corps, commandés par le prince d'Eckmühl, prouvèrent clairement qu'on voulait, avant d'engager le combat, tourner la forêt sur laquelle l'ennemi était appuyé; les armées étaient en présence, les canonniers à leurs pièces, et tous n'at-

tendaient pour agir que le signal convenu. Enfin, le 7 septembre, à six heures précises, un coup de canon tiré d'une des batteries qu'avait armées le général Sorbier, annonça que l'affaire était commencée (1) : cent vingt bouches à feu mises en position sur notre extrême droite répondent à ce signal. Le général Pernetti, avec une batterie de trente pièces, se met en tête de la division Compans, et, longeant les bois, tourne les retranchemens de l'ennemi. A six heures et demie, le général Compans fut blessé ; à sept, le prince d'Eckmühl ayant eu son cheval tué sous lui, on le crut mis hors de combat, et déjà le roi de Naples arrivait pour le remplacer.

Le duc d'Elchingen, ayant ce jour-là le corps des Westphaliens sous ses ordres, se mit en mouvement pour attaquer le centre de l'armée russe. Aussitôt que les Polonais eurent été engagés, il marcha en colonnes d'attaque, le huitième corps, déployé sur la droite en deux lignes, et sous la protection de soixante pièces de canon, que le général Fouché avait mis en batterie la veille. La division Ledru, après avoir repoussé les tirailleurs russes, aborda la redoute de gauche, en même temps que les troupes de la division Compans ; si bien que le 24e léger, et le 57e y entrèrent pêle-mêle. L'ennemi voulait la reprendre,

(1) Voyez le plan du champ de bataille.

mais la division Marchand (vingt-cinquième), s'avança pour soutenir celle du général Ledru, et ses efforts, secondés par la cavalerie légère Wurtembergeoise, furent couronnés du plus heureux succès. Il était également appuyé par le corps du général Montbrun, qui chargeait vigoureusement les masses ennemies formées en carrés tout autour de la grande redoute; en arrière du centre et en réserve était la cavalerie du comte Latour-Maubourg.

En même temps la division Delzons marcha sur Borodino, auquel l'ennemi avait déjà mis le feu; nos soldats sur-le-champ franchirent le ruisseau et parvinrent au village, qu'ils enlevèrent à la baïonnette. On leur avait donné l'ordre de se borner à occuper la position; mais emportés par cette ardeur si naturelle aux Français, ils franchirent la rivière de Kologha, et s'emparèrent d'un des ponts qui joignait le village au plateau. C'est alors que le général Plausonne, voulant modérer le courage du 106e régiment, courut sur ce point pour l'empêcher d'avancer; là une balle l'atteignit au milieu du corps. En cette occasion, on ne saurait trop célébrer le dévouement du 92e, qui, voyant que le 106e s'était aventuré, traversa le pont de Borodino, et parvint à ramener ce régiment, qui, sans ce secours allait être enveloppé.

Tandis que l'adjudant commandant Boisse-

role nous assurait la conservation de Borodino, la division Broussier, traversant la Kologha au-dessous du plateau, parvint à se loger dans un ravin voisin de la grande redoute, d'où l'ennemi faisait un feu horrible. Ce jour-là, le vice-roi, outre le commandement de son corps, avait encore sous ses ordres les divisions Morand et Gérard (première et troisième du premier corps), ainsi que la cavalerie du général Grouchy. Vers les huit heures, la division Morand, qui était en bataille et formait l'extrême droite du quatrième corps, fut attaquée avec chaleur lorsqu'elle se préparait à marcher sur la redoute, mouvement qui devait être appuyé par celui de la division Gérard.

Le général Morand, en soutenant les efforts des lignes ennemies, détacha sur sa gauche le 30e régiment pour s'emparer de la redoute. Cette position, par un prodige de valeur, fut enlevée; alors nos batteries couronnent les hauteurs, et reprennent l'avantage que celles des Russes avaient eu pendant plus de deux heures. Les parapets, tournés contre nous lors de l'attaque, nous devinrent favorables; la bataille était perdue pour l'ennemi, qu'il ne la croyait que commencée. Partie de son artillerie est prise; le reste est évacué sur ses dernières lignes. Dans cette extrémité, le prince Kutusoff semble désespérer du sort de sa patrie, pour la sauver, et soutenir une

réputation acquise par un demi-siècle de services, il harangue les généraux, ranime les soldats, et renouvelle le combat, en attaquant avec toutes ses troupes les fortes positions qu'il venait de perdre. Trois cents de nos pièces de canon, placées sur ces hauteurs, foudroient ces masses, et leurs soldats vaincus viennent mourir au pied de ces remparts qu'ils avaient élevés, et qu'ils regardaient comme le boulevart de Moskou, ville sainte et sacrée !

Cependant le 30e régiment, assailli par cinq lignes d'infanterie, ne put se maintenir dans la redoute qu'il avait occupée; envain la troisième division, à peine rangée en bataille, accourut pour le secourir, il fallut céder devant des forces supérieures. Ainsi ce brave régiment, conduit par le général Bonnamy, ayant été cerné de toutes parts, fut contraint de se faire jour, et de revenir sans son chef rejoindre sa division, qui, toujours sur le plateau, soutenait, avec celle du général Gérard, les efforts multipliés des Russes.

Kutusoff, encouragé par le succès qu'il venait d'obtenir, avait fait avancer sa réserve pour tenter un dernier coup de fortune : la garde impériale en faisait partie. Avec tous ces secours réunis, il attaqua notre centre, sur lequel avait pivoté notre droite ; un moment nous craignîmes d'être enfoncés sur ce point, et de perdre la redoute enlevée l'avant-veille. En effet, les premiers ba-

taillons polonais, après de grands efforts de valeur, étaient parvenus à enlever d'assaut un mamelon qui dominait toute la plaine; mais quoique soutenus par d'autres bataillons, il leur fut impossible de résister à des forces infiniment supérieures. Repoussés de ce mamelon, ils se maintinrent dans un taillis; alors l'Empereur leur envoya l'ordre de tenir fortement, et de battre la position qu'ils avaient perdue avec des pièces de gros calibre. Pendant ce temps, le général Dufour, à la tête du 15e léger, défendait vaillamment les hauteurs qui se trouvaient en avant du village voisin d'une redoute, lorsque le général Friand, suivi du reste de sa division, étant accouru avec quatre-vingt pièces de canon, arrêta et écrasa les colonnes ennemies, qui se tinrent durant plus de deux heures serrées sous la mitraille, n'osant pas avancer, ne voulant pas reculer. Elles étaient dans cette incertitude, dont profita le roi de Naples pour leur arracher la victoire qu'elles avaient cru tenir; sur-le-champ il donne l'ordre à toute la cavalerie de se porter derrière les redoutes; le corps Latour-Maubourg, qui était en réserve, suivit aussi ce mouvement: le roi, après lui avoir fait dépasser un ravin, le fit charger sur les masses serrées des Russes et dans les escadrons de leurs cuirassiers. Ceux-ci, déconcertés par une manœuvre si hardie, reculent et se dispersent de tous côtés.

Le prince Eugène saisit cet instant décisif, et vole vers sa droite pour ordonner l'attaque simultanée de la grande redoute par les première, troisième et quatorzième divisions qui combattaient toujours. Les ayant fait ranger toutes trois en bataille, ces troupes s'avançèrent avec calme; elles approchaient même des retranchemens ennemis, lorsque toutes les pièces en batterie tirèrent à mitraille, et portèrent dans nos rangs le ravage et la consternation. Nos soldats furent d'abord ébranlés par cette fatale réception; Eugène, qui s'en aperçut, ranima leur courage, en rappelant à chacun des régimens la gloire dont il s'était couvert dans diverses circonstances, disant à l'un : *Conservez cette bravoure, qui vous a valu le titre d'invincibles;* aux autres : *Songez que votre réputation dépend de cette journée;* puis, se tournant vers le 9e de ligne, il s'écria avec émotion : *Braves soldats, souvenez-vous qu'à Wagram vous étiez avec moi, lorsque nous enfonçâmes le centre de l'ennemi.* Par ces paroles, mais encore plus par son exemple, il enflamma à tel point leur valeur, que de toute part ce fut un frémissement de joie, et tous marchant de nouveau sur la redoute, jurèrent, au nom de l'honneur et de la patrie, que ni les balles, ni les boulets, ni les blessures, ne les feraient reculer d'un pas. Le vice-roi, parcourant la ligne, ordonnait l'attaque avec sang-

froid, et la dirigeait lui-même en excitant la division Broussier, tandis que le général Nansouty, à la tête de la première division de grosse cavalerie du général Saint-Germain, chargeait vigoureusement ce qui se trouvait à droite de la redoute, et balayait la plaine jusqu'au ravin d'un village brûlé. La brigade des carabiniers, aux ordres des généraux Paultre et Chouard, marchait également en tête, enfonçant tout ce qui osait lui résister. Elle se couvrit de gloire, ainsi que les chasseurs du général Pajol.

Le général Montbrun, à la tête de sa cavalerie, venait de terminer ses glorieuses destinées, lorsqu'une brigade de cuirassiers (1), appartenant à ce même corps, reçut l'ordre de charger sur sa gauche tout ce qui se trouverait d'ennemis, et d'aborder la grande redoute qui prenait en flanc toute notre cavalerie. A l'instant cette brigade, commandée par le général Caulaincourt, s'élança sur la redoute, et offrit à nos regards étonnés un spectacle merveilleux (2); toute cette hauteur qui nous dominait, sembla ne plus former qu'une montagne de fer mouvante : l'éclat des armes, des casques et des cuirasses, frappés par les rayons du soleil, se mêlait à la flamme

(1) Voyez le plan du champ de bataille.

(2) Où se trouvait le 5e régiment, faisant partie de la division Wattier.

des canons, qui, de tous côtés, vomissant la mort, donnaient à la redoute la forme d'un volcan au milieu d'une armée.

L'infanterie ennemie, placée près de là, derrière un ravin, fit une décharge si terrible sur nos cuirassiers, qu'elle les obligea de se retirer ; sur-le-champ nos fantassins prennent leur place ; ils sont soutenus par le troisième corps de cavalerie, dont les régimens, commandés par les généraux Chastel, Thiery et Dommanget, sabrent et culbutent tout ce qui est devant eux ; les aides-de-camp Carbonel, Turenne et Grammont sont blessés à côté du comte Grouchy; lui-même également ne tarda pas à être atteint d'un éclat d'obus ; mais il oublia que son sang coulait en voyant que la redoute était à nous ! Nos troupes, en débordant les retranchemens, firent un horrible massacre des Russes, dont tous les efforts tendaient à nous empêcher de les reprendre.

Le vice-roi et son état-major, malgré le feu épouvantable de l'ennemi, restèrent à la tête de la division Broussier, suivie des 7e, 13e léger, 21e et 30e régimens, et courant sur la redoute, entrèrent par la gorge, et massacrèrent sur leurs pièces les canonniers qui les servaient. Kutusoff, consterné de cette attaque, fit avancer aussitôt les cuirassiers de la garde noble, pour tâcher de reprendre la position ; c'était ce qu'il avait de meilleur dans toute sa cavalerie. Aussi le choc

entre ces cuirassiers et les nôtres fut horrible, et l'on put juger de l'acharnement avec lequel on s'était battu, lorsque l'ennemi, en abandonnant le champ de bataille, le laissa couvert de morts appartenant aux deux partis. C'est au milieu de cette affreuse mêlée, glorieuse à jamais pour l'état-major du quatrième corps, que fut blessé le jeune Saint-Marcelin de Fontanes : il entra un des premiers dans la redoute, et reçut au-dessus de la nuque un grand coup de sabre ; cette blessure lui valut la décoration, récompense pour lui d'autant plus flatteuse, qu'il avait su l'obtenir sur le champ de bataille, et dans un âge où l'on ne fait qu'entrevoir l'espérance de la mériter un jour.

L'intérieur de la redoute présentait un effrayant tableau ; les cadavres étaient entassés les uns sur les autres, et parmi eux beaucoup de blessés, dont les cris ne pouvaient être entendus ; on voyait des armes de toute espèce éparpillées par terre ; les parapets à moitié détruits avaient tous leurs créneaux rasés, et l'on ne distinguait plus les embrâsures qu'aux canons, mais la plupart des pieces étaient renversées et détachées de leurs affûts brisés. Dans ce désordre extrême, je remarquai le cadavre d'un canonnier russe, qui, sur sa boutonnière, avait trois décorations : ce brave semblait respirer encore ; d'une main, il tenait le tronçon d'une épée, et de l'autre ser-

rait étroitement la pièce de canon qu'il avait si bien servie.

Les soldats ennemis chargés de défendre la redoute périrent plutôt que de se rendre; il en aurait été de même du général qui la commandait, si sa valeur ne lui eût sauvé la vie. Ce respectable militaire avait promis de mourir à son poste, il voulait tenir parole; resté seul de tous les siens, il se précipita au-devant de nous pour recevoir la mort; on allait l'égorger, si l'honneur de faire un tel prisonnier n'avait arrêté la cruauté des soldats. Amené devant le vice-roi, il en fut reçu avec bonté. Ce prince voulant honorer la vertu malheureuse, le remit entre les mains du colonel Asselin, pour le conduire auprès de l'Empereur, qui, durant cette journée mémorable, était resté constamment derrière le centre, attendant avec impatience le résultat du violent combat que le premier corps et les Polonais soutenaient sur notre extrême droite. Le prince d'Eckmühl en tournant les Russes sur ce point, facilita au duc d'Elchingen les attaques sanglantes et réitérées que faisait le troisième corps pour enfoncer le centre de l'ennemi. Bagration, sur sa gauche, soutint nos efforts avec opiniâtreté: et, renforcé par les divisions de grenadiers de Strogonoff et de Woronsow, fit éprouver d'abord des échecs aux Polonais; mais lorsque nos progrès vers le centre eurent été décidés, le prince Poniatowski or-

donna une nouvelle attaque sur le mamelon, dont il avait été chassé ; secondé par la cavalerie du général Sébastiani, elle eut un plein succès. Ensuite le duc d'Elchingen ayant fortement appuyé notre droite par les Westphaliens, facilita les moyens non-seulement de reprendre l'offensive, que nous avions momentanément perdue de ce côté, mais encore de faire échouer tous les efforts que l'ennemi fit pour reprendre les positions. Enfin ce maréchal, liant la division Ledru avec celle des généraux Morand et Gérard, agissait en même temps que le prince Eugène, et après avoir débordé la gauche des lignes russes, il fit marcher devant lui de nombreuses batteries qui portèrent l'épouvante dans les rangs ennemis : tant de bravoure et d'intrépidité nous assurèrent enfin le champ de bataille, et par la suite valurent au duc d'Elchingen un titre glorieux qui rattache son nom à l'une de nos plus mémorables victoires.

L'attention du vice-roi était toute entière sur son centre, lorsqu'il fut rappelé à sa gauche par un grand mouvement de cavalerie que l'ennemi dirigeait de ce côté. Le général Delzons, qui, dès le matin, avait été menacé par cette cavalerie, forma sa première brigade en carré (1) sur la gauche de Borodino; plusieurs fois il s'é-

(1) Voyez le plan du champ de bataille.

tait vu sur le point d'être attaqué, mais l'ennemi voyant qu'il ne pouvait l'entamer, se porta sur notre extrême gauche, et vint charger brusquement notre cavalerie légere, commandée par le comte Ornano, qu'il mit un instant en désordre; de là il se porta sur les Croates, qui le repoussèrent par un feu de bataillon. Le prince qui se trouvait non loin de là, se mit au milieu d'un carré formé par le 84e (1), que commandait le colonel Pégot : il se préparait à le faire mouvoir, lorsque les kosaques furent à leur tour ramenés, et prenant la fuite, dégagèrent notre gauche; dès-lors, tout rentra dans le plus grand ordre.

Cependant le vice-roi parcourait la ligne sur toutes les directions, exhortant les généraux et colonels à bien faire leur devoir; leur rappelant que de cette journée devait dépendre la gloire du nom français; allant auprès de chaque batterie, il faisait avancer les pièces à mesure qu'il voyait plier les Russes, et bravant tous les dangers, désignait aux canonniers l'endroit où ils devaient tirer. En visitant ainsi tous ces postes périlleux,

(1) C'est ce même régiment qui, dans la campagne de 1809, étant au siége de Gratz, en Styrie, soutint pendant plusieurs heures, un combat acharné contre vingt mille hommes, commandés par le général comte Giulay. Pour célébrer ce beau fait d'armes, Napoléon voulu que ce régiment portât sur son drapeau cette honorable devise : *Un contre dix.*

depuis le commencement de la bataille, son aide-de-camp Maurice Méjan reçut une blessure à la cuisse; lui-même, ainsi que le général Giflenga et l'écuyer Bellisomi, eurent des chevaux tués sous eux. Ce prince s'étant placé sur le parapet de la grande redoute, avec ses officiers, remarquait, des embrâsures, les manœuvres de l'ennemi, ne donnant nulle attention aux boulets, qui de tous côtés passaient auprès de lui. Parmi les personnes de sa suite était le colonel de Bourmont, dont le grand mérite peut seul égaler la rare modestie. Ce colonel, comme plusieurs autres officiers, avait mis pied à terre, et s'appuyait sur l'encolure de son cheval, lorsque le général Guilleminot, ayant laissé tomber un papier, le colonel se baissa pour le ramasser : ce mouvement lui sauva la vie, car au même instant un boulet de canon traversa le poitrail de son cheval.

Quoiqu'on se fût emparé de deux redoutes, néanmoins l'ennemi en avait encore une troisième, située sur un autre plateau, séparé par un ravin; c'est de là, qu'établissant des batteries bien servies, il faisait un feu terrible sur nos régimens, dont les uns étaient dans des sentiers couverts, d'autres derrière des retranchemens. Durant plusieurs heures nous restâmes dans cette inaction, bien persuadés que Kutusoff battait en retraite; l'artillerie seule vomissait, sur tous les points, la flamme

et la mort : c'est alors que fut tué d'un coup de biscayen le général Huard, commandant la deuxième brigade de la treizième division : compagnon d'armes du général Plausonne, ils périrent le même jour ; unis pendant leur vie, on ne voulut pas les séparer après leur mort, et tous deux furent enterrés sur le champ de bataille témoin de leur valeur.

Depuis plus de dix heures, on soutenait avec intrépidité les attaques de l'ennemi ; et quoique l'action ne fût point encore terminée, il n'y avait presque pas de division qui n'eût à s'affliger de la mort d'un ou de plusieurs de ses chefs. Je m'écarterais de mon sujet si je voulais faire connaître les titres à la gloire de chacun des généraux qui paya de son sang le succès de cette sanglante journée ; mais il en est qui, par leur réputation, appartiennent à l'histoire ; l'intérêt qu'inspirent les braves, nous oblige, après s'être occupé d'eux pendant leur vie, à transmettre à la postérité les circonstances de leur mort. Parmi ceux-là, je citerai le général Auguste Caulaincourt, qui fut tué en entrant dans la grande redoute, à la tête du 5e de cuirassiers ; moissonné à la fleur de son âge, il avait assisté à plus de batailles qu'il n'avait d'années. A la valeur du guerrier, il unissait l'urbanité de l'homme du monde, et brillait de toutes les rares qualités d'un véritable chevalier français. Outre les généraux Plausonne et Huard, dont j'ai déjà parlé,

nous eûmes encore à regretter les généraux de brigade Compere, Marion, Romœuf et Lanabere, ainsi que le général comte de Lepel, aide-de-camp du roi de Westphalie. N'oublions pas surtout de donner aux mânes de l'intrépide Montbrun le juste tribut d'éloges que lui mérita son courage. Dès long-temps son audace et sa bravoure nous faisaient pressentir qu'un tel guerrier devait infailliblement périr sur un champ de bataille; digne successeur du général Lasalle, il mourut comme lui, et comme lui fut l'honneur de notre cavalerie légère. Le nombre des généraux blessés s'élevait jusqu'à trente, parmi lesquels étaient les chefs de corps Grouchy, Nansouty, Latour-Maubourg, et les généraux de division Friant, Rapp, Compans, Dessaix, etc. Les Russes, de leur côté, eurent environ quarante mille hommes hors de combat, et cinquante généraux tués ou blessés: parmi ces derniers, on distinguait les princes Bagration (1) et Charles de Mecklenbourg, et les généraux Tutschkoff (2), Rajewski, Gortschakoff, Kanovitzen, Kretoff, Woronsow, Krapowitski, Boehmetieff Ier et II.

Quoique la victoire fût à nous, le canon ne cessait de tirer avec violence, et frappait continuellement de nouvelles victimes. Le vice-roi, toujours

(1) Il mourut peu de jours après.

(2) Commandant le quatrième corps russe.

infatigable, et méprisant le danger, parcourait le champ de bataille à travers une pluie de mitraille et de boulets; ce feu ne se ralentissait point, et sur le soir il était encore tellement animé qu'on se vit forcé de faire mettre genou en terre à la légion de la Vistule, commandée par le général Claparède, postée derrière la grande redoute. Nous restâmes plus d'une heure dans cette pénible position, lorsque le prince de Neufchatel étant arrivé, eut un entretien avec le vice-roi qui se prolongea jusque vers la nuit: leur conférence étant terminée, le prince Eugène expédia différens ordres à ses divisions, et fit cesser le feu. Alors l'ennemi fut plus tranquille, il ne tira plus que quelques coups par intervalle, et le silence de sa dernière redoute nous donna la certitude qu'il se retirait par la route de Mojaïsk.

Le temps, qui avait été magnifique durant la journée, vers la nuit devint froid et humide; l'armée campa sur le champ de bataille, et se logea en partie dans les redoutes qu'elle avait si glorieusement enlevées. Ce bivac fut cruel; hommes et chevaux n'avaient rien à manger, et le manque de bois nous faisait éprouver toute la rigueur d'une nuit pluvieuse et glaciale (1).

Le lendemain (8 septembre), de très-bonne

(1) *Au mois de septembre, il fait aussi froid ici qu'en décembre en Moravie* (18e bulletin).

heure, nous eûmes la certitude que ce qu'on avait prédit la veille était effectivement arrivé : l'ennemi voyant l'audace avec laquelle nous lui avions enlevé ses redoutes, désespéra de sa position, et pendant la nuit se décida à l'évacuer. C'est alors qu'en parcourant le plateau sur lequel on avait combattu, nous pûmes juger de l'immensité des pertes qu'avaient faites les Russes ; sur une étendue d'environ une lieue carrée, la terre était couverte de morts ou de blessés ; on voyait même des endroits où des éclats d'obus, en brisant une pièce, avaient renversé à la fois les hommes et les chevaux. De pareils coups, souvent répétés, firent un tel ravage, qu'on voyait sur cette plaine des montagnes de cadavres ; le peu d'espace où il n'y en avait pas, était rempli par des débris d'armes, de lances, de casques ou de cuirasses, ou bien par des biscayens aussi nombreux que des grêlons après un violent orage. Le plus effrayant à voir était l'intérieur des ravins : presque tous les blessés, par un instinct naturel, s'y étaient traînés afin d'éviter de nouveaux coups ; c'est là que ces malheureux, entassés l'un sur l'autre, privés de secours et nageant dans leur sang, poussaient des gémissemens horribles ; invoquant à grand cris la mort, ils nous la demandaient pour mettre un terme à leur affreux supplice. Les ambulances étant insuffisantes, notre stérile pitié se bornait à déplorer des maux inséparables d'une guerre si atroce.



PLAN
du Champ de Bataille
DE LA MOSKWA
(le 7 Septembre 1812.)
1 Redoute Russe enlevée le 5 Septembre.
2 Grande Redoute Russe de 20 Pieces de Canons.
3 Redoute que les Russes conserverent pendant la bataille.
4 12 Pieces en batterie masquée.
5 Redoutes pour couvrir Mojaïsk, et la droite de la position.
6 Bivac du Prince Kutusoff.
7 Redoutes construites par le 4e. Corps.
8 Escadron Russe en Observation.
9 Troupes Françaises en Observation.
Signes pour les troupes Françoises et Russes
Cavalerie. Infanterie.
Troupes Françaises.
Cavalerie. Infanterie.
Troupes Russes.
Dessiné sur les lieux par l'Auteur le 5 et 6 Septembre 1812.
Echelle de 2500 Metres.
1000 1500 2000 2500 Metres.
F. P. Michel Sculp.
N
S
E
O
Route de Mojaïsk
Réserve venant de Mojaïsk
Camps de Cavalerie
Réserve de Cavalerie
Lignes Russes
Semenskoe
Corps des Polonais reuni a celui du Prince d'Eckmuhl
Corps du Duc d'Elchingen et des Westphaliens
Corps Montbrun Latour Maubourg et Nansouty
Réserve de Cavalerie
Kologha R.
Maloë
Novoë
Staroë
LA MOSKWA
Cosaques
Corps du Prince Vice Roi
Artillerie de la Garde Italienne
Borodino
Divon Broussier
Corps du Prince Vice-Roi
Divons Morand et Gerard
Corps Grouchy
Garde Royale en Position
Bivac de l'Empereur pendant la bataille
Poste de la Jeune Garde
Kologha R.
Moulin
Grande Route de Mojaïsk à Smolensk
Cavalerie de la Garde Italienne
Infanterie de la Garde Italienne en Réserve
Bivac du Vice-Roi dans la nuit du 6 au 7
Ambulance du 4e. Corps
Garde Impériale en Réserve
Vieille Route
Bivac du Vice Roi dans la nuit du 4 au 5
Bivac de l'Empereur dans la nuit du 6 au 7.

Tandis que la cavalerie poursuivait l'ennemi, le vice-roi ordonna à ses ingénieurs de démolir la redoute; et comme on demeurait toujours campé sur le champ de bataille, on présuma que nous y passerions la nuit, le prince avait même ordonné à sa maison de s'établir dans l'église de Borodino, unique bâtiment échappé à la destruction générale; mais elle était remplie de blessés que les chirurgiens s'occupaient à amputer. Ses équipages voulurent alors se loger dans un village voisin, situé sur la rive gauche de la Kologha; ils étaient sur le point d'entrer dans le château, lorsque quelques partis de kosaques les obligèrent à revenir précipitamment.

Sur ces entrefaites, le vice-roi ayant appris que la quinzième division, de retour de Witepsk, était enfin réunie à son corps d'armée, reçut l'ordre de se porter en avant. Arrivés au village au-dessus duquel était la redoute abandonnée par l'ennemi, nous laissâmes à droite la grande route de Mojaïsk, que suivirent les corps du centre, et longeâmes la Kologha. Dans cette marche, nous nous convainquîmes de l'impossibilité qu'il y aurait eu, la veille, de tourner de ce côté la position des Russes; non-seulement ils avaient vers ce point des camps de réserve, mais encore plusieurs redoutes masquées le long de la rivière; à demi-lieue en deçà du village de Krasnoé, nous en trouvâmes encore quatre grandes de forme carrée qui cou-

vraient Mojaïsk et l'extrême droite du camp retranché de Borodino.

En quittant le champ de bataille, nous y laissâmes, pour le garder, un détachement formé de tous les soldats isolés qu'on put ramasser, et dont on donna le commandement au colonel de Bourmont. Cette ingrate mission fut remplie avec zèle par cet officier, qui, après avoir fait détruire les travaux de l'ennemi, revint quelques jours après nous rejoindre. Durant ce temps il vécut au milieu des morts et des mourans, avec l'obligation d'aller chercher des vivres à plus de cinq lieues aux environs.

Le château de Krasnoé, ainsi que le village de ce nom, où notre corps s'arrêta, étaient situés auprès de la Moskwa. Le jour suivant (9 septembre), nous traversâmes cette rivière, et par sa rive gauche, feignîmes de vouloir marcher sur Mojaïsk; mais le vice-roi et son escorte s'avancèrent seulement jusqu'aux faubourgs; de là nous vîmes brûler quelques bâtimens de cette malheureuse ville, dont tous les habitans s'étaient enfuis; nos dragons, en parcourant les maisons placées en deçà de la rivière, ramassèrent des prisonniers. Plusieurs batteries établies sur une hauteur située derrière Mojaïsk, nous prouvèrent que nous en étions les maîtres. On nous apprit effectivement que Napoléon s'en était emparé à la suite d'un combat glorieux, et que l'ennemi, en saccageant

la ville ne l'avait abandonnée qu'après l'avoir bien défendue, laissant les places et les rues remplies de morts et de blessés.

Notre état-major observait les environs de Mojaïsk, tandis que les troupes prenant à gauche, suivirent la grande route à travers les bois : en débouchant, nous vîmes un assez bon village ; plus loin, nous en trouvâmes un autre plus grand, appelé Védenskoé, séjour enchanteur, où était un château dont l'ameublement répondait à la beauté de l'extérieur ; mais dans l'instant tout fut bouleversé, et l'on ne profita de rien, si ce n'est de quelques milliers de bouteilles de vin dont s'emparèrent les soldats.

En poursuivant notre route au milieu des broussailles, on arriva à un gros village appelé Vrouinkovo, où l'on nous dit que devait s'arrêter le quartier-général. En y entrant, nous aperçûmes plus loin, sur une hauteur, de jolies maisons, et quatre clochers construits symétriquement. On allait s'établir dans ce village où semblait régner l'abondance, si l'on n'eût annoncé que notre corps devait se diriger vers la ville dont on apercevait distinctement les clochers, et qu'on appelait Rouza. En sortant de Vrouinkovo, on voyait quantité de paysans, ayant avec eux des voitures attelées et chargées de tout ce qu'ils pouvaient avoir de plus précieux. Un spectacle aussi nouveau excitait notre étonnement ; m'étant in-

formé auprès du colonel Asselin pourquoi ces paysans se trouvaient ainsi réunis, voici ce qu'il me répondit :

« A mesure que nos armées se sont avancées » dans l'intérieur de la Russie, l'empereur Alexan- » dre, pour seconder les intentions de la noblesse, » a voulu, à l'imitation de l'Espagne, faire de » cette guerre une guerre nationale. D'après ce » système, les nobles et les prêtres des villages, » ont, par leur argent et leurs discours, engagé » les paysans qui étaient sous leur dépendance à se » soulever contre nous. De tous les districts qui » ont adhéré à ce projet de défense, celui de Rouza » s'est montré le plus ardent à l'exécuter. La po- » pulation entière, animée par le seigneur, qui » était le chef de l'insurrection, s'était organisée » militairement, et se disposait à joindre l'ar- » mée russe aussitôt qu'elle en recevrait l'ordre.

» Comme Rouza se trouve à cinq ou six lieues » de la grande route, les habitans avaient conçu » l'espoir que nous ne passerions point dans leur » ville; dans cette persuasion ils vivaient tran- » quilles. Quelle a été leur surprise, ou plutôt » leur terreur, reprit le colonel Asselin, lorsque, » envoyé par le prince, je me suis présenté » devant Rouza avec une douzaine de chasseurs » bavarois; vous eussiez vu alors tous les paysans » épouvantés sortir de leurs maisons, atteler » leurs chevaux aux mêmes voitures que vous

» voyez, et, les chassant devant eux, s'enfuir » avec précipitation.

» Cependant les hommes qui avaient été dési- » gnés pour faire partie de l'insurrection, s'étant » réunis à la voix de leur seigneur, armés de » pieux, de lances ou de faux, se rassemblèrent » sur la place, et dans l'instant s'avancèrent vers » nous ; mais cette populace timide ne put résister » à quelques soldats accoutumés à combattre, elle » prit aussitôt la fuite. Le seigneur seul montra » plus de fermeté ; il nous attendit sur la place, » et, armé d'un poignard, il menaçait tous ceux » qui le sommaient de se rendre. *Comment pour- » rai-je survivre au déshonneur de ma patrie ?* » s'écriait-t-il en écumant de rage ; *nous n'avons » plus d'autels, notre empire est flétri ! Arrachez- » moi la vie, elle m'est odieuse*..... On voulut le » calmer, et chercher à lui enlever son poignard ; » mais, devenu plus furieux, il en frappa plu- » sieurs de nos soldats, qui, n'écoutant alors que » la vengeance, le percèrent de leurs bayonnettes.

» Cette action était à peine terminée, que notre » avant-garde entra dans Rouza. Sur mon récit, » continua le colonel, elle courut sur-le-champ à » la poursuite des paysans qui s'étaient sauvés avec » tous leurs effets et leurs bestiaux ; on ne tarda » pas à les rejoindre, et ceux que vous voyez ici » font partie des fuyards ; mais entrez dans la ville, » ajouta-t-il, et vous en verrez bien davantage. »

A mesure que nous approchions, on rencontrait quantité de petites voitures ramenées par des cavaliers ; un spectacle bien touchant était de les voir chargées d'enfans et de vieillards infirmes ; le cœur était navré de douleur en pensant que bientôt on allait se partager ces charrettes et ces chevaux, qui faisaient toute la fortune de ces familles désolées.

. Nous entrâmes enfin dans Rouza, et continuâmes à voir, jusqu'au milieu de la place, une foule de soldats qui pillaient les maisons, sans écouter les cris de ceux à qui elles appartenaient, ni les larmes d'une mère qui, pour attendrir les vainqueurs, montrait ses enfans à genoux ; les mains jointes et le visage en pleurs, ces innocentes créatures demandaient seulement qu'on leur laissât la vie. Cette ardeur du pillage était légitime pour quelques-uns qui, mourant de faim, ne cherchaient qu'à se procurer des alimens ; mais beaucoup d'autres, sous ce prétexte, saccageaient tout, et dérobaient jusques aux hardes dont se couvraient les femmes et les enfans.

Le vice-roi, arrivé depuis quelques heures à Rouza, avec son état-major seulement, avait laissé, entre la ville et Vrouinkovo, les divisions d'infanterie, ainsi que la garde royale qui, ce jour-là, campait en arrière de nous. Chacun, enchanté de se trouver dans un bourg aussi agréable que Rouza, se livrait à la sécurité, ou plutôt au désordre qu'engendre l'abondance après de longues priva-

tions, lorsque tout-à-coup quelques chevau-légers bavarois, envoyés en reconnaissance, revinrent bride abattue nous annoncer que les kosaques, marchant par escadrons, s'avançaient vers la ville. Qu'on juge de la sensation que produisit cette nouvelle; la tranquillité dont nous jouissions, opposée à l'imminence du danger, fut pour nous un passage subit de la joie à la plus vive inquiétude. *Les kosaques sont ici!* s'écriait-on. *Les voilà qui arrivent!* racontait un autre tout effaré. *Qu'avons-nous à leur opposer?* se demandait-on les uns aux autres. *Rien, si ce n'est quelques misérables soldats venus ici pour piller les paysans......* Cependant c'était là notre unique ressource. Aussitôt on les rassembla sur la place, et il ne s'en trouva guère qu'une soixantaine, dont la moitié était sans armes.

Le vice-roi, instruit de ce qui causait cette alerte, monte à cheval, et ordonne à ses officiers de le suivre. Mais quelle fut notre surprise quand, au lieu de trouver plusieurs escadrons, nous n'aperçûmes qu'une douzaine de cavaliers, tellement éloignés qu'on pouvait à peine les distinguer. Les chasseurs bavarois que nous avions avec nous, s'avancèrent pour les reconnaître, et rapportèrent qu'effectivement c'était des kosaques. D'après leur petit nombre et leur marche timide, il était facile de voir qu'ils n'entreprendraient rien de bien dangereux.

Comme ces kosaques pouvaient avoir été détachés par un corps considérable, le prince jugea nécessaire de confirmer l'ordre déjà donné de faire avancer des troupes ; mais il le modifia, se bornant à ne faire venir que deux bataillons, au lieu de toute la treizième division qu'il avait d'abord demandée. Ces deux bataillons ayant campé en avant de Rouza, dissipèrent nos craintes. Alors chacun rentra tranquille dans ses logemens, où une table bien servie et des vins exquis nous firent oublier l'alarme survenue vers la fin du jour.

Le lendemain, nous demeurâmes à Rouza. Le vice-roi profita de ce repos pour faire rédiger par le général Guilleminot, son chef d'état-major, un rapport très-circonstancié de la fameuse journée du 7 septembre, où le quatrième corps s'était particulièrement distingué.

Tandis que les treizième et quatorzième divisions exposaient à l'Empereur les titres qu'elles avaient à sa bienveillance, la quinzième division, non moins éprouvée que les autres, mais privée de l'honneur de combattre à la bataille de la Moskwa, pouvait aussi revendiquer quelques récompenses en faveur des souffrances sans nombre qu'elle avait éprouvées durant son expédition sur Witepsk. Cette division, continuellement en marche dans des prairies fangeuses, des villages déserts ou saccagés, était toujours restée au bivac et sans vivres, faisant des courses pénibles pour

atteindre l'ennemi qui fuyait en la voyant. Durant près de vingt jours, elle ne fit que parcourir les campagnes que nous avions ravagées ; enfin, accablée par la disette, les fatigues et les maladies, cette malheureuse division, digne, ainsi que son chef, d'une meilleure destinée, ne put arriver vers Borodino que le lendemain de la bataille ; sa lassitude, et surtout ses grandes pertes, obligèrent le vice-roi à la laisser en réserve ; c'était la plus haute marque d'estime que le prince pût lui accorder, que de la confondre avec les braves de la garde royale, dont la plupart étaient sortis de cette division.

En partant de Rouza, il fut décidé qu'on garderait cette position, d'autant plus importante qu'il s'y trouvait encore des vivres en abondance, et qu'une espèce de château, placé sur un mamelon, entouré de larges fossés, pouvait servir de refuge à la garnison, et la mettre à l'abri d'un coup de main. Cet honorable commandement fut donné au capitaine Simonet de Maison-Neuve, et cette confiance ne fut point trompée, car, pendant tout le temps que dura sa mission, cet officier, actif et intelligent, se rendit aussi utile à l'armée par sa prévoyance que par la sagesse de ses dispositions.

LIVRE V.

MOSKOU.

Après la bataille de la Moskwa, notre armée triomphante marcha en trois colonnes sur la capitale de l'empire de Russie. Napoléon, impatient de s'en emparer, poursuivait l'ennemi par la grande route de Smolensk, avec son impétuosité accoutumée, tandis que le prince Poniatowski, à la tête du cinquième corps, prenant sur la droite, allait par celle de Kaluga. Le vice-roi, avec le quatrième corps, continua à flanquer la gauche, et par la route de Zwenighorod, se dirigeait sur Moskou, où toute l'armée devait se réunir.

On pouvait juger de la consternation qui régnait dans cette capitale, par la terreur que nous inspirions aux paysans. A peine fut-on informé de notre arrivée dans Rouza (9 septembre), et de la manière impitoyable avec laquelle nous avions traité la population, que tous les villages placés sur la route de Moskou furent à l'instant abandonnés. Partout nous portions l'épouvante, et beaucoup de ceux qui fuyaient, par une espèce de désespoir, brûlaient leurs maisons, leurs châteaux, les blés et les fourrages à peine recueillis. La plupart de ces malheureux, découragés par l'inutile

et fatale résistance de la milice de Rouza, jetaient par terre les piques dont on les avait armés, pour courir plus promptement se cacher, avec leurs femmes et leurs enfans, dans d'épaisses forêts éloignées de notre route.

On espérait cependant qu'aux approches de Moskou, la civilisation, qui énerve les ames, et surtout l'esprit de possession, si naturel aux habitans des grandes villes, aurait engagé les gens de la campagne à ne point quitter leurs demeures, convaincus que le pillage des soldats était provoqué par l'état d'abandon où nous trouvions les villages; mais les terres voisines de Moskou ne sont point réparties entre les particuliers de cette capitale; elles étaient la propriété des seigneurs, déclarés contre nous; et leurs paysans, aussi soumis, aussi esclaves que ceux du Dniéper et du Volga, obéissaient aux ordres de leurs maîtres, qui, sous peine de mort, leur avaient recommandé de fuir à notre approche, et d'enterrer ou de cacher dans les bois tout ce qui pouvait nous être utile.

Nous reconnûmes l'exécution de cette fatale mesure en entrant dans le village d'Apalchtchouïna; les maisons étaient désertes, le château abandonné; les meubles brisés et les provisions gaspillées, offraient l'image d'une désolation sans exemple; tous ces ravages nous montrèrent à quelles extrémités peut se porter un peuple, lorsqu'il est assez grand pour préférer son indépendance à ses richesses.

Auprès de Karinskoé, village situé à moitié chemin de Zwenighorod, où nous devions aller, on signala les kosaques. Selon leur coutume, ils ne tinrent point devant notre avant-garde, et se bornèrent à nous observer, en parcourant sur notre gauche une colline parallèle à la grande route. Du sommet de cette colline, et à travers des bouleaux épais, s'élevaient les murs grisâtres et les clochers d'une antique abbaye. Au pied du mont était la petite ville de Zwenighorod, construite au bord de la Moskwa. C'est sur ce point que les kosaques se réunirent, et, formant plusieurs groupes, tiraillèrent pendant quelque temps avec nos voltigeurs; peu-à-peu on les délogea des embuscades qu'ils avaient choisies, et nous campâmes autour de Zwenighorod.

L'abbaye, placée au-dessus de cette petite ville, domine le cours de la Moskwa. Ses murs crénelés, hauts de plus de vingt pieds, et larges de cinq à six, sont aux quatre coins flanqués de grosses tours ayant toutes des embrâsures. Cet édifice, construit au treizième ou quatorzième siècle, rappelle le temps où les Moskowites, pleins de vénération pour leurs prêtres, souffraient que l'autorité sacerdotale surpassât celle des nobles, et que le czar, dans les jours de cérémonie, marchât devant le patriarche de Moskou, en tenant la bride de son cheval; mais ces moines, si puissans et si redoutables avant Pierre Ier, furent ramenés à la simplicité des

apôtres, lorsque ce grand monarque, en fondant son empire, eut confisqué leurs biens et diminué leur nombre.

Pour se faire une idée des changemens qu'avait opéré cette réforme, il suffisait d'entrer dans l'abbaye de Zwenighorod. A la vue de ces hautes tours et de ces larges murailles, nous crûmes que l'intérieur renfermait des bâtimens spacieux et commodes, et qu'on trouverait chez ces religieux l'abondance accoutumée de toutes les abbayes richement dotées. Une porte en fer, fortement barricadée, nous confirma dans la persuasion où nous étions, que ce couvent possédait de grands approvisionnemens. On se disposait à en forcer l'entrée, quand un vieillard, dont la longue barbe était blanche comme sa robe, vint nous ouvrir. Aussitôt on lui demanda à nous conduire vers le supérieur du couvent. En entrant dans la cour nous fûmes bien surpris de voir que ce vaste édifice ne répondait point à la haute idée qu'on s'en était formée, et que le guide, au lieu de nous introduire dans les appartemens du supérieur, nous conduisit dans une petite chapelle où se trouvaient quatre religieux prosternés au pied d'un autel construit à la manière des Grecs. En approchant d'eux, ces vénérables vieillards embrassèrent nos genoux, nous suppliant, au nom du Dieu qu'ils adoraient, de faire respecter leur église et les tombeaux de quelques évêques dont ils étaient les fidèles gar-

diens. « A notre misère, firent-ils répondre par un » interprète, vous pouvez juger que nous n'avons » point de trésors cachés, et nos alimens sont si » grossiers, que beaucoup de vos soldats dédai- » gneraient d'en manger. Nous n'avons d'autres » biens que nos reliques et nos autels, veuillez les » respecter par déférence pour notre religion si » semblable à la vôtre. » On le leur promit, et cette assurance fut confirmée par l'arrivée du prince vice-roi, qui, en se logeant dans cette abbaye, préserva l'église et le couvent du pillage dont ils étaient menacés.

Pendant que cet asile, autrefois si tranquille, était en proie au tumulte inévitable dans de pareilles circonstances, j'aperçus un des pieux cénobites, qui, pour s'y dérober, allait se réfugier dans une cellule presque souterraine, et dont l'austère simplicité la mettait à l'abri de nos recherches. Ce religieux, sensible à mes bons procédés, voulut m'en récompenser en m'avouant qu'il parlait français, et qu'il aurait plaisir à s'entretenir avec moi. Touché de sa franchise, j'en profitai pour m'instruire, par sa conversation, de tout ce qui pouvait avoir rapport à l'esprit public et au caractère d'une nation dont nous avions conquis plus de deux cents cinquante lieues de pays sans pouvoir la connaître. Lorsque je lui parlai de Moskou, il me dit que c'était sa patrie, et je m'aperçus que de profonds soupirs interrompaient ses paroles. A sa

douleur muette, je compris qu'il gémissait sur les malheurs auxquels cette capitale allait être exposée. Je m'en affligeais avec lui; mais enfin, curieux de savoir par moi-même ce qui s'y passait au moment où nous étions sur le point d'y entrer, je me hasardai à lui en demander des nouvelles.

« Les Français ont envahi avec de grandes » forces le territoire de la Russie, me dit ce » vénérable religieux; ils viennent ravager notre » chère patrie, et s'avancent même vers cette » ville sainte, centre de l'empire et source de » notre prospérité; mais, ignorant nos mœurs » et notre caractère, ils croient que nous flé» chirons sous le joug, et que, forcés d'opter » entre nos foyers et notre indépendance, nous » irons, à l'imitation de tant d'autres, languir » dans leurs fers et renoncer à cet orgueil na» tional qui fait la puissance des peuples. Non, » Napoléon s'abuse : s'il eût été mieux instruit de » l'état physique et moral de l'Empire russe, il » n'aurait jamais dépassé les bords du Borys» thène. Trop éclairés pour supporter sa tyran» nie, nous ne sommes pas assez corrompus pour » préférer la servitude à la liberté. En vain es» père-t-il, par ses innombrables armées, nous ré» duire à demander la paix; il se trompe en» core, notre nation est une nation nomade, et » les grands de notre empire pouvant à volonté » faire émigrer des peuplades entières, ordon-

» neront à leurs paysans de fuir dans les déserts » pour se soustraire à l'invasion, et même, s'il » le faut, de saccager les villes et les campagnes, » plutôt que de les livrer à un véritable barbare, » dont la domination nous est bien plus cruelle » que la mort.

« Nous savons aussi, poursuivit-il, que Na- » poléon compte beaucoup sur les dissentions » qui, jadis, se sont élevées entre le monarque » et la noblesse; mais l'amour de la patrie étouffe » tous les anciens ressentimens : il se flatte en- » core de pouvoir armer la nation contre les » grands : vains efforts! Le peuple, par reli- » gion, est soumis à ses maîtres, et son esprit, » lorsqu'il est bien dirigé, est susceptible d'en- » fanter des prodiges; il ne croira point aux trom- » peuses promesses de celui qui brûle ses chau- » mières, égorge ses enfans, dévaste nos contrées » et renverse nos autels. D'ailleurs l'Europe en- » tière n'a-t-elle pas sous les yeux des exemples » frappans de sa perfidie? N'est-il pas le fléau » de l'Allemagne, dont il se dit le protecteur? » L'Espagne, pour avoir cru à sa sincère alliance, » est en proie aux plus vives douleurs! Le pon- » tife qui l'a couronné, et qui, de simple ci- » toyen en a fait le premier monarque du monde, » pour prix de ce brillant diadême, qu'a-t-il » reçu? une dure captivité! Et votre patrie, qui, » des excès démocratiques est passée volontaire-

» ment sous le joug du despotisme, quelle ré-
» compense retire-t-elle de sa soumission ? Sans
» cesse de nouveaux impôts pour salarier des cour-
» tisans, ou pour satisfaire au luxe d'une fa-
» mille insatiable de plaisirs. Outre cela, vous
» avez des proscriptions sans nombre, des exé-
» cutions secrètes ; on enchaîne même vos pen-
» sées ; des générations entières sont dévorées ;
» enfin vos mères aujourd'hui se voyent réduites
» à déplorer leur fécondité. Voilà, me dit ce
» respectable vieillard, la position où vous a placés
» votre tyran, tyran d'autant plus vain et d'au-
» tant plus odieux, qu'élevé dans une classe obs-
» cure, où il avait à peine un domestique pour
» le servir, il prétend aujourd'hui que l'univers
» entier soit à ses pieds, et que les rois même
» languissent dans son anti-chambre. Ah ! si je
» ne craignais de souiller la majesté du mo-
» narque que nous aimons comme il nous aime,
» je ferais le parallèle de votre Empereur avec
» le nôtre...... Mais une telle comparaison n'of-
» frirait qu'un contraste choquant, et ce serait
» toujours mettre en opposition le crime et la
» vertu ».

Frappé de l'énergie de ce religieux, dont la force d'esprit n'était point affaiblie par l'âge, je demeurai interdit, et en même temps charmé de sa sincérité. Touché de la confiance dont il m'honorait, je crus pouvoir m'ouvrir à lui, et retirer

de sa conversation des renseignemens utiles. « Puis-
» que vous venez de citer l'Empereur Alexandre,
» lui dis-je, apprenez-moi ce qu'il est devenu ?
» Depuis notre passage à Wilna, nous n'en avons
» plus entendu parler; si ce n'est à Witepsk, où
» Napoléon, dans une audience publique, a
» annoncé que ce monarque avait fini comme
» son père, ayant été victime à Wéliki-Luki,
» de la perfidie de ses courtisans ».

« Il faut avoir peu de grandeur d'âme, me ré-
» pondit le vieillard en souriant, pour faire de
» la mort d'un de ses ennemis un sujet de triomphe.
» Mais afin de vous prouver, ajouta-t-il, la faus-
» seté de cette nouvelle, et vous donner à con-
» naître combien il règne dans ce moment criti-
» que d'union entre toutes les classes de citoyens,
» et d'amour pour notre souverain, je vais vous
» lire une lettre authentique qui m'a éte envoyée
» de Moskou quelques jours après qu'Alexandre,
» ayant quitté l'armée, arriva dans cette capitale ».
A ces mots, il me montra cette lettre, et à me-
sure qu'il la lisait, il en faisait la traduction.

Moskou, 27 juillet (1).

« Ce jour ajoutera un nouvel éclat à nos an-
» nales, et le souvenir en passera à la postérité la

(1) Cette lettre ayant été insérée dans les journaux français, on la reproduit ici telle qu'elle a été publié par le *Moniteur* du 4 octobre 1812.

» plus reculée, comme un témoignage éternel d'es-
» prit et de patriotisme, de fidélité et d'attachement
» à notre Empereur de la part de notre illustre
» noblesse et de toutes les autres conditions, D'a-
» près une notification publiée la veille, le corps
» de la noblesse et celui des marchands se ras-
» semblèrent à huit heures du matin, dans les
» salles du palais de la Slobode, pour y atten-
» dre l'arrivée de notre gracieux souverain. Quoi-
» que le but de ce rassemblement n'eût pas été
» annoncé d'avance, cependant chacun s'y rendit,
» rempli des sentimens qu'avait inspirés dans
» leurs cœurs l'appel du père de la patrie à ses
» enfans de la première capitale. Le silence qui
» régnait dans une assemblée aussi nombreuse
» annonçait clairement l'union et la disposition
» à tous les sacrifices; dès qu'on eût fait, en
» présence du gouverneur en chef de Moskou,
» lecture du manifeste de S. M. I., qui appelle
» tout le monde en général, et un chacun en
» particulier, à la défense de la patrie, contre
» un ennemi qui, *l'astuce dans le cœur et la*
» *séduction sur les lèvres, apporte des fers et*
» *des chaînes éternelles à la Russie*; l'illustre
» postérité des Pojarsky, animée du zèle le
» plus ardent, témoigna son empressement sans
» bornes à faire le sacrifice de ses biens, et
» même de sa vie; afin de le prouver, elle
» résolut de lever dans le gouvernement de

» Moskou, pour former une force armée inté-
» rieure, dix hommes sur cent, de les armer
» comme on le pourrait, et de leur fournir l'ha-
» billement et les vivres. Après quoi, le mani-
» feste fut pareillement lu dans l'assemblée des
» marchands; ce corps, animé du zèle général,
» décida qu'il serait prélevé sur tous ses mem-
» bres une somme proportionnée au capital de
» chacun d'eux, pour subvenir aux frais de l'ar-
» mement intérieur. Non contens de cela, la ma-
» jeure partie du même corps témoigna aussitôt
» le désir de faire encore des sacrifices particu-
» liers, et demanda la permission d'ouvrir à cet
» effet une souscription volontaire avant de se
» séparer. On y procéda sans délai, et en moins
» d'une heure, la somme souscrite passa un mil-
» lion et demi de roubles (1).

« Telle était la disposition des deux corps,
» quand S. M., après avoir assisté au service
» divin dans l'église du palais, se rendit auprès
» des nobles assemblés. L'Empereur, en pronon-
» çant une courte harangue, leur dit *qu'il re-*
» *gardait le zèle de la noblesse comme le plus*
» *ferme appui du trône; qu'elle s'était montrée*
» *dans tous les temps et dans toutes les oc-*
» *casions, le gardien et le fidèle défenseur*
» *de l'intégrité et de la gloire de la chère pa-*

(1) Environ six millions.

» *trie*. Ensuite il daigna leur donner un aperçu » de l'état des circonstances militaires, circons- » tances qui exigeaient des mesures extraordinaires » de défense. Instruit du résultat unanime de l'as- » semblée des deux corps, qui fournissent, ha- » billent et arment à leurs frais, quatre-vingt mille » hommes pour le gouvernement de Moskou (2), » l'Empereur accueillit cette nouvelle preuve de » dévouement à sa personne et d'amour pour la » patrie, avec les sentimens d'un père qui aime » ses enfans, et qui s'énorgueillit de leur cou- » rage ; dans la plénitude de l'attendrissement » de son cœur, il s'écria : *Je n'en attendais pas moins ; vous avez pleinement confirmé l'o- » pinion que j'avais de vous*.

« De là S. M. I. se rendit dans la salle où le » corps des marchands était rassemblé, et dès » qu'il fut instruit du zèle que ses membres avaient » montré, en formant la résolution de lever une » somme d'argent sur tout le corps, l'Empereur » leur en témoigna son contentement en termes » inspirés par la sagesse elle-même, termes qui » furent accompagnés des exclamations générales : » *Nous sommes prêts à sacrifier à notre père, » non-seulement notre fortune, mais encore » notre vie*. Voilà les paroles des descendans de

(2) La population de ce gouvernement n'était que de sept cent mille ames.

» l'immortel Minin. Le spectacle de cette ma-
» tinée demanderait la plume d'un nouveau Ta-
» cite, et le pinceau d'un second Apelles : spec-
» tacle qui offrait pour tableau le monarque, le
» père de la patrie, radieux de bonté, recevant
» de ses enfans, serrés autour de lui, les sacri-
» fices qu'ils viennent faire sur l'autel de la
» patrie.

« Puisse tout cela venir à la connaissance de
» notre ennemi! de cet homme orgueilleux qui
» se joue du sort de ses sujets : puisse-t-il l'ap-
» prendre et frémir! Nous marchons tous contre
» lui ; nous sommes guidés par la religion, par
» un amour fidèle pour notre souverain et notre
» patrie. Nous périrons tous ensemble, ou nous
« serons victorieux ».

Après la lecture de cette lettre, le respectable ecclésiastique m'annonça que l'archimandrite Platon, métropolitain de Moskou, quoique dans un âge avancé et languissant, veillait encore en esprit et dans la prière, pour le salut du souverain et de l'Empire, et qu'il venait d'envoyer à S. M. I. la précieuse image de saint Serge, évêque dc Radouègue. Le Monarque, ajouta-t-il, en acceptant cette relique sacrée, en a fait don à la force armée de Moskou, espérant qu'elle serait garantie par la protection de ce saint, dont la bénédiction, prépara jadis le victorieux *Dmitri Douskoï* au combat contre le cruel *Mamaï.*

Voici la lettre de son éminence Platon, datée de l'abbaye de Troïtsa (1), 26 juillet :

» La ville de Moskou, la première capitale de » l'Empire de la nouvelle Jérusalem, reçoit son » Christ comme une mère dans les bras de ses » fils zélés, et, à travers le brouillard qui s'é- » lève, prévoyant la gloire brillante de sa puis- » sance, elle chante dans ses transports : Hosanna » béni soit celui qui arrive! Que l'arrogant, l'ef- » fronté Goliath apporte, des limites de la France, » l'effroi mortel aux confins de la Russie! La pa- » cifique religion, cette fronde du David russe, » abattra soudain la tête de son sanguinaire or- » gueil. Cette image de saint Serge, antique » défenseur du bonheur de notre patrie, est of- » ferte à Votre Majesté impériale ».

Surpris d'une coutume si éloignée des nôtres, je demandai s'il était bien vrai que l'Empereur Alexandre eût donné cette bannière à ses soldats. « J'en suis si certain, ajouta le cénobite, qu'en douter serait un sacrilége; les nouvelles de » Moskou nous ont annoncé que l'évêque Au- » gustin, vicaire de cette capitale, ayant réuni (1) » toutes les troupes qui se trouvaient dans la » ville, chanta un *Te Deum*, et, en leur re- » mettant l'image de saint Serge, prononça un

(1) Distante de Moskou d'environ quinze lieues.

(2) Samedi 18 août; ou 30 août, selon notre calendrier, qui, comme on sait, anticipe de douze jours sur celui des Russes.

» discours qui arracha des larmes à tous les au-
» diteurs. Nous-mêmes, ajouta-t-il, avons vu passer
» sous les murs de cette abbaye, les milices al-
» lant à la bataille de la Moskwa : pleines de vé-
» nération pour cet étendard sacré, elles mar-
» chaient au combat en vrais soldats chrétiens,
» dévoués à leur religion, à leur patrie et à leur
» prince. Ces sentimens étaient peints sur tous
» les visages : la joie céleste de combattre l'en-
» nemi brillait dans leurs yeux enflammés; cha-
» que guerrier, quoiqu'il ne fit qu'entrer au ser-
» vice, brûlant de la valeur des vieux soldats,
» témoignait une soumission illimitée à ses chefs,
» et observait la discipline, qui est le devoir et
» le signe certain d'un bon militaire. Le peuple
» des campagnes, en les voyant passer, implo-
» rait, du fond du cœur, la protection du ciel
» sur ces braves, sortant de l'ancienne capitale
« de la Russie, elle qui, avec ses seules forces,
» terrassa les insolens ennemis venus jadis, dans
» leur aveuglement, pour s'en emparer et la
» détruire.

« Hélas! la fortune n'a point favorisé leur cou-
» rage; vous les avez vaincus à Borodino, et de-
» puis ce jour la consternation est répandue dans
» toutes ces contrées; les routes sont couvertes
» de fugitifs qui vont chercher un asile sur les
» frontières de l'Asie; nous seuls sommes restés;
» mais vous devez juger quel a été notre effroi,

» lorsque hier, aux approches de la nuit, votre
» arrivée nous a été annoncée par le feu de vos
» bivacs qui couvraient les collines voisines, et
» surtout par l'incendie des villages, dont les
» flammes de toute part éclairaient l'horizon »,

Rempli d'étonnement sur les choses extraordinaires que m'avait contées ce bon vieillard, j'étais plein de respect pour une nation si grande dans ses malheurs, et je disais en moi-même : « Il est invincible le peuple qui, ferme dans sa
» morale, ne se laisse point abattre à la vue du
» danger, et qui fait dépendre son existence de
» la conservation de ses mœurs »!

Le lendemain nous quittâmes cette abbaye. En m'éloignant je jetai un regard en arrière, et vis les premiers rayons du soleil naissant colorer le sommet de ces hautes murailles construites pour être l'asile de la paix, et qui, après notre départ, devinrent un lieu de tumulte et de désordre. Je me livrais à ces pénibles pensées, et prenant la route parallèle à la Moskwa, je m'aperçus que devant Zweníghorod, on avait fait construire des ponts sur la rivière, sans doute dans l'intention de communiquer avec la Grande-Armée qui marchait sur Moskou par la rive opposée.

Nous avancions toujours, lorsque les kosaques parurent de nouveau, manœuvrant de la même manière que la veille. Au-dessous d'Aksinino,

ils voulurent un instant arrêter les chevau-légers bavarois, mais ayant eu quelques hommes blessés, ils s'enfuirent, et se retirèrent de l'autre côté de la rivière, que nous traversâmes au-dessous du village de Spaskoé; sur ce point la Moskowa étant peu profonde, les hommes et les chevaux la passèrent à gué facilement. Les kosaques, qui nous attendaient à l'entrée d'un bois, se dispersèrent, en voyant qu'on avait franchi la barrière qui les séparait de nous. De là on continua à marcher jusqu'aux maisons de la poste de Buzaïevo.

Le jour suivant (14 septembre), empressés d'arriver à Moskou, nous partîmes de bonne heure, et trouvâmes des villages déserts; vers notre gauche étaient, sur les bords de la Moskwa, plusieurs châteaux magnifiques que les Tartares saccageaient, pour nous priver des commodités que ces lieux pouvaient nous offrir; car la récolte, prête à être cueillie, avait été foulée ou mangée par les chevaux, et les meules de foin qui couvraient les campagnes étant livrées aux flammes, répandaient dans les airs une épaisse fumée. Enfin, arrivés auprès du village de Tschérepkova, du temps que notre cavalerie allait en avant, le vice-roi se porta sur une hauteur, placée à notre droite, et examina long-temps si l'on voyait la ville de Moskou, objet de tous nos vœux, puisqu'on la regardait comme la fin

de nos fatigues et le terme de notre expédition ; plusieurs collines la dérobaient encore à nos regards ; nous n'aperçûmes que des tourbillons de poussière, qui, parallèles à notre route, indiquaient la marche que suivait la Grande-Armée. Quelques coups de canon, tirés dans le lointain et à de longs intervalles, nous firent juger que nos troupes approchaient de Moskou sans éprouver beaucoup de résistance.

En descendant de cette hauteur, nous entendîmes des cris épouvantables : c'était plusieurs pulsks de kosaques sortis d'un bois voisin, et qui, en chargeant nos chasseurs avec leur manière accoutumée, voulaient arrêter notre avant-garde. Nos braves, loin d'être intimidés par cette attaque inattendue, reçurent avec courage les vains efforts que faisait une horde impuissante pour retarder notre entrée dans la capitale. Ces effôrts, d'une valeur désespérée, furent en effet les derniers, et les Russes, battus et dispersés, se virent contraints de fuir sous les murs du Kremlin, comme ils l'avaient fait sur les bords de la Kologha.

L'on distinguait de loin et à travers la poussière, de longues colonnes de cavalerie ennemie, marchant toutes sur Moskou, et toutes se retirant avec ordre derrière cette ville à mesure que nous en approchions. Ce mouvement de retraite dura toute la matinée. Pendant qu'on était occupé

à construire un pont pour traverser la Moskwa, l'état-major, vers les onze heures, s'établit sur une haute colline, d'où nous aperçûmes, par un temps superbe, un millier de clochers dorés et arrondis, qui, brillant des rayons du soleil, ressemblaient de loin à autant de globes lumineux. Il était de ces globes, qui, posés sur le sommet d'une colonne ou d'un obélisque, avaient la forme d'un aérostat suspendu dans les airs. Nous fûmes transportés d'étonnement à la vue d'un si beau coup-d'œil, devenu plus séduisant encore par le souvenir des tristes objets dont nous avions été témoins : aussi personne ne put concentrer sa joie, et par un mouvement spontané, nous criâmes tous *Moskou! Moskou!* A ce nom tant désiré, on courut en foule sur la colline, et chacun, en faisant des remarques de son côté, découvrait à tout moment des merveilles nouvelles. L'un admirait un magnifique château placé sur notre gauche, et dont l'architecture élégante nous rappelait celle des orientaux; un autre portait son attention sur un palais, sur un temple; mais tous étaient frappés du superbe tableau que présentait cette grande ville. Située au milieu d'une plaine fertile, on voit la Moskwa couler à travers de riantes prairies; après avoir fécondé les campagnes, cette rivière passe au milieu de la capitale, et sépare un groupe immense de maisons en bois, en

pierre, en briques, construites dans un style où se mêle à la fois le gothique avec le moderne, et où l'on trouve réunis les différens genres d'architectures particuliers à chaque nation. Enfin les murs, différemment colorés, les coupoles dorées ou couvertes en plomb et en ardoises, répandaient la plus piquante variété, tandis que les terrasses des palais, les obélisques des portes de la ville, et surtout les clochers, construits en forme de minarets, offraient à nos yeux et en réalité, une de ces cités fameuses d'Asie, qui jusqu'alors nous paraissaient n'avoir existé que dans la riche imagination des poètes arabes.

Nous étions occupés à contempler une aussi belle vue, lorsqu'à travers des sentiers détournés, on vit un homme bien vêtu venant de Moskou, et qui s'avançait vers nous; aussitôt chacun courut à lui, et déjà nos esprits soupçonneux songeaient à lui faire payer cher son indiscrète curiosité; mais le calme avec lequel il nous aborda, la facilité avec laquelle il parlait notre langue, et surtout l'impatience où l'on était d'avoir des nouvelles firent que chacun l'écouta avec plaisir et intérêt.

« Je ne viens point ici, nous dit-il, pour observer vos manœuvres, ni pour vous donner de » fausses informations; je suis un malheureux marchand, étranger à toutes les affaires de la guerre, » et quoique j'en sois la victime, je n'ai jamais » cherché les motifs qui ont forcé nos souverains à

» l'entreprendre. Aujourd'hui, à midi, votre Em-
» pereur est entré dans Moskou, à la tête de ses
» invincibles légions, après avoir reçu du général
» russe commandant l'arrière-garde, un parle-
» mentaire, pour le supplier d'épargner la ville
» qu'on allait évacuer (1); mais il a trouvé les rues
» désertes : quelques hommes échappés de prison,
» et de viles prostituées, sont les seuls êtres qui en
» troublent la solitude. Courez, s'il se peut, arrêter
» leurs excès, puisque la liberté leur a été donnée
» dans l'espérance que tous les crimes qu'ils com-
» mettront seront attribués à l'armée française.
» Voyant les malheurs dont nous sommes menacés,
» je viens chercher parmi vous un homme assez
» humain pour protéger ma famille; car, malgré
» les ordres de notre gouverneur, je ne puis con-
» sentir à abandonner ma maison pour aller traîner
» dans les bois une vie errante et malheureuse.
» Je préfère recourir à la générosité française, et
» chercher un protecteur parmi ceux qn'on nous
» a dépeints jusqu'à ce jour comme nos plus cruels
» ennemis. Les grands de notre empire, trompés
» par une politique sauvage et destructive, vont
» sans doute aigrir votre loyal caractère, en faisant
» émigrer une population entière, et en ne lais-
» sant à votre disposition qu'une ville déserte,

(1) Les Moskowites sans doute employèrent cette ruse pour mieux dissimuler leurs projets, et nous inspirer une plus grande sécurité.

» pour pouvoir ensuite la livrer aux flammes... »
A ces mots, chacun se récria qu'il était impossible qu'un peuple voulût d'abord consommer sa ruine, dans l'espérance douteuse d'entraîner celle de son ennemi.

« Il est trop vrai que cette résolution est prise,
» nous dit cet infortuné, et si vous en doutez en-
» core, apprenez que le comte Rastopchin, notre
» gouverneur, est parti ce matin pour Wladimir,
» quelques heures avant l'entrée des Français; la
» police l'a suivi, emmenant avec elle les pompes
» et tout ce qui pouvait être de quelque secours
» contre les incendies. C'est lui qui, en quittant
» la ville, a confié au rebut de l'espèce humaine
» le soin de seconder sa fureur. Je ne sais jusqu'où
» elle pourra s'étendre; mais je frémis en songeant
» qu'il a menacé plusieurs fois de faire brûler Mos-
» kou si les Français en approchaient. Une telle
» barbarie vous paraîtrait atroce, et même in-
» croyable, si vous ne saviez à quel dégré de
» haine vos victoires inouies ont porté la noblesse.
» Elle sait que l'Europe entière est sous votre do-
» mination, et, par un sentiment d'orgueil, elle
» préfère anéantir la patrie, plutôt que de la voir
» à son tour subjuguée.

» Ah! si cette même noblesse, honteuse de ses
» défaites, n'a pas médité la ruine de cette capi-
» tale, pourquoi s'est-elle enfuie avec ses richesses?
» Pourquoi les négocians eux-mêmes ont-ils été

» forcés de la suivre, emportant avec eux leurs
» marchandises et leurs trésors? Pourquoi enfin ne
» reste-t-il plus dans cette ville désolée, aucun
» magistrat qui puisse implorer la clémence du
» vainqueur? Tous ont pris la fuite, et semblent
» par là exciter vos soldats à disposer de tout,
» puisque l'autorité légitime, notre unique sauve-
» garde, en abandonnant son poste, leur a tout
» abandonné. »

En disant ces mots, ce malheureux Moskowite versait des larmes amères; pour calmer sa douleur, nous lui promîmes ce qu'il nous demanda, et cherchâmes à le rassurer, en dissipant les craintes trop fondées qu'il avait sur le sort de son pays. Ensuite on l'interrogea sur l'endroit où se retiraient les Russes, ce qu'ils avaient fait depuis la bataille de la Moskwa; enfin, sur ce qu'étaient devenus l'empereur Alexandre et son frère Constantin? Il répondit à toutes nos demandes d'une manière fort satisfaisante, et qui me confirma les nouvelles que m'avait déjà données le religieux de Zwenighorod. Voyant que cet infortuné commençait à devenir plus tranquille, et qu'il était en secret très-flatté de la surprise agréable que nous causait la vue de Moskou et de ses environs, il ne put se refuser à la prière que je lui fis, de nous donner quelques détails sur une ville dont la conquête semblait devoir combler nos espérances. Voici ce qu'il me rapporta:

« Moskou, bâti à la manière asiatique, a quatre

» enceintes qui s'enveloppent les unes dans les » autres. Ces hautes tours, et la muraille crénelée » que vous voyez s'élever du milieu de la cité, » tracent la première enceinte, appelée le *Kremlin*. » Cette forteresse, qui a la forme d'un triangle » équilatéral, est célèbre dans nos annales, et de- » puis sa fondation n'a jamais été prise (1). Le plan » en fut donné vers le quatorzième siècle, par des » architectes italiens (2). L'intérieur du Kremlin » se divise en deux parties. Dans l'une, appelée » *Krépots* ou *Citadelle*, il n'y a que des bâtimens » royaux et des églises, dont chacune est surmon- » tée de cinq dômes ; d'ici même vous les distin- » guez parfaitement, autant par leur élévation que » par la dorure des clochers et la bizarrerie de » leur architecture. Dans la seconde enceinte sont » des rues fort marchandes, ainsi que la place » connue sous le nom de *Ville-Chinoise* ou *Kitaye-* » *Gorod*, nom donné par les Tartares qui en » furent les fondateurs. Le *Beloye-Gorod* ou *Ville-* » *Blanche*, forme une troisième circonférence au- » tour du Kitaye-Gorod. Ce quartier renfermait » de belles maisons en pierre ; mais depuis quel-

(1) Les Moskowites croyaient que la conservation de l'empire était attachée aux tours de cette ancienne forteresse. Une fausse tradition faisait croire qu'elle n'avait jamais été prise. Aussi, pour exprimer qu'on pouvait être tranquille, on disait communément : *être en sûreté comme dans le Kremlin.*

(2) Voltaire, *Histoire de Russie*, tom. 1, pag. 50, éd. stéréot.

» ques années, le *Zemlenoye-Gorod* le surpasse
» en magnificence ; c'est là où sont les plus beaux
» hôtels : la circonférence de la ville, y compris
» les *slobodes* ou fauxbourgs, peut avoir environ
» trente werstes (1). En hiver, la population s'élève
» à trois cent mille âmes ; aux approches de la belle
» saison, où chacun se retire dans ses terres, cette
» population diminue d'un tiers.

« Fœdor, frère aîné de Pierre-le-Grand, com-
» mença à policer Moskou ; il fit construire plu-
» sieurs bâtimens en maçonnerie, sans aucune ar-
» chitecture régulière. C'est à lui que l'on doit les
» premiers haras de beaux chevaux, et quelques
» embellissemens utiles (2). Quoique Pierre eût
» une affection particulière pour Pétersbourg,
» néanmoins son génie, qui embrassa tout, ne né-
» gligea point Moskou ; il la fit paver, l'orna de
» superbes édifices, et l'enrichit par des manu-
» factures ; enfin, sous Elisabeth, on créa une
» université (3).

» L'arsenal renfermé dans le Krépots, est re-
» marquable par six couleuvrines montées sur des
» affûts immobiles, et dont la plus grande peut
» avoir vingt-quatre pieds de long. Outre cela, il
» y a du côté de la porte principale, un énorme

(1) Environ sept lieues. Le werste est de 104 et demi au degré.
(2) Voltaire, *Histoire de Russie*, tom. 1, pag. 52.
(3) Voltaire, *idem*.

» obusier, ayant au moins trois pieds de diamètre.
» Plus loin est l'ancien palais des czars; c'est celui
» où nos empereurs font leur résidence; le vôtre
» maintenant s'y est établi. Derrière on voit le palais du sénat; à côté de ce bâtiment est la cathédrale de Saint-Iwan, auprès de laquelle sont les fondemens d'une ancienne tour où se trouve enterrée la fameuse cloche qui fut coulée à Moskou vers le milieu du seizième siècle, sous le czar Boris Godounoff (1), ouvrage surprenant, et qui prouve que, même à cette époque reculée, les Russes avaient fait de grands progrès dans les beaux-arts et la civilisation. Cette cloche, justement admirée pour la beauté des figures qui s'y trouvent empreintes, surpasse en grosseur les plus célèbres qui soient en Europe.

» Du Krépots, on jouit d'une vue superbe : à droite est un beau pont en pierre, construit sur la Moskwa, et qui conduit au faubourg de Kaluga; par de-là la rivière, sont des palais somptueux; au fond est une campagne riante, embellie par plusieurs maisons de plaisance. »

Mais, interrompant le Moskowite : apprenez-nous, lui dis-je, quel est cet immense édifice percé d'une infinité de fenêtres sur chaque façade,

(1) Voltaire, *Histoire de Russie*, tom. 1, pag. 51. Cette opinion, qui est aussi celle du voyageur Corneille Bruyn (1702), est en opposition avec Hanway (1743), qui n'en rapporte la fusion qu'au règne de l'impératrice Anne.

et qui, par sa masse imposante, semble dominer toute la ville ?

« C'est l'hôpital Sheremitew, me répondit-il, » construit par l'illustre famille de ce nom. L'un » de ses ancêtres fut le glorieux compagnon » d'armes de Pierre-le-Grand ; les richesses qu'il » acquit furent toujours consacrées à la félicité et » à la gloire de la nation. C'est dans ce bâtiment » que l'on élevait les orphelins et les enfans de » ceux qui défendaient la patrie. Aujourd'hui, les » enfans ont fui derrière le Volga, il ne reste plus » que leurs pères, qui, au nombre de vingt mille, » ont été glorieusement blessés en avant de Mo- » jaïsk : ces malheureux sont abandonnés ; la » mort est présente à leurs yeux, et si votre géné- » rosité ne peut, dans ce moment de calamité, ve- » nir à leur secours, ils n'auront plus alors qu'à » mourir dans les tourmens les plus horribles.

» Dans cette capitale, on compte plus de mille » palais, et environ seize cents églises qui, par » la richesse de leurs ornemens, attirent les regards » du voyageur. La plupart de ces palais sont nou- » vellement construits, et annoncent la fortune » prodigieuse que faisait la Russie depuis peu d'an- » nées. Les plus étonnans sont ceux de Paschkoff et » d'Orlow; ce dernier appartient à l'unique héri- » tière de ce nom; ses revenus se portent à plus de » six millions de roubles (1). L'étendue de ce palais

(1) Vingt-quatre millions.

» est immense, et la beauté de l'intérieur répond à » celle du dehors, où sont des cours spacieuses et » des jardins enchanteurs.

» Vous trouverez encore dans ma patrie, ajouta » l'habitant de Moskou, un grand nombre d'édi- » fices justement renommés pour être les plus » beaux de l'Europe : il est inutile de vous les dé- » crire, puisque bientôt vous les verrez vous-même. » Ah! puissiez-vous long-temps les admirer; mais » un funeste pressentiment me dit que cette grande » et superbe ville, justement regardée comme le » marché de l'Europe et de l'Asie, va consterner » le monde par la plus effrayante de toutes les » catastrophes. »

En achevant ces mots, cet infortuné parut avoir le cœur oppressé; je respectai sa douleur : mais je ne pus me séparer de lui sans demander comment s'appelait ce vaste bâtiment en briques rouges et blanches, qu'on voyait au nord de la ville; il m'apprit que c'était l'ancien château de Péterskoé, où les souverains de Russie avaient coutume de résider pendant les jours qui précédaient la cérémonie de leur couronnement.

Quoique le pont à construire sur la Moskwa ne fût point encore terminé, le vice-roi ordonna aux troupes de son corps de passer la rivière; la cavalerie l'avait déjà traversée et avait pris position en avant du village de Khorechévo; ce fut là que nous apprîmes officiellement l'entrée de nos troupes dans

Moskou : le quatrième corps y reçut l'ordre de s'arrêter jusqu'au lendemain, où l'on fixerait l'heure à laquelle nous entrerions dans la capitale de l'empire de Russie.

Le 15 septembre, ce corps, dès la pointe du jour, partit du village où il avait campé, et marcha sur Moskou. En approchant de cette ville, nous vîmes qu'elle n'avait point de murailles, et qu'un simple parapet en terre était l'unique ouvrage qui déterminât sa première enceinte. Jusqu'alors rien ne prouvait que cette capitale fût habitée, et l'endroit par lequel nous arrivions était si désert, que, non-seulement on ne voyait pas un Moskowite, mais même un soldat français. Aucun bruit, aucun cri ne s'élevait au milieu de cette imposante solitude; l'anxiété seule guidait nos pas : elle augmenta lorsque nous apercûmes une épaisse fumée, qui, en forme de colonne, s'élevait du centre de la ville. On crut d'abord que c'était seulement quelques magasins que les Russes, selon leur habitude, avaient brûlés en se retirant. Cependant, nous rappelant le récit de l'habitant de Moskou, nous concûmes, des craintes en pensant que sa prédiction allait peut-être s'accomplir. Intéressés à connaître la cause de cet incendie, nous cherchâmes vainement quelqu'un qui pût dissiper nos appréhensions; l'impossibilité d'obtenir des renseignemens, en redoublant notre impatience, ne faisait qu'accroître nos inquiétudes.

Nous n'entrâmes point par la première barrière qui s'offrit à nos yeux ; mais, remontant sur la gauche, nous continuâmes à marcher tout autour de la ville. Enfin, d'après les ordres du prince Eugène, j'allai mettre nos troupes en position, pour garder la grande route de Pétersbourg ; ainsi, la treizième et la quinzième division campèrent autour du château de Péterskoé ; la quatorzième s'établit au village situé entre Moskou et ce château ; la cavalerie légère bavaroise, commandée par le comte Ornano, était à une lieue en avant de ce village.

Ces positions étant occupées, le vice-roi entra dans Moskou, et alla loger au palais du prince Momonoff, dans la belle rue de Saint-Pétersbourg. Ce faubourg, assigné à notre corps, était l'un des plus beaux de la ville, entièrement formé de superbes édifices et de maisons qui, quoiqu'en bois, nous parurent d'une grandeur et d'une richesse surprenantes. Les magistrats ayant quitté leur poste, chacun pouvait à volonté s'établir dans l'un de ses palais ; ainsi le simple officier se trouvait logé au milieu de vastes appartemens richement décorés, et dont il se croyait le maître, puisqu'il ne voyait auprès de lui qu'un portier humble et soumis, qui, d'une main tremblante, lui donnait toutes les clés de la maison.

Moskou, depuis la veille, était au pouvoir de nos troupes ; néanmoins on ne trouvait dans le

faubourg où nous devions nous établir, ni soldats ni habitans, tant la ville était grande et dépeuplée. Un morne silence régnait dans ces lieux abandonnés. Aussi les âmes les plus intrépides étaient émues de cet isolement. La longueur des rues était telle, que d'une extrémité à l'autre, les cavaliers ne pouvaient se reconnaître entre eux; ignorant s'ils étaient amis ou ennemis, on les voyait s'avancer lentement; puis, saisis par la crainte, ils fuyaient l'un devant l'autre, quoique tous fussent sous les mêmes étendarts. A mesure qu'on prenait possession d'un quartier nouveau, des éclaireurs allaient en avant pour le reconnaître, et faisaient des recherches dans les palais et dans les églises; mais on ne trouvait dans les uns que des enfans, des vieillards ou des officiers russes mutilés aux précédentes batailles; et dans les autres, les autels étaient parés comme pour un jour de fête; mille flambeaux allumés, brûlant en l'honneur du saint protecteur de la patrie, attestaient que les pieux Moskowites n'avaient pas cessé de l'invoquer. Cet appareil imposant et religieux rendait puissant et respectable le peuple que nous avions vaincu, et nous pénétrait de cette terreur que cause une grande injustice; nous n'osions plus marcher que d'un pas timide au milieu de cette effrayante solitude; souvent on s'arrêtait pour regarder en arrière, quelquefois même, nous prêtions une oreille attentive; car l'imagination effrayée de notre immense con-

quête, partout nous faisait entrevoir des piéges, et au moindre bruit, nos sens troublés croyaient entendre le tumulte des armes ou les cris des combattans.

En approchant vers le centre de la ville, et surtout aux environs du bazar (1), nous commençâmes à voir quelques habitans rassemblés autour du Kremlin. Ces malheureux, égarés par une tradition bien trompeuse, croyant cette citadelle inviolable, cherchèrent, la veille, à la disputer un instant à notre avant-garde commandée par le roi de Naples. La valeur de nos troupes les eut promptement dispersés. Consternés de leur défaite, ils regardaient, les yeux mouillés de pleurs, ces hautes tours qu'ils avaient cru jusqu'alors être le *palladium* de leur ville. En avançant davantage, nous vîmes une foule de soldats qui vendaient publiquement et échangeaient quantité d'objets qu'ils avaient pillés ; car ce n'était seulement qu'aux grands magasins de comestibles que la garde impériale avait placé des sentinelles. En approchant davantage, le nombre des soldats se multipliait, et tous revenaient en masse, emportant sur leur dos des pièces de drap, des pains de sucre et des ballots entiers de marchandises. Nous ne savions à qui attribuer ce désordre, lorsque des fusiliers de

(1) Grande place renfermée dans le Kitaye-Gorod; elle est entourée de galeries construites en briques, et où sont une infinité de petites boutiques.

la garde nous apprirent enfin que la fumée que nous avions vue en entrant dans la ville, provenait d'un vaste bâtiment rempli de marchandises, appelé *la Bourse*, et que les Russes avaient incendié en se retirant. « Hier, nous dirent ces soldats, » nous entrâmes dans Moskou vers midi, et au- » jourd'hui dans la matinée, le feu s'est manifesté; » nous avons d'abord cherché à l'éteindre (1), » persuadés que cet événement était causé par » l'imprudence de nos bivacs; mais à présent nous » y renonçons, puisqu'on vient de nous apprendre » que le gouvernement a ordonné de brûler la ville, » et d'enlever toutes les pompes pour nous empê- » cher d'y remédier; espérant par cette résolution » désespérée, nuire à notre discipline, et ruiner le » corps des négocians, qui s'opposait fortement à » l'abandon de Moskou. »

Une curiosité naturelle me porta en avant : plus j'avançais, et plus les avenues de la bourse étaient obstruées de soldats et de mendians, emportant avec eux des effets de toutes les espèces; dédaignant les moins précieux, ils les jetaient par terre. C'est ainsi que les rues furent en peu d'instans jonchées de quantité dè marchandises. Je pénétrai enfin dans l'intérieur de l'édifice; mais ce n'était plus ce

(1) Il est très-vrai que beaucoup de nos sapeurs et soldats cherchèrent à éteindre le feu en coupant des solives embrasées, et par ce moyen empêcher l'incendie de se communiquer; les flammes sortant de tous côtés purent seules arrêter ce mouvement généreux.

bâtiment si renommé par sa magnificence, c'était plutôt une vaste fournaise d'où tombaient de tous côtés des poutres embrâsées; on ne pouvait plus circuler qu'au dessous des portiques, où il y avait encore de nombreux magasins, et c'est-là que les soldats, en enfonçant les caisses, se partageaient un butin au-delà de toutes leurs espérances. Aucun cri, aucun tumulte ne se faisait entendre dans cette horrible scène, tant chacun trouvait de quoi satisfaire largement sa cupidité; on n'entendait rien si ce n'est le pétillement des flammes, le bruit des portes qu'on enfonçait, puis tout-à-coup l'épouvantable fracas que faisait une voûte en s'écroulant. Les cotons, les mousselines, les velours, enfin les étoffes les plus riches d'Europe et d'Asie brûlaient avec violence; dans les caves on avait entassé du sucre, des huiles, de la résine et du vitriol: toutes ces matières se consumant à la fois dans des magasins souterrains, exhalaient des torrens de flammes à travers d'épais grillages. Spectacle effrayant, puisqu'un si grand malheur devait faire pressentir, même aux âmes les plus endurcies, que la justice divine ferait un jour éclater sa colère sur les premiers auteurs de cette affreuse dévastation!

Les renseignemens que je cherchai à prendre sur les causes de cet incendie, me satisfirent peu; mais le soir, en rentrant au palais Yermanoff, où notre état-major était établi, j'y trouvai un Français jadis instituteur des enfans d'un prince russe.

Cet homme, à beaucoup d'instruction, joignait des vues très-saines en politique, d'autant plus précieuses à recueillir, qu'ayant vécu long-temps avec la haute noblesse, il en connaissait parfaitement l'esprit; de plus, les événemens survenus à Moskou depuis la bataille de la Moskwa, s'étaient passés sous ses yeux; et, quoique Français, il était du petit nombre de ceux qui, par leur sagesse et leur talent, avaient toujours été dans l'intimité du comte Rastopchin. Cette rencontre me parut heureuse pour savoir ce que je désirais tant d'apprendre, et surtout pour bien connaître le caractère de ce gouverneur qui, malgré les plus noires calomnies (1), sera vénéré de ses concitoyens, et cité chez les races futures comme un modèle de courage et de vertu patriotique.

« Quoique les Français, depuis la bataille de » Borodino (2), marchassent en trois colonnes sur » Moskou, me dit l'instituteur, néanmoins il n'y » avait que la noblesse ou les personnes attachées » au gouvernement, qui fussent informées des » maux dont la ville était menacée. Le comte Ras- » topchin, croyant prudent de cacher au peuple » la vérité, fit annoncer que les Français avaient » été battus. Cet artifice contribuait à prolonger » ses illusions; mais lorsqu'on vit revenir dans ces

(1) 23e et 26e Bulletins.

(2) On sait que les Russes appellent ainsi la bataille de la Moskwa. *Voyez* la note page 149.

» murs l'armée russe, précédée de vingt mille » blessés, entraînant avec elle toute la population » des campagnes; alors les bons citoyens n'eurent » plus d'espérances, et s'abandonnèrent à la plus » grande agitation : les sociétés furent dissoutes, les » maisons publiques désertes; les artisans même, » renonçant au travail qui devait alimenter leur » famille, fermèrent leurs boutiques, et partageant » la douleur commune, se mêlaient à une foule » immense qui, courant les rues, allait chez le » gouverneur, pour demander s'il fallait fuir ou » rester.

» Placé dans cette circonstance critique et dou- » loureuse, le comte Rastopchin fit publier qu'il » marcherait contre les Français à la tête de cent » mille hommes, et ordonna de construire des re- » doutes en avant de la ville, sur la montagne dite » *des Moineaux* (1). Il fit même forger des lances, » des sabres, et distribuer des armes aux citoyens » qui en demandaient. On raconte aussi qu'un ar- » tificier anglais s'occupait secrètement dans son » château de Voronovo à préparer des fusées et » des matières combustibles, tandis qu'il faisait » publier, pour le peuple, qu'on travaillait à un » ballon d'une invention nouvelle, au moyen » duquel on exterminerait tous les chefs de l'ar- » mée française (2).

(1) Cette position fut faiblement défendue.

(2) 21e Bulletin.

» Enfin ce gouverneur ayant convoqué tout ce » que la noblesse avait de plus illustre, et tout ce » qu'il y avait de riche et de plus estimé dans le » corps des négocians, rappela à ces citoyens les » promesses solennelles qu'ils avaient faites à leur » empereur, et remit sous leurs yeux cette scène » touchante où le souverain, père de la patrie, rece- » vait de ses enfans l'hommage de leur fortune et de » leur vie. A ce souvenir le comte Rastopchin, ému » par les sentimens dont il était agité, se sentit suffo- » qué par un excès d'attendrissement, et perdit l'u- » sage de la parole: cette scène muette dura quelques » minutes, et fit répandre plus de larmes qu'un » discours éloquent.

« Mais l'interêt de l'Etat ayant réprimé cette » sensibilité naturelle, un noble faisant partie » de l'assemblée, et qui par ses relations diplo- » matiques connaissait les motifs de cette guerre » désastreuse, prit la place du gouverneur et » dit à ceux qui l'écoutaient :

« Si vous saviez combien le cœur paternel de » notre monarque a souffert, et combien il a » employé de détours pour assurer le repos et » le bonheur de l'Empire; si vous saviez même » combien son amour pour la paix et le main- » tien d'une alliance onéreuse, ui a fait négliger » les intérêts de sa gloire, vous auriez alors une » idée de ce modèle des princes, qui nous di- » sait, il y a environ six semaines : Je n'ai rien

» oublié pour assurer le repos de ces contrées;
» plus je faisais de sacrifices, plus Napoléon en
» exigeait de nouveaux; pour notre justification
» aux yeux de la postérité, il faut avouer que
» nous n'avons pris les armes qu'à la dernière
» extrémité et au moment où notre glorieux
» empire a été placé entre l'infamie de laisser
» flétrir ses lauriers ou de courir les chances de
» la guerre. Mais enfin, puisque l'injustice nous
» force à la faire, pourquoi la redouterions-nous?
» Depuis plus d'un siècle elle nous a toujours
» été favorable et glorieuse. Funeste bouleverse-
» ment de l'esprit humain! Jadis le Nord était la
» terreur du Midi, et aujourd'hui que le Nord
» se civilise et qu'il aspire à une pacification
» universelle, le Midi, aveuglé par une fureur
» insensée, abandonne ses riches provinces pour
» venir opprimer nos contrées glaciales. Faudra-
» t-il donc toujours être oppresseurs pour n'être
» point opprimés! Et faut-il que mes sentimens
» pacifiques fassent aujourd'hui le malheur de
» mon règne. En vain le fléau du monde allè-
» gue qu'il fait une guerre politique, et que c'est
» la lutte de la civilisation contre la barbarie:
» piège grossier, dont il se sert pour abuser ceux
» qui ne connaissent point nos mœurs et nos prin-
» cipes. Cette civilisation tant vantée, et qui veut
» aujourd'hui nous anéantir, qu'a-t-elle donc à
» craindre de nous, qui épuisons nos trésors, qui

» traversons les mers et courons les deux hé-
» misphères pour la cultiver et la naturaliser dans
» nos climats? Ceux-là même qui nous voyent
» allant chez eux pour nous instruire, et qui s'en-
» richissent en nous vendant le fruit de leur in-
» dustrie, ceux-là même osent nous appeler bar-
» bares! Non, non, ce n'est point là le motif
» de la guerre que l'ingrat Napoléon nous a sus-
» citée; il craint plus nos progrès rapides que
» notre rudesse. En effet, quelle nation aurait
» assez de vertu pour n'être pas jalouse de la
» protection miraculeuse que Dieu accorde à notre
» empire! Il y a à peine un siècle que Pierre,
» d'illustre mémoire, l'a mis au rang des grandes
» puissances, et depuis ce temps combien de
» peuples domptés, de provinces soumises, de
» places enlevées!..... Mais non, comptons plu-
» tôt pour véritables trophées, les villes fondées,
» les gouvernemens policés, les universités, les
» colléges et les institutions créés, et vous ver-
» rez que dans un court espace de temps nous
» avons effacé la ligne qui séparait l'Europe ci-
» vilisée de l'Europe barbare. C'est notre esprit
» de civilisation, si conforme à celui dont les
» Français font vanité, qui, dans ce jour, nous
» attire leur haine; ils nous reprochent nos con-
» quêtes sur les Persans et sur les Turcs, fei-
» gnant d'ignorer que c'est par la terreur que
» nous inspirons aux Musulmans, que l'Europe

» a cessé d'être envahie par ces infidèles; la Hon-
» grie nous doit sa sûreté, et l'Italie sa conserva-
» tion : en cela bien différens de nos ennemis,
» dont les conquêtes ne sont pour leurs voisins
» qu'un nouveau sujet de guerre et de discordes ».

« Tel est le sens des paroles mémorables que
» l'Empereur Alexandre avait prononcées lors
» de la première assemblée de la noblesse, et
» que l'orateur crut devoir rappeler pour ani-
» mer davantage les esprits de ceux qui n'y
» avaient point assisté; mais le comte Rastopchin,
» rendant à son caractère toute son énergie, dé-
» daigna l'éloquence populaire dont il avait fait
» usage dans ses proclamations, et profita de
» l'impression que ce discours avait produit
» dans l'assemblée, pour s'exprimer à-peu-près
» en ces termes :

« Braves Moskowites !

» Notre ennemi s'avance, et déjà vous enten-
» dez sa foudre qui gronde non loin de nos fau-
» bourgs. Le méchant veut renverser un trône
» dont l'éclat offusque le sien. Nous avons cédé
» le terrain, mais nous n'avons pas été vaincus.
» Vous le savez, notre Empire, à l'imitation de
» nos ancêtres, réside dans notre camp. Nos
» armées sont presque intactes, se renforcent
» chaque jour de nouvelles levées; celles du
» perfide, au contraire, arrivent épuisées, anéan-

» ties. Tandis qu'il s'avance vers nous, Tschi-
» chagow et Wittgenstein manœuvrent sur ses
» derrières avec cent mille hommes de vieilles trou-
» pes. L'insensé! il croyait que son aigle victo-
» rieuse, après avoir erré des rives du Tage aux
» sources du Volga, pourrait détruire celle qui,
» nourrie au sein du Kremlin, a pris son vol
» rapide, et planant sur nos têtes, étend une aile
» jusqu'au pôle, et l'autre par de là le Bosphore.
» Soyons persévérans, et j'ose vous assurer que
» la patrie, du sein de ses ruines, ressortira plus
» grande et plus majestueuse. Pour parvenir à
» un si beau résultat, songez, amis, qu'il faut
» faire de grands sacrifices, et renoncer à ses
» plus chères affections. Prouvez aujourd'hui
» que vous êtes les dignes émules des Pojarski,
» des Palitsire et des Minine, qui, dans les temps
» les plus malheureux, à force de courage, éta-
» blirent la croyance que le Kremlin était sacré;
» maintenez cette pieuse tradition, et pour la sou-
» tenir, que chacun de vous arme son bras contre
» l'ennemi dangereux qui veut anéantir notre
» empire et renverser nos autels. Pour obtenir
» la victoire, sacrifiez tout, puisque sans elle
» vous perdez votre honneur, votre fortune,
» votre indépendance. Mais si, par l'effet de la
» colère céleste, Dieu veut, pour un instant,
» faire triompher le crime, rappelez-vous que
» votre devoir le plus sacré sera de fuir dans les

» déserts, et d'abandonner une patrie qui ne sera » plus la vôtre, sitôt qu'elle aura été souillée par » la présence de vos oppresseurs. Les habitans » de Sarragosse, ayant sans cesse sous les yeux » le courage immortel de leurs ayeux, qui, » pour éviter le joug des nations étrangères, » firent un bûcher où ils ensevelirent leur for- » tune, leurs familles et eux-mêmes, ont préféré » mourir sous les ruines de leur ville, plutôt » que de plier sous l'injustice. Aujourd'hui la » même tyrannie menace de nous accabler. Eh » bien, prouvez à l'Univers que l'exemple mé- » morable de l'Espagne n'a point été perdu pour » la Russie ».

« A ce discours succéda la plus violente agi- » tation : tous les sénateurs l'applaudirent avec » transport, et tous, à l'exception de sept, vo- » tèrent qu'il fallait brûler Moskou. Aussitôt que » la populace fut informée de cette résolution, elle » se répandit dans les principales rues, et à l'insti- » gation de la noblesse, cria qu'il valait mieux pé- » rir que de survivre à sa patrie, à sa religion. » Ceux à qui la nature avait refusé le courage, » coururent chez eux pour soustraire leur famille » au danger. Les uns prenant la fuite, allèrent » dans les bois braver les horreurs de la faim et les » rigueurs de la mort; d'autres juraient, au con- » traire, de défendre la ville, ou se réunissaient à » l'armée qui battait en retraite. Le reste de la

» population, prenant les armes, alla se réfugier
» dans le Kremlin, tandis que les plus exaspérés,
» tenant des flambeaux en main, furent brûler la
» bourse, qui, comme vous savez, renfermait des
» richesses immenses, et où l'armée française pou-
» vait trouver à subsister pendant tout l'hiver. »

Tel fut le récit que me fit cet estimable instituteur, de tout ce qui s'était passé à Moskou, jusqu'au moment de notre arrivée. Nous gémissions ensemble sur tant de malheurs; et comme le temps était fort calme, nous espérions que cette capitale n'aurait à déplorer que la perte de la bourse; mais le lendemain, au point du jour (16 septembre), quel fut notre saisissement, lorsque nous vîmes que le feu était aux quatre coins de la ville, et que le vent, soufflant avec furie, faisait voler de tous côtés des brandons enflammés!

Alors s'offrit à mes yeux le spectacle le plus lamentable que mon imagination ait jamais pu se figurer, même à la lecture du morceau le plus affligeant de toutes les histoires anciennes et modernes. Une grande partie de la population de Moskou, par la crainte que causa notre arrivée, était demeurée cachée dans l'intérieur des maisons; elle en sortit du moment que l'incendie eût pénétré dans ses asiles. Tous ces infortunés étaient tremblans, et n'osaient proférer la moindre imprécation, tant la frayeur rendait leur douleur muette! En cherchant à fuir, ils emportaient

avec eux leurs effets les plus précieux ; mais les âmes sensibles, agitées par le seul sentiment de la nature, ne songeaient qu'à sauver leurs parens ; d'un côté on voyait un fils emportant son père malade ; de l'autre, des femmes qui versaient des torrens de larmes sur de jeunes enfans qu'elles tenaient dans leurs bras ; elles étaient suivies par d'autres un peu plus grands, qui, pour ne pas se perdre, doublaient le pas en appelant leur mère. Les vieillards, encore plus accablés par la douleur que par les années, rarement pouvaient suivre leur famille, et beaucoup pleurant sur la ruine de leur patrie, se laissaient mourir auprès de la maison qui les avait vus naître. Les rues, les places publiques, et surtout les églises, étaient remplies de ces malheureux, qui, couchés sur le reste de leur mobilier, gémissaient sans donner le moindre signe de désespoir ; on n'entendait aucun cri, aucune querelle : le vainqueur et le vaincu étaient également abrutis, l'un par l'excès de fortune, l'autre par l'excès de misère.

L'embrâsement, poursuivant ses ravages, eut bientôt atteint les plus beaux quartiers de la ville. En un instant, tous ces palais, que nous avions admirés par l'élégance de leur architecture et le goût de leur ameublement, furent ensevelis par la violence des flammes. Leurs superbes frontons, décorés de bas-reliefs et de statues, venant à manquer de supports, tombaient avec fracas sur

les débris de leurs colonnes. Les églises, quoique couvertes en tôle et en plomb, tombaient aussi, et avec elles ces dômes superbes que nous avions vus la veille tout resplendissans d'or et d'argent. Les hôpitaux, où se trouvaient plus de vingt mille malades ou blessés (1), ne tardèrent pas à être incendiés ; le désastre qui s'en suivit révoltait l'âme et la glaçait d'effroi. Presque tous ces infortunés périrent, et l'on voyait le peu de vivans qui respiraient encore se traîner à moitié brûlés sous des cendres fumantes ; d'autres, gémissant sous des monceaux de cadavres, les soulevaient avec peine pour chercher à revoir la lumière.

Comment dépeindre le mouvement tumultueux qui s'éleva lorsque le pillage fut toléré dans toute l'étendue de cette ville immense ? Les soldats, les vivandiers, les forçats et les prostituées, courant les rues, pénétraient dans les palais déserts, et en arrachaient tout ce qui pouvait flatter leur cupidité. Les uns se couvraient d'étoffes tissues d'or et de soie ; d'autres mettaient sur leurs épaules, sans choix ni discernement, les fourrures les plus estimées ; beaucoup se couvraient de pelisses de femmes et d'enfans, et les galériens même cachèrent leurs haillons sous des habits de cour ! Le reste, allant en foule dans les caves, enfonçait les

(1) Le 20e bulletin dit trente mille ; et le 23e avoue qu'on ne put en sauver que quatre mille.

portes, et après s'être énivré des vins les plus précieux, emportait d'un pas chancelant son immense butin.

Cet affreux saccage ne se borna point aux seules maisons abandonnées; les malheurs de la ville, et l'avidité de la populace, les firent toutes confondre, et facilitèrent aux pillards des dévastations aussi grandes que celles de l'incendie. Aussi tous ces asiles ne tardèrent pas être violés par une soldatesque insolente; ceux qui avaient chez eux des officiers purent un instant concevoir la pensée d'échapper au malheur commun : vaine illusion! Le feu s'avançant progressivement, détruisit bientôt toutes leurs espérances.

Ce fut vers le soir que Napoléon, ne se croyant plus en sûreté dans une ville dont la ruine paraissait inévitable, abandonna le Kremlin, et fut avec sa suite s'établir au château de Péterskoé. En le voyant passer, je ne pus regarder sans frémir le chef d'une expédition barbare, qui, pour se dérober aux justes cris de l'indignation publique, recherchait sur son passage les lieux les plus ténébreux. C'était en vain : de tous côtés les flammes semblaient le poursuivre, et volant sur sa tête coupable, me rappelèrent les torches des Euménides poursuivant les criminels dévoués aux furies.

Les généraux reçurent aussi l'ordre de sortir de Moskou. Alors la licence devint effrénée; les troupes n'étant plus retenues par la crainte qu'ins-

pire toujours la présence des chefs, se livrèrent à tous les excès imaginables : aucune retraite ne fut assez sûre, aucun lieu assez saint, pour se préserver de leurs recherches avides. Mais rien ne devait autant exciter la cupidité, comme l'église de Saint-Michel, destinée à la sépulture des premiers empereurs de Russie. Une fausse tradition faisait croire qu'il s'y trouvait des richesses immenses. Dans cette croyance, des soldats pénètrent dans l'église, et, tenant en main des flambeaux, descendent dans de vastes souterrains pour troubler la paix et le silence des tombeaux. Au lieu de trésors, ils ne trouvèrent que des cercueils en pierre, couverts de velours rouge et de très-minces plaques en argent, sur lesquelles on lisait les noms des czars, le jour de leur naissance et celui de leur décès. Mécontens de voir leurs espérances trompées, ils fouillèrent les cercueils, profanèrent la cendre des morts, et arrachèrent les offrandes consacrées par la piété, moins précieuses par elles-mêmes que par les sentimens dont elles sont le gage.

A tous les excès de l'avarice se mêlèrent toutes les dépravations de la débauche ; ni la noblesse du sang, ni la candeur du jeune âge, ni les larmes de la beauté ne purent être respectées : licence cruelle, mais inévitable dans une guerre monstrueuse, où seize nations réunies, différentes de mœurs et de langage, se croyaient tout permis,

dans la persuasion que leurs désordres ne seraient jamais attribués qu'à l'une d'elles.

Consterné par tant de calamités, j'espérais que les ombres de la nuit en couvriraient l'effrayant tableau ; elles ne servirent au contraire qu'à rendre l'incendie plus terrible, et à faire ressortir davantage la violence des flammes qui s'étendaient du nord au midi : agitées par les vents, elles s'élevaient jusqu'au ciel. On apercevait aussi les fusées incendiaires que les malfaiteurs lançaient du haut des clochers ; elles sillonnaient des nuages de fumée, et de loin ressemblaient à des étoiles tombantes. Mais rien ne glaçait d'effroi comme la terreur répandue dans tous les cœurs, et qui, dans le silence des ténèbres, ne faisait que s'accroître par les cris des malheureux qu'on égorgeait, ou par les pleurs des jeunes filles qui se réfugiaient dans le sein palpitant de leurs mères, et dont les vains efforts ne servaient qu'à enflammer la rage des ravisseurs. A ces affreux gémissemens, se joignaient les hurlemens des chiens, qui, selon l'usage de Moskou, enchaînés aux portes des palais, ne pouvaient échapper au feu dont ils étaient entourés.

Saisi d'épouvante, je me flattais que le sommeil dissiperait ces scènes révoltantes ; loin de dormir, une foule de pensées assiégeant ma mémoire, me retraçaient toujours les horreurs dont j'avais été le témoin ; un instant mes sens fatigués parurent ob-

tenir du repos, lorsque la lueur de ce vaste embrâsement me réveilla en sursaut, et d'abord me fit croire qu'il était grand jour; puis, me rappelant les événemens de la veille, je crus que ma chambre même était la proie des flammes. Cette fois l'apparence ne fut point un songe : en me mettant à la fenêtre, je vis notre quartier en feu, et la maison où j'étais, sur le point d'être brûlée. Les étincelles tombaient dans notre cour et sur la toîture en bois de nos écuries. Je courus alors auprès de mes hôtes; connaissant toute l'étendue de leur malheur, ils avaient déjà abandonné leur demeure accoutumée pour se retirer dans un lieu souterrain qui leur offrait plus de sûreté; là, couchés avec leurs domestiques, ils ne voulaient pas sortir, craignant nos soldats, disaient-ils, autant que l'incendie; seulement le père, placé sur le seuil de la porte, voulait s'exposer le premier à tous les maux qui semblaient menacer sa famille; deux de ses filles, dont les larmes relevaient la beauté; pâles, échevelées, lui disputaient l'honneur de ce dévouement; je ne pus les arracher de l'asile sous lequel ils allaient être engloutis, qu'à force de violence. Mais ces infortunés, rendus à la lumière, contemplaient avec sang-froid la perte de toutes leurs richesses, ils ne s'étonnaient que de ce qu'on les laissait vivre; et quoiqu'ils eussent bien reconnu qu'on ne voulait point leur nuire, néanmoins ils n'en témoignèrent aucune reconnais-

sance : semblables à ces malheureux qui, conduits au supplice, demeurent stupéfaits quand on leur fait grâce, tant les angoisses de la mort les rendent insensibles au présent de la vie!

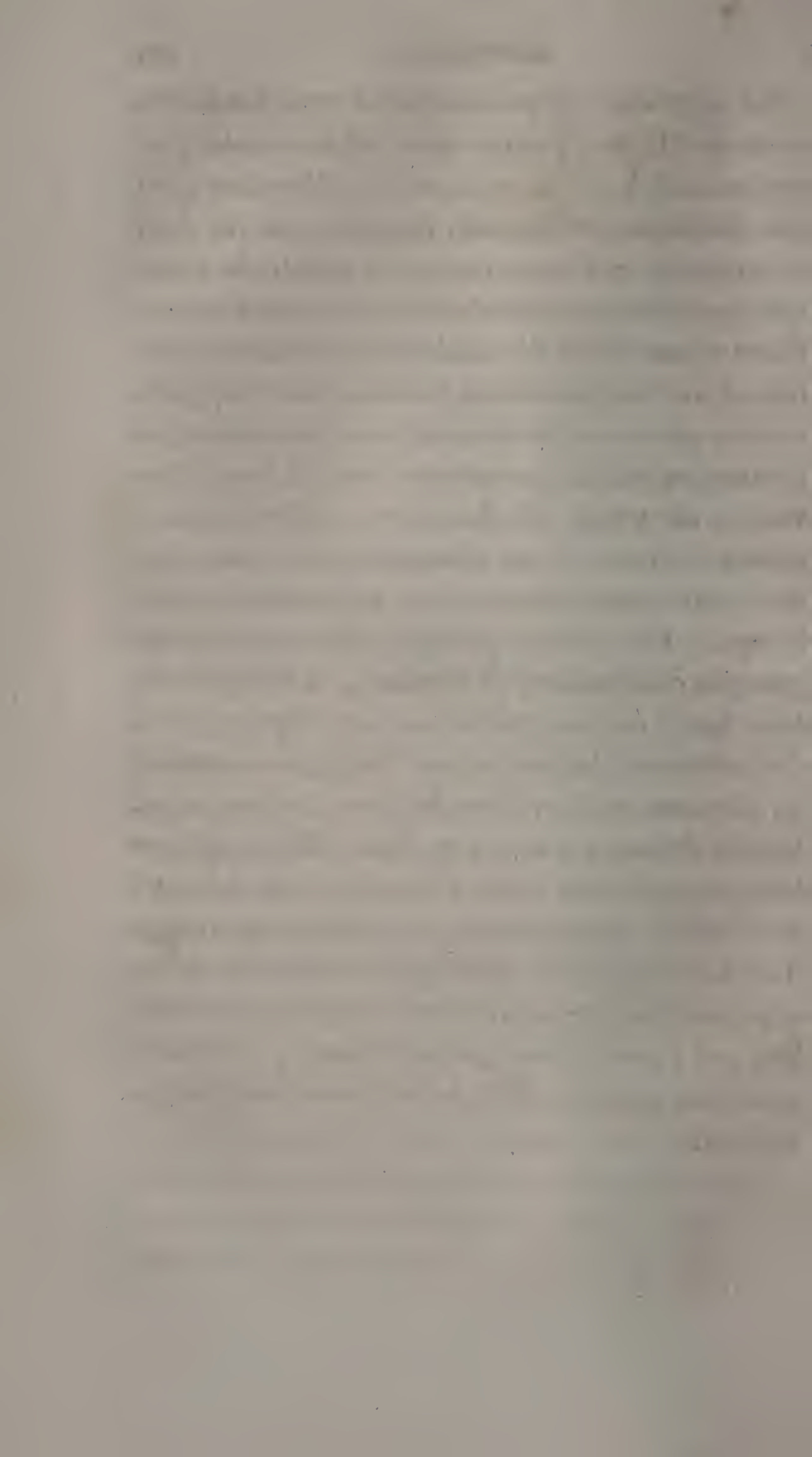
Afin d'abréger le récit de cette effrayante catastrophe, pour laquelle l'histoire manquera d'expressions, je passerai sous silence une foule de circonstances affligeantes pour l'humanité ; je vais me borner à dépeindre l'effroyable confusion qui se manifesta dans notre armée, lorsque le feu eut gagné la totalité des quartiers de Moskou, et que la ville entière ne forma plus qu'un immense bûcher.

On ne distinguait les endroits où il y avait eu des maisons, que par quelques piliers en pierres calcinées et noircies. Le vent, soufflant avec violence, formait un mugissement semblable à celui que produit une mer agitée, et faisait tomber sur nous, et avec un fracas épouvantable, les énormes lames de tôle qui couvraient les palais. De quel côté qu'on tournât la vue, on ne voyait que des ruines ou un océan de flammes. Le feu prenait comme s'il eût été mis par une puissance invisible; des quartiers immenses s'allumaient, brûlaient et disparaissaient à la fois.

A travers une épaisse fumée, se présentait une longue file de voitures, toutes chargées de butin ; forcées, par l'encombrement, de s'arrêter à chaque pas, on entendait les cris des conducteurs,

qui, craignant d'être brûlés, poussaient, pour avancer, des imprécations effroyables; partout on ne voyait que des gens armés qui, quoique s'en allant, enfonçaient les portes dans la crainte de laisser une maison intacte; et si des objets nouveaux étaient préférables à ceux qu'ils avaient d'abord, ils abandonnaient les premiers pour se saisir de la dernière capture; beaucoup, ayant même des voitures bien chargées, emportaient sur leur dos le reste de ce qu'ils avaient pillé; mais l'incendie, en obstruant le passage des principales rues, les obligeait à revenir sur leurs pas; ils erraient ainsi de quartier en quartier, cherchant, dans une ville immense, qu'ils ne connaissaient point, une issue favorable pour pouvoir sortir de ce labyrinthe de feu. On en voyait qui s'éloignaient au lieu de se rapprocher du petit nombre de portes par lesquelles on pouvait sortir. C'est ainsi que plusieurs moururent victimes de leur cupidité. Malgré ce péril extrême, la soif des richesses faisait braver tous les dangers; les soldats, excités par l'ardeur du pillage, se précipitaient au milieu des vapeurs embrâsées, au travers des armes étincelantes; ils marchaient dans le sang, foulant aux pieds des cadavres, tandis que des ruines et des charbons ardens tombaient sur leurs bras homicides : tous auraient peut-être péri, si une chaleur insupportable ne les eût enfin forcés à se sauver dans leur camp.

Le quatrième corps ayant aussi reçu l'ordre de sortir de Moskou, nous nous acheminâmes (17 septembre) pour aller auprès de Péterskoé, où nos divisions se trouvaient campées : ce fut dans ce moment, qui me parut être la pointe du jour, que j'aperçus un spectacle à la fois terrible et touchant : une foule de malheureux habitans traînaient sur de mauvaises voitures tout ce qu'ils avaient pu sauver de leurs maisons incendiées, et comme les soldats leur avaient enlevé leurs chevaux, on voyait des hommes, et des femmes même, attelés à ces charrettes, sur lesquelles était une mère infirme, ou un vieillard paralytique. Des enfans presque nus suivaient ces groupes intéressans; la tristesse, si éloignée de leur âge, était empreinte sur leur figure; et si des militaires s'approchaient d'eux, ils couraient en pleurant se jeter dans les bras de leur mère. Quelle demeure pouvait-on leur offrir, qui ne leur retraçât sans cesse l'objet de leur terreur? Sans asiles, sans secours, ces infortunés erraient dans les campagnes, se réfugiaient dans les bois, et partout ils retrouvaient les vainqueurs de Moskou qui, souvent en les maltraitant, vendaient sous leurs yeux les effets enlevés dans leur propre maison.



RELATION
COMPLÈTE
DE LA
CAMPAGNE DE RUSSIE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE SIXIÈME.

MALO-JAROSLAVETZ.

L'ARRIVÉE d'une armée française victorieuse dans l'ancienne capitale des czars, dans la ville la plus riche et la plus centrale de Russie, et qu'une croyance religieuse fit regarder jusqu'alors comme sainte et sacrée, était un des événemens les plus extraordinaires de l'histoire moderne. A la vérité nos précédentes conquêtes avaient depuis quelques années accoutumé l'Europe à voir couronner du succès les plans de campagne les plus vastes et les plus surprenans. Mais de toutes nos expéditions, aucune n'offrait comme celle-ci, à un si haut degré, l'apparence de grandeur propre à séduire les âmes passion-

nées pour le merveilleux, et aucune ne pouvait davantage, par la difficulté de l'entreprise, assimiler nos travaux à tout ce que les Perses, les Grecs et les Romains conçurent de plus prodigieux. La distance de Paris à Moskou, à peu près égale à celle qui séparait la capitale d'Alexandre de celle de Darius; la nature du climat et des lieux qui passaient pour inaccessibles aux armées de l'Europe; le souvenir de Charles XII qui, voulant tenter un semblable projet, n'osa dépasser Smolensk; la frayeur des nations asiatiques, consternées de voir arriver chez elles les peuples qui fuyaient devant nous, tout enfin concourait à donner aux exploits de la Grande-Armée un air de prodige qui rappelait les expéditions les plus étonnantes de l'antiquité.

Telle était la couleur qu'offrait le tableau de nos conquêtes, lorsqu'on l'envisageait sous le point de vue le plus brillant; mais dès que la saine raison nous faisait entrevoir l'avenir, on n'y trouvait que le coloris le plus triste et le plus rembruni. L'affreuse extrémité à laquelle les Moskowites avaient été réduits, nous prouvait qu'il n'y avait plus moyen de traiter avec un peuple déterminé à faire de si grands sacrifices, et que la vaine gloire de signer un traité de paix à Moskou, avait allumé un incendie dont les ravages s'étendraient sur toute l'Europe, et donneraient à la guerre un caractère tellement enve-

nimé, qu'elle ne pourrait finir que par la ruine entière d'un peuple malheureux, ou par la chute de ce génie malfaisant que Dieu, dans sa colère, semblait avoir créé pour châtier les hommes, et s'en servir comme d'un nouvel ange exterminateur.

Aussi les gens sages et doués d'un esprit judicieux, ne voyaient qu'avec terreur la destruction d'une ville qui, depuis cinq jours, était la proie des flammes, et dont la lueur venait chaque nuit éclairer notre camp. « D'ailleurs quelles peuvent » être nos espérances, disaient-ils, en suppo» sant que nous soyons toujours vainqueurs ? » Après la prise de Moskou, ne faut-il pas » tourner nos armes contre Pétersbourg ; et » quand même nous viendrions à bout de sou» mettre la Russie entière, quel sera le terme » de nos conquêtes? Ne nous parlera-t-on pas » alors de marcher sur l'Euphrate ou sur le » Gange? Ainsi, notre dévouement et nos suc» cès ne serviront qu'à prolonger les maux de » notre patrie, en inspirant des désirs plus vastes » encore à une ambition qui ne connaît point » de limites! »

Quoique la ruine de Moskou fût une grande perte pour les Russes, néanmoins cette perte était encore plus sensible pour nous, en ce qu'elle donnait à nos ennemis l'assurance de retirer tout le fruit qu'ils s'étaient promis de la rigueur de

leur climat. En vain parmi nous objectait-on que l'incendie de cette capitale était inutile, et que l'armée française devait au contraire s'applaudir d'être débarrassée d'une population immense, dont le naturel ardent et fanatique pouvait y préparer les élémens d'une insurrection : mais en y réfléchissant beaucoup, je me suis convaincu qu'avec le caractère astucieux et suborneur de notre chef, il était à craindre pour le gouvernement russe que cette même population, loin de se révolter contre nous, ne devînt dans peu un instrument à nos projets, et que la plupart des grands, entraînés par un aussi dangereux exemple, ou séduits par de brillantes promesses, n'abandonnassent les intérêts de la patrie pour se prêter à tout ce que l'ambition de Napoléon aurait exigé d'eux. Ce fut sans doute pour prévenir cette calamité, que le comte Rastopchin fit le sacrifice de sa fortune, en incendiant Moskou, pensant que ce grand exemple était l'unique pour ranimer l'énergie de la noblesse, et nourrir dans la nation cette haine violente qui la souleva, en nous rendant l'objet de son exécration. D'ailleurs, cette ville étant approvisionnée pour huit mois, l'armée française, en l'occupant, pouvait attendre jusqu'au retour du printemps, et rentrer en campagne avec les corps de réserve qui campaient à Smolensk et sur le Niémen, tandis

qu'en brûlant Moskou, on nous obligeait à faire une retraite précipitée, au milieu de la saison la plus rigoureuse de l'année. Les espérances fondées sur ce calcul paraissaient assurées; car notre formidable armée, venue pendant la belle saison, avait perdu le tiers de son monde par la seule rapidité des marches (1); il n'y avait pas à craindre non plus que nous prissions position nulle part, puisque l'indiscipline avait fait un désert de toutes nos conquêtes, et que l'imprévoyance de celui qui dirigeait l'entreprise n'avait rien ménagé pour faciliter le retour. Enfin, pour achever de peindre notre détresse, au milieu de notre apparente victoire, il suffit de dire qu'on était las de marcher, et découragé par l'inflexibilité des Russes. La cavalerie touchait à sa ruine, et les chevaux d'artillerie, épuisés par la mauvaise nourriture, ne pouvaient plus traîner les pièces. Aussi, quoique nous ayons été les déplorables victimes de l'incendie de Moskou, nous ne pouvons néanmoins nous empêcher d'admirer le généreux dévouement des habitans de cette ville, qui, à l'exemple des Espagnols, se sont, par leur courage et

(1) Le quatrième corps, en partant de Glogau, était d'environ cinquante mille hommes, et lorsque nous sortîmes de Moskou, il n'y avait que vingt mille fantassins et deux mille cavaliers. La quinzième division, qui avait treize mille hommes en entrant en campagne, n'ayant soutenu que de petits combats, était déjà réduite à quatre mille.

leur persévérance, élevés à ce haut degré de véritable gloire qui caractérise la grandeur d'une nation.

Lorsqu'on se rappelle les souffrances que nous avions endurées, et les pertes que la fatigue seule nous avait fait éprouver avant d'arriver à Moskou, et à une époque où la terre, couverte de ses productions, nous offrait d'abondantes ressources, on ne peut alors concevoir comment Napoléon fut assez aveugle, ou assez obstiné, pour ne pas retourner à Smolensk; quand il vit surtout que la capitale, sur laquelle il avait compté, n'existait plus, et que l'hiver approchait. Pour se refuser à une pareille évidence, il fallait que le ciel, lassé de son orgueil, l'eût frappé de vertige, puisqu'il osa penser que les mêmes hommes qui avaient eu assez de courage pour détruire leur patrie, auraient ensuite la faiblesse d'accepter ses dures propositions, et de signer la paix sur les ruines fumantes de leur ville. Aussi les moins prévoyans pronostiquaient nos malheurs, et en passant sous les murs du Kremlin ils croyaient entendre ces paroles prophétiques qu'une voix divine prononçait à Nabuchodonosor, lors de ses plus grandes prospérités : « *Ton* » *empire passera en d'autres mains ; tu seras* » *chassé de la compagnie des hommes ; tu vi-* » *vras dans l'exil et dans l'abrutissement, jus-* » *qu'à ce que tu reconnaisses que le Très-Haut*

» *a un pouvoir absolu sur les royaumes, et qu'il* » *les donne à qui il lui plaît* ».

Le jour où nous entrâmes dans Moskou, les Russes se retirèrent sur la grande route de Wladimir; ensuite la majeure partie de leur armée revint, suivit le cours de la Moskwa pour aller à Kolomna, où elle prit position le long de la rivière. L'on raconte à ce sujet que cette armée, accompagnée d'une population fugitive, passa sous les murs de Moskou deux jours après notre arrivée, lorsque la ville brûlait encore; quoiqu'à six lieues de distance, elle fut éclairée par la lueur de l'incendie; le vent même, soufflant avec violence, apportait jusque dans les rangs des débris de la patrie réduite en cendres, et annonçait aux habitans qu'ils n'avaient plus d'asiles. Malgré tant de maux, cette troupe observa le plus grand ordre, et garda un profond silence : une telle résignation, à la vue d'un tableau si douloureux, donnait à cette marche un air imposant et religieux.

Pendant les quatre jours (17, 18, 19 et 20 septembre) que nous demeurâmes auprès de Péterskoé (1), Moskou ne cessa de brûler. Cependant la pluie tombait par torrens, et le petit nombre de maisons qu'il y avait auprès de ce

(1) Ce palais impérial, dont on a déjà parlé, n'est qu'à un quart de lieue de Moskou.

palais, pour la grande multitude qui s'y trouvait campée, rendait fort difficile la possibilité d'obtenir un abri : ainsi hommes, chevaux et voitures bivaquaient au milieu des champs. Les états-majors, placés autour des châteaux où se trouvaient leurs généraux, étaient établis dans des jardins anglais, et se logeaient sous des grottes, des pavillons chinois, des kiosques, ou des cabinets de verdure, tandis que tous les chevaux, attachés à des accacias ou à des tilleuls, étaient séparés les uns des autres par des charmilles ou des plate-bandes. Ce camp, vraiment pittoresque, l'était encore davantage par le costume nouveau qu'adoptaient les soldats : la plupart, pour se mettre à l'abri des injures du temps avaient endossé les mêmes vêtemens qu'on voyait jadis à Moskou, et qui, dans le bazar de cette ville, offraient la plus piquante variété. On voyait ainsi promener dans notre camp des soldats vêtus à la tartare, à la kosaque, à la chinoise ; l'un portait la toque polonaise, l'autre le haut bonnet des Persans, des Baskirs ou des Kalmouks. Enfin notre armée, à cette époque, offrait l'image du carnaval, et c'est ce qui fit dire, par la suite, que notre retraite ayant commencé par une mascarade, avait fini par un enterrement.

Mais l'abondance dont jouissait l'armée lui faisait oublier ses fatigues ; on se consolait d'a-

voir la pluie sur le dos, et les pieds dans la boue, par la bonne chère et le bénéfice que chacun retirait en trafiquant les objets apportés de Moskou. Car, quoiqu'il fût défendu d'aller dans cette ville, les soldats, attirés par l'appât du gain, violaient les consignes, et continuellement revenaient chargés de vivres et de marchandises. Sous le prétexte d'aller à la maraude, ils retournaient auprès du Kremlin, et fouillant sous les ruines et les cendres, découvraient des magasins intacts, dont ils retiraient avec profusion des objets de toute espèce. Ainsi notre camp ne ressemblait plus à une armée, mais bien à une grande foire où chaque soldat, métamorphosé en marchand, vendait, à vil prix, les choses les plus précieuses; quoique campé dans les champs, exposé aux injures du temps, par un contraste singulier, il mangeait dans des assiettes de porcelaine, buvait dans des vases d'argent, et possédait tout ce que le luxe avait imaginé de plus riche et de plus élégant pour les commodités de la vie.

Le séjour de Péterskoé et de ses jardins devenant aussi mal-sain qu'incommode, Napoléon retourna s'établir au Kremlin, qui n'avait point été brûlé; alors la garde et les états-majors reçurent l'ordre de rentrer dans la ville (20 et 21 septembre). D'après le relevé que firent les ingénieurs-géographes, il ne restait plus que le

dixième des maisons (1) ; elles furent réparties selon les quartiers, entre chacun des corps de la Grande-Armée. On nous donna le même que nous avions auparavant, c'est-à-dire, le faubourg de Pétersbourg.

Cette fois nous n'eûmes plus l'embarras du choix pour nos logemens. En rentrant dans la ville, nous éprouvâmes un serrement de cœur en voyant qu'il n'existait aucune trace de ces beaux hôtels où nous nous étions établis ; ils avaient tous disparu, et leurs décombres, encore fumans, exhalaient des vapeurs sur toute l'atmosphère qui, en forme de nuages, obscurcissaient le soleil, et nous faisaient croire que son disque était rouge et sanglant. On ne distinguait plus l'alignement des rues, les seuls palais en pierre conservaient quelques traces de ce qu'ils avaient été : isolés sur des amas de charbons et de cendres, noircis par la fumée, ces débris d'une ville nouvelle ressemblaient à des restes d'antiquités.

Chacun cherchait à se loger, mais rarement trouvait-on des maisons réunies ; pour abriter quelques compagnies, il fallait occuper un vaste terrain qui n'offrait des habitations que de distance en distance. Les églises, moins combustibles que les autres bâtimens, ayant encore conservé

(1) 24e Bulletin.

leur toiture, furent transformées en casernes et en écuries. Ainsi les hennissemens des chevaux et les horribles blasphêmes du soldat, remplacèrent les hymnes saints et harmonieux qui, jadis, retentissaient sous ces voûtes sacrées.

Curieux de revoir la maison où j'avais logé, je la cherchais en vain; une église voisine, encore existante, me la fit enfin découvrir; dans l'état où je la vis, j'eus peine à la reconnaître; elle était entièrement brûlée, il n'en restait que les quatre murailles, toutes lézardées par la violence du feu. Je contemplais avec horreur tant de ravages, quand les malheureux domestiques de cette maison sortirent du fond d'une cave; maigris par la misère, j'aurais trouvés leurs traits bien changés si les cendres et la fumée ne les eussent rendus méconnaissables; ils me parurent des spectres. Mais quelle sensation pénible vint encore m'affliger, lorsque je retrouvai mon ancien hôte parmi ces misérables, caché sous des haillons que lui avaient prêtés ses domestiques; il vivait maintenant comme eux, tant le malheur avait égalé les conditions! En me voyant, il ne put s'empêcher de verser des larmes, surtout en me présentant ses enfans à demi nus, et mourans de faim. Sa douleur muette fit sur mon âme une impression profonde, et par les signes de cet infortuné, je compris que les soldats, après avoir spolié sa demeure, pendant qu'elle brûlait,

lui avaient encore arraché les habits qu'il portait. A la vue d'un tableau si déchirant, j'eus le cœur navré; et cherchant à soulager ses peines, je craignais de n'avoir à lui donner que des consolations stériles, mais le même homme qui, peu de jours auparavant, m'avait donné un repas splendide, accepta un morceau de pain avec reconnaissance.

Quoique la population de Moskou eût entièrement disparu, néanmoins il restait beaucoup de ces êtres malheureux que la misère force à regarder tous les événemens avec indifférence. Ceux-là couraient les rues avec les soldats, leur servaient de domestiques, s'estimant très-heureux d'avoir pour récompense les effets que ceux-ci dédaignaient. On voyait aussi beaucoup de filles publiques : cette classe fut la seule qui retira quelque fruit du sac de Moskou; car chacun, empressé d'avoir une femme, accueillait avec plaisir ces créatures qui, introduites dans nos maisons, en devenaient sur-le-champ les maîtresses, et gaspillaient tout ce que les flammes avaient épargné. Il en était d'autres qui réellement méritaient des égards par leur éducation, surtout par leur malheur : la faim et la misère souvent forcèrent leurs mères à venir nous les présenter. Cette immoralité, dans une telle circonstance, retombait sur ceux qui n'avaient pas assez de vertu pour triompher d'une passion

brutale, et assez corrompus pour chercher du plaisir sur une bouche que la faim décolore. Car cet empire que les mères nous donnaient sur leurs filles, était l'effet d'une calamité publique.

Il y avait encore, dans Moskou, une classe d'hommes, qui était la plus méprisable de toutes, puisqu'elle racheta ses crimes par de nouveaux crimes plus grands encore; c'était celle des forçats. Aussi long-temps que dura l'embrâsement de cette capitale, ils se signalèrent par l'audace avec laquelle ils exécutèrent les ordres qu'ils avaient reçus : munis de briquets phosphoriques, ils rallumèrent l'incendie sur tous les points où il paraissait s'éteindre, et se glissaient furtivement dans les maisons habitées, pour y mettre le feu. Plusieurs de ces êtres abjects furent arrêtés la torche à la main; mais leur supplice, trop prompt, produisit peu d'effet (24 septembre). Le peuple, qui toujours déteste ses vainqueurs, regarda ces exécutions comme un calcul de notre politique; ces victimes, en effet, étaient trop obscures pour l'expiation d'un tel crime; leur procédure manquant d'appareil et affranchie de toute la solennité des formes judiciaires, ne jeta aucun jour sur un si grand événement, et ne put par conséquent nous justifier d'une manière éclatante aux yeux de ceux qui persistaient à croire que nous en étions les auteurs.

Beaucoup de Moskowites, cachés dans les fo-

rêts voisines, voyant cesser l'incendie, crurent n'avoir plus rien à craindre, et rentrèrent dans la ville ; les uns cherchaient leur maison et ne la trouvaient plus ; d'autres, voulant se réfugier dans le sanctuaire de leur Dieu, virent, avec douleur, qu'on l'avait profané : les promenades et les rues offraient un spectacle révoltant ; à chaque instant on rencontrait des chevaux morts ou des cadavres en putréfaction ; et sur plusieurs arbres à demi-brûlés, était suspendu le corps inanimé d'un incendiaire. C'est au milieu de ces horreurs qu'on voyait les infortunés habitans, restés sans asile, ramasser la tôle qui couvrait les toits, pour se construire des cabanes qu'ils élevaient dans des quartiers éloignés, ou dans des jardins entièrement ravagés. N'ayant rien à manger, ils fouillaient la terre pour arracher la racine des légumes que nos soldats avaient cueillis : ou bien, errant au milieu des décombres, ils remuaient les cendres réfroidies pour y chercher les alimens que le feu n'avait pas entièrement consumés ; pâles, décharnés et presque nus, la lenteur de leur démarche annonçait l'excès de leurs souffrances. Enfin, plusieurs se rappelant qu'on avait coulé des barques chargées de grains, plongèrent dans la rivière pour se nourrir d'un blé en fermentation, dont l'odeur était repoussante.

Afin de soulager le cœur affecté par tant de

calamités, je crois devoir rappeler le beau trait d'un soldat français qui trouva dans un cimetière une femme nouvellement accouchée; comme elle était sans secours, sans alimens, ce généreux militaire, touché de la position de cette infortunée, lui donna tous ses soins, et pendant plusieurs jours la nourrit en partageant avec elle le peu de vivres qu'il put se procurer (1).

Tandis que le gros de l'armée russe prenait d'importantes positions, nos différens corps étaient occupés à l'observer. Le prince d'Eckmülh avait ses divisions sur la route de Kaluga, et le long de la Nara, pour appuyer avec les Polonais la cavalerie du roi de Naples. Le duc d'Elchingen, cantonné autour de Boghorodsk, observait la route de Wladimir; le vice-roi gardait celle de Dmitrow, et les Westphaliens restaient à Mojaïsk; pendant ce temps, les seigneurs des provinces voisines de Moskou, profitèrent de l'exaspération où les malheurs de la guerre avaient réduit la population, pour la soulever et l'armer contre nous. Beaucoup firent des levées à leurs frais, et se mirent à la tête de leurs paysans insurgés. Ces forces, réunies aux kosaques, interceptaient sur les grandes routes les convois qui nous arrivaient. Mais le but principal de ces

(1) Voyez *Moskou avant et après l'incendie*, par G. L. D. L., témoin oculaire, page 125.

armemens était de harceler nos fourrageurs, et surtout de leur enlever toutes les ressources qu'on pouvait encore retirer des villages voisins. Quant à nos corps d'armée, comme ils se trouvaient très-éloignés, et au milieu d'une plaine immense couverte de bois, il leur était impossible de s'opposer à des agressions qui nous préparaient un avenir si funeste.

En fouillant sous les ruines de Moskou, on trouvait souvent des magasins de sucre, de vin ou d'eau-de-vie. Ces découvertes, précieuses dans des temps plus heureux, n'étaient pas d'un grand soulagement pour une armée qui avait consommé tous les légumes de la campagne, et qui touchait au moment de se voir affamée. Le manque de fourrage faisait dépérir nos bestiaux, et pour nous en procurer de nouveaux, il fallait chaque jour livrer des combats toujours désavantageux; car, à un aussi grand éloignement de notre patrie, la plus petite perte était pour nous très-sensible.

Notre misère réelle était masquée par une abondance apparente. Nous n'avions ni pain ni viande, et nos tables étaient couvertes de confitures et de bonbons; le thé, la liqueur et les vins de toute espèce, servis dans de la porcelaine ou dans des vases de cristal, faisaient voir que chez nous le luxe était voisin de la pauvreté. L'étendue de nos besoins rendait presque nulle la valeur de

l'argent, et c'est là que prit naissance la coutume des échanges ; celui qui avait du drap l'offrait pour du vin, et celui qui avait une pelisse pouvait en retirer beaucoup de sucre et de café.

Napoléon se flattait toujours du ridicule espoir de ramener, par des proclamations pleines de douceur, ceux qui, voulant s'affranchir de son joug, avaient tout sacrifié pour pouvoir s'y soustraire. Afin de les séduire et leur inspirer quelque confiance, il avait divisé les restes de la ville en quartiers, nommé des commandans pour chacun, et institué des magistrats chargés de rendre, au peu de citoyens qui restaient encore, la justice qui leur était due. Le consul-général Lesseps, nommé gouverneur de Moskou, fit publier une proclamation pour annoncer aux habitans les *intentions paternelles* de Napoléon ; mais ces promesses *généreuses et bienfaisantes*, ne parvinrent point aux Moskowites ; et lors même qu'elles seraient arrivées jusqu'à eux, la rigueur des circonstances les aurait fait regarder comme la plus sanglante des ironies. D'ailleurs, la plupart avaient fui derrière le Volga, et les autres, réfugiés au milieu de l'armée russe, et animés par une haine légitime, ne respiraient que le sentiment de la vengeance.

Cependant le prince Kutusoff, ayant porté la majeure partie de ses forces sur Lectaskova, entre Moskou et Kaluga, afin de couvrir les provinces

méridionales, resserra étroitement Napoléon, si bien que celui-ci, malgré ses différentes manœuvres, ne pouvait se dégager de sa pénible position, et se voyait toujours contraint à se replier sur lui-même. Il lui était impossible de se porter sur Pétersbourg, sans attirer sur ses derrières l'armée russe, et compromettre notre sûreté en renonçant à toute communication avec la Pologne. Il ne pouvait point non plus marcher vers le Volga, car de nouvelles invasions sur ce point n'auraient fait que l'affaiblir et l'éloigner de ses ressources. Par conséquent, rien n'était aussi critique que la situation de l'armée française, puisque, campée sur les routes de Twer, de Jaroslaw, de Wladimir, de Rïasan et de Ka uga, elle était toujours obligée de rester dans Moskou, cernée de toutes parts, ayant peu de cavalerie, et forcée de faire face à une ligne formant un cercle d'environ cent lieues de circonférence. D'ailleurs cette capitale, jadis si brillante, n'offrait plus qu'un séjour infect au milieu des ruines, et la campagne aurait été déserte sans les paysans et les kosaques qui, parcourant le pays, nous enlevaient nos transports, arrêtaient nos couriers, massacraient nos fourrageurs, enfin nous causaient des maux irréparables. Dès-lors notre état devint de plus en plus pénible; la pénurie et le mécontentement des soldats augmentaient chaque jour; pour comble de maux, la paix, chez les esprits sensés, était hors de toute probabilité.

Ce serait un récit singulier que celui de tous les projets extraordinaires qui, dans cette circonstance, furent mis à l'ordre de l'armée; les uns parlaient d'aller en Ukraine, les autres de marcher sur Pétersbourg (1); mais les gens sages répétaient qu'on aurait dû depuis long-temps retourner à Wilna. Napoléon, toujours plus opiniâtre contre les difficultés, et passionné pour les choses surnaturelles, persistait à se maintenir dans un désert, par cela seul qu'on menaçait de l'en chasser, et croyait pouvoir contraindre l'ennemi à signer la paix en feignant de vouloir passer l'hiver à Moskou. Pour assurer le succès de son stratagême, il forma le plan d'armer le Kremlin et de faire même une citadelle de la grande maison de force située dans le quartier de Pétersbourg, connue sous le nom d'*Ostrog*, et que nous appelions *maison carrée*. Enfin, lorsque tout était épuisé et qu'on n'avait rien pour vivre, il nous ordonna de faire des provisions pour deux mois. Une telle incertitude, dans une pareille circonstance, dévoilait assez notre cruelle position.

(6 Octobre). Tandis qu'on s'occupait à méditer sur toutes ces choses, et surtout à former des magasins sans avoir aucune ressource, des bruits de paix, accrédités par cela seul qu'ils étaient vivement désirés, en comblant nos cœurs de joie,

(1) 25e Bulletin.

nous firent croire qu'on n'aurait pas besoin de recourir à des mesures impraticables. Cette nouvelle acquit de la consistance par l'accord qui régnait entre les kosaques et les avant-postes du roi de Naples. Leur inaction et des procédés réciproques, faisaient augurer qu'il y avait espérance de raccommodement entre les deux Empereurs. Cette même arrière-garde, qui nous avait prié d'épargner Moskou, en attendant l'hiver, ne cessait de dire à nos soldats qu'il ne fallait plus se battre, mais songer à se réconcilier; de plus, on disait que le général Lauriston avait été envoyé au quartier-général du prince Kutusoff, et qu'à la suite de son entretien avec ce général en chef, un courrier avait été expédié à Pétersbourg pour négocier la paix. Comment pouvait-on s'abandonner à de semblables illusions, lorsqu'on songe que Milloradowitch, avec plus de franchise, avait dit au roi de Naples : *la campagne est finie pour les Français, il est temps qu'elle commence pour les Russes ?*

L'Empereur, au lieu de visiter les corps d'armée campés aux environs, et par là se convaincre de leur dépérissement, restait enfermé dans le Kremlin; mais il ne s'amusa point, comme on l'a dit, à faire jouer la comédie; à la vérité les acteurs français, réduits à la plus affreuse misère, ayant obtenu les rations de soldats, par reconnaissance nous donnèrent quelques représentations; peu de personnes y assistèrent. C'est ainsi

qu'un trait d'humanité, lorsqu'il est mal raconté, a toute l'apparence d'un acte de barbarie. J'ai cru devoir éclaircir ce fait, dans la crainte que la postérité ne justifiât Napoléon de ses véritables fautes, si un jour elle venait à découvrir que nous lui en avons reproché d'imaginaires. Absorbé dans son cabinet, ce guerrier cherchait à esquiver, par les détours de la politique, le péril où il s'était engagé en poussant trop loin ses conquêtes; l'espérance de la paix, avec laquelle les Russes l'amusèrent, fut la cause unique de son séjour, et par conséquent celle de sa perte. Loin de songer à des spectacles ou à des concerts, il ne s'occupait qu'à envoyer des messages à Kutusoff, à Alexandre, et à faire revenir les habitans de Moskou.

Au milieu de ses angoisses, sa seule distraction était de passer en revue les troupes de la garnison. Par un examen sévère, il obligeait les colonels à maintenir leurs régimens dans une tenue rigoureuse, espérant, par ce brillant appareil, en imposer aux Russes, et les forcer de souscrire à ses conditions. Le temps, à notre grand étonnement, était magnifique, et contribuait beaucoup à rendre ces revues imposantes. Une chose aussi rare dans une saison si avancée, était un phénomène pour les Moskowites qui, accoutumés à voir la neige dès le mois d'octobre, ne contemplaient qu'avec surprise les beaux jours dont nous jouissions. Le peuple, naturellement superstitieux, et

qui, depuis long-temps, attendait l'hiver comme son vengeur, dans son impatience, désespérait des secours de la Providence, et commençait à regarder un tel prodige comme l'effet de la protection manifeste que Dieu accordait à Napoléon. Mais cette apparente protection fut précisément la cause de sa perte, en ce qu'elle l'aveugla au point de lui faire croire que le climat de Moskou ressemblait à celui de Paris (1); dans sa folle vanité, il espérait commander aux saisons comme il commandait aux hommes; et, par un abus de son heureuse étoile, il s'imaginait que le *soleil d'Austerlitz* l'éclairerait jusqu'au pôle, ou qu'à sa voix, comme à celle d'un autre Josué, cet astre s'arrêterait pour protéger sa course vagabonde.

Au milieu de ces apparentes négociations, on préparait tout pour recommencer la guerre; mais on ne faisait rien pour remédier aux rigueurs de l'hiver. Cependant l'avenir était effrayant; plus notre séjour dans Moskou se prolongeait, plus il devenait pénible. A mesure que nous épuisions les villages voisins, il fallait aller dans des lieux qui toujours s'éloignaient davantage. Leur distance rendait nos courses aussi périlleuses que fatigantes:

(1) *Il fait depuis huit jours du soleil*, disait-il, *et plus chaud qu'à Paris dans cette saison; on ne s'aperçoit pas qu'on soit dans le Nord. Le temps est très-beau, comme en France en octobre, peut-être un peu plus chaud: tout indique qu'il faut songer aux quartiers d'hiver.* (22e, 23e, 24e et 25e Bulletins.)

partis dès l'aurore, rarement nos fourrageurs rentraient avant la nuit. De pareilles courses, chaque jour répétées, en lassant les soldats, exterminaient la cavalerie, et particulièrement les attelages de l'artillerie ; les plus forts régimens n'avaient pas cent chevaux ; il ne restait plus aux hommes, pour se nourrir, que la chair de ces animaux. Au milieu de toutes ces angoisses, l'audace des kosaques redoublait à mesure que notre épuisement nous rendait plus timides.

Ils en donnèrent une preuve en attaquant, aux environs de Moskou, le village où les dragons de la garde étaient cantonnés ; ceux-ci, quoiqu'assaillis par des forces nombreuses, néanmoins se défendirent avec beaucoup de courage, et l'affaire eût été glorieuse pour eux, si le major Marthod, après avoir été blessé, n'était tombé au pouvoir des Russes avec une cinquantaine des siens (1). Quelques jours après, les ennemis prirent également un convoi d'artillerie venu de Viazma, et amené par deux majors. Napoléon crut ces officiers coupables, et ordonna à une commission d'examiner leur conduite. L'un d'eux, plus par l'affront, sans doute, d'avoir perdu ses pièces, que par la crainte de se trouver répréhensible, se brûla la cervelle. Pour prévenir de semblables pertes, la division Broussier et la cavalerie légère,

(1) 23e Bulletin.

commandée par le comte Ornano, reçurent l'ordre d'aller s'établir aux environs du château de Galitzin, situé entre Mojaïsk et Moskou. Ces troupes délivrèrent les pays circonvoisins de la présence des kosaques, qui toujours évitaient leur rencontre; mais le moindre intervalle laissé par nos troupes était sur-le-champ occupé par ces hordes de Tartares, qui profitaient des avantages que leur offrait le terrain, pour tenter les coups les plus hardis.

Ils renouvelèrent leurs entreprises en attaquant un autre convoi d'artillerie, venu d'Italie, sous les ordres du major Vivés. On raconte à ce sujet, que l'escorte ayant pris la fuite, livra aux kosaques toute l'artillerie qui lui avait été confiée. Ceux-ci emmenaient les pièces et les chevaux, mais le comte Ornano, informé de cette attaque, se mit à la poursuite des ennemis, et parvint à les atteindre au milieu des bois. A la vue de notre cavalerie, ils prirent la fuite, abandonnant sans résistance tout le fruit de leur victoire. On aurait mis en jugement le major Vivés, si notre départ, et, par la suite, des malheurs plus grands encore, n'avaient forcé Napoléon à se relâcher de sa sévérité accoutumée.

Dans le temps que la quatorzième division assurait la route de Viazma, la treizième était sur celle de Twer; cette dernière était tranquille dans ses cantonnemens, lorsqu'on fut informé que le

comte Soltikof, favori de l'empereur Alexandre, et seigneur du village de Marfino, voisin de Dimitrow, avait armé tous ses paysans, et que dans son château même, il se réunissait à plusieurs autres seigneurs, pour former le plan d'une insurrection plus vaste. Afin d'étouffer ce dangereux exemple, et d'en prévenir les suites, il fut ordonné à une brigade de la treizième division, de se rendre au château de Marfino. Le général qui la commandait fit d'exactes recherches pour se convaincre qu'il y avait eu des rassemblemens; elles furent toutes infructueuses : mais, forcé de se conformer aux ordres qu'il avait reçus, ce général livra aux flammes un palais justement renommé pour être un des plus beaux de la Russie. Ce prétendu rassemblement fit soupçonner que Napoléon, dans cette expédition, n'avait eu en vue que de se venger du comte Soltikof, dont il était l'ennemi, par cela seul que ce seigneur était fidèle à son souverain.

(15 Octobre.) Les différentes incursions que les corps d'armée faisaient tour-à-tour, confirmaient l'impossibilité où nous étions de pouvoir nous maintenir plus long-temps dans notre position. Tout présageait notre prochain départ, et ce soupçon se changea en certitude en voyant qu'on avait évacué les hôpitaux sur Minsk et sur Wilna, et que la plupart des généraux blessés faisaient partie de ce convoi, escorté par environ mille

hommes d'infanterie. Nous apprîmes aussi que la cavalerie de la garde italienne quittait ses bons cantonnemens de Dimitrow, pour revenir sur Moskou, et de là aller occuper la position de Charopovo, petit village situé sur la route de Borovsk. En même temps le vice-roi ordonnait le retour de la treizième division, et faisait avancer la quatorzième, et la cavalerie du général Ornano, vers Fominskoé, où tout le quatrième corps semblait devoir se diriger. Les kosaques, informés de ce mouvement, épièrent l'instant où les bagages de notre cavalerie légère n'avaient qu'une faible escorte, pour assaillir le convoi aux environs d'Osighovo; en voyant arriver la division Broussier, ils laissèrent une partie de leur butin, et, à la faveur des bois, se dérobèrent à la poursuite de nos soldats.

On attendait avec la plus vive anxiété le retour du courrier expédié à Pétersbourg, lorsque le général Lauriston partit de nouveau pour aller auprès de Kutusoff, et avec une si grande précipitation, qu'il fut forcé de se servir des relais de l'Empereur. Dans la persuasion que toutes ces conférences auraient une issue favorable, notre armée se gardait mal, et restait dans la plus parfaite sécurité; mais le général Lauriston, loin de pouvoir négocier la paix (18 octobre), revint en toute hâte annoncer à nos avant-postes que nous allions être attaqués, et qu'il fallait se replier derrière le

défilé de Winkowo, afin que nos mouvemens de retraite ne fussent pas aperçus (1); cet ordre était à peine donné, que l'ennemi, débouchant par Taroutina, fondit sur la cavalerie du roi de Naples, et enleva au général Sébastiani un parc de vingt pièces, qu'il emmena avec plusieurs voitures chargées de bagages (2). Cette attaque, faite au moment où la cavalerie allait fourrager, et lors même qu'on semblait s'occuper de négociations, fut fatale à cette arme, qui déjà était dans un grand dépérissement; mais il est faux que notre armée ait pris la fuite. Le roi de Naples était à pied au moment de cette surprise, il en fut à peine informé, qu'il monta à cheval, et se porta, avec son état-major, au milieu de l'action, qu'il dirigea avec son intrépidité accoutumée, jusqu'à ce que notre cavalerie eut eu le temps de se former. Les kosaques, obligés de fuir, abandonnèrent les vingt pièces de canon; l'infanterie russe s'avança pour les soutenir; elle fut arrêtée par le corps du prince Poniatowski, campé auprès de Winkowo (3); alors le combat devint général, et, de part et d'autre, on se battit avec acharnement. Les carabiniers sous les ordres du général Defrance, et quelques régimens polonais, moins fatigués que le reste de la cavalerie, contribuèrent à venger l'honneur de

(1) 26e Bulletin.
(2) 25e et 26e Bulletins.
(3) Au confluent de l'Istia avec le Nara.

nos armes, et, dans cette journée, acquirent une gloire digne de leur brillante réputation. Les généraux Bagawout et Muller (le premier commandait le second corps russe) furent tués sur le champ de bataille, et le général Bennigsen reçut un coup de feu. De notre côté, plus de deux mille hommes furent l'objet de nos regrets; on déplora particulièrement la mort des généraux Fischer et Déry: ce dernier, aide-de-camp du roi de Naples, dans toutes les occasions avait fait preuve d'un grand courage et d'une haute capacité.

L'Empereur était au Kremlin, occupé à passer ses troupes en revue, lorsqu'il reçut cette nouvelle inattendue; aussitôt il devint furieux, et, dans les transports de sa colère, il s'écria que c'était une trahison, une infamie; qu'on avait attaqué le roi de Naples au mépris de toutes les lois de la guerre, et qu'il n'y avait que des barbares qui pussent ainsi violer les conventions (1). Sur-le-champ la parade fut dissoute, les espérances de paix évanouies, et l'ordre du départ donné pour le soir même. Tous les corps devaient quitter

(1) Il n'y eut jamais de trève entre les deux armées; seulement les avant-postes de Milloradowitch, pendant quelques jours, suspendirent leurs hostilités, et témoignèrent à ceux du roi de Naples le désir et l'espérance qu'ils avaient de conclure la paix. Toutes ces fausses démonstrations nous abusèrent, et firent croire à l'armée qu'on attendait le retour du courrier expédié à Pétersbourg. Ce courrier devait arriver le 20 octobre, les Russes nous surprirent le 18; voilà ce qui fit dire qu'ils avaient attaqué trois jours avant l'expiration de l'armistice.

Moskou et se porter sur la grande route de Kaluga. On espérait qu'on irait dans l'Ukraine, chercher, sous un ciel plus doux, des contrées moins ravagées et beaucoup plus fertiles. Mais ceux qui paraissaient les mieux informés, assuraient que notre mouvement sur Kaluga n'était qu'une fausse manœuvre faite, dans l'intention de masquer à l'ennemi notre projet de retraite sur Smolensk et Witepsk, par une route nouvelle.

Quiconque n'a point vu l'armée française sortir de Moskou, ne peut avoir qu'une bien faible idée de ce qu'étaient les armées grecques et romaines, lorsqu'elles abandonnèrent les ruines de Troie ou de Carthage. Tous ceux qui, dans ce moment, observèrent la nôtre, virent la répétition des mêmes scènes avec lesquelles Virgile et Tite-Live ne cessent de nous émouvoir. Ces longues files de voitures qui, sur trois ou quatre rangs, s'étendaient à plusieurs lieues, chargées de l'immense butin que les soldats avaient arraché aux flammes; ces paysans moskowites, devenus nos domestiques, nous représentaient les esclaves que les anciens traînaient à leur suite; d'autres, emmenant avec eux des femmes, des enfans ou des filles, rappelaient ces guerriers à qui des captives étaient échues en partage; enfin, plusieurs caissons remplis de trophées, où se trouvaient des drapeaux turcs et persans, enlevés des voûtes du palais des czars, et surtout la fameuse croix de

saint Iwan, fermaient glorieusement la marche d'une armée qui, sans l'imprudence de son chef, aurait un jour tiré vanité d'avoir presqu'atteint les limites de l'Europe, et d'avoir fait entendre aux peuples de l'Asie le bruit des mêmes bronzes qui retentirent vers les colonnes d'Hercule.

Comme on était parti fort tard, on ne fut camper qu'à un mauvais village, éloigné seulement d'une lieue de Moskou. La cavalerie de la garde italienne, qui se trouvait toujours à Charopovo, en partit le jour suivant (19 octobre), et vint nous rejoindre à Batoutinka, non loin du château de Troitskoé, où Napoléon avait établi son quartier-général. Presque toute l'armée était réunie sur ce point, à l'exception de la cavalerie, qui était en avant, et de la jeune garde, restée à Moskou pour fermer notre marche. Aussi éprouvait-on beaucoup de difficultés pour vivre, mais on pouvait encore bivaquer, et les voitures que chaque officier traînait avec lui fournissaient des provisions.

Le lendemain, on traversa la Pakra auprès de Gorki. Ce beau village avait cessé d'exister, et la rivière, encombrée de tous les débris des maisons consumées, ne roulait plus qu'une eau bourbeuse et noirâtre. Au-dessus était le beau château de Krasnoé, entièrement saccagé; l'élégance de l'édifice contrastait encore avec les collines agrestes sur lesquelles il est bâti. Arrivés sur ce point, nous fîmes halte; une heure après nous laissâmes la

grande route, pour chercher vers notre droite un passage qui nous conduisît à Fominskoé, où le général Broussier et notre cavalerie se trouvaient depuis quatre à cinq jours en présence de l'ennemi. Notre marche, par ce chemin peu fréquenté, fut très-pénible, mais nous procura l'avantage de trouver quelques villages qui, quoique abandonnés, étaient moins ravagés que ceux de la grande route. On passa la nuit à Inatowo (20 octobre), où se trouvait un château placé sur une élévation qui dominait la campagne par laquelle nous étions arrivés.

En continuant notre marche, toujours dans l'intention de rejoindre le chemin de Charopovo, nous parvînmes auprès du village appelé Bouïkasovo. Ces détails géographiques, sur lesquels je m'appesantis, ne paraîtront point fastidieux, si l'on songe qu'ils sont nécessaires pour faire connaître les difficultés que nous éprouvions dans nos opérations. Nous n'avions que des cartes insuffisantes; marchant sans guides, nous ne pouvions pas même prononcer à nos interprêtes les noms des villages désignés sur ces cartes. Étant parvenus à découvrir un paysan, nous nous en saisîmes et le gardâmes pendant deux jours; mais il était si stupide, qu'on ne put tirer de lui que le nom de son village. Cependant cette marche était très-importante pour l'Empereur qui, avec le gros de l'armée, devait nous suivre: aussi chaque jour le

prince m'en faisait dessiner l'itinéraire, pour l'envoyer au major-général.

Tous les obstacles étant surmontés, nous rejoignîmes enfin la vieille route de Kaluga. Une heure après, nous arrivâmes à Fominskoé. La division Broussier était campée aux environs de ce village, et la cavalerie, placée en avant, fut emmenée par le vice-roi qui, sans s'arrêter, alla reconnaître le plateau qu'occupaient les kosaques; mais, à sa vue, ils se retirèrent, et lui cédèrent le terrain sur lequel on s'attendait de combattre.

La position de Fominskoé, sous le rapport militaire, eût été avantageuse pour les Russes s'ils avaient voulu la défendre : au milieu du village, dominé par une colline, passe la rivière de la Nara, qui, vers ce point, renfermée par le rétrécissement de la vallée, forme un petit lac dont les alentours sont très-marécageux. Cependant toute l'armée devait franchir ce défilé, où il n'y avait qu'un seul pont, qui parut insuffisant; on le réserva pour les voitures, et l'on en fit un autre, expressément consacré à la seule infanterie.

Pour exécuter ce travail et laisser passer une partie des troupes, on nous donna un jour de repos (22 octobre). Dans cet intervalle, les Polonais, conduits par le prince Poniatowski, marchaient sur Vereïa, où l'hetman Platow se trouvait avec ses kosaques; vint ensuite Napoléon avec son cortège accoutumé: dans l'instant tout le village fut

encombré d'hommes, de chevaux et de voitures. Mais, grace aux sages dispositions qu'on avait prises, tout se passa sans confusion; ce ne fut pas sans étonnement, car les *cohues de Xercès* (1) n'eurent jamais plus de bagages que nous.

Ce jour-là même le capitaine Evrard, qui avait été envoyé en mission à Charopovo, nous annonça qu'il avait entendu du côté de Moskou une détonation effrayante; nous apprîmes alors qu'elle avait été produite par l'explosion de la mine qui fit sauter le Kremlin. La destruction de cette célèbre citadelle, et des beaux édifices qu'elle renfermait, fut consommée par la jeune garde impériale, commandée par le duc de Trévise. Ce maréchal, en quittant Moskou, reçut l'ordre formel de renverser tout ce que la flamme avait épargné. Ainsi finit cette ville célèbre, fondée par des Tartares, et détruite par des Français! Comblée de toutes les faveurs de la fortune, et située au centre du continent, elle éprouva, par l'ambition déréglée d'un Corse, tout ce que les vicissitudes humaines peuvent offrir de plus lamentable; et dans cette occasion, l'historien ne saurait trop remarquer que le même homme qui affectait de nous sacrifier pour les progrès de la civilisation, s'applaudissait dans

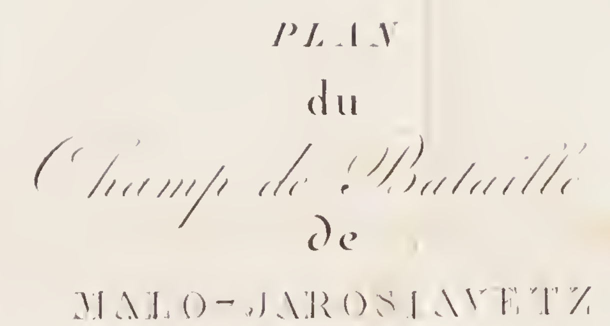
(1) Expression de Napoléon, dont il se servit dans les bulletins de la campagne de 1809, en parlant des armées autrichiennes.

ses bulletins, de l'avoir, sur son passage, reculée de cent ans (1).

Moskou ne fut point repris par les Russes, mais bien évacué par la jeune garde, dont le mouvement rétrograde se liait aux plans de nos opérations. Le général Winzingerode, chef du corps qui observait cette capitale pendant que nous l'occupions, s'étant avancé dans une rue voisine du Kremlin, avec le jeune Narishkin, son aide-de-camp, et quelques cavaliers, se trouva tout-à-coup en face d'un poste du 5e régiment de voltigeurs de la jeune garde, commandé par le lieutenant Leleu de Maupertuis; sur-le-champ cet officier saisit la bride du cheval du général, en lui déclarant qu'il était son prisonnier. Celui-ci, honteux de son imprudence, en ressentit une telle confusion, qu'il prétendit être parlementaire. Pouvait-on considérer comme tel un général en chef, qui, pour exciter ses soldats au milieu de l'action, s'avançait avec une escorte, sans communications préliminaires, et sans avoir fait aucun des signaux d'usage ?

Une partie de l'armée ayant passé la Nara, le quatrième corps la traversa également, vers les cinq heures du matin (23 octobre), et se dirigea sur Borovsk. L'ennemi ne parut point devant nous, sans doute pour courir annoncer au général en

(1) 21e et 26e Bulletins.



PLAN du Champ de Bataille de MALO-JAROSLAVETZ

(le 24 Octobre 1812)

1 1' Redoutes Ennemies armées de 15 à 20 pièces de Canons.

2 2 13e Division Delsons.

2' 2' 14e Division Broussier.

3 15e Division Pino.

4 Grenadiers et Chasseurs de la Garde Royale.

5 3e Division Gerard } 1er Corps.

6 5e Division Compans }

7 Velites de la Garde Royale en Réserve.

8 Cavalerie Légere du 4 Corps en Réserve.

9 Cavalerie de la Garde Royale.

10 Equipages du 4e Corps.

11 Troupes Francaises en observation.

12 Dons Russes venant du Camp retranché de Lectaskova.

13 Divisions Russes se retirant sur Kaluga.

14 Avant Garde Ennemie se portant sur Medouin.

Signes pour les troupes Françaises et Russes.

Cavalerie — Infanterie — Troupes Françaises

Cavalerie — Infanterie — Troupes Russes.

Dessiné sur les lieux par l'Auteur le 24 Octobre 1812.

F. P. Michel Sculp.

Echelle de 2500 Metres

1 — 3 — 4 — 500 — 1000 — 1500 — 2000 — 2500 Metres

chef que nous avions trompé sa vigilance en le laissant sur la nouvelle route de Kaluga, tandis que nous prenions l'ancienne. Kutusoff, informé de notre marche, aussitôt abandonna son camp retranché de Lectaskova; mais il nous laissa dans l'incertitude de savoir s'il déboucherait par Borovsk ou par Malo-Jaroslavetz. Napoléon occupait cette première ville, placée sur une éminence, autour de laquelle coule la Protva dans un lit très-profond.

Le prince Eugène qui avait campé une demi-lieue plus loin que Borovsk, dans un petit village à droite de la route fit marcher la division Delzons sur Malo-Jaroslawetz, avec ordre de l'occuper avant que les Russes s'en emparassent. Ce général ayant trouvé la ville sans défense, en prit paisiblement possession avec deux bataillons seulement, laissant le reste en arrière dans la plaine. Ainsi l'on croyait que cette position nous était assurée, lorsque le lendemain (24 octobre), au point du jour, nous entendîmes en avant de nous le bruit d'une forte canonnade; le vice-roi en soupçonnant la cause, monte à cheval avec son état-major, et court au galop vers Malo-Jaroslavetz. A mesure que nous approchions, le bruit du canon redoublait, les tirailleurs se faisaient entendre de tous côtés: enfin nous aperçûmes distinctement les colonnes russes, qui venaient de la nouvelle route de Kaluga, pour prendre position sur celle où nous étions.

On arrivait au pied du plateau de Malo-Jaroslavetz (1), quand le général Delzons venant à nous, s'avança près du prince, et lui dit : « Hier au soir, » en arrivant, je m'emparai de la position ; rien » ne semblait me la disputer, mais, vers les quatre » heures du matin, j'ai été attaqué par une nombreuse infanterie ; sur-le-champ deux bataillons » ont pris les armes ; repoussés par des forces de » beaucoup supérieures, ils ont été obligés de descendre du plateau, et d'abandonner Malo-Jaroslavetz (2). » Le vice-roi, sentant l'importance de cette perte, voulut aussitôt la réparer, et ordonna à ce général de faire marcher toute sa division. Alors un combat opiniâtre s'engagea ; des troupes fraîches s'étant avancées pour secourir les Russes, nos soldats plièrent un instant ; le général Delzons voyant qu'ils battaient en retraite, courut les ranimer au fort de la mêlée ; au moment qu'il défendait avec obstination la barrière de la ville, des tirailleurs ennemis, retranchés derrière le mur

(1) Voyez le plan du champ de bataille de Malo-Jaroslavetz.

(2) Le général Delzons s'était conduit sagement et conformément à ses instructions, en ne mettant en position que deux bataillons. Le pont de la Louja (rivière qui passe sous Malo-Jaroslavetz) avait été coupé ; par conséquent il ne convenait pas de faire passer une division entière par-delà cette rivière ; de plus, l'incertitude où l'on était de savoir par où l'ennemi déboucherait, avait fait donner l'ordre au général Delzons de se tenir prêt à battre en retraite, dans la supposition qu'il entendît tirer le canon du côté de Borovsk.

d'un cimetière, firent feu sur lui, et une balle, en lui perçant le front, le renversa sans vie. Le prince, informé de ce triste événement, parut fort affecté de la mort d'un général si digne de son estime; après avoir donné de justes regrets à sa mémoire, il envoya sur-le-champ pour le remplacer le général Guilleminot, dont le courage et les bonnes dispositions rallièrent la division, découragée par la perte de son chef. On se battait avec acharnement dans les rues de la ville, lorsque la division Broussier entra en ligne pour secourir celle qui depuis si long-temps était engagée; nos soldats reprenaient l'offensive; mais de nouvelles colonnes russes venant toujours par le chemin de Lectaskova, parvinrent à les culbuter; nous les vîmes même accablés par le nombre, descendre avec précipitation du haut de la colline, et courir se jeter vers le pont, comme pour vouloir repasser la rivière de Louja, qui coulait au-dessous du plateau.

Nos braves, ranimés par le colonel Forestier, ne tardèrent pas à se rallier, et reprenant leur attitude accoutumée, montèrent de nouveau sur la position, qu'ils enlevèrent avec intrépidité. Cependant le grand nombre de blessés qui abandonnaient le champ de bataille, et surtout la difficulté qu'on avait à se maintenir dans Malo-Jaroslavetz, firent juger au vice-roi qu'il fallait envoyer d'autres troupes contre celles, sans cesse renaissantes, que l'ennemi mettait en bataille. La division Pino, qui,

durant toute la campagne, avait toujours cherché l'occasion de faire connaître l'ardeur dont elle était animée, saisit cette circonstance pour obéir avec transport aux ordres du prince : dirigée par plusieurs officiers d'état-major, elle se porta sur la hauteur au pas de charge, et poussant des cris de joie, parvint à s'établir dans tous les lieux d'où l'ennemi nous avait chassés. Ce succès fut chèrement acheté : grand nombre d'intrépides Italiens périrent victimes de leur émulation pour la valeur française. La mort du général Levié, à qui le sort ne permit de jouir que huit jours de son nouveau grade, excita nos regrets. Nous fûmes également affligés, en voyant revenir le général Pino tout ensanglanté : malgré la douleur de sa blessure, elle était pour lui moins sensible que la perte d'un frère qui venait de mourir à ses côtés.

Les chasseurs de la garde royale, commandés par le colonel Peraldi, avaient suivi le même mouvement. La quinzième division ayant été repoussée ils s'avancèrent pour l'appuyer à l'instant où l'ennemi faisant des progrès rapides, marchait vers le pont, et menaçait de culbuter dans la rivière les troupes qui l'avaient franchie. Voyant qu'ils n'avaient pas un moment à perdre, ils attaquèrent les Russes et leur reprirent la position, d'où la division italienne avait été chassée. L'acharnement des deux partis était extrême ; lorsque l'ennemi, ayant démasqué deux grandes redoutes, fit plusieurs dé-

charges à mitraille, qui détruisirent les chasseurs. Ceux qui restaient hésitèrent un instant; mais le colonel Peraldi ayant fait sentir à ses soldats le déshonneur qui les attendait s'ils ne mouraient pas à leur poste, eut la satisfaction de voir ces braves prendre des cartouches, dont ils manquaient, dans les gibernes de leurs camarades morts sur le champ de bataille, puis de les faire charger leurs armes, pour marcher tête baissée sur les Russes; ceux-ci, étonnés de tant d'audace, crurent qu'ils allaient être accablés par des troupes nouvelles. Alors ne se croyant plus en sûreté dans leur dernière ligne, ils battirent en retraite, après avoir désarmé leur redoute. Pendant ce temps, le canon tirait toujours, et ses boulets venaient porter le ravage et la mort jusque dans les rangs des grenadiers et vélites royaux, placés en réserve, et dans les groupes que formait l'état-major du vice-roi. C'est dans ce moment que le général Gifflenga, homme d'un grand mérite et d'une rare intrépidité, reçut dans la gorge une balle qui l'obligea à s'éloigner du champ de bataille.

Le succès de la journée était décidé; nous occupions la ville et toutes les hauteurs, quand la cinquième division du premier corps vint prendre position à notre gauche, et la troisième division du même corps, venue aussi après l'affaire, occupa un bois situé à notre droite (1). Jusqu'à neuf heures

(1) Voyez le champ de bataille de Malo-Jaroslavetz.

du soir, nos batteries et nos fantassins ne cessèrent de faire feu, et à une distance très-rapprochée de l'ennemi, qui, par de nombreux tirailleurs, faisait protéger sa retraite. Enfin la nuit et la lassitude mirent fin à ce combat acharné, et ce fut seulement vers les dix heures du soir que le vice-roi et l'état-major purent prendre du repos, nécessaire après tant de fatigues. Nous campâmes au-dessous de Malo-Jaroslavetz, entre la ville et la rivière de Louja. Quant aux troupes, elles bivaquèrent dans toute l'étendue des positions qu'elles avaient si glorieusement enlevées.

Le lendemain nous reconnûmes que l'obstination des Russes à nous disputer Malo-Jaroslavetz, provenait de l'intention où ils étaient de couvrir Kaluga, et de s'opposer à ce que nous fissions notre retraite par leurs provinces méridionales. C'est alors qu'on dut regretter de s'être arrêté à Fominskoé; sans la perte d'une journée, l'ennemi aurait été tourné dans son camp retranché, et ne serait point arrivé à temps pour défendre les différentes positions qui sont entre Malo-Jaroslavetz et Kaluga. Car ceux qui étaient dans les secrets de Napoléon assurent encore aujourd'hui qu'en opérant son mouvement sur Smolenks, il voulait auparavant détruire les manufactures d'armes de Tula, et ensuite revenir par la route de Kaluga, Serpeisk et Elnia, qui n'avait point été ravagée.

Vers les quatre heures du matin, nous parcou-

rûmes avec le vice-roi le plateau sur lequel on avait combattu, et vîmes la plaine couverte de kosaques, dont l'artillerie légère faisait feu sur nos troupes; nous reconnûmes aussi sur la gauche trois grandes redoutes. La veille, on les avait armées de quinze à vingt pièces de canon ; l'une d'elles défendait le flanc droit de Kutusoff, en supposant qu'on eût voulu, de ce côté, tourner sa position. Vers les dix heures, le feu se ralentit, et à midi il cessa tout à fait.

L'intérieur de Malo-Jaroslavetz nous présenta le spectacle le plus horrible ; en y entrant, nous vîmes avec douleur la place où avait péri le général Delzons; chacun regretta qu'une mort prématurée eût mis fin à sa glorieuse carrière. On donna également des louanges à l'héroïsme de son frère, qui reçut une blessure mortelle en voulant l'arracher des mains de l'ennemi. Un peu plus loin, on nous montra l'endroit où le général Fontanes avait été blessé; et au-dessous du plateau, nous vîmes les grenadiers du 35e régiment de ligne qui rendaient les honneurs funèbres à leur brave colonel.

La ville où l'on avait combattu n'existait plus ; on ne distinguait l'alignement des rues que par les nombreux cadavres dont elles étaient jonchées; de tous côtés l'on ne voyait que des membres épars, et des têtes humaines écrasées par les pièces d'artillerie qu'on avait fait manœuvrer. Les maisons ne formaient qu'un monceau de ruines, et sous

leurs cendres brûlantes paraissaient des squelettes à demi consumés. Il y eut aussi des malades et des blessés qui, en quittant le combat, furent se réfugier dans ces mêmes maisons; le petit nombre de ceux qui échappèrent aux flammes se montraient devant nous, ayant la figure noircie, les habits et les cheveux brûlés: d'une voix mourante, ils poussaient les cris les plus douloureux; en les voyant, l'homme le plus féroce était attendri, et détournant les yeux, ne pouvait s'empêcher de répandre des larmes. A ce tableau chacun frémissait des maux auxquels le despotisme nous expose, et se croyait ramené à ces temps de barbarie, où l'on ne pouvait apaiser les dieux qu'en offrant des victimes humaines sur des autels ensanglantés.

Vers l'après-midi, Napoléon étant arrivé avec une suite nombreuse, parcourut froidement le champ de bataille; il entendit sans s'émouvoir les cris douloureux des malheureux blessés qui demandaient à être secourus. Cet homme, accoutumé depuis vingt ans aux maux de la guerre, dont il était si follement épris, ne put, en entrant dans la ville, s'empêcher d'être étonné de l'acharnement avec lequel on avait combattu. Quoiqu'il eût beaucoup de répugnance à louer ceux dont la réputation pouvait lui faire ombrage, néanmoins, dans cette occasion, il fut forcé de rendre justice à ceux qui l'avaient méritée (1). Car, après avoir

(1) 27e Bulletin.

donné des éloges à la valeur du quatrième corps, il dit au vice-roi : *l'honneur de cette belle journée vous appartient tout entier* (1).

Pendant qu'on était aux prises avec l'ennemi, pour lui disputer la position de Malo-Jaroslavetz, plus de six mille kosaques fondirent sur le quartier-général de l'Empereur, établi à Ghorodnia, et enlevèrent six pièces parquées non loin de ce village. Aussitôt le duc d'Istrie se porta au galop avec toute la cavalerie de la garde, soutenu par la quatrième division (2) et par le corps du général Latour-Maubourg ; il parvint à reprendre l'artillerie qui avait été surprise. Le général Rapp, et le major Letort, des dragons de la garde, se firent remarquer dans cette action. Le premier eut un cheval tué sous lui ; par son intrépidité, il prouva de nouveau que son courage le rendait aussi brillant le jour d'un combat, qu'illustre le jour d'une bataille. Les kosaques, sabrés et dispersés, effectuèrent leur retraite, et se jetèrent de l'autre côté de la Protva ; mais en fuyant, un de leurs nombreux

(1) Au mois d'avril 1814, étant à Mantoue, j'ai entendu dire à sir Robert Wilson, commissaire anglais auprès de Kutusoff, et témoin oculaire du combat de Malo-Jaroslavetz, que le prince Eugène, avec vingt mille hommes, avait ce jour-là soutenu le choc de neuf divisions russes, fortes de dix mille hommes chacunes.

(2) Elle était alors commandée par le général Frédéric, en remplacement du comte Dessaix, qui, ne pouvant, à cause de ses blessures, continuer la campagne, fut nommé gouverneur de Berlin.

détachemens vint également attaquer les équipages du quatrième corps ; il s'en serait peut-être emparé, si la cavalerie de la garde italienne ne l'eût reçu de la même manière que la garde impériale. Dans cette circonstance, on loua le sang-froid de l'ordonnateur en chef Joubert, qui, seul contre plusieurs kosaques, se défendit bravement jusqu'à ce qu'on fut venu à son secours.

Depuis l'ouverture de la campagne, le fils de l'hetman Platow, monté sur un superbe cheval blanc de l'Ukraine, était le fidèle compagnon d'armes de son père, et marchant toujours à la tête des kosaques, s'était fait remarquer de nos avant-gardes, par une valeur à toute épreuve. Ce jeune homme était l'idole de son père, et l'espoir de la nation guerrière qui devait un jour lui obéir. Dans un choc violent de cavalerie, qui eut lieu auprès de Vereïa, entre le prince Poniatowski et l'hetman Platow, les Polonais et les Russes, animés par une haine violente, se battirent avec acharnement. Excités par l'ardeur du combat, ils s'arrachaient mutuellement la vie, et de toutes parts tombaient des braves, échappés à de grandes batailles.

Platow, qui voyait succomber sous les coups des Polonais ses meilleurs soldats, oubliait le péril, et d'un œil inquiet cherchait son fils ; mais ce père infortuné touchait au moment terrible où il devait éprouver que la vie est souvent une grande dis-

grace. L'objet de sa plus chère affection, revenu du fort de la mêlée, se préparait à porter de nouveaux coups, lorsqu'il reçut une blessure mortelle d'un hulan polonais. Au même instant le père, qui volait à son secours, paraît, et se précipite sur lui. En le voyant, le fils veut lui parler et lui exprimer le dernier témoignage de sa tendresse ; mais en ouvrant la bouche, il rendit le dernier soupir.

Le lendemain, à la pointe du jour, les chefs des kosaques, en exprimant leur douleur, demandèrent en suppliant, qu'on leur permît de rendre au fils de leur hetman les honneurs de la sépulture. Chacun d'eux, en voyant cet intéressant jeune homme étendu sur une peau d'ours, baisait respectueusement la main d'un guerrier qui, sans une mort prématurée, eût peut-être égalé par son courage et ses vertus les plus grands capitaines. Après avoir, selon leur rit, fait des prières ferventes pour le repos de son âme, ils l'enlevèrent aux regards de son père, pour le porter solennellement sur un tertre couvert de cyprès, et où l'on devait l'enterrer. Tout autour, les kosaques, rangés en bataille, observaient un silence religieux, et baissaient leur tête, sur laquelle se peignait la tristesse. Au moment où la terre allait pour toujours les séparer du fils de leur prince, ils firent à-la-fois un feu de mousqueterie. Ensuite, tenant en main leurs chevaux, ils défilèrent tous auprès du tom-

beau, en renversant contre terre la pointe de leurs lances (1).

(1) Cet épisode paraît romanesque, en ce qu'il peint des mœurs différentes des nôtres. Les journaux allemands, d'où il est tiré, l'ont raconté d'une manière très-poétique. Ceux de France ont également rapporté, sur l'hetman Platow, des choses si extraordinaires, qu'elles autoriseront les historiens à faire de ce guerrier un personnage éminemment dramatique.

LIVRE VII.

DOROGHOBOUÏ.

Le combat de Malo-Jaroslavetz nous démontra deux tristes vérités : la première, que les Russes, loin d'être affaiblis, avaient été renforcés par de nombreuses milices, et que tous se battaient avec un acharnement qui nous faisait désespérer d'obtenir de nouveaux succès. Encore une autre victoire comme celle-ci, disaient les soldats, et Napoléon n'aura plus d'armée. La deuxième vérité nous prouvait qu'il fallait renoncer à notre expédition sur Kaluga et Tula, et qu'ainsi nous n'avions plus l'espoir de faire une retraite paisible, puisque l'ennemi, à la suite de cette affaire, nous ayant débordé, empêchait nos colonnes de se retirer, non-seulement par la route de Serpeisk et d'Elnia, mais encore d'aller à Viazma par Médouïn et Ioukhnov; nous réduisant ainsi à la fâcheuse nécessité de retourner vers Mojaïsk.

Après ce mémorable combat, tous ceux qui ne jugeaient que sur les apparences et les bruits populaires, crurent qu'on se porterait sur Kaluga et Tula; cependant, on s'étonnait de voir une forte avant-garde ennemie, au lieu de prendre cette même direction, déborder notre droite en filant

sur Medouïn; alors ceux qui avaient l'expérience des manœuvres, comprirent que les Russes avaient pénétré les desseins de Napoléon, et que, pour les prévenir, il nous fallait faire une marche précipitée sur Viazma, afin d'y arriver avant eux. Dès-lors il ne fut plus question de Kaluga et de l'Ukraine, mais bien de revenir précipitamment par la grande route de Smolensk, c'est-à-dire par le désert que nous nous étions créé. Aussitôt que notre retraite fut décidée, le quatrième corps effectua son mouvement rétrograde, laissant à Malo-Jaroslavetz tout le premier corps et la division de cavalerie du général Chastel : ces troupes devaient former l'arrière-garde, en marchant loin de nous à la distance d'une journée.

Sur notre route nous vîmes à quoi se réduisait la triste et mémorable victoire de Malo-Jaroslavetz : de toutes parts on ne voyait que des caissons abandonnés faute de chevaux pour les traîner. Il y avait aussi les débris de plusieurs voitures et fourgons, brûlés pour la même cause. De pareilles pertes, dès le commencement de notre retraite, nous faisaient entrevoir l'avenir sous les couleurs les plus sombres. Aussi ceux qui emportaient avec eux le butin de Moskou, tremblèrent pour leurs richesses. Mais chacun était inquiet en voyant l'état déplorable où se trouvaient déjà les restes de notre cavalerie, surtout en entendant l'explosion de nos caissons que chaque corps faisait sauter, et

qui retentissait au loin comme des coups de tonnerre.

Il commençait à faire nuit lorsque nous arrivâmes à Ouvarovskoé (26 octobre); surpris de voir les villages en flammes, on voulut en connaître la cause, et l'on apprit que l'ordre avait été donné de brûler tout ce qui se trouverait sur notre chemin. Il y avait dans le village où nous étions un château qui, quoique en bois, était d'une grandeur et d'une magnificence égales à celles des plus beaux palais d'Italie. La richesse de l'ameublement répondait à la beauté de l'architecture; on y voyait des tableaux estimés, des candelabres d'un grand prix, et quantité de lustres en cristal de roche, qui faisaient de ces appartemens, lorsqu'ils étaient éclairés, un véritable séjour enchanté. Tant de richesses ne furent point épargnées, et le lendemain on nous raconta que nos soldats, ayant trouvé trop lent de mettre le feu à ce château, avaient imaginé de le faire sauter, en plaçant au rez-de-chaussée des caissons remplis de poudre.

Les villages qui, quelques jours auparavant, nous avaient abrités, brûlaient lorsque nous les revîmes. Sous leurs cendres encore chaudes, que le vent poussait vers nous, étaient les cadavres de plusieurs soldats ou paysans; on y voyait aussi des enfans égorgés, et des jeunes filles massacrées à l'endroit même où elles avaient été violées. Nous laissâmes à notre droite la ville de Borovsk, qui

était également la proie des flammes, pour remonter la Protva, et chercher un gué favorable à notre artillerie; on en avait trouvé un au-dessus de cette ville qui, quoique très-mauvais, devait être frayé par tout notre corps; mais plusieurs caissons, restés dans la rivière, encombrèrent tellement le passage, qu'il fallut en chercher un nouveau. Ayant été reconnaître le pont de Borovsk, je trouvai qu'il existait encore, et qu'il offrait à l'armée de grandes facilités pour les bagages. Aussitôt le prince fit rétrograder la treizième division qui marchait en tête, et qui, par le moyen de ce pont, ouvrit à notre corps une route meilleure et beaucoup plus courte. Le seul danger à craindre était de faire passer des caissons chargés de munitions au milieu d'une ville dont toutes les maisons étaient en feu.

Nos équipages filèrent à travers ce vaste incendie sans éprouver aucun accident; le soir, après avoir franchi plusieurs défilés très-pénibles, nous arrivâmes au mauvais village d'Alféréva (27 octobre), où les généraux de division eurent peine à trouver une grange. Celle même du vice-roi était si affreuse, qu'on plaignait le sort des pauvres paysans destinés à l'habiter. Pour comble de maux, le manque d'alimens redoublait nos souffrances, les provisions de Moskou étaient sur le point de finir, et chacun, avare de ce qu'il avait, commençait à se retirer dans la solitude pour manger le mor-

ceau de pain que son industrie lui avait procuré. Nos chevaux également souffraient beaucoup; de la mauvaise paille, arrachée de la toiture des maisons, était leur unique nourriture. Aussi la mortalité de ces animaux succombant à la fatigue, obligeait l'artillerie de renoncer à ses équipages, et chaque jour redoublait d'une manière effrayante la détonnation des caissons que l'on faisait sauter.

Le jour suivant nous repassâmes la Protva au-dessous de Vereïa. Cette ville brûlait au moment de notre passage, et les flammes dévorantes, s'élevant en tourbillons, dans un instant la réduisirent en cendres : cité d'autant plus malheureuse qu'étant hors de la grande route, elle put se flatter un instant d'avoir échappé aux maux qui l'entouraient; car, à l'exception du combat livré entre les Russes et les Polonais, elle avait faiblement ressenti les horreurs de la guerre : ses champs et ses jardins bien cultivés étaient couverts de légumes de toute espèce qui, dans un instant, furent enlevés par nos soldats affamés.

Le troisième corps ayant quitté Mojaïsk continua sa route et marcha en tête. La jeune garde, laissée à Moskou, nous rejoignit par le chemin de Fominskoé. Ce dernier corps emmenait avec lui le trésor, l'intendance, et quantité de bagages. C'est à Vereïa qu'on présenta à l'Empereur le général Winzingerode et son aide-de-camp, faits prisonniers dans Moskou par le duc de Trévise.

Napoléon le reçut fort mal, et le traita d'une manière très-dure, lui disant qu'étant né Wurtembergeois, il le ferait juger par une commission militaire, comme sujet rebelle de la confédération du Rhin. Heureusement pour ce général, il fut repris aux environs de Minsk, par le colonel Czernichew, qui, comme nous le verrons par la suite, avec un nombreux détachement de kosaques, allait à Tschachniki, annoncer au comte Wittgenstein le mouvement que faisait l'amiral Tschichagow pour se réunir à lui, afin de nous couper la retraite sur les bords de la Bérézina.

On alla coucher dans un mauvais village, dont on ne pût jamais savoir le nom; mais nous soupçonnâmes que c'était Mitïaéva, en apprenant que Ghorodok-Borisov n'était qu'à une lieue de là. Ce gîte était encore plus mauvais que celui où nous avions couché la veille: la plupart des officiers furent au bivac, situation pénible, car les nuits commençaient à être froides, et le manque de bois les rendait insupportables. Pour s'en procurer, on démolissait jusque aux granges où les généraux étaient établis, aussi plusieurs d'entre eux, après s'être endormis dans de bonnes cabanes, en se réveillant se trouvèrent à la belle étoile.

Napoléon, qui nous précédait d'une journée, avait déjà passé Mojaïsk, faisant brûler et détruire tout ce qui se trouvait sur son passage. Les soldats de sa suite étaient tellement portés à cette dévasta-

tion, qu'ils incendiaient aussi les lieux où l'on devait s'arrêter ; cela nous exposait à de grandes souffrances ; mais notre corps, à son tour, brûlant le peu de maisons qu'on avait laissées, enlevait à celui du prince d'Eckmühl, qui faisait l'arrière-garde, la faculté de trouver un asile, pour se mettre à l'abri de l'inclémence de l'air. Outre cette souffrance, ce même corps avait encore à lutter contre un ennemi acharné qui, en apprenant notre retraite, accourait de tous côtés pour satisfaire sa vengeance. Le canon qu'on entendait chaque jour, et à des distances très-rapprochées, nous annonçait assez qu'il fallait déployer, pour le contenir, de grands et pénibles efforts.

Enfin, après avoir traversé Ghorodok-Borisov (29 octobre), au milieu d'un vaste embrâsement, nous entrâmes une heure après dans une plaine qui nous parut avoir été saccagée depuis quelque temps. On rencontrait de distance en distance des cadavres d'hommes et de chevaux. Mais, à la vue de plusieurs retranchemens à moitié détruits, et surtout à l'aspect d'une ville ruinée, je reconnus les environs de Mojaïsk, où nous avions autrefois passé en vainqueurs. Les Westphaliens et les Polonais campaient sur ses décombres ; comme ils allaient les abandonner, ils brûlaient les maisons échappées au premier incendie : il en restait si peu, qu'on voyait à peine la lueur des flammes. La seule chose qui pût nous frapper, était de voir

toutes ces ruines d'où sortait une épaisse fumée, et dont la couleur noirâtre contrastait avec la blancheur du clocher nouvellement construit. Ce seul bâtiment subsistait en entier, et l'horloge sonnait encore les heures lorsque la ville n'existait plus !

L'armée ne passa point par Mojaïsk ; mais en appuyant à gauche, nous arrivâmes sur l'emplacement de Krasnoé, où nous avions campé le lendemain de la bataille de la Moskwa : je dis emplacement, car le village avait disparu, on n'avait réservé que le château pour Napoléon. Nous bivaquâmes autour de ce château, et je me rappellerai toute ma vie que, transi de froid, on se couchait avec plaisir sur les cendres chaudes des maisons qui avaient été brûlées la veille.

(30 Octobre). Plus nous approchions et plus la terre était en deuil ; toutes les campagnes foulées par des milliers de chevaux, semblaient n'avoir jamais été cultivées. Les forêts, éclaircies par le long séjour des troupes, se ressentaient aussi de cette affreuse dévastation ; mais rien n'était horrible à voir comme la multitude des morts qui, depuis cinquante deux jours, privés de sépulture, conservaient à peine une forme humaine. Auprès de Borodino, ma consternation fut à son comble, surtout en retrouvant à la même place les vingt-mille hommes qui s'étaient égorgés, et dont la gelée avait arrêté l'entière dissolution ; la plaine en était couverte : de toutes parts ce n'était que carcasses

de chevaux ou cadavres à demi-enterrés : là étaient des habits teints de sang, et des ossemens rongés par les chiens et les oiseaux de proie ; ici des débris d'armes, de tambours, de casques et de cuirasses ; on y trouvait également des lambeaux d'étendards, mais, aux emblêmes dont ils étaient couverts, on pouvait juger combien l'aigle moskowite avait souffert dans cette sanglante journée.

Nos soldats, en parcourant le théâtre de leurs exploits, montraient avec orgueil les lieux où leurs régimens s'étaient battus, et presque tous rappelaient à chaque pas différens traits de valeur propres à flatter notre esprit national. D'un côté, ils faisaient remarquer les restes de la cabane où Kutusoff avait campé ; plus loin, sur la gauche, la fameuse redoute ; elle dominait toute la plaine, et, semblable à une pyramide, s'élevait au milieu d'un désert. En songeant à ce qu'elle avait été et à ce qu'elle était alors, je crus voir le Vésuve en repos. Mais ayant aperçu au sommet un militaire, dans le lointain, sa figure immobile me fit l'effet d'une statue. « Ah ! si jamais on veut en élever une » au démon de la guerre, m'écriai-je, c'est sur ce » piédestal qu'il faut la lui dresser. »

Pendant qu'on traversait ce champ de bataille, nous entendîmes de loin un malheureux qui appelait à son secours. Touchés par ses cris plaintifs, plusieurs s'approchèrent, et, à leur grand étonnement, virent étendu par terre un soldat français

ayant les deux jambes fracturées. « J'ai été blessé, » dit-il, le jour de la grande bataille, et me trou- » vant dans un endroit écarté, personne n'a pu » venir à mon secours. Durant près de deux mois, » ajouta cet infortuné, me traînant aux bords » d'un ruisseau, j'ai vécu d'herbages, de racines, » et de quelques morceaux de pain trouvés sur des » cadavres. La nuit, je me couchais dans le ventre » des chevaux morts, et les chairs de ces animaux » ont pansé ma blessnre aussi bien que les meil- » leurs médicamens. Aujourd'hui, vous ayant vus » de loin, j'ai recueilli toutes mes forces, et me » suis avancé assez près de la route, pour que ma » voix fût entendue. » Étonné d'un pareil prodige, chacun en témoignait sa surprise, lorsqu'un géné- ral, informé de cette particularité aussi singu- lière que touchante, fit placer dans sa voiture le malheureux qui en était l'objet.

Ah ! combien ma relation serait longue, s'il fallait raconter toutes les calamités qu'engendra cette guerre abominable ; mais, si je voulais d'un seul trait faire juger de tous les autres, je parlerais de ces trois mille prisonniers amenés de Moskou. Pendant la marche, n'ayant rien à leur donner, on les parquait comme des bestiaux ; là, sous aucun prétexte, ils ne pouvaient s'éloigner de l'é- troite enceinte qu'on leur avait assignée. Sans feu, et mourant de froid, ils couchaient sur la glace ; et pour assouvir leur faim dévorante, ils se jetaient

avec avidité sur la viande de cheval qu'on leur distribuait ; faute de temps et de moyens pour la faire cuire, ils la mangeaient toute crue ; on assure, mais je n'ose le croire, que lorsque ces distributions vinrent à manquer, plusieurs de ces prisonniers mangèrent la chair de leurs camarades qui venaient d'expirer à force de misère.

Détournons la vue de tableaux si déchirans, et, poursuivant le cours de ma narration, réservons les noires couleurs pour dépeindre les circonstances non moins cruelles où nos amis, nos frères vont bientôt se trouver.

Nous repassâmes la Kologha avec autant de précipitation que nous en avions mis à la traverser, lorsque nous étions guidés par la victoire ; la rampe qui conduisait à la rivière était si rapide, et la terre gelée si glissante, que les hommes et les chevaux tombaient tous à la fois les uns sur les autres. Heureux si de pareils passages, souvent multipliés, n'eussent pas été plus dangereux que celui-ci ! Nous revîmes aussi l'abbaye de Kolotskoï ; depuis la guerre, dépouillée de sa splendeur, et n'ayant autour d'elle que des maisons consumées, elle ressemblait plutôt à un hôpital qu'à un couvent ; car, depuis Moskou, c'était la seule maison qui n'eût pas été détruite : aussi tous les malades et blessés voulaient mourir dans cet asile.

Le quatrième corps allant toujours en avant, ne s'était arrêté qu'à un méchant hameau situé à

une demi-lieue à droite de la route, entre cette abbaye et Prokofévo. De tous les gîtes que nous avions eus jusqu'alors, celui-ci fut le plus insupportable. Ce hameau n'avait que de misérables hangars, dont on avait enlevé la toiture en paille pour la donner aux chevaux : cependant ce fut là que reposa le prince avec toute sa suite.

Le lendemain (31 octobre), nous en partîmes de bonne heure; arrivés à la hauteur de Prokofévo, nous entendîmes tirer le canon si près de nous, que le vice-roi, dans la crainte que le prince d'Eckmühl n'eût été enfoncé, s'arrêta sur une hauteur, et fit ranger ses troupes en bataille pour lui prêter secours. Depuis quelques jours l'Empereur se plaignait de la lenteur avec laquelle marchait le premier corps, et blâmait le système de retraite par échelons qu'avait adopté son chef, disant qu'il avait fait perdre trois jours de marche, et, par là, facilité à l'avant-garde de Millorado-witch les moyens de nous atteindre. Enfin, on alléguait contre lui qu'on doit passer rapidement dans les pays où il n'y a pas de quoi vivre. Pour la justification de ce maréchal, envers qui le malheur nous rendait injustes, je dois observer qu'une retraite trop hâtée eût redoublé l'audace de nos ennemis, qui, forts en cavalerie légère, pouvaient toujours nous rejoindre, et tailler en pièces l'arrière-garde, si elle eût refusé le combat. D'ailleurs ce grand capitaine, dans des temps heureux, avait

assez prouvé qu'on devait se reposer sur ses talens; d'autant plus que dans cette circonstance il avait pour lui cet axiôme de guerre : *Que plus une retraite est précipitée, plus elle devient fatale*, en ce que le découragement qui s'en suit est plus funeste encore que tous les maux physiques.

Le vice-roi avait fait ses dispositions sur les hauteurs de Prokofévo, pour secourir le prince d'Eckmühl; s'étant convaincu que ce maréchal n'aurait point ce jour-là d'affaires sérieuses, il continua sa marche vers Ghiat, ayant soin d'ordonner à ses divisions de marcher dans le plus grand ordre, et de s'arrêter toutes les fois que le premier corps pourrait avoir besoin de son secours. En cette circonstance, on ne saurait trop louer les vertus du prince Eugène, qui, pendant la retraite, non-seulement voulut toujours être un des derniers de sa colonne, mais encore bivaquer à une lieue en-deçà de Ghiat, pour être prêt à repousser plus promptement les attaques de l'ennemi.

Ce bivac fit passer au vice-roi, et à tous ceux qui l'accompagnaient, la nuit la plus cruelle et la plus longue qu'on eût encore endurée. On était sur un tertre auprès de l'endroit où se trouvait jadis le petit village d'Ivachkova : pas une seule maison n'existait; depuis long-temps on les avait brûlées. Pour comble de disgrace, il faisait un vent affreux, et la nature, en privant de bois cet emplacement, semblait lui avoir refusé l'unique

ressource qui puisse adoucir l'âpreté du climat de la Russie.

Quoique nos maux fussent extrêmes, néanmoins les âmes généreuses n'étaient point insensibles à ceux qu'éprouvaient nos ennemis : aussi dès le matin, en approchant de Ghiat, nous fûmes saisis d'un serrement de cœur en voyant que cette ville avait existé ; on avait beau la chercher, on ne la trouvait plus, et si ce n'eût été les débris de quelques maisons en pierre qu'on rencontrait de distance en distance, on se serait cru sur l'emplacement d'une forêt incendiée. Jamais la fureur et la barbarie ne poussèrent plus loin leurs ravages : Ghiat, tout construit en bois, disparut dans une journée, ne laissant que des regrets, aux uns sur la chute de son industrie, aux autres sur la perte de ses richesses ; car cette ville pouvait être comptée pour une des plus commerçantes et des plus florissantes de la Russie. On y fabriquait des cuirs, des toiles, et quantité de goudrons et cordages destinés pour la marine anglaise.

Le temps, qui était très-froid pendant la nuit, était superbe durant la journée : aussi nos troupes, quoique bien fatiguées par les souffrances que donnaient les privations de toute espèce, néanmoins conservaient une grande ardeur, persuadées que l'abattement serait le principe de leur ruine. Depuis plusieurs jours elles n'avaient pour subsister que la viande des chevaux ; à cette époque

les vivres étaient devenus si rares, que les généraux mêmes commencèrent à manger de ces animaux : leur mortalité fût regardée comme un bonheur dans une pareille circonstance ; car, sans cette ressource, le soldat aurait beaucoup plutôt ressenti les horreurs de la faim.

(1er Novembre.) Les kosaques, dont on redoutait l'approche, ne tardèrent pas à réaliser nos craintes. Cependant, comme on ne les avait point encore vus, le soldat marchait avec sa confiance accoutumée, et les bagages, faiblement escortés, étaient si nombreux, qu'ils formaient plusieurs convois, allant à quelque distance l'un de l'autre. Auprès du village détruit de Czarevo-Saïmiché, était une chaussée en terre d'environ cinq cents pas de long, où passait le grand chemin ; nos équipages et l'artillerie l'avaient à tel point dégradée, qu'elle n'était plus praticable, et, pour continuer la route, il fallait descendre dans une prairie marécageuse, coupée par un large ruisseau. Les premiers le traversèrent aisément à la faveur des glaces ; mais à force d'y passer, elles se rompirent, et il fallut alors s'exposer à franchir ce ruisseau, ou bien attendre que de mauvais ponts, construits à la hâte, fussent achevés. Pendant que la tête de la colonne était arrêtée, il arrivait continuellement de nouvelles voitures ; ainsi, artillerie, carrosses et charrettes de vivandiers, tout était éparpillé sur la route, tandis que les

conducteurs, selon leur coutume, profitaient de ce moment de repos pour allumer des feux, et réchauffer leurs membres engourdis par le froid. On était dans cette sécurité, lorsque tout-à-coup les kosaques, poussant des cris affreux, sortirent d'un bois épais qui se trouvait à notre gauche, et fondirent sur tous ces malheureux : à cette vue, chacun, poussé par la crainte, agit selon sa première impulsion : les uns se réfugient dans les bois; les autres, courant à leurs chevaux, les frappent avec violence, et, sans savoir où ils vont, se dispersent dans la plaine; mais ceux-là furent les plus à plaindre, les ruisseaux, les marais, enfin tous les accidens du terrain, ne tardèrent pas à les arrêter, et à offrir aux ennemis qui les poursuivaient une capture facile. Les plus heureux furent ceux qui, à la faveur du grand nombre de voitures, se retranchèrent derrière elles, et attendirent leur délivrance, qui arriva promptement; car, sitôt que les kosaques virent venir l'infanterie, ils se retirèrent, n'ayant fait d'autre mal que de blesser des traînards et de piller quelques fourgons.

Depuis lors, ceux à qui l'on avait laissé le soin d'escorter ou de conduire les bagages, profitaient du désordre qu'excitait la présence des kosaques, pour s'approprier ce qui leur avait été confié. Aussi le vol et la mauvaise foi se répandirent dans l'armée, et parvinrent à un tel degré d'impudence,

qu'on n'était guère plus en sûreté au milieu des siens qu'on ne l'aurait été avec les ennemis. Quiconque convoitait le bien d'autrui, à la faveur d'une alerte, s'en emparait; et beaucoup, encouragés par un moyen si facile, se procurèrent des occasions plus fréquentes de voler, en répandant de fausses alarmes et en criant eux-mêmes, *houra ! houra !*

Lorsque les équipages furent attaqués, la garde royale venait de franchir le défilé de Czarevo-Saïmiché; aussitôt elle reçut l'ordre de s'arrêter : tandis qu'elle faisait halte, on voyait sur notre gauche, et à deux cents pas de nous, des kosaques venir nous observer; souvent ils déchargeaient sur nous leurs armes à feu, puis ils s'enfonçaient dans les bois : on dit même que plusieurs traversèrent la route en profitant d'un intervalle que laissait notre longue colonne. Ces bravades, exercées avec succès envers nos domestiques, ne produisirent aucun effet toutes les fois qu'elles furent tentées contre des troupes armées. Aussi, quoique la garde royale vît les Tartares rôder sur ses flancs, elle ne pressa point son mouvement, et s'arrêta auprès d'une forêt voisine de Vélitschevo; les autres divisions campèrent autour du vice-roi, qui restait constamment en arrière depuis que les Russes semblaient vouloir inquiéter notre retraite.

(2 Novembre.) Trois heures avant le jour, nous abandonnâmes cette position. Notre marche noc-

turne avait quelque chose d'effrayant : la nuit était d'une obscurité affreuse, et chacun de nous, dans la crainte de se heurter contre son voisin, n'allait qu'en tâtonnant et avec une lenteur qui permettait de donner libre cours à nos tristes pensées. Malgré nos précautions, beaucoup tombaient dans les fossés qui encaissaient la route, d'autres roulaient dans les ravins dont cette même route était coupée; enfin, nous désirions le jour avec la plus vive impatience, espérant que sa douce clarté, rendant notre marche plus facile, nous mettrait en état de prévenir les embûches d'un ennemi qui, par l'entière connaissance du terrain, était pleinement favorisé dans toutes ses manœuvres.

Nous avions en effet la certitude d'être bientôt attaqués. Ceux à qui la topographie était connue redoutaient la position de Viazma, parce qu'ils savaient qu'auprès de cette ville était l'embranchement de la route venant de Médouin et de Ioukhnow, qu'une partie de l'armée russe avait suivie après le combat de Malo-Jaroslavetz, et de beaucoup plus courte que la nôtre; aussi ceux-là regardaient les kosaques qui avaient paru la veille comme l'avant-garde de la nombreuse cavalerie commandée par Platow, et des deux divisions du général Milloradowitch, qui devaient déboucher auprès de Viazma.

Nos éclaireurs et les équipages du vice-roi n'étaient qu'à une lieue de cette ville, et rien ne si-

gnalait encore la présence de l'ennemi. Le prince, selon sa coutume, était d'arrière-garde, avec le premier et le cinquième corps; l'éloignement des deux extrémités de sa colonne pouvant compromettre la sûreté de son armée, il envoya l'ordre aux troupes qui étaient en avant de s'arrêter. Dans cet intervalle arriva de Viazma le chef d'escadron Labédoyère. Au récit des dangers qu'avait courus cet officier, nous ne doutâmes plus qu'il faudrait le lendemain se faire jour par la force des armes.

Le vice-roi s'arrêta à Fœdérovskoé, quoiqu'il fût attendu à Viazma : auprès de lui campaient ses divisions ; à sa droite, faisant face à l'ennemi, était le corps des Polonais ; un peu en avant, les divisions du premier corps qui, quoique d'arrière-garde, touchaient presqu'aux nôtres, tant elles étaient vivement pressées, et ce fut pour les appuyer que le prince Eugène retarda sa marche.

(3 Novembre.) Le jour suivant, vers les six heures du matin, nos divisions se mirent en mouvement. On approchait de Viazma, et déjà les équipages de notre corps étaient entrés dans cette ville, quand les kosaques signalèrent leur présence en attaquant, tout près de là, quelques voitures campées autour d'une petite église : l'arrivée de nos troupes les eut bientôt dissipés ; mais lorsque ces mêmes troupes voulurent continuer leur route, la première brigade de la treizième division, commandée par le général Nagle, qui formait notre

arrière-garde, fut attaquée sur son flanc gauche à une lieue et demie de Viazma; plusieurs escadrons de cavalerie russe qui débouchaient précisément par l'endroit qu'on avait redouté, se jetèrent dans le court espace qui séparait le quatrième corps du premier. Le vice-roi sentant le danger de sa position, fit faire halte à ses divisions, et donna l'ordre à l'artillerie de revenir, afin que des batteries bien dirigées pussent contenir l'ennemi, dont toutes les manœuvres tendaient à nous couper la retraite en s'emparant de Viazma.

A mesure que ces divisions faisaient diverses évolutions propres à renverser le plan des Russes, elles étaient suivies par celles du premier corps; dans cette occasion nous remarquâmes avec douleur que ces troupes, sans doute excédées par des souffrances inouies et des combats continuels, avaient perdu cette belle tenue qui, jusqu'alors, nous les faisait admirer. Les soldats observaient peu de discipline, et la plupart, blessés dans différens combats, ou malades par la diète et la fatigue, grossissaient la foule des traînards.

Notre corps soutint d'abord à lui seul, non-seulement le choc d'une nombreuse cavalerie, mais encore les efforts réitérés d'une division d'infanterie russe, forte de plus de douze mille hommes. Pendant ce temps, le premier corps ayant défilé sur nos derrières à droite de la route, vint ensuite prendre position sur la gauche de cette même

route, entre Viazma et le point d'attaque, et c'est là qu'il remplaça les troupes du quatrième corps que le vice-roi avait mises en bataille dès le principe de l'affaire. Celles-ci occupèrent alors les positions qui se trouvaient en-deçà de la ville, pour accepter, conjointement avec le premier corps, le combat que les Russes semblaient nous présenter.

La quatorzième division, qui était en avant de la treizième, laissa passer cette dernière, et la releva pour faire l'arrière-garde. La quinzième, qui suivait la quatorzième, resta avec la garde royale auprès de Viazma, où elles demeurèrent toutes deux en réserve. Cet ordre de bataille étant ainsi réglé, l'infanterie ennemie s'avance, et l'action s'engage avec beaucoup de vivacité, mais avec une grande supériorité d'artillerie du côté des Russes; car le mauvais état de nos chevaux ne nous permettait pas de faire manœuvrer nos pièces avec la même promptitude. Ce fut dans cette affaire que le colonel Banco, aide-de-camp du vice-roi, commandant le second régiment de chasseurs à cheval italien, eut la tête emportée d'un boulet de canon.

Nos troupes, malgré leur infériorité sous plusieurs rapports, gardèrent leurs positions tout le temps qui nous était nécessaire pour faire filer nos bagages. Tandis qu'ils traversaient dans le plus grand ordre la ville de Viazma, une partie de la cavalerie ennemie cherchait à déborder nos deux ailes; celle

qui, pendant notre retraite, s'avançait vers notre droite, fut arrêtée par un gros corps d'infanterie qui marchait avec du canon sur le sommet d'un plateau; celle de gauche fut également arrêtée par la cavalerie bavaroise qu'on lui opposa, et par de nombreux pelotons de tirailleurs embusqués dans les broussailles dont ce champ de bataille était couvert.

Cette manœuvre des Russes répandit la consternation parmi ceux que la faiblesse du corps ou le manque de vivres avait forcés de sortir de leur rang pour marcher à volonté; cette classe était considérable, surtout parmi la cavalerie, qui était presque toute démontée. Ces hommes isolés, devenus plus qu'inutiles, et même dangereux dans une pareille circonstance, non-seulement gênaient les manœuvres, mais encore portaient partout l'alarme et le désordre, en fuyant avec précipitation devant un ennemi que la misère leur rendait redoutable; situation d'autant plus critique pour nous, que les kosaques, voyant fuir ces masses faibles et sans armes, redoublaient d'ardeur et de courage, croyant avec vraisemblance que ces colonnes de fuyards étaient des colonnes armées.

Heureusement le grand ravin situé sur la gauche de notre route, et surtout la belle position qu'occupait le duc d'Elchingen, arrêtèrent les efforts des Russes, qui, dans cette circonstance, nous avaient amenés à une situation critique. Ainsi ce

maréchal, laissé en position depuis la veille près de Viazma pour attendre le passage du premier corps, et le relever d'arrière-garde, eut la gloire de nous avoir tirés, par sa seule présence, du plus grand péril qui jusqu'alors se fût présenté. Durant toute l'action il y assista de sa personne, et long-temps marcha avec le vice-roi et le prince d'Eckmühl pour conférer avec eux sur les dispositions qu'on devait prendre.

Il était près de quatre heures après-midi lorsque notre corps traversa Viazma. En sortant de la ville nous vîmes campé vers notre gauche et sur un plateau, ce troisième corps à qui nous devions de la reconnaissance pour avoir si bien gardé cette importante position; la ténacité avec laquelle il la défendit, rendit impuissante l'obstination que l'ennemi mettait à l'enlever; et cette bravoure à laquelle on ne saurait trop rendre justice, contribua beaucoup à sauver les premier, cinquième et quatrième corps, facilitant à ce dernier les moyens de se retirer derrière la rivière de Viazma où le prince chercha à réparer le mal qu'avait pu lui faire un combat malheureux, mais honorable, et soutenu dans des circonstances où les combinaisons les plus habiles ne pouvaient avoir aucune heureuse issue.

En traversant la forêt qui se trouve au-dessous du plateau de Viazma, nous rencontrâmes un convoi de malades parti de Moskou avant nous. Ces infortunés, depuis quelques jours privés de tout

secours, bivaquaient dans cette forêt, qui leur servit d'hôpital et de tombeau, car la difficulté de faire aller les chevaux força les conducteurs à tout abandonner. Nous campâmes près de là, et aux approches de la nuit on fit un grand feu sur le revers d'une colline couverte de broussailles. La garde royale était autour du bivac du prince, tandis que les treizième et quatorzième divisions furent placées sur nos flancs. La quinzième division, quoique considérablement affaiblie, formait notre arrière-garde.

De cette colline on voyait le ciel tout en feu; c'étaient les maisons de Viazma échappées au premier incendie, et que nous livrions aux flammes en nous retirant. Le troisième corps, qui conservait toujours sa position pour protéger la retraite, quoique séparé des Russes par un ruisseau et de profonds ravins, semblait être fréquemment attaqué. Dans le silence de la nuit nous étions souvent réveillés par des coups de canon qui, tirés à travers d'épaisses forêts, éclataient d'une manière horrible; ce bruit inattendu, répété par les échos de la vallée se prolongeait en longs mugissemens, lorsque nos sens fatigués commencaient à goûter le repos, et, à chaque instant, nous forçait de courir aux armes, par la crainte où nous étions que l'ennemi, voisin de nous, ne s'avançât pour nous surprendre.

(4 Novembre.) C'est pourquoi vers une heure du matin, le vice-roi jugea prudent de profiter de

l'obscurité de la nuit pour effectuer sa retraite, et obtenir ainsi quelques heures d'avance sur les Russes, qu'on ne pouvait combattre, puisque la faim ne nous permettait pas de nous arrêter dans des campagnes désertes. Nous marchions à tâtons sur la grande route, entièrement couverte de bagages et d'artillerie; les hommes et les chevaux exténués de lassitude se traînaient à peine, et à mesure que ces derniers venaient à tomber, les soldats se les partageaient entre eux, et allaient faire griller sur des charbons ardens cette viande, qui depuis quelques jours était leur unique nourriture. Beaucoup, souffrant plus encore par le froid que par la faim, abandonnaient leurs équipages pour venir se coucher auprès d'un grand feu qu'ils avaient allumé. Mais au moment du départ, ces malheureux n'avaient plus la force de se relever, et préféraient tomber entre les mains de l'ennemi, plutôt que d'essayer à continuer leur route.

Il y avait long-temps qu'il faisait grand jour, lorsque nous arrivâmes devant le village de Polianovo, auprès duquel passait la petite rivière d'Osma. Le pont était très-étroit et fort mauvais; la foule pour le traverser était immense, et comme chacun se pressait d'arriver, le vice-roi chargea des officiers d'état-major d'interposer leur autorité, afin de maintenir l'ordre dans ce passage difficile: lui-même ne dédaigna point de s'y arrêter, et de prendre toutes les précautions nécessaires pour faciliter

les convois d'artillerie, au milieu de la cohue des équipages qui se pressaient d'entrer dans ce défilé. L'Empereur qui allait en avant de nous, à une journée de distance, ayant appris que nous étions attaqués, s'arrêta entre Jalkow Postoja-Dvor et Doroghobouï; mais lorsqu'il sut que nous avions forcé le passage, il continua sa marche et se dirigea vers cette dernière ville.

Au-dessous du bourg de Semlevo passe une autre branche de la rivière d'Osma, beaucoup plus considérable que la première; néanmoins les troupes ne furent point retardées; elles profitèrent d'un pont large et solide, pour franchir une position dont l'ennemi aurait pu retirer de grands avantages s'il avait pu s'en emparer.

Vers la fin de la journée, on avait fait le logement du prince dans une petite chapelle située endeçà d'un grand ruisseau marécageux. On était à peine établi aux environs de cette chapelle, que des domestiques étant allés fourrager, furent attaqués par les kosaques, et revinrent avec précipitation; les uns avaient perdu leurs chevaux, leurs habits; d'autres étaient tout mutilés par les coups de sabre et de lance qu'ils avaient reçus. Il fallut alors songer à s'éloigner; et à mesure que les équipages du vice-roi évacuaient cette position, on voyait des cavaliers ennemis s'avancer vers nous. C'est dans cette circonstance qu'on sentit combien dans une retraite, il est essentiel d'assurer le pas-

sage des rivières. Celle-ci, quoique très-petite, était à peine guéable, et n'avait point de pont : pour la traverser, hommes, chevaux et voitures, se jetaient à l'eau, situation d'autant plus pénible, que les Russes profitant de notre détresse, commençaient à harceler la queue de notre colonne, et répandaient la consternation parmi cette foule immense qui, restée sur l'autre rive, se voyait arrêtée par un ruisseau large, profond, à moitié gelé, et entouré de marais. Pendant ce temps, elle entendait voler sur sa tête les boulets que l'ennemi lançait sur nous, Malgré cela ce passage n'eut rien de bien funeste; la nuit approchait, et les kosaques, craignant de se compromettre, cessèrent leurs attaques : aussi nous ne perdîmes que quelques voitures, qu'on fut forcé de laisser au milieu de l'eau.

Cet obstacle étant surmonté, on entra dans une forêt; à son extrémité, vers la gauche, était un grand château en bois depuis long-temps saccagé, voisin du village de Rouibki : c'est là qu'on s'établit. Nous n'avions d'autre viande que du cheval; mais il restait encore sur une voiture de l'état-major un peu de farine apportée de Moskou : pour mieux l'économiser, on en faisait de la bouillie, et l'on réglait à chaque officier le nombre de cuillerées qu'il en devait manger. Quant à nos chevaux, on était bien content de pouvoir leur donner de la paille qui, lors de notre premier passage, avait servi de litière.

(5 Novembre.) De très-grand matin nous partîmes, et, sans rencontre fâcheuse de l'ennemi, nous arrivâmes d'assez bonne heure dans un grand village, dont quelques maisons avaient été épargnées ; il y en avait une qui était en pierre et assez grande : c'est par la *Maison en pierre* que depuis nous signalâmes ce village (1); car sachant rarement le nom des endroits où nous passions, on était dans la coutume de les désigner par ce qu'ils pouvaient avoir de plus caractéristique, soit par la configuration, soit par les maux qu'on y avait endurés. On ne parlait point de ceux où l'on avait souffert la faim, puisque cette calamité était commune à tous les villages où nous passions.

Jusqu'à ce jour chacun supportait ses maux avec calme et résignation, dans la pensée flatteuse qu'ils allaient bientôt cesser. En partant de Moskou, on avait envisagé Smolensk comme devant être le terme de notre retraite, et le lieu où l'on se réunirait aux corps laissés sur le Dniéper et la Dwina, prenant pour ligne ces deux fleuves, et pour quartiers d'hiver la Lithuanie. On disait aussi que Smolensk abondait en provisions de toutes les espèces, et qu'on y trouverait, pour nous relever de nos travaux, le neuvième corps, composé d'environ

(1) D'après la grande carte de Russie, dressée au dépôt général de la guerre, ce village devait être *Jalkow Postoïa-Dvor*, ou *Slavkovo*.

vingt cinq mille hommes de troupes fraîches. Ainsi cette ville étant l'objet de nos plus chères espérances, on brûlait d'y arriver, dans la persuasion qu'auprès de ses murailles cesseraient nos calamités; son nom volait de bouche en bouche, et chacun le prononçait de bonne foi à tous les malheureux accablés par la souffrance, comme l'unique et véritable consolation propre à leur faire oublier les misères passées, et leur rendre le courage nécessaire pour supporter les fatigues qu'il fallait endurer encore.

(6 Novembre.) Nous marchions vers Smolensk avec une ardeur qui redoublait nos forces, nous touchions presqu'à Doroghobouï, qui n'en est éloigné que de vingt lieues, et la seule pensée d'y arriver dans trois jours excitait en nos cœurs une ivresse générale, lorsque tout à coup l'atmosphère, qui jusqu'alors avait été si brillante, s'enveloppa de vapeurs froides et rembrunies. Le soleil, caché sous d'épais nuages, disparut à nos yeux, et la neige, tombant à gros flocons, dans un instant obscurcit le jour, et confondit la terre avec le firmament. Le vent, soufflant avec furie, remplissait les forêts du bruit de ses affreux sifflemens, et faisait courber contre terre les noirs sapins surchargés de glaçons; enfin, la campagne entière ne formait plus qu'une surface blanche et sauvage.

Au milieu de cette sombre horreur le soldat, accablé par la neige et le vent qui venaient sur lui

en forme de tourbillon, ne distinguait plus la grande route des fossés, et souvent s'enfonçait dans ces derniers, qui lui servaient de tombeau. Les autres, pressés d'arriver, se traînant à peine, mal chaussés, mal vêtus, n'ayant rien à manger, rien à boire, gémissaient en grelottant, et ne donnaient aucun secours ni marque de pitié à ceux qui, tombés en défaillance, expiraient autour d'eux. Ah! combien de ces infortunés qui, mourant d'inanition, luttaient d'une manière terrible contre les angoisses de la mort! On entendait les uns faire de touchans adieux à leurs frères, à leurs camarades; d'autres, en poussant le dernier soupir, prononçaient le nom de leur mère et du pays qui les vit naître: bientôt la rigueur du froid saisissait leurs membres engourdis, se glissait jusque dans leurs entrailles. Etendus sur les chemins, on ne les distinguait plus qu'aux tas de neige qui recouvraient leurs cadavres, et qui, sur toute la route, formaient des ondulations semblables à celles des cimetières. Enfin, des nuées de corbeaux abandonnant la plaine pour se réfugier dans les forêts voisines, en passant sur nos têtes, poussaient des cris sinistres, et des troupeaux de chiens venus de Moskou, ne vivant que de nos débris ensanglantés, venaient hurler autour de nous, comme pour hâter le moment où nous devions leur servir de pâture.

Dès ce jour l'armée perdit sa force et son attitude

militaire. Le soldat n'obéit plus à ses officiers, et l'officier s'éloigna de son général; les régimens débandés marchaient à volonté ; cherchant pour vivre, ils se répandaient dans la plaine, brûlant et saccageant tout ce qu'ils rencontraient. Bientôt ces détachechemens séparés de nous étaient assaillis par les restes d'une population armée pour venger les horreurs dont elle avait été la victime; et les kosaques, venant au secours des paysans, ramenaient sur la fatale grande route, le reste des traînards échappés au carnage qu'ils en avaient fait.

Telle était la situation de l'armée, lorsque nous arrivâmes à Doroghobouï. Cette ville, quoique petite, eût dans notre détresse rendu la vie à bien des malheureux, si la colère de Napoléon ne l'avait aveuglé au point de lui faire oublier que ses soldats seraient les premiers à souffrir de la dévastation que lui-même ordonna. Doroghobouï avait été brûlé, ses magasins pillés, et l'eau-de-vie dont ils abondaient coulait dans les rues, pendant que le reste de l'armée mourait faute de boissons spiritueuses. Le peu de maisons conservées furent occupées exclusivement par un petit nombre de généraux et d'officiers. Les soldats armés qui restaient encore, devant faire face à l'ennemi, étaient exposés à toutes les rigueurs de la saison, tandis que les autres, éloignés de leurs corps, se voyaient repoussés de partout, et ne trouvaient pas même place au milieu des bivacs. Qu'on se figure alors la

situation de tous ces malheureux: tourmentés par la faim, ils couraient auprès d'un cheval aussitôt qu'il était tombé, et, comme des chiens affamés, ils s'en disputaient les lambeaux : excédés par le sommeil et les longues marches, ils n'apercevaient que de la neige, et autour d'eux pas un seul point où l'on pût s'asseoir ni se reposer; transis de froid, ils erraient de tous côtés pour avoir du bois, la neige l'avait fait disparaître, et s'ils en trouvaient, ils ne savaient sur quel point l'allumer; à peine le feu commençait-il à prendre, que la violence du vent et l'atmosphère humide détruisaient le fruit de leurs fatigues, et leur unique consolation dans ce malheur extrême. Aussi tous les hommes demeuraient serrés comme des bestiaux, se couchaient au pied des bouleaux, des sapins, ou sous des voitures; il y en avait qui arrachaient des arbres, d'autres, de vive force, brûlaient les maisons où les officiers étaient logés; et quoique excédés de lassitude, on les voyait droits, semblables à des spectres, rester immobiles toute la nuit autour de ces immenses bûchers.

LIVRE VIII.

KRASNOÉ.

Lorsque Napoléon abandonna Moskou, il partit dans l'intention de réunir toutes ses troupes derrière Witepsk et Smolensk, et par là faire du Dniéper et de la Dwina une ligne de concentration dont il sortirait le printemps suivant pour attaquer à la fois Kiow et Pétersbourg (1). Les journées des 6 et 7 novembre ayant détruit le tiers de son armée, il rejeta sur cette perte et sur la rigueur de la saison la nécessité où il était d'abandonner son plan. Mais le véritable et unique motif qui l'obligea d'y renoncer, fut la nouvelle qu'il reçut à Semlevo (2), que Wittgenstein avait enlevé de force Polotsk, et qu'un corps ennemi marchait pour reprendre Witepsk; enfin que les armées de Moldavie et de Wolhynie s'avançaient sur la Bérézina. Ces événemens apportèrent de si grands changemens aux projets de l'Empereur, que je crois devoir entrer dans quelques détails sur les opérations militaires qui eurent lieu dans les pays où l'on s'était flatté de pouvoir prendre de paisibles quartiers d'hiver.

(1) 25e Bulletin.

(2) Le 4 novembre, et non le 9, comme l'ont dit les Bulletins.

Le jour même où nous sortîmes de Moskou, toutes les armées russes que Napoléon avait laissécs sur ses derrières se mirent en mouvement. Celle aux ordres du comte Wittgenstein, outre son voisinage de la Bérézina, était d'autant plus à craindre, qu'elle venait de recevoir dix-sept mille hommes de recrues, et une division de vieilles troupes arrivées de Finlande. Le maréchal Gouvion Saint-Cyr, chargé de le contenir, depuis long-temps était privé de renforts, et voyait dépérir ses troupes, non-seulement par des combats continuels, mais encore par leur long séjour dans un pays misérable, qui depuis quatre mois était le théâtre des opérations les plus sanglantes. Le second corps était réduit à quatorze mille hommes, les Bavarois ne comptaient plus dans leurs rangs que douze cents soldats. L'air mal sain, la fatigue et la mauvaise nourriture avaient affaibli ces derniers plus encore que les combats. Pleins d'horreur pour cette guerre atroce, presque tous mouraient dans les hôpitaux du désir de revoir leur patrie; aussi chaque jour, autour de Polotsk, on enterrait ces malheureux par centaines.

Wittgenstein, fort de tant d'avantages, se décida enfin à prendre l'offensive, à une époque où notre épuisement ne nous permettait plus de la conserver. Le 18 octobre, à six heures du matin, il déboucha devant Polotsk sur quatre colonnes, et, profitant de sa supériorité numérique, s'avança

pour tourner la position qu'occupait le maréchal Saint-Cyr, sur la rive gauche de la Polota. Sa première attaque fut dirigée contre une batterie à barbette, placée d'une manière avantageuse, et qu'il nous fallait conserver à tout prix pour ne pas livrer à l'ennemi le côté faible de notre camp retranché, c'est-à-dire le front de la ville de Polotsk, dont les ouvrages étaient trop imparfaits pour pouvoir couvrir notre extrême gauche, et qui, cependant, ayant été attaqués, furent défendus par le général Maison avec une constance et une bravoure qui firent à la fois honneur à ses talens et au courage de ses troupes (1).

Tandis que l'ennemi pressait vivement le général Maison, il fit marcher une autre de ses colonnes pour prendre de front la division Legrand, en dirigeant principalement ses efforts sur une redoute construite sur la gauche de la Polota, et qui par les manœuvres de l'ennemi devenait le centre de cette division. Les efforts des assaillans furent inutiles, et leur valeur vint expirer sous le feu de nos canons.

De toute la journée, Wittgenstein n'osa point s'avancer vers la rive droite de la Polota, où nous étions assez bien retranchés. Mais vers les quatre heures, ayant sans doute réuni toutes ses forces,

(1) Huitième division ; elle était auparavant commandée par le général Verdier, qui, ayant été blessé à la première bataille de Polotsk (16 et 17 août), fut forcé d'en laisser le commandement.

il déboucha en masse par les routes de Riga et de Sébeï : ses troupes, soutenues par une colonne venue de Nével, dont la route s'unit aux deux autres, tout près de Polotsk ; attaquèrent le flanc gauche de la ville avec une telle assurance que les Suisses et les Croates de la division Merle (neuvième), emportés par leur ardeur guerriere, allèrent à la rencontre des Russes, en firent un horrible massacre, et terminèrent la journée en conservant la position qu'ils étaient chargés de défendre.

Le comte Gouvion Saint-Cyr, soutenait glorieusement l'attaque contre des forces si supérieures aux siennes, persuadé qu'il pourrait toujours faire face là où il ne faudrait que du courage. Mais il n'était pas sans inquiétude pour parer à toutes les grandes manœuvres contre lesquelles, dans un pays de plaine, la valeur est toujours obligée de céder au nombre, surtout depuis qu'il savait que la division de Finlande n'avait point été suivie par les Prussiens, et qu'elle avait pris position à Disna. Ainsi c'était pour assurer ses derrières qu'il avait envoyé, dans la nuit, le général Corbineau sur les bords de la Ouchatsch, afin d'observer les mouvemens du corps de Stengel, dont l'intention était de tourner le maréchal par la rive gauche de la Dwina, pendant qu'il combattait sur la rive opposée. Dans le principe on s'était flatté que ce côté était en sûreté, puisque le général Grandjean était à Dunabourg avec quatorze bataillons et deux ré-

gimens de cavalerie; mais la garnison de Riga, ayant chassé le général Yorck de Mittau, cette invasion attira l'attention du général Grandjean du côté des Prussiens : comme il faisait partie de leur corps d'armée, il crut devoir se préparer à les secourir, plutôt que de poursuivre la division de Finlande.

Le général Corbineau, à la suite de sa première reconnaissance, instruisit le comte Gouvion Saint-Cyr qu'il n'y avait sur les bords de la Ouchatsch, que de faibles partis ennemis; vers les dix heures du matin, il lui fit dire en toute hâte qu'il voyait devant lui cinq mille hommes d'infanterie et douze escadrons de cavalerie. Aussitôt on retira, mais sans que Wittgenstein pût s'en apercevoir, un régiment de chaque division, auxquels on joignit le 7e de cuirassiers. Ces troupes, formant un corps d'environ deux mille hommes, furent confiées au général Amey, et allèrent renforcer celles que commandait le général Corbineau.

Le maréchal sentit alors que sa position devenait critique, et qu'il n'avait d'autre parti à prendre qu'à repasser la Dwina, couper les ponts et tomber brusquement sur la division de Finlande; mais, voulant cacher aux Russes son projet de retraite, il annonça qu'on ne s'y préparerait que vers la fin du jour et dans le plus grand silence, afin de mieux dérober un mouvement qui pourrait devenir fatal par les obstacles qu'opposerait l'ennemi

aussitôt qu'il en serait informé. Par malheur, aux approches de la nuit, quelques soldats imprudens mirent le feu aux baraques du général Legrand; dans l'instant il se communiqua sur toute la ligne. Alors Wittgenstein, qui, pour recommencer ses attaques, n'attendait que le signal qui marquerait le moment de notre retraite, nécessitée par l'apparition du corps de Stengel qu'il avait envoyé sur l'autre rive, comprit que nous nous disposions à repasser la Dwina; sur-le-champ il mit en batterie toute son artillerie, et, vers les huit heures du soir, fit tirer sur Polostk, espérant l'incendier, et empêcher ainsi l'évacuation des caissons qui devaient passer dans l'intérieur de la ville. Les troupes qui s'y trouvaient enfermées, garanties par une double palissade, se battirent avec courage; elles firent un feu continu, en se retranchant derrière des madriers et dans les maisons qu'elles avaient crénelées. Le bombardement fut effroyable; le feu des batteries devint général; les flammes qui s'élevaient de toute part éclairaient ce combat nocturne, et répandaient dans la campagne une si grande clarté qu'on se battait sur toute la ligne comme en plein midi, et avec autant de précision que le jour d'une revue. L'acharnement des deux côtés était extrême; quoique nous eussions à lutter contre des forces bien supérieures, néanmoins notre arrière-garde défendit la ville pied à pied, jusqu'à ce que tous nos bagages et cent qua-

rante pièces d'artillerie, eurent achevé de repasser la Dwina.

Polotsk étant abandonné vers les trois heures du matin, le général russe Cazanova en prit possession ; il n'y trouva que des blessés ramassés sur le champ de bataille ; leur grand nombre attesta la valeur de nos soldats. Mais notre retraite forcée fut encore glorieuse, puisqu'au milieu d'une position si critique, et qui devait avoir des suites si désastreuses, l'ennemi avoua n'avoir obtenu pour trophée qu'une seule pièce de canon achetée par une perte triple de la nôtre. Le même jour l'état-major russe ayant donné un grand dîner dans le couvent des Jésuites, vers la fin du repas Wittgenstein, après avoir loué la bravoure des soldats français, se leva, et par un mouvement spontané, qui honorait à la fois le vainqueur et le vaincu, il porta *à la santé du brave Gouvion Saint-Cyr*.

Ce maréchal voyant qu'il n'avait pas un instant à perdre pour s'opposer aux troupes qui s'avançaient par la Ouchatsch, et que le général Amey avait contenues dans les défilés de Sedlitchtché, lui envoya pour le renforcer une colonne de sept cents Bavarois ; ensuite il donna le commandement de toutes ces troupes au général de Wrède, qui, sur-le-champ, marcha contre le corps de Stengel. L'ayant joint, il l'attaqua à la baïonnette et le rejeta de l'autre côté de Bononiïa, en lui faisant éprouver une perte de douze cents hommes restés sur le champ

de bataille, et d'environ quinze à dix huit cents prisonniers, parmi lesquels deux colonels et plusieurs officiers de différens grades (1).

Le comte Gouvion Saint-Cyr, en faisant le rapport de ces combats sanglans, soutenus à une époque si importante et si pénible, rendit justice aux talens et à la bravoure des généraux de Wrède, Legrand, Merle, Maison et Laurencey; il se loua de la manière dont le général Aubry avait fait manœuvrer l'artillerie; il donna également des éloges au général du génie Dode, qui déploya une haute capacité dans la connaissance d'un art d'autant plus beau et d'autant plus estimable, qu'il est toujours notre unique ressource dans les circonstances désespérées. Les colonels Guéhéneuc (blessé), et Dalbignac ne furent point oubliés dans la relation d'une affaire où l'un et l'autre se distinguèrent par la réunion de toutes les qualités qui constituent le vrai mérite. Enfin, le maréchal annonça à l'Empereur, qu'ayant été blessé au pied, il avait été obligé de se démettre du commandement en faveur du général Legrand, en attendant que le duc de Reggio fut arrivé pour le reprendre.

Tels furent les événemens qui survinrent sur la Dwina pendant que la Grande-Armée opérait sa retraite sur Smolensk; événemens honorables pour

(1) Rapport du général Wrède, daté de Babinetscky. (*Moniteur* du 29 novembre 1812.)

nos armes, mais désastreux par les conséquences qui s'en suivirent. En effet, Wittgenstein ayant dépassé la Dwina, détacha sur sa gauche des troupes pour s'emparer de Witepsk. Sur sa droite il opposa le corps de Stengel à celui des Bavarois, et avec le reste de son armée, il poursuivit le second corps réduit à neuf mille hommes; ces malheureux débris, vieillis dans les combats, en se retirant sur la Oula, disputèrent le terrain pas à pas, jusqu'au moment de notre arrivée. Afin de secourir le duc de Reggio, qui venait de reprendre le commandement, Napoléon se vit obligé d'envoyer à son secours le duc de Bellune pour chercher à faire repasser la Dwina à Wittgenstein: expédition fatale, dans laquelle le neuvième corps fut anéanti, non par les combats, mais par le manque de vivres et des manœuvres continuelles au milieu d'un hiver rigoureux.

Après avoir parlé des opérations de la Dwina, je dois raconter celles qui eurent lieu en Volhynie, et dont les conséquences nous furent encore plus funestes. Les Autrichiens, après la victoire de Ghorodetschna, avaient rejeté Tormasow derrière la Stouir, et étaient venus prendre position en face de Lutsk, où ils s'arrêtèrent à la nouvelle de l'approche de l'armée de Moldavie. Cette dernière avait joint effectivement celle de Volhynie le 15 septembre. Le prince Schwartzenberg ne se croyant pas en état de lui résister, se retira sur la Touria,

et de là sur la Lesna près Briest-Litewski, où il repassa le Bug le 10 octobre, et prit position à Wegrow, en avant de Warsovie.

L'amiral Tchichagow qui commandait en chef les deux armées, depuis que Tormasow avait été appelé auprès de Kutusoff, pour remplacer Bagration, s'arrêta à Briest-Litewski, et prit position sur la droite du Bug, pour observer les Autrichiens et les Saxons, se bornant à pousser quelques reconnaissances vers Biala, qui portèrent l'alarme jusques dans Warsovie. Cependant l'amiral, informé de notre retraite précipitée, reçut l'ordre de son souverain de se porter en toute hâte avec la moitié de son armée par Minsk, sur Borisow, où il devait réunir sous ses ordres les deux corps de Wittgenstein et de Hertel (1), et prendre position derrière la Bérézina, pour coopérer au grand plan des Russes, qui devait s'effectuer sur les bords de cette rivière.

Au reste, par des lettres interceptées, notre chef avait connaissance de toutes ces manœuvres; il n'en profita point, parce qu'il s'obstinait à croire que les Autrichiens se sacrifieraient pour lui. *J'ai créé Schwartzenberg*, disait-il, *c'est le général de mon beau-père, il fera tout ce que j'ordonnerai*. Cependant le plan des Russes était si naturel et si sûr, qu'ils manifestaient ouvertement

(1) Ce général commandait la garnison de Bobruisk.

l'intention de prendre Napoléon en vie, et de passer ensuite au fil de l'épée le reste de son armée. Mais nous étions dans une profonde ignorance sur tous ces mouvemens hostiles, et l'on comptait si bien sur la résistance que pourraient opposer les corps par lesquels nous étions flanqués, que chacun attendait la fin de nos malheurs, précisément à l'endroit même où ils devinrent plus grands encore.

Ainsi ce n'est point l'âpreté d'un hiver prématuré qui fit échouer le plan de l'Empereur, puisque s'il avait pu se maintenir entre Smolensk et Witepsk, il réparait facilement les pertes qu'il avait faites à cette époque. La principale et unique cause de sa ruine fut d'avoir été à Moskou, en méprisant trop ce qu'il laissait derrière lui, et d'avoir voulu faire, au prix de notre sang, ce que le plus imprudent des monarques (1) n'avait pas jugé prudent de faire. Le désir de saccager cette capitale, l'orgueil d'y dicter des lois (2), lui fit tout sacrifier; et, oubliant l'hiver et ses rigueurs, il fit brûler le Kremlin sans se rappeler qu'il n'était secondé que par des alliés peu sincères, que Wittgenstein n'avait jamais abandonné la Dwina, enfin

(1) Charles XII, roi de Suède, que Napoléon, durant cette campagne, gratifiait souvent de l'épithète de *Fou*.

(2) Il n'en donna qu'aux comédiens français. Voyez son réglement sur les théâtres, daté de Moskou du 15 octobre, inséré dans le *Moniteur* du 15 janvier 1813.

que Tschichagow, revenu de Moldavie, l'attaquerait au retour de son expédition.

Napoléon ignorant encore les progrès rapides que l'ennemi faisait sur la Dwina, se détermina à faire passer le Dniéper au quatrième corps, et à le diriger sur Witespk pour secourir la garnison de cette ville, commandée par le général Pouget. Lorsqu'on lui observa que ce général n'avait avec lui que deux mille hommes, et que le vice-roi éprouverait des obstacles qui l'empêcheraient d'arriver assez à temps, il ne tint aucun compte de cette réflexion, qui parut vivement lui déplaire. *Je veux passer l'hiver à Smolensk*, disait-il; et si on lui rappelait qu'il n'y avait des vivres que pour quinze jours, et que les cantonnemens étaient impraticables dans un pays couvert de neige, il entrait en colère, et qualifiait de hardiesse le langage de la vérité. Plus irrité par les mauvaises nouvelles qu'il recevait, qu'attentif à prévenir les maux qui pouvaient s'en suivre, il était absorbé dans la plus profonde méditation. Tout ce qui l'entourait semblait se ressentir de cette sombre inquiétude. Les malheurs, les périls auxquels nous étions exposés, aux yeux des courtisans, étaient moins dangereux pour eux que le front sévère de leur maître. Depuis l'arrivée d'un courrier venu de Paris, Napoléon ne parlait plus de Wittgenstein ni de Tschichagow; les seuls noms de Mallet et de Lahorie erraient sur sa bouche, et au milieu des plus

violentes agitations, il les qualifiait de *jacobins* et de *révolutionnaires*. Personne n'osait l'interroger, mais tout faisait présumer que les ennemis qu'il avait en France lui donnaient plus d'inquiétude encore que toutes les manœuvres des Russes.

Rongé par les plus noirs soucis, sa position le fit enfin sortir de l'accablement où il était plongé, et de l'espèce d'insouciance qu'il avait pour l'armée; il renouvela au duc de Bellune l'ordre de livrer bataille, et de faire, à tout prix, repasser la Dwina à Wittgenstein. Ensuite, des officiers intelligens furent dirigés sur Minsk et Wilna, afin de prendre les mesures convenables pour la conservation de ces deux places importantes. Sur leur route, ils formèrent un corps de tous les détachemens dispersés, afin de chasser les kosaques, et les empêcher d'enlever, non-seulement nos postes isolés, mais encore de brûler les ponts nombreux sur lesquels il nous fallait passer. Cette mesure, quoique tardive, et exécutée avec de trop faibles moyens, contribua néanmoins à sauver bien du monde, et à applanir des difficultés qui, sans cette prévoyance, auraient été insurmontables.

Afin de reconnaître si, malgré le changement de temps, la route de Witepsk était encore praticable, le général Sanson reçut l'ordre de la parcourir, et d'examiner particulièrement les bords du Vop; les ingénieurs-géographes, Delahaye, Laignelot et Guibert, placés sous ses ordres,

partirent avec lui. Ces officiers furent à peine de l'autre côté du fleuve, qu'ils tombèrent entre les mains d'un parti de kosaques dont toutes ces rives étaient infestées.

(7 Novembre.) Pendant que l'Empereur allait à Smolensk, la direction de notre corps étant donnée sur Witepsk, nous partîmes de Doroghobouï, et vis-à-vis cette ville nous passâmes le Dniéper au moyen d'un pont en radeaux. Pour remonter l'autre rive, les chevaux attelés éprouvaient de rudes obstacles; le chemin étant devenu glissant comme le verre, ces animaux épuisés ne pouvaient plus tirer, et souvent douze à seize chevaux, attachés à un canon, n'avaient pas la force de franchir la plus petite hauteur. On voulait ce jour-là aller à Zazelé; mais la route fut si mauvaise que même le lendemain matin les équipages n'étaient pas rendus au lieu fixé. Aussi quantité de chevaux et caissons furent abandonnés, et c'est dans cette cruelle nuit qu'on commença à piller les fourgons et les voitures. La terre était couverte de portemanteaux, d'habits et de papiers. Quantité d'objets apportés de Moskou, et que la cupidité tenait cachés, commencèrent à revoir le jour.

Le beau château de Zazelé, pendant la nuit, nous offrit la répétition des scènes de la veille, et, à l'exception des soldats que le pillage des voitures avait ranimés, on ne voyait partout que des gens mourants de faim, de froid, et des chevaux qui

tourmentés par la soif, cherchaient avec leurs pieds à briser la glace, pour trouver au-dessous l'eau dont ils étaient altérés.

Nos bagages étaient si considérables que nos pertes en ce genre étaient encore insensibles. Nous avancions toujours et avec joie, pensant avec raison qu'en abandonnant la grande route de Smolensk nous en suivrions une autre, qui, ayant moins ressenti les calamités de la guerre, pourrait nous faire rencontrer des villages dont les maisons conservées, nous mettant à l'abri de l'intempérie de l'air, nous offriraient des ressources, et surtout du fourrage pour nos chevaux exténués : cette flatteuse espérance fut encore déçue. Le village de Sloboda, où nous fûmes coucher, ne nous présenta que des craintes nouvelles. Tout était saccagé; et les kosaques, rôdant sur nos flancs, prirent, dépouillèrent ou massacrèrent ceux qui, forcés par la nécessité, voulurent s'éloigner pour aller fourrager. Dans ces circonstances pénibles, le général Danthouard, dont les talens nous avaient été si utiles, semblait se multiplier pour se porter partout où il y avait du danger. Il faisait agir efficacement notre artillerie sur tous les points où elle pouvait manœuvrer, lorsqu'en parcourant nos lignes, un boulet de canon lui fractura la cuisse droite, après avoir tué l'ordonnance qui était à côté de lui.

Le vice-roi, sachant que nous devions, le jour

suivant, traverser la rivière du Vop, avait envoyé, dès le soir même, le général Poitevin avec plusieurs ingénieurs pour faire construire le pont nécessaire à notre passage. Le 9 novembre, de très-grand matin, nous arrivâmes devant cette rivière; mais quelle fut la douleur du prince, et notre désespoir, en voyant toute l'armée et ses bagages rangés le long du Vop sans pouvoir le passer. Le pont avait été achevé par les sapeurs, mais la crue des eaux survenue pendant la nuit, l'ayant rompu, il n'était plus possible de s'en servir, ni de le raccommoder.

Les kosaques qu'on avait vus la veille, ne tardèrent pas à s'avancer quand ils apprirent notre situation critique. On entendait déjà le feu de nos tirailleurs, qui cherchaient à les repousser; mais le bruit des armes, en se rapprochant de nous, donnait trop à comprendre que l'audace des Russes se ranimait à la vue de nos dangers. Le vice-roi, dont la grande âme avait toujours été impassible au milieu des périls, conserva un sang-froid bien précieux dans une circonstance si désespérée. Pour rassurer les esprits, encore plus consternés de l'apparition de l'ennemi que des obstacles du Vop, il envoya de nouvelles troupes, qui, en le maintenant sur nos flancs et nos derrières, nous laissèrent la faculté de ne nous occuper que du passage de la rivière.

Le prince, voyant qu'il fallait que quelqu'un

de sa maison donnât l'exemple du courage en passant le premier, chargea son aide-de-camp Bataille, et son officier d'ordonnance le colonel Delfanti, de se mettre à la tête de la garde royale, et de traverser à gué le Vop. Ces braves officiers, dont la courageuse intrépidité ne saurait être trop louée, saisirent avec ardeur l'occasion de faire connaître leur dévouement; en présence de tout notre corps, ayant de l'eau jusqu'à l'estomac, ils se firent jour à travers les glaces accumulées, et, accompagnés des grenadiers, parvinrent sur l'autre rive.

Peu d'instans après, le vice-roi suivit la garde avec son état-major; lui-même veillait à l'exécution des ordres qu'il donnait pour faciliter un passage si dangereux. Les voitures commencèrent alors à filer. Les premières s'en tirèrent heureusement, ainsi que quelques pièces d'artillerie. Comme le Vop coulait dans un lit très-profond, ses rives escarpées et glissantes par le verglas, faisaient que l'unique point pour passer était l'endroit où l'on avait creusé une rampe. Mais les canons formèrent des excavations si profondes, qu'il fut impossible de les retirer: par conséquent le seul gué accessible s'obstrua tellement qu'il devint impraticable pour l'artillerie et pour tout le reste des équipages.

Dans cette position, le désespoir devint général; car, malgré les efforts qu'on faisait pour contenir les Russes, on n'avait que trop la certitude qu'ils

avançaient. D'ailleurs, la crainte redoublait nos dangers; la rivière étant à demi gelée, et les voitures ne pouvant plus la passer, il fallut que tous ceux qui n'avaient pas de chevaux, se déterminassent à se jeter à l'eau; situation d'autant plus déplorable, qu'elle nous forçait d'abandonner cent pièces de canon, grand nombre de caissons, et quantité de charrettes, de fourgons et de *drouschki* (1), où se trouvait le peu qui nous restait de nos provisions de Moskou. On vit alors chacun renoncer à ses équipages, et charger précipitamment sur ses chevaux les effets les plus précieux. A peine avait-on pris la résolution de laisser une voiture, qu'une foule de soldats ne donnaient plus au propriétaire le temps de choisir ce qui lui convenait. Ils en devenaient les maîtres, et la pillaient; mais ils cherchaient de préférence à toute autre chose la farine et les liqueurs. Les artilleurs abandonnaient aussi leurs pièces, et, sur le bruit que l'ennemi s'approchait, ils les enclouaient, désespérant de franchir une rivière qui de toute part était encombrée par les voitures embourbées, et par quantité d'hommes et de chevaux noyés. Les cris de ceux qui traversaient l'eau, la consternation de ceux qui allaient la passer, et qu'on voyait à chaque instant rouler avec leurs montures dans le lit du

(1) Petite voiture découverte, et fort élégante, dont on se sert dans toutes les villes de Russie.

Vop, tant la pente était escarpée et glissante ; enfin, la désolation des femmes, les pleurs des enfans, et le désespoir des soldats même, faisaient de ce passage une scène si déchirante, que le seul souvenir cause encore de l'effroi à tous ceux qui en furent les témoins.

Quoiqu'il soit bien pénible d'en rappeler les circonstances, néanmoins je ne puis me dispenser de raconter un trait d'amour maternel, si touchant par lui-même et si beau pour l'humanité, qu'il m'a soulagé en le voyant, de l'affliction que me causaient nos infortunes.

Une vivandière de notre corps, qui avait fait avec nous la campagne, revenait de Moskou, ayant dans sa voiture cinq enfans en bas âge, et tout le fruit de son industrie. Arrivée près du Vop, elle regarde avec stupeur la rivière qui l'oblige de laisser sur ses bords sa fortune et la subsistance de sa famille. Long-temps cette mère éplorée courut pour chercher un nouveau passage ; n'en ayant point trouvé, elle revint fort triste, et dit à son mari : *Mon ami, il faut tout abandonner ; ne cherchons plus qu'à sauver nos enfans*. En disant ces mots, elle sortit les deux plus jeunes de la voiture, et les mit dans les bras de son époux. Je vis ce pauvre père serrer étroitement ces innocentes créatures, et d'un pied tremblant traverser la rivière, tandis que sa femme, à genoux au bord de l'eau, regardait tour à tour le ciel et la terre : sitôt que son mari fut passé,

elle tendit les mains pour remercier Dieu ; et se levant avec joie, elle cria avec transport : *Ils sont sauvés ! Ils sont sauvés !* Mais les premiers enfans déposés sur l'autre rive, se croyant abandonnés de leurs parens, les appelaient en pleurant ; des deux côtés l'inquiétude devenait égale. Enfin les larmes que faisaient verser la crainte, cessèrent de couler pour faire place au bonheur qu'éprouva cette famille en se voyant toute réunie.

Nous quittâmes, vers la fin du jour, ce champ de désolation, et fûmes camper près d'un mauvais village situé à une demi-lieue du Vop, d'où nous entendions au milieu de la nuit les cris lamentables de ceux qui s'efforçaient de passer. On avait laissé de l'autre côté la division Broussier, afin de contenir l'ennemi, et de chercher, s'il était possible, à sauver une partie de l'immense bagage qu'on avait abandonné. Le lendemain (10 novembre), je fus envoyé pour rappeler cette division, qui, en quittant ce terrain, me montra toute l'étendue de nos pertes. A plus d'une lieue de distance, on ne voyait que caissons et pièces d'artillerie ; les calèches les plus élégantes, venues de Moskou, se trouvaient entassées sur la route et le long de la rivière. Les objets arrachés de ces voitures, mais trop lourds pour être emportés, avaient été répandus dans la campagne ; tous ces débris épars sur la neige n'en ressortaient que mieux. On y voyait des candelabres d'un grand

prix, des figures de bronze antiques, des tableaux originaux, les porcelaines les plus riches et les plus estimées : moi-même j'aperçus une écuelle du plus beau travail, et où se trouvait peinte la sublime composition de Marcus-Sextus ; je la pris, et bus dans cette coupe de l'eau du Vop, pleine de fange et de glaçons, après m'en être servi, je la jetai avec indifférence près de l'endroit où je l'avais ramassée.

Nos troupes eurent à peine quitté l'autre rive, que des nuées de kosaques, n'éprouvant plus d'obstacles, s'avancèrent vers ces bords déplorables où se trouvaient encore beaucoup de malheureux à qui la faiblesse de leur santé n'avait pas permis de traverser la rivière. Quoique nos ennemis fussent entourés de butin, ils déshabillèrent leurs prisonniers, et les laissèrent nus sur des monceaux de neige. De notre rive on voyait les Tartares se partager ces dépouilles ensanglantées. Si leur courage eût égalé leur amour pour le pillage, le Vop n'aurait point été une barrière qui les eût empêchés de nous atteindre. Mais ces prudens ennemis, s'arrêtant toujours à la vue de quelques baïonnettes, se bornèrent à nous tirer des coups de canon, dont plusieurs atteignirent notre colonne.

La nuit que nous venions de passer avait été affreuse; pour s'en former une idée, qu'on se figure une armée campée sur la neige, au milieu d'un hiver rigoureux, poursuivie par l'ennemi, et

n'ayant plus ni cavalerie, ni artillerie à lui opposer. Les soldats sans souliers, et presque sans habits, étaient exténués de fatigue et de faim; assis sur leur sac, ils dormaient sur leurs genoux, et ne sortaient de cet engourdissement que pour faire griller des tranches de cheval, ou faire fondre des morceaux de glace; souvent même le bois nous manquait; pour entretenir le feu, on détruisait les maisons où logeaient les généraux : ainsi, à notre réveil, le village avait disparu, et des bourgades entières ne formaient plus qu'un vaste brasier. Au milieu de ces souffrances, le vice-roi, toujours à notre tête, ne perdit jamais son sang-froid ni l'égalité de son caractère. Malheureux, en proportion, plus que nous, il conserva dans le danger beaucoup de courage et de présence d'esprit, offrant ainsi, par son exemple, le plus parfait modèle d'une conduite militaire.

Les kosaques qui voyaient sur les chemins la preuve des calamités dont nous étions frappés, s'apercevant que nous quittions notre position, eurent bientôt traversé la rivière et atteint nos derrières. La quatorzième division, ayant encore conservé une douzaine de pièces d'artillerie, nous protégea en ripostant aux coups de l'ennemi. En attendant, le prince et ses officiers cherchaient à ramener l'ordre et faisaient rentrer dans leurs régimens les soldats qui s'en étaient éloignés pour trouver de quoi vivre. Mais cette mesure ne put avoir au-

cun succès : le nombre des isolés était si grand, qu'on ne pouvait ni les arrêter ni les contenir ; et quand même on y fût parvenu, la défection n'aurait pas tardé à recommencer, puisque la faim, l'impérieuse faim, les obligeait à quitter leurs drapeaux. L'importunité de nos adversaires redoublait avec nos malheurs ; souvent ils attaquaient notre arrière-garde, et nous forçaient à faire halte pour lui prêter secours contre des forces supérieures qui, de tous côtés, cherchaient à l'accabler.

La queue de notre colonne était vivement poursuivie, lorsque la garde royale, en se portant en avant, fut arrêtée auprès de Doukhovchtchina, par des pulks de kosaques qui, sortant de cette ville, se déployèrent dans la plaine comme pour vouloir nous envelopper. Nous voyant ainsi pressés de toute part, notre corps se trouva tellement en désordre, qu'il ne forma plus qu'une foule immense, dont la moitié était malade et désarmée. Cependant, d'un côté, l'ennemi tenait ferme, et de l'autre, nous poussait vivement ; mais le prince conservant toujours sa noble assurance dans une situation si critique, fit former en carré la garde italienne, ainsi que les dragons et chevau-légers bavarois ; ceux-ci, marchant par escadrons, forcèrent les kosaques à nous laisser entrer paisiblement dans Doukhovchtchina. Nos troupes étaient appuyées par la treizième division, qu'on parvint à former en colonne, malgré la multitude des isolés

qui, se pressant autour des pelotons, entravaient toutes les manœuvres. Pour accélérer la marche de ses troupes, le vice-roi, en personne, veilla à faire restaurer un mauvais pont qui arrêtait le passage. Afin de nous encourager, il ne dédaigna point de mettre la main à l'œuvre, et son dévouement pour l'armée, en excitant notre ardeur, prouva que plus il faisait abnégation de sa personne, plus la reconnaissance nous la rendait chère et sacrée!

La petite ville de Doukhovchtchina, où l'armée n'avait jamais passé (1), était parfaitement conservée; les habitans, fuyant à notre approche, avaient laissé quelques provisions que nous recueillîmes avec avidité, quoiqu'elles fussent bien grossières; mais ce qui les rendait plus précieuses encore, c'était de pouvoir les préparer dans de bonnes maisons, où l'on se trouvait à l'abri du froid excessif et d'un vent impétueux.

Le vice-roi avait ordonné la veille à son aide-de-camp Bataille de prendre avec lui la quinzième division, et d'aller à Smolensk par des chemins de traverse, annoncer à Napoléon les désastres essuyés sur le Vop. Ce fut sans doute dans l'attente d'une réponse, qu'on nous donna séjour à Doukhovchtchina (11 novembre.) Cependant la prise de Wi-

(1) A l'exception du corps de cavalerie commandé par le général Grouchy, et de la division Pino, lors de notre marche sur Moskou; l'un venait de Smolensk, et l'autre de Porietsch.

tepsk étant certaine, et notre corps n'ayant plus d'artillerie, ni aucune espèce de bagages, il fut décidé que, sans attendre le colonel Bataille, on partirait vers les deux heures du matin, pour rejoindre l'Empereur.

Nous fûmes tranquilles toute la journée; mais vers les dix heures du soir, tandis que nous goûtions les douceurs du sommeil, les kosaques parurent devant la ville, et tirèrent des coups de canon sur les feux de nos bivacs; les postes du 106[e] régiment, placés en avant d'une église, éprouvèrent des pertes; la présence du vice-roi eut bientôt réparé le désordre d'une attaque aussi inattendue. Sur-le-champ nos troupes furent rassemblées, et dirigées sur les positions qui pouvaient nous être avantageuses dans ce combat nocturne. Cette attaque n'eut aucune suite, elle avait été faite par des kosaques, et ils se gardèrent de la pousser plus loin, en voyant qu'on était en mesure pour se défendre de leur surprise.

(12 Novembre.) L'heure du départ étant arrivée, on mit le feu à Doukhovchtchina, dont les maisons nous avaient été si utiles. Depuis longtemps on était accoutumé aux effets de l'incendie; malgré cela nous ne pûmes nous empêcher d'être étonnés du spectacle horrible mais superbe, que produit dans les ténèbres une forêt couverte de neige lorsqu'elle est éclairée par des torrens de flammes. Tous les arbres enveloppés d'une écorce

de glace, éblouissaient la vue, et produisaient, comme à travers un prisme, les couleurs les plus vives et les nuances les plus légères; les branches de bouleau, semblables à celles des saules pleureurs, se penchaient vers la terre en forme de girandoles, et les glaçons, frappés par la lumière, offraient autour de nous une pluie de diamans, de rayons et d'étincelles.

Au milieu de cette belle horreur, toutes nos troupes étant réunies hors de la ville, prirent la route de Smolensk. Quoique la nuit fût excessivement sombre, les feux qui s'élevaient des autres villages qu'on avait également incendiés, formaient autant d'aurores boréales, qui jusqu'au jour répandirent sur notre marche une effrayante clarté. Auprès de Toporovo, nous laissâmes à notre gauche le chemin de Pologhi, que nous avions autrefois suivi en allant de Smolensk à Doroghobouï. La neige qui couvrait alors les campagnes avait presque enterré les villages, et de loin ils ne formaient plus qu'un point noir sur une surface blanche. La difficulté d'en approcher les sauva d'un embrâsement général. En comparant ces paisibles asiles aux tourmens dont nous étions la proie, je ne pus m'empêcher de m'écrier: « Heureux habitans! exempts » d'ambition, vous vivez tranquilles, et nous suc» combons aux plus affreuses douleurs. L'hiver » vous conserve la vie, il nous donne la mort! Lors» que le doux printemps achevera votre déli-

» vrance, en contemplant nos ravages, vous re-
» trouverez dans les campagnes nos cadavres des-
» séchés, et serez doublement heureux d'avoir peu
» souffert des malheurs de la guerre, et de n'avoir
» rien ajouté à l'étendue de nos souffrances! »

La petite rivière de Khmost était gelée quand nous la traversâmes; le pont, qui était fort bon, contribua à la faire passer sans retards ni obstacles. En arrivant à Volodimerowa, le vice-roi alla s'établir au château où il avait logé à l'époque de notre premier passage. Là, nous eûmes la certitude que les kosaques, après avoir flanqué notre route pendant la journée, s'étaient arrêtés à peu près à la même hauteur que nous. C'est ce qu'ils prouvèrent, en chassant nos fourrageurs, qui, forcés par les besoins les plus impérieux, étaient allés se procurer quelques provisions dans des villages voisins qui n'avaient pas été entièrement ravagés.

(13 Novembre.) On n'était plus qu'à une journée de Smolensk, et c'était là que l'abondance devait succéder à la disette, et le repos à la fatigue. Impatiens de jouir de ces biens tant désirés, nous partîmes de Volodimerowa long-temps avant le jour, incendiant, comme de coutume, les chaumières qui nous avaient donné asile. Arrivés à la hauteur de Stabna, où la route de Doukhovchtchina s'embranche avec celle de Witepsk, on éprouva une difficulté extrême à franchir cette montagne. Toute la côte sur laquelle nous cher-

chions à gravir, par l'effet du verglas, était unie et glissante comme le verre : hommes et chevaux roulaient l'un sur l'autre, et heureux si, après bien des fatigues, on pouvait sortir de ce pas difficile.

Avant d'arriver à Smolensk, où nos malheurs semblaient devoir finir, il se présentait à chaque instant des scènes douloureuses, qui faisaient désirer davantage d'arriver à cette ville. Au milieu de tous les maux dont nous accablait la fortune cruelle, personne n'était plus à plaindre que les femmes françaises venues de Moskou, et qui, pour éviter le ressentiment des Russes, avaient cru trouver au milieu de nous des secours assurés. La plupart à pied, en souliers d'étoffes, et vêtues de mauvaises robes de soie ou de perkale, elles se couvraient avec des morceaux de pelisses ou des capotes de soldats, prises sur des cadavres. Leur situation eût arraché des larmes aux cœurs les plus durs, si la rigueur des circonstances n'avait étouffé tout sentiment d'humanité. Parmi ces victimes des horreurs de la guerre, il y en avait de jeunes, de jolies, d'aimables et de spirituelles, et qui possédaient toutes les qualités propres à séduire l'homme le plus insensible; la plupart étaient réduites à mendier le plus léger service; et le morceau de pain qu'on leur donnait, les obligeait souvent à la plus servile reconnaissance. Implorant les secours de nous tous, elles en étaient abusées,

et chaque nuit appartenait à ceux qui se chargeaient de les nourrir. Auprès de Smolensk, j'en vis une des plus intéressantes qui, ne pouvant plus marcher, se faisait traîner derrière une voiture; lorsque ses forces vinrent à manquer, elle tomba dans la neige, où sans doute elle demeura ensevelie, sans avoir excité la compassion, ni même obtenu un regard de pitié, tant les âmes étaient avilies et la sensibilité éteinte! Ainsi le malheur n'avait plus de témoins, nous étions tous ses victimes.

Il était horrible de voir et d'entendre ces énormes lévriers à longs poils, qui, abandonnant les lieux que nous avions brûlés, nous suivaient le long du chemin; mourant de faim, ils aboyaient comme s'ils eussent été enragés, et, dans leur fureur, venaient souvent disputer aux soldats les chevaux morts qu'on laissait sur la route. Enfin les corbeaux, dont la Russie est remplie, attirés par l'odeur des cadavres, en épaisses nuées se plaçaient devant nous, et leurs cris de funeste présage, en frappant de terreur les âmes faibles, ajoutaient encore à l'excès de leurs misères.

Heureusement nous n'étions plus qu'à deux lieues de Smolensk, et le clocher de sa fameuse église, qu'on voyait de bien loin, en flattant nos cœurs d'une douce illusion, était pour nous la plus belle des perspectives. Une heure avant d'arriver, on laissa la division Broussier avec le peu de

chevau-légers bavarois qui nous restait encore, pour observer et contenir les kosaques, dont le nombre, toujours croissant, semblait vouloir nous accompagner jusqu'aux barrières de la ville. Mais quelle fut notre douleur, lorsque, dans les faubourgs mêmes, nous apprîmes que le neuvième corps était parti depuis long-temps, qu'on ne s'arrêterait point à Smolensk, et que toutes les provisions avaient été consommées. La foudre tombant à nos pieds nous aurait moins accablés que cette nouvelle; nos sens en furent tellement émus que, dans notre désespoir, personne ne voulait y croire. Bientôt nos yeux nous en donnèrent la triste confirmation, en voyant la garnison de Smolensk chercher sa subsistance dans les chevaux que la fatigue de notre course venait de faire tomber: nous ne doutâmes plus alors que la famine régnait dans une ville regardée jusqu'à ce moment comme le séjour de l'abondance.

En y entrant, nous réfléchissions sur la tristesse de notre sort; pour en adoucir la rigueur on nous promit une distribution de riz, de farine et de biscuit. Cette espérance ranima nos courages abattus; mais un instant après nous fûmes encore affectés par une scène bien pénible. A peine étions-nous aux barrières de Smolensk, qu'on vit arriver quantité de soldats isolés, qui, tout dégouttans de sang, nous annoncèrent que les kosaques n'étaient qu'à deux cents pas de nous. Ensuite parut le

capitaine Trezel, aide-de-camp du général Guilleminot : cet officier distingué, depuis le commencement de notre retraite, avait été chargé des missions les plus pénibles, et toujours les avait remplies avec un zèle au-dessus de tout éloge. Ce jour-là il fut laissé en arrière, pour mettre en position la quatorzième division; à son retour, il nous apprit qu'elle s'était placée dans un village derrière un petit bois qui bordait la route; que l'ennemi l'avait entourée; mais qu'étant parfaitement retranchée auprès d'un château dont les terres étaient palissadées, elle avait fait une si bonne contenance que les kosaques, désespérant de l'attaquer avec succès, s'étaient retirés pour courir sur les traînards; et que les ayant promptement atteints, ils en avaient massacré quelques-uns, et blessé un grand nombre. La route était couverte de ces misérables, et offrait un spectacle vraiment digne de compassion, surtout en les voyant descendre la montagne de Smolensk : la pente était si rapide, et la gelée la rendait si glissante, que tous ces infortunés, pouvant à peine se tenir, se couchaient sur le revers de la côte, où ils ne tardaient pas à mourir noyés dans leur sang.

Enfin, après avoir laissé la garde royale sur cette hauteur pour protéger la division Broussier, qui formait l'arrière-garde, nous descendîmes vers le Dniéper, et cherchâmes à pénétrer dans la ville. Auprès du pont était la jonction de la route

de Doroghobouï et Valontina, que tous les autres corps avaient suivie; et comme ces corps n'avaient point passé le Vop, ils conservaient encore une grande partie de leur artillerie et de leurs voitures. Ces nombreux bagages, qui refluaient de toutes parts, se mêlèrent avec les fantassins et les cavaliers; ceux-ci, voulant à tout prix entrer dans Smolensk, où on leur avait promis du pain, occasionnèrent une telle confusion qu'on s'égorgeait pour entrer, et qu'il nous fallut plus de trois heures, avant de pouvoir pénétrer dans la ville.

Ce jour-là le vent était très-impétueux et le froid excessif; on assurait même qu'il devait s'élever à plus de vingt-deux degrés au-dessous de la glace; malgré cela, chacun courait les rues dans l'espérance d'acheter des provisions. Smolensk étant bâti sur le revers d'une montagne, la côte était si escarpée que, pour y arriver, il fallait ramper contre terre, et s'accrocher aux pointes de rochers qui sortaient au-dessus de la neige. Nous parvînmes enfin sur le sommet où se trouvaient la grande place et les maisons qui avaient le moins souffert de l'incendie. Quoique le temps fut des plus rigoureux, on cherchait plutôt des vivres qu'un logement. Quelques soldats de la garnison, auxquels on avait distribué un peu de pain, se virent par la force contraints de nous le vendre; on suppliait ensuite ceux qui l'avaient acheté d'en céder une partie. C'est ainsi qu'on voyait, officiers

et soldats tous confondus, manger ensemble au milieu des rues. Pendant ce temps les kosaques arrivèrent; on les apercevait distinctement rôder sur les hauteurs et tirer sur les troupes qui défilaient au-dessous de la ville.

Il y avait de grandes difficultés pour pouvoir s'abriter; les maisons étaient peu nombreuses, et la foule pour se loger était immense. Enfin, entassés les uns sur les autres dans de grandes salles que les voutes avaient garanties de l'incendie, nous attendions avec impatience le moment des distributions. Mais les formalités qu'il y avait à remplir furent si longues, que la nuit survint sans qu'on eût encore rien délivré; il fallut alors de nouveau courir les rues, et, l'or à la main, chercher à trouver de quoi vivre chez les soldats de la garde impériale, qui, plus favorisés que le reste de l'armée, étaient souvent dans l'abondance lorsque nous manquions de tout.

Ainsi cette ville, où nous croyions trouver le terme de nos maux, trompa cruellement nos plus chères espérances, et devint au contraire le témoin de toutes nos disgraces et de notre plus profond accablement; les soldats privés de logemens campaient au milieu des rues, et quelques heures après on les trouvait morts autour du feu qu'ils avaient allumé. Les hôpitaux, les églises et les autres édifices ne pouvaient plus contenir les malades qui se présentaient par milliers. Ces malheureux, expo-

sés aux rigueurs d'une nuit glaciale, restaient sur des charrettes, dans des caissons, ou mouraient en cherchant vainement un asile. Enfin on avait tout promis pour Smolensk, et cependant rien n'avait été prévu pour s'y maintenir, rien n'avait été préparé pour soulager une armée qui de cette seule place faisait dépendre son salut. Dès-lors le désespoir s'empara des cœurs, et chacun ne songeant qu'à sa propre existence, oublia l'honneur et le devoir, ou, pour mieux dire, ne le fit plus consister à se soumettre aux ordres d'un chef imprévoyant, qui n'avait pas même songé à donner du pain à ceux qui faisaient pour lui le sacrifice de leur vie (1).

On voyait les hommes, jadis les plus gais et les plus intrépides, perdre totalement leur caractère; ils ne rêvaient que désastres et catastrophes (2). Enfin, nous n'avions plus qu'une pensée, celle de la patrie, et qu'un aspect, celui de la mort! Par un funeste pressentiment, chacun inquiet sur son sort s'informait en tremblant et avec le plus profond mystère, de la situation des armées dont nous at-

(1) On a beaucoup parlé de vingt mille voitures à la comtoise, destinées à porter du biscuit et de la farine, attelées de quarante mille bœufs; mais je puis affirmer que très-peu de ces voitures sont arrivées jusqu'à Smolensk. Les bœufs qui parvinrent jusque-là, épuisés par la fatigue et la mauvaise nourriture, gagnèrent des maladies qui rendirent leur viande si malfaisante, que les médecins de l'armée défendirent d'en manger.

(2) 29e Bulletin.

tendions notre délivrance. *Où est le maréchal Gouvion Saint-Cyr*, se demandait-on en secret? *Il a voulu garder la Dwina, mais il a été forcé d'abandonner Polotsk, et de se replier sur Lepel,* nous disait-on tout bas. *Et le duc de Bellune? Il n'a pu aller jusqu'à l'Oula. Et l'armée russe de Wolhynie? Elle a repoussé le prince Schwartzenberg derrière le Bug; elle marche sur Minsk, et s'avance contre nous*. Ah! si ces nouvelles sont vraies, répétait chacun en lui-même, notre position devient affreuse, et nous devons nous attendre qu'aux bords du Dniéper ou de la Bérézina, il y aura quelque grande bataille qui consommera notre ruine.

Quelles sombres pensées vinrent encore tourmenter notre âme inquiète, lorsque les courriers de Paris, qui s'étaient arrêtés à Smolensk, eurent fait connaître à Napoléon, dans tous ses détails, la conjuration qui s'était tramée à Paris contre le gouvernement impérial; cet événement qu'on se communiquait sous le secret, était altéré par tout ce que l'imagination pouvait concevoir de plus sinistre; la défense d'en parler, en augmentant les craintes, fit répandre le bruit qu'en France tout était dans une agitation extrême; que les villes de Nantes et de Caen s'étaient soulevées, et que Paris, où pendant près de vingt années s'est décidé le sort de l'Europe entière, était aussi dans un état d'effervescence qui devait nous faire craindre pour le

sort de notre chère patrie. Ceux qui approchaient Napoléon nous rassurèrent sur ce point; mais ils avouèrent que des hommes, connus comme partisans du gouvernement populaire, avaient conçu le projet de supposer la mort de l'Empereur et la destruction entière de son armée, afin de profiter du deuil et de la consternation que répandrait cette nouvelle pour surprendre les autorités existantes, et en créer qui leur seraient vendues. Si ce complot eût été conçu par des gens sages, qui, glorieux de s'illustrer par la délivrance de leur pays, n'eussent cherché à secouer le joug que pour épargner aux Français la honte de devoir leur affranchissement à des étrangers, certes ce projet eût été héroïque! Mais, au lieu d'une si noble entreprise, nous apprîmes que les conspirateurs n'avaient eu en vue de nous délivrer du despostisme que pour nous replonger dans les horreurs de l'anarchie. Aussi, loin de les plaindre, nous nous réjouîmes de voir notre patrie sauvée de la fureur des partis: car la politique perfide de notre oppresseur avait par ses institutions rattaché à sa seule tête le sort de tout un peuple; par son odieux machiavélisme, il mettait la France en guerre avec le genre humain, pour que le salut de cette France dépendît de la conservation de sa personne.

Nous devinâmes alors la raison pour laquelle Napoléon, depuis quelques jours, était si soucieux et si apathique pour tout ce qui se passait autour

de lui. La conjuration de Mallet et de Lahorie l'attéra ; car si jamais son autorité lui parut solidement établie, ce dut être à l'époque où il portait la terreur de ses armes jusqu'aux extrêmités de l'Europe. Il ne pouvait donc s'accoutumer à l'idée que quelques citoyens obscurs eussent osé renverser celui qui faisait trembler les rois ! Dans sa colère, il accusait les fonctionnaires et magistrats d'avoir trahi ses intérêts, puisque pas un seul d'entre eux n'avait songé à faire exécuter les constitutions de l'Empire, en appelant au trône l'enfant qui devait lui succéder. Cet oubli fut pour lui la preuve la plus irrécusable que malgré tout ce qu'il avait fait de grand et de prodigieux, rien ne lui serait plus difficile que d'établir une nouvelle dynastie. Tourmenté par cette importune pensée, l'armée lui devint indifférente : dès-lors, abandonnant tous ses plans de campagne, il ne s'occupa plus qu'à nous quitter pour voler à Paris, afin de remédier à un événement qui semblait n'avoir été amené que pour lui faire sentir la fragilité d'un pouvoir colossal qu'il négligeait de consolider, parce qu'un système faux et humiliant pour notre siècle, lui fit toujours croire qu'il ne fallait que des batailles pour fonder un empire.

Couchés sur de la mauvaise paille, nous étions livrés aux pénibles pensées qu'inspirait notre situation, quand tout-à-coup nous en fûmes tirés par ces cris inattendus : *Levez-vous ! levez-vous ! on*

pille les magasins. Aussitôt nous nous relevons spontanément, et chacun se saisissant d'un sac, d'un panier ou d'une bouteille, s'écrie en s'en allant : *Je vais à la farine ; vous autres allez à l'eau-de-vie ; que les domestiques courent à la viande, au biscuit, aux légumes.* Enfin, dans un instant, la chambre fut évacuée. Long-temps après, nos amis étant de retour, nous apprirent que les soldats, mourant de faim, et ne pouvant endurer la lenteur des distributions, avaient, malgré les gardes, enfoncé les portes des magasins pour les piller. Tous ceux qui revenaient avaient leurs habits blanchis, et même percés de coups de baïonnette, pour avoir enlevé de force un sac de farine que les soldats se partageaient; les autres rentraient harassés de fatigue, et déposaient sur la table un grand panier de biscuit, ou bien une énorme cuisse de bœuf. Une heure après, les domestiques vinrent aussi, apportant du riz, des pois et de l'eau-de-vie. A la vue d'une telle abondance, nos cœurs s'épanouirent; l'un riait en pétrissant son pain, l'autre chantait en faisant cuire sa viande; mais beaucoup commençant par boire, firent succéder la plus heureuse gaîté à la plus sombre tristesse.

Quoique le temps fut superbe, l'air était si vif, qu'on gelait en traversant les rues ; on trouvait même à chaque instant les cadavres de plusieurs soldats étendus sur la neige, et qui, harassés de

fatigue, avaient succombé au froid en cherchant à se loger. Tous ces désastres, et surtout le séjour de Smolensk, me rappelèrent la mort du colonel Battaglia, commandant les gardes d'honneur d'Italie. A l'époque où je touche, ce corps était anéanti, et c'est ce qui m'oblige à raconter succinctement son histoire.

Il était composé de jeunes gens choisis parmi les premières familles du royaume d'Italie, et dont les parens faisaient à chacun, lorsqu'il y entrait, douze cents francs de pension : y être admis était un honneur comme le prouvait sa dénomination. Parmi ces jeunes gens il n'était pas rare de trouver les talens réunis à la plus grande fortune ; beaucoup même étaient l'unique rejeton d'une famille illustre. A ces titres, se joignaient encore un esprit cultivé, et les qualités propres à former un jour d'excellens militaires. C'était enfin l'école d'où sortaient, pour l'armée italienne, les officiers les plus instruits et les plus distingués. Ils en acquéraient les connaissances en se soumettant aux réglemens de leur institution, qui, leur donnant le rang de sous-lieutenant, les obligeait néanmoins à faire le service de soldat.

Ce corps, après s'être bien conduit dans toutes les occasions, se faisait remarquer par sa belle tenue et sa bonne discipline ; mais il avait souffert plus que les autres par les privations survenues dans cette mémorable campagne ; cela doit peu

surprendre, en songeant que les gardes d'honneur, inhabiles à ferrer les chevaux, à rapiécer leurs vêtemens ou leur chaussure, durent être les premiers à sentir la misère, lorsque les ouvriers et les domestiques attachés à leur régiment eurent cessé de vivre; n'ayant plus de chevaux, et ne portant que de grosses bottes, ils ne purent longtemps supporter la fatigue de nos marches continues. Confondus avec les traînards, ils restèrent en arrière, sans vivres ni logemens. C'est ainsi que ces fils de famille, nés pour de plus heureuses destinées, périrent encore plus misérablement que le commun de nos soldats, puisque leur éducation les faisait répugner à faire des choses humiliantes pour prolonger leur vie. Aussi voyait-on les uns enveloppés sous des lambeaux de manteaux à moitié brûlés, d'autres, montés sur des *cognias* (1), tombaient en défaillance, et ne se relevaient plus. Enfin, sur trois cent cinquante qu'ils étaient, à l'exception de huit, tous succombèrent d'une manière déplorable; mais en mourant ils eurent la consolation d'emporter l'estime du prince qui les avait formés, et qui, aussi à plaindre qu'eux, gémissait sur des calamités que l'âpreté des circonstances ne lui permit jamais d'adoucir.

La nuit avait été fort tranquille, mais le lende-

(1) *Cognia*, en polonais, signifie cheval; et comme les chevaux de Russie sont très-petits, on les distinguait des nôtres par le nom de *cognia*.

main (14 novembre), nous entendîmes tirer un coup de canon toutes les cinq minutes. Le vice-roi, persuadé que c'était un signal de détresse que donnait le général Broussier, sur-le-champ monta à cheval, accompagné de ses aides-de-camp Gifflenga, Bataille, Tascher et Labedoyère; Delfanti, Corner et Sanoi, officiers d'ordonnance, le suivirent aussi. Dans cette course pénible, ces officiers prouvèrent qu'ils étaient de *ces âmes fortement trempées, qui ne voyaient qu'une gloire nouvelle dans des difficultés différentes à surmonter* (1).

Parvenus sur la hauteur de Smolensk, le prince se mit à la tête de la garde italienne. Le froid était si rigoureux que trente deux grenadiers tombèrent gelés en voulant se mettre en ligne. Cependant, le général Broussier, qui, depuis la pointe du jour, était aux prises avec l'armée russe, fut forcé d'évacuer le village où il s'était retranché; dans la retraite, sa division égorgea les postes ennemis qui se trouvaient sur son passage, et à force de bravoure, elle parvint à rejoindre le vice-roi qui s'avançait pour la secourir.

Mais comme le prince voulait favoriser l'entrée dans Smolensk du faible reste de nos équipages, il ordonna à la deuxième brigade de déloger une batterie russe qui canonnait le pont par où les voi-

(1) 29e Bulletin.

tures devaient passer. Aussitôt le général Heyligers fit mettre en position deux pièces et un obusier, tandis qu'une cinquantaine de soldats gravissaient la hauteur pour tourner l'artillerie légère ennemie; mais en voyant notre mouvement, elle se retira au galop. Nos convois sortirent alors du défilé; protégés par une faible escorte, ils franchirent le pont, et continuèrent leur route sous les yeux des kosaques, qui semblaient être là plutôt pour accompagner nos bagages que pour les enlever.

L'Empereur qui, depuis plusieurs jours, était à Smolensk, recevait à tout moment des nouvelles désastreuses sur ses armées; celle qui l'affecta davantage, fut la retraite forcée du comte Baraguay-d'Hilliers, envoyé sur la route de Elnïa, avec le général Augereau, pour arrêter le comte Orloff-Denisoff, qui s'avançait contre nous. Ces généraux ayant avec eux des troupes fraîches, formées de différens bataillons de marche, s'établirent dans les villages de Yazvino, Liakhovo et Dolghomosté. Quoique le général Augereau fût retranché dans sa position, il ne put, avec trois mille hommes d'infanterie, tenir qu'une heure contre cinq mille hommes de cavalerie, qui l'obligèrent à capituler. Alors le comte Baraguay d'Hilliers, se trouvant à à trois lieues en arrière, craignit aussi d'être enveloppé, et fut contraint de se replier sur Smolensk, ramenant avec lui ses canons et ses convois, bien convaincu qu'il ne pouvait, avec deux ou trois

mille hommes qui lui restaient encore, soutenir les efforts de l'armée russe ; qui, venant de Kaluga, cherchait à déboucher entre Smolensk et Krasnoé.

Cette expédition avait, dit-on, pour but, de nous ouvrir une meilleure route par Mistislavl et Mohilow ; le désir qu'on avait de la voir réussir, fit que le mauvais résultat, et tous les maux qui s'en suivirent, furent attribués au général Baraguay-d'Hilliers ; mais on conçoit facilement que quelques faibles bataillons ne pouvaient pas arrêter une armée entière. Aussi tous ceux qui avaient de l'équité virent clairement que Napoléon, aigri par le malheur, ne cherchait qu'à rejeter ses propres fautes sur un général d'une capacité reconnue, et dont l'âme était si noble et si pure, qu'il mourut de douleur d'avoir été calomnié par un pouvoir tyrannique, qui ne lui permettait pas de se justifier d'une imputation aussi odieuse.

Ne sachant comment faire face à tant de disgrâces, Napoléon tint ce jour-là (14 novembre) un grand conseil, où assistèrent les chefs de corps et maréchaux de l'Empire. Peu d'instans après, il fit brûler une portion de ses équipages, et partit en voiture, accompagné de ses chasseurs et des lanciers polonais de la garde. A la suite du conseil, on répandit le bruit que nous évacuerions Smolensk avec le premier corps, et que le cinquième corps, réuni au troisième (depuis la chûte de cheval

du prince Poniatowski), partirait le dernier, pour faire sauter les fortifications de la ville, et former l'arrière-garde. Le même jour, le vice-roi travailla long-temps avec le général Guilleminot, et nous attendions avec anxiété le résultat de toutes ces conférences.

(15 Novembre.) Effectivement l'ordre fut donné de continuer la marche, mais à une heure assez avancée, par le retard qu'apporta l'entière distribution de tout ce que contenaient les magasins. La plupart des femmes que nous avions avec nous, et dont les souffrances ne servaient qu'à redoubler nos maux, furent laissées dans Smolensk; situation douloureuse, puisque ces infortunées savaient que les restes de cette grande cité allaient être saccagés, les maisons livrées aux flammes, les églises et les fortifications minées. Cet ordre aurait été suivi, si l'hetman Platow, étant entré brusquement dans la ville, n'en avait empêché l'exécution.

En sortant de Smolensk, le spectacle le plus déchirant ne cessa de nous affliger. Nous vîmes sous ces mêmes remparts, jadis témoins de notre triomphe, une immense quantité de bouches à feu toutes parquées, et qu'il fallut laisser à l'ennemi. Depuis ce point jusqu'au méchant hameau brûlé de Loubna, éloigné d'environ trois lieues, la grande route était entièrement couverte de canons qu'on n'avait pas eu le temps d'enclouer, et de caissons qu'on ne

put faire sauter. Des attelages entiers, succombant à leurs fatigues, tombaient à la fois l'un sur l'autre. Les chevaux expirans couvraient la route ; plus de trente mille étaient morts en peu de jours (1). Tous les défilés que les voitures ne pouvaient pas franchir étaient remplis d'armes, de casques, de schakos et de cuirasses. Des malles enfoncées, des valises entr'ouvertes, des habillemens de toute espèce étaient éparpillés dans la vallée. De distance en distance, on apercevait des arbres, au pied desquels des soldats avaient tenté de mettre le feu ; mais ces malheureux moururent en faisant pour se réchauffer d'inutiles efforts. On les voyait étendus par douzaine autour de quelques branches vertes qu'ils avaient vainement essayé d'allumer, et tant de cadavres auraient obstrué la route, si souvent on ne les eût employés à combler les fossés et les ornières.

De pareilles horreurs, loin d'exciter notre sensibilité, ne faisaient qu'endurcir nos cœurs. Notre cruauté, ne pouvant plus s'exercer sur l'ennemi, s'étendit sur nous-mêmes. Les meilleurs amis ne se connaissaient plus ; quiconque éprouvait le moindre malaise, s'il n'avait pas auprès de lui de bons chevaux et des domestiques fidèles, était assuré de ne plus revoir sa patrie. La plupart préféraient sauver le butin de Moskou, au plaisir de

(1) 29e Bulletin.

sauver un camarade. De tous côtés on entendait les gémissemens des mourans et la voix douloureuse de ceux qu'on abandonnait ; mais chacun était sourd à leurs cris ; et si l'on s'approchait quand ils étaient sur le point d'expirer, c'était pour les dépouiller et chercher s'ils n'auraient pas encore sur eux quelques restes d'alimens.

A Loubna on ne put préserver de la destruction que deux misérables granges, l'une pour le vice-roi, et l'autre pour son état-major. On venait à peine de s'y établir, lorsqu'on entendit en avant de nous une forte canonnade. Comme le bruit semblait venir par notre droite, on crut que c'était le neuvième corps qui, ne pouvant contenir l'armée de Wittgenstein, était forcé de rétrograder devant les forces ennemies ; mais ceux à qui les nouvelles étaient connues, ne doutèrent point que l'Empereur, avec sa garde et le huitième corps, n'eussent été attaqués, avant d'arriver à Krasnoé, par Milloradowitch et le comte Orloff-Denisoff (1) qui, étant venus de Elnïa, avaient barré le chemin à notre armée pendant que nous séjournions à Smolensk.

C'était un tableau bien triste et bien déplorable que celui qu'offrait le bivac de notre état-major. Sous les débris d'un hangar découvert étaient ac-

(1) Ces deux généraux commandaient l'avant-garde de l'armée de Kutusoff.

croupis auprès d'un petit feu une vingtaine d'officiers confondus avec autant de domestiques. Derrière étaient tous les chevaux rangés sur une ligne circulaire, afin de nous servir d'abri contre la violence du vent. La fumée était si épaisse, qu'on voyait à peine les seules figures placées auprès du foyer, et occupées à souffler des tisons sur lesquels on faisait griller quelques morceaux de viande; le reste, enveloppés dans des pelisses ou des manteaux, le ventre contre terre, se couchaient l'un sur l'autre pour moins sentir le froid, et ne se remuaient que pour injurier ceux qui marchaient sur eux, pester contre les chevaux qui ruaient, ou éteindre le feu que des éclats de tisons avaient allumé sur leurs pelisses.

(16 Novembre.) Avant le jour, nous continuâmes notre marche, parsemant la route de nos immenses débris. Les chevaux ne pouvant plus tirer, nous obligeaient de laisser nos canons au pied de la plus légère éminence; le seul et triste devoir qu'il restait alors aux artilleurs, était de répandre la poudre des gargousses, et d'enclouer les pièces, pour qu'on ne les tournât pas contre nous. On en était réduit à ces cruelles extrémités, lorsque, deux heures avant d'arriver à Krasnoé, les généraux Poitevin et Guyon, qui marchaient en avant, virent venir à eux un officier russe, suivi d'un trompette, qui sonna comme pour annoncer qu'un parlementaire demandait à s'avancer

Surpris d'une apparition aussi inattendue, le général Guyon s'arrêta; et laissant approcher l'officier, lui demanda d'où il venait, et quel était l'objet de sa mission. « Je viens, lui dit-il, de la » part du général Milloradowitch, vous annoncer » qu'hier nous avons battu Napoléon avec la garde » impériale, et qu'aujourd'hui le vice-roi se trouve » cerné par une armée de vingt mille hommes; il » ne peut nous échapper, et s'il veut se rendre, » on lui offre des conditions honorables. » A ces mots, le général Guyon, d'un air courroucé, lui répondit : « Retournez promptement d'où vous » êtes venu, et annoncez à ceux qui vous ont en- » voyé, que si vous avez vingt mille hommes, » nous en avons ici quatre-vingt mille. » Cette fanfaronnade, prononcée avec assurance, interdit à tel point le parlementaire, qu'il s'en retourna promptement au camp d'où il était venu.

Sur ces entrefaites, le vice-roi étant arrivé, ne put entendre cette nouvelle qu'avec une surprise égale à son indignation; quoique son corps fût détruit, et qu'il eût connaissance sans doute de l'affaire sérieuse qui avait eu lieu la veille entre l'avant-garde de Kutusoff et la garde impériale, commandée par Napoléon, néanmoins, songeant à la manière glorieuse avec laquelle celui-ci s'en était tiré, il conçut l'espérance de le rejoindre dans peu en forçant le passage; bien décidé d'ailleurs à succomber honorablement, plutôt que

d'accepter des conditions qui pussent porter atteinte à sa renommée. Sur-le-champ il ordonna aux débris de la quatorzième division de faire front à l'ennemi, emmenant avec eux les deux uniques pièces de canon qui nous restaient encore; cette division, formant à peine mille hommes armés, depuis la pointe du jour marchait à gauche de la route pour maintenir les kosaques qui rôdaient sur nos flancs.

Ensuite le prince prenant en particulier le général Guilleminot, causa long-temps avec lui, et le résultat de leur conversation fut qu'il fallait absolument se faire jour. Pendant ce temps, nos troupes se portaient en avant; en effet les Russes qui, le jour précédent, avaient été rejetés sur Palkino, s'étaient remis en position sur le flanc gauche de la route, pour couper notre corps et ceux du duc d'Elchingen. En nous voyant déboucher, ils se replièrent à mesure que nous avancâmes; ils rétrogradèrent même jusqu'au pied d'un plateau sur lequel le gros de leurs forces était campé, puis démasquant leurs pièces, placées sur des traîneaux (pour les faire mouvoir avec plus d'agilité), ils nous foudroyèrent, tandis que leur cavalerie, descendue de la position, acccourut dans la plaine pour charger nos carrés. Les braves du 35e, quoique harrassés de fatigue, se soutenant à peine, et pour la plupart blessés, reçurent l'ennemi avec cette valeur qui distingue si éminemment le soldat

français. Il faut se pénétrer de notre situation cruelle pour pouvoir payer le juste tribut d'admiration que méritait une conduite aussi héroïque.

A travers le feu que faisait l'ennemi, le général Ornano s'avança avec les restes de la treizième division, pour secourir les troupes de la quatorzième, qui étaient si cruellement engagées; mais un boulet de canon passa si près de lui, qu'il le renversa de son cheval: on le crut mort, et des soldats s'approchaient pour le dépouiller, lorsqu'on reconnut qu'il n'était qu'étourdi par la violence de sa chute. Alors le prince envoya son officier d'ordonnance, le colonel Delfanti, avec un bataillon, pour chercher à ranimer les troupes. Ce brave militaire, se jetant au milieu d'elles, à travers une grêle de balles et de mitraille, encourageait les siens autant par ses conseils que par son exemple: deux blessures dangereuses l'empêchant de se soutenir, il fut obligé de sortir des rangs. Un chirurgien lui ayant appliqué un premier appareil, il s'éloignait avec peine du champ de bataille; sur son chemin il rencontra M. de Villeblanche, qui, en qualité d'auditeur au conseil d'état, devait quitter la ville de Smolensk, dont il était l'intendant, avec le général Charpentier, qui en était gouverneur; mais, entraîné par la fatalité, il demanda et obtint du vice-roi la faveur de l'accompagner. Ce jeune homme, apercevant le colonel Delfanti blessé, appuyé sur un officier, n'é-

couta que sa sensibilité, et voulut lui donner le bras. Tous trois s'éloignaient lentement du champ de bataille, lorsqu'arrive un boulet de canon qui fracasse les épaules du colonel, et emporte la tête du généreux Villeblanche. Ainsi périrent deux jeunes gens qui, dans une carrière différente, firent preuve de talens et de courage. Le premier fut victime de sa bravoure, et le second de son humanité. Le vice-roi, touché de ce fâcheux événement, honora la mémoire du colonel Delfanti par un acte de bienfaisance envers l'auteur de ses jours; il eût de même donné des consolations au père de M. de Villeblanche, si les événemens survenus par la suite n'avaient arrêté le cours de sa munificence.

Les deux cents hommes qu'avait amenés le colonel Delfanti s'avancèrent pour soutenir le carré du 35e, que commandait le général Heyligers; mais, privés de leur chef, ils se placèrent partie en avant et partie en arrière de ce carré; alors la cavalerie ennemie, profitant de cette confusion, renouvelle la charge, massacre les soldats, et enlève les deux derniers canons dont on n'avait pu tirer que quelques coups faute de munitions. Le général Heyligers, en cherchant à rallier nos faibles débris, reçut trois coups de sabre sur la tête, et, tandis que deux tirailleurs russes lui présentaient leur baïonnette, survint un cavalier, qui le reconnaissant pour un général, le prit au collet, et l'emmena prisonnier.

Quantité d'officiers, distingués par leur mérite, périrent dans cette sanglante journée. Je regrette de ne pouvoir me rappeler que le major Oreille, si connu par sa valeur, et l'aide-de-camp Fromage, dont le zèle se manifestait par une prodigieuse activité. Cependant le canon tirait toujours, et portait partout le ravage et la désolation ; le champ de bataille était couvert de morts et de mourans, et les nombreux blessés abandonnant leurs armes, venaient encore augmenter la foule des traînards. Les mêmes coups qui, sur les premiers rangs, avaient été mortels, étendaient ensuite leurs ravages jusque sur les derrières de l'armée, où se trouvaient des officiers démontés ; et c'est là que périrent les capitaines Bordoni et Mastini, faisant partie du petit nombre de gardes d'honneur d'Italie qui existaient encore.

Le vice-roi voyant l'opiniâtreté que l'ennemi mettait à nous fermer le passage, feignit, par un mouvement habile, de vouloir prolonger le combat sur notre gauche, en ranimant et en réunissant la quatorzième division ; et tandis que les Russes concentraient sur ce point la majeure partie de leurs forces, afin d'envelopper cette division, le prince ordonnait à tout ce qui restait encore de profiter de la fin du jour pour filer sur la droite avec la garde royale qui n'était point engagée. Dans cette marche, le colonel Kliski donna une preuve remarquable de présence d'esprit. La

langue russe lui était familière, et il allait en avant de notre colonne, lorsqu'il fut arrêté par une vedette ennemie, qui, en russe, lui cria *qui vive ?* Cet intrépide officier ne fut point troublé par une rencontre si fâcheuse, il s'avança aussitôt vers le factionnaire, et lui dit dans sa langue : « Tais-toi, » malheureux ; ne vois-tu pas que nous sommes » du corps d'Ouwarow, et que nous allons en ex- » pédition secrète? » A ces mots, le soldat se tut, et dans l'ombre de la nuit nous laissa passer sans rien dire.

Tout avait trompé la vigilance des Russes, à l'exception de la quinzième division qui, restée en arrière-garde, fut placée sous le commandement du général Triaire, dont l'ordre était de la faire marcher aussitôt que le prince aurait effectué sa manœuvre. Pendant que cette division prenait du repos, il était affligeant de voir la désolation qui regnait parmi les isolés restés en arrière de nous ; ils attendaient également la nuit pour continuer leur route ; beaucoup d'entre eux, harassés de fatigue et se trouvant autour d'un bon feu, ne voulurent plus marcher, disant qu'il fallait attendre le jour. Ainsi ces âmes faibles périrent victimes de leur apathie, car dans cet intervalle la quinzième division filait dans l'ombre, et au milieu du plus grand silence, regardant ce qu'elle laissait derrière elle comme une proie réservée aux kosaques.

On allait passer devant l'ennemi, quand la nuit,

au lieu de nous prêter une obscurité salutaire, nous offrit tout-à-coup un beau clair de lune bien plus nuisible qu'utile dans une pareille circonstance. La neige répandue sur la surface de la terre rendait notre marche plus visible ; et ce n'était pas sans inquiétude qu'on se voyait flanqué par des nuées de kosaques qui, s'approchant de fort près, comme pour nous reconnaître, s'en retournaient ensuite au milieu des escadrons qui les avaient détachés. Plusieurs fois nous crûmes qu'on allait nous charger : mais le général Triaire, en faisant faire halte à sa colonne, en imposa tellement à l'ennemi, qu'il n'osa jamais l'attaquer. Enfin, malgré les ravins et des monceaux de neige qui obstruaient sa marche, cette division parvint à rejoindre la grande route ; une heure après nous fîmes notre jonction avec la jeune garde, qui campait en-deçà de la rivière, située à peu de distance de Krasnoé. C'est là qu'était l'Empereur, et c'est là par conséquent que nos craintes se dissipèrent.

En racontant aux soldats de la garde le combat que nous avions soutenu, ils nous apprirent qu'ils avaient été également obligés de se faire jour à travers l'ennemi, et que les fusiliers, sous les ordres du général Roguet, avaient enlevé, à la baïonnette, un village où l'ennemi s'était concentré pour fermer le passage. Dans ce combat Napoléon avait couru de grands dangers, et ce n'est qu'à l'intrépidité de ses soldats, qu'il dut son sa-

lut. A ce sujet, on rapporte que la musique de la garde se retrouvant avec lui, après en avoir été séparée, exécuta en le voyant l'air : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?* Mais comme au milieu de ces déserts glacés, remplis de cadavres français, l'application pouvait être à double sens, il la prit de mauvaise part, et dit aux musiciens, d'un ton fort brusque : « Vous » feriez bien mieux de jouer : *Veillons au salut » de l'Empire* ».

L'état-major de l'Empereur, sa garde, sa cavalerie, et les quatrième et huitième corps se trouvant réunis dans cette petite ville, l'encombrèrent au point qu'il n'y avait plus moyen de circuler dans l'intérieur des rues; elles étaient toutes remplies de soldats couchés autour de leurs feux, qu'ils ne pouvaient entretenir qu'en démolissant les maisons en bois, et en brûlant les portes et les volets des fenêtres de celles qui étaient en maçonnerie. Le vice-roi étant allé chez l'Empereur, en fut bien reçu, malgré l'humeur que lui inspiraient des disgraces auxquelles il n'était pas accoutumé. Il approuva surtout le stratagême qu'on avait employé pour tromper l'ennemi. Le prince étant demeuré toute la nuit en conférence, ceux qui étaient à sa suite campèrent dans les rues jusqu'au moment où Napoléon et le vice-roi (17 novembre), se mettant à la tête de la garde, marchèrent sur la position qu'occupaient les Russes, afin de dégager

le premier, ainsi que les troisième et cinquième corps, réunis sous les ordres du duc d'Elchingen, qui, n'ayant plus que trois mille hommes sous les armes, traînait avec lui plus de quatre mille malades ou blessés. Ces trois corps fermaient la marche, et se trouvaient dans le même embarras où nous avions été la veille.

Une nouvelle affaire s'engagea; l'action fut opiniâtre et sanglante; et ce ne fut qu'à force de bravoure et de sagacité que le prince d'Eckmülh parvint à sauver les troupes placées sous ses ordres; mais Kutusoff étant venu de nouveau reprendre sa position en avant de Krasnoé, sépara totalement le duc d'Elchingen du reste de l'armée. Ce maréchal, demeuré le dernier pour former l'arrière-garde, trouva sur son passage des forces si considérables qu'il ne put jamais nous rejoindre. Dans l'espoir du contraire, l'Empereur hésitait à quitter Krasnoé; mais l'ennemi filant sur nos derrières nous força d'évacuer la position. On était dans une inquiétude extrême sur le sort de cette arrière-garde; souvent on s'arrêtait pour écouter si le bruit d'un combat ne nous annonçait pas son arrivée. Soins inutiles, il fallut s'éloigner avec le regret de ne pouvoir secourir un maréchal de France qui, loin d'accepter les propositions de l'ennemi, se jeta de l'autre côté du Dniéper avec le reste de ses troupes, luttant sans cesse contre les Russes. Ceux-ci ne pouvant croire à l'heureuse is-

sue d'une résolution si hardie, déjà comptaient le duc d'Elchingen parmi leurs prisonniers, et redoublaient d'efforts pour le réduire à capituler.

Tant de disgraces, loin d'affaiblir notre renommée, ne firent que l'accroître; Kutusoff et Milloradowitch, moins surpris des immenses débris que nous laissions après nous, qu'étonnés de notre excès de courage et de persévérance, au milieu de tant de désastres, avouaient eux-mêmes à nos officiers prisonniers, qu'ils ne devaient leurs succès qu'aux élémens, et proclamaient hautement la valeur de nos soldats, qui, loin d'être abattus à la vue deleur destruction inévitable, n'en étaient que plus *enragés* (1) à se précipiter sur les batteries qui leur vomissaient la mort; ils vantaient aussi l'héroïsme de nos généraux, qui, réduits aux plus cruelles extrémités, rejetèrent toujours avec dignité les sommations qu'on osa leur faire.

Vingt-cinq canons et plusieurs milliers de prisonniers furent le fruit que les Russes retirèrent de quatre combats consécutifs, où nous n'avions à opposer, contre une armée complète, que quelques misérables soldats, harassés par des marches inouies, et qui, depuis plus d'un mois, étaient sans vivres, sans munitions et sans artillerie. Cependant le prince Kutusoff, pour honorer la bra-

(1) Propre expression du rapport de Kutusoff à l'Empereur Alexandre.

voure des grenadiers de la garde impériale russe, qui s'étaient distingués dans ces différens combats, fit apporter du champ de bataille, dans leur camp, tous les trophées de la victoire, regardant comme tel le bâton de maréchal du prince d'Eckmülh (1); mais ce bâton, dont nos maréchaux ne font usage qu'aux jours de cérémonie, ne pouvait être d'aucune gloire pour l'ennemi qui le trouva sans doute dans un fourgon abandonné.

Les Russes ont divisé notre retraite en trois époques principales, lesquelles, outre la continuelle progression de nos misères, ont conservé un caractère particulier. La première finit au combat de Krasnoé; la seconde, au passage de la Bérézina; la troisième, au Niémen. Il en résulte qu'à l'époque de la première période, où nous sommes maintenant, on nous avait déjà pris trente mille hommes, vingt-sept généraux, cinq cents pièces de canon, trente-un drapeaux, et, outre nos immenses bagages, toutes les dépouilles de Moskou que nous n'avions pas brûlées. Si, à tant de désastres, on ajoute les quarante mille hommes morts de misère, ou tués dans différens combats livrés depuis notre sortie de cette capitale, on trouvera que notre armée était réduite à trente mille hommes, parmi lesquels, en comprenant la garde impériale, il n'y

(1) Lisez le rapport officiel de notre retraite, publié par les Russes à Wilna, le 22 décembre 1812.

avait pas plus de huit mille combattans : les vingt-cinq pièces d'artillerie que la garde avait sauvées, ne pouvaient être comptées, puisqu'on avait la certitude qu'il faudrait les abandonner le lendemain. Quant à la cavalerie, elle était presque nulle. Tel est le relevé exact de nos pertes, faites au bout d'un mois de marche! De là on pouvait augurer celles que nous ferions encore, puisque nous étions à peine à moitié chemin du Niémen, et qu'il nous restait deux montagnes à gravir, et trois rivières à traverser.

LIVRE IX.

LA BÉRÉZINA.

Les grands désastres essuyés depuis Moskou jusqu'à Krasnoé, semblaient faire croire que nos malheurs étaient arrivés à leur dernier période, et que des événemens heureux allaient leur succéder. En effet, la belle position d'Orcha étant gardée par le général Jomini, il était probable qu'on passerait le Dniéper sans obstacles, et que nous pourrions ainsi faire notre jonction avec le corps du général Dembrowski et ceux des ducs de Reggio et de Bellune; on approchait de Minsk, où étaient des magasins approvisionnés pour tout l'hiver, de plus on touchait au moment d'entrer dans un pays habité, considéré comme allié, enfin, le prince Kutusoff voulant concerter ses attaques avec l'armée de Moldavie prête à s'unir à lui, deux jours après, cessa de nous poursuivre; et se bornant à nous faire harceler par ses kosaques, réserva pour la Bérézina les résultats que lui promettait la journée de Krasnoé.

Tous ces avantages, sur lesquels on nous disait de fonder nos plus chères espérances, ne pouvaient flatter que l'oreille du soldat; mais ceux qui étaient au courant des nouvelles, dissipèrent bientôt ces

illusions en nous instruisant de tout ce qui se passait en Wolhynie. L'amiral Tchichagow ayant laissé trente mille hommes au général Sacken pour couvrir cette province et observer le prince Schwartzenberg, afin de l'empêcher de secourir Minsk, se mit lui-même en marche vers Borisow (27 octobre) avec les divisions Langeron, Lambert, Woinow et Tschaplitz, formant un corps d'environ ving-cinq mille hommes d'infanterie, et deux mille hommes de cavalerie. Il dirigea sa marche vers Proujanoui et Slonim, pour se rendre à Minsk, dont il avait l'ordre de s'emparer, et où il espérait trouver le général Hertel. A Slonim, il fut arrêté par le mouvement que firent les Autrichiens et les Saxons, qui, après le combat de Wolkowisk, où ils battirent le corps de Sacken, semblaient vouloir reprendre l'offensive; le prince de Schwartzenberg, loin de poursuivre ses succès, retourna sur ses pas, et vint reprendre sa position, en arrière du Bug. Alors l'amiral, profitant d'une manœuvre trop extraordinaire et trop importante pour oser la juger dans cette narration rapide, se dirigea sans obstacles sur le point qu'on lui avait désigné.

Lorsqu'on apprit que les Autrichiens étaient rentrés dans le duché de Warsovie, les Polonais comprirent que l'armee de Wolhynie, à la faveur de l'inconcevable prudence de Schwartzenberg, s'emparerait de Minsk, et détruirait ainsi toutes les

ressources de l'armée française. Pour comble de fatalité, le gouverneur de cette ville, homme plein de suffisance, loin de prendre des mesures analogues à l'importance du poste qui lui était confié, refusa d'abord les secours du général Dembrowski; ensuite, aux approches du danger, il fut tellement troublé, que ne sachant comment faire face à la division Lambert, qui s'avançait pour l'attaquer (15 novembre), il évacua Minsk, et alla à Borisow avec sa garnison, pour se réunir à la division Dembrowski.

En même temps Wittgenstein et Stengel, depuis la fatale bataille de Polotsk (18 octobre), n'étant que faiblement contenus par les deuxième et sixième corps, se portèrent, l'un sur l'Oula pour poursuivre le duc de Reggio, et l'autre marcha sur Dokzice, afin de harceler les Bavarois, et les empêcher de couvrir Borisow. De la réunion de tous les corps ennemis dépendait la ruine de l'armée française; et ce fut pour prévenir la plus effrayante et la plus mémorable de toutes les défaites, que Napoléon, s'avançait à marches forcées sur la Bérézina.

(17 Novembre.) Aussitôt que le duc d'Elchingen se fut jeté de l'autre côté du Dniéper, on se mit en mouvement vers les onze heures du matin, pour aller à Liadouï. Pendant l'instant de repos que nous primes à Krasnoé, les kosaques avaient débordé la ville, et, rangés en colonnes, nous suivaient tout le long de la route. On fit une fausse

attaque pour les contenir, afin de donner aux bagages et aux convois de blessés le temps de poursuivre leur route. Mais les Russes s'étant aperçus que le reste de nos équipages était arrêté, et dans un grand désordre, par la difficulté qu'avaient les chevaux à franchir la vallée qui séparait la ville du plateau, ils n'acceptèrent point le combat, et fondirent sur une partie des voitures, dont ils s'emparèrent sans éprouver de résistance. C'est là que nous perdîmes le fourgon de l'état-major, où étaient enfermés les registres de correspondance, et tous les plans, cartes et mémoires que j'avais rédigés pour l'historique de notre expédition.

Comme l'ennemi s'avançait toujours, et nous canonnait vivement, l'Empereur se mit au milieu d'un carré formé par sa garde; il plaça la cavalerie sur ses ailes, tandis que les débris du premier corps, avec les voltigeurs et les fusiliers, commandés par le duc de Trévise, protégeaient notre marche. Napoléon ne pouvant se résoudre à abandonner le duc d'Elchingen, s'arrêtait souvent, et à chaque halte était forcé de livrer différens combats meurtriers; dans toutes ces affaires, les soldats de la jeune garde se battirent avec un courage admirable, et, supportant avec résignation tous les genres de souffrances, se montrèrent les dignes émules de leurs aînés.

Nous entrâmes à Liadouï, lorsque la nuit commençait à nous surprendre. Au-dessus de la petite

rivière qu'on traverse avant d'y arriver, il y avait un plateau très-élevé, et dont la pente était si glissante, qu'il fallut se rouler pour la descendre. Liadouï offrait un aspect nouveau pour nous, c'était d'y voir des habitans. Quoiqu'ils fussent tous Juifs, on oublia la saleté de cette nation vénale, et à force de prières, ou plutôt d'argent, nous parvînmes à leur faire trouver quelques ressources dans un bourg qui, au premier aspect, paraissait ruiné. Ainsi cette même cupidité, objet de notre profond mépris pour les Juifs, nous fut bien salutaire, puisqu'elle leur faisait braver tous les dangers afin de procurer ce que nous demandions.

Liadouï étant à la Lithuanie, on croyait qu'il serait respecté, comme ayant appartenu à l'ancienne Pologne. Le lendemain (18 novembre), nous en partîmes avant le jour; mais, à notre grand étonnement, nous fûmes, selon la coutume, éclairés par le feu des maisons qui commençaient à brûler. Cet incendie fut cause d'une des scènes les plus horribles de toute notre retraite, et ma plume se refuserait à la raconter, si le récit de tant de malheurs n'avait pour but et pour moralité de rendre odieuse cette ambition fatale, qui força les peuples civilisés à faire la guerre en barbares.

Parmi les maisons qui brûlaient, il y avait trois vastes granges remplies de pauvres soldats pour la plupart blessés. On ne pouvait sortir des deux dernières sans passer par la première, qui était toute

embrasée. Les plus ingambes se sauvèrent en sautant par les fenêtres ; mais tous ceux qui étaient malades ou estropiés, n'ayant pas la force de se remuer, voyaient venir les flammes, qui, par degré, s'avançaient pour les dévorer. Aux cris que poussaient ces malheureux, quelques âmes moins dures que les autres cherchèrent à les sauver : ce fut en vain, on ne les apercevait plus qu'à demi-enterrés sous des solives ardentes. A travers des tourbillons de fumée, ils suppliaient leurs camarades d'abréger leur supplice, en leur arrachant la vie : par humanité, on crut le devoir faire. Comme il y en avait qui, malgré cela, respiraient encore, on les entendait qui, d'une voix éteinte, criaient en expirant : *Tirez sur nous, à la tête, à la tête! Ne nous manquez pas!* Et ces cris déchirans ne cessèrent que lorsque ces victimes eurent été consumées.

La cavalerie était totalement démontée, et Napoléon ayant besoin d'escorte, on réunit à Liadouï tous les officiers qui avaient un cheval, pour en former quatre compagnies de cent cinquante hommes chacune. Les généraux Defrance, Saint-Germain, Sébastiani, etc., faisaient fonctions de capitaines, et les colonels de sous-officiers. Cet escadron, à qui l'on donna le surnom de *sacré*, était commandé par le général Grouchy, sous les ordres du roi de Naples. D'après son organisation, il ne devait pas perdre de vue l'Empereur ; mais

ces chevaux, qui jusqu'alors avaient résisté, ayant été mieux soignés que ceux des soldats, périrent du moment qu'on voulut les réunir à ceux des généraux. Ainsi, au bout de quelques jours, l'*escadron sacré* n'existait plus.

L'ennemi ne cessait de nous poursuivre, se tenant éloigné à deux ou trois portées de fusil de la route, tandis que les restes de l'armée, n'ayant plus les moyens de se défendre, continuaient à marcher dans un désordre extrême, et se voyaient sans cesse importunés par les kosaques qui, à chaque défilé, tombaient sur la queue de notre colonne, s'emparaient des bagages, et nous obligeaient à abandonner l'artillerie que les chevaux ne pouvaient plus traîner. Jusqu'alors Napoléon avait fait la route dans une bonne calèche hermétiquement fermée, et remplie de fourrures; il portait même une pelisse et un bonnet en martre zibeline, qui l'empêchaient de ressentir le froid le plus rigoureux; mais depuis Krasnoé, il allait souvent à pied, suivi de son état-major, et voyait défiler devant lui, sans s'émouvoir, les misérables restes d'une armée naguère si puissante: malgré cela sa présence n'excita jamais de murmures; elle ranimait au contraire les plus timides, qui toujours étaient tranquilles là où était l'Empereur.

Nous entrâmes tous à la fois dans Doubrowna. Ce bourg était le lieu le mieux conservé que nous eussions encore rencontré depuis notre sortie de

Moskou. Il y avait un sous-préfet polonais, un commandant de place; les maisons étaient habitées par des Juifs qui nous procurèrent un peu de farine, de l'eau-de-vie et de l'hydromel. Ils échangeaient aussi aux soldats les roubles en papier pour de l'argent; enfin, étonnés de la sécurité des Israélites, et de la bonne foi de nos soldats, qui payaient tout ce qu'ils prenaient, il nous semblait déjà que l'abondance allait renaître, et que nos maux allaient finir.

Cependant nous touchions au dernier degré de misère, et *du pain! du pain!* voilà quel était le cri des faibles restes de la plus formidable des armées. Les employés de toutes espèces étaient malheureux, surtout les commissaires et garde-magasins, gens peu accoutumés à éprouver des privations; mais ceux-là étaient encore moins à plaindre que les médecins, et particulièrement les chirurgiens, qui, sans espérance d'avancement, s'exposent comme les militaires en les pansant sur le champ de bataille. Etant à Doubrowna, auprès d'une maison où les soldats se portaient en foule, parce qu'on leur avait dit qu'on y vendait des vivres, j'aperçus un jeune chirurgien plongé dans une profonde tristesse, et qui, d'un air égaré, cherchait à s'introduire dans cette habitation. Comme il était toujours repoussé par la foule, et qu'il donnait des signes d'un violent désespoir, je me hasardai à lui en demander la cause. « Ah! capi-

» taine, me dit-il, vous voyez un homme perdu ! » Depuis deux jours n'ayant rien mangé, j'ai ap- » pris, en arrivant ici des premiers, qu'on vendait » du pain dans cette maison. En donnant six francs » au factionnaire, il m'a laissé entrer ; mais » comme le pain était au four, le Juif n'a point » voulu m'en promettre, si je ne lui donnais un » louis d'avance. J'y ai consenti, et maintenant » que je reviens, la sentinelle ayant été changée, » me repousse impitoyablement. Ah ! monsieur, » me dit-il en pleurant, que je suis malheureux ; » je perds le peu d'argent qui me restait, sans » avoir pu me procurer du pain, dont je n'ai pas » mangé depuis plus d'un mois. »

Le jour où nous arrivâmes à Doubrowna, Napoléon, comme de coutume, avait fait à pied une grande partie du chemin ; c'est durant cette marche, où l'ennemi ne parut point, qu'il put aisément observer dans quel état déplorable était l'armée, et combien il était trompé par les rapports de plusieurs chefs, qui, connaissant le danger qu'il y avait à lui dire la vérité, n'osaient la lui faire connaître, dans la crainte de s'attirer une disgrace. Alors il pensa que ses discours produiraient l'effet de la manne dans le désert ; en disant des injures aux officiers et des quolibets aux soldats, il crut inspirer de la crainte aux uns et du courage aux autres. Mais ils étaient passés ces temps d'enthousiasme, où une seule de ses paroles produisait des

miracles ; son despotisme avait tout comprimé, et lui-même, pour avoir étouffé en nous les idées nobles et généreuses, se priva de l'unique ressort qui pouvait encore électriser nos âmes.

La chose la plus sensible pour Napoléon, fut de voir que sa garde était aussi frappée d'un semblable découragement : conservant un visage calme au milieu des plus violentes agitations, il voulut, avant de quitter Doubrowna, rassembler une partie de ces vieux guerriers ; et se mettant au milieu d'eux, il leur recommanda le maintien de la discipline, disant qu'elle avait fait la gloire de ses armées, et que par elle on avait jadis obtenu de grandes victoires ! Mais de si beaux sentimens étaient hors de saison ; et ce même homme qui sans moralité aspirait à l'héroïsme, éprouva bien dans cette circonstance qu'il n'y a aucune gloire à attendre des projets les plus vastes, lorsqu'ils n'ont pas un but louable, et que leur exécution n'est point combinée avec les forces de la faible humanité.

(19 Novembre.) Demi-heure après avoir quitté Doubrowna, on traversa un ravin extrêmement large et profond, au milieu duquel passait une rivière. Le côté opposé commandait beaucoup celui par lequel nous arrivions. En voyant cette importante position, chacun rendit grace au ciel de ce que les Russes ne s'en étaient point emparés pour nous fermer le passage ; ce qui nous confirma que la ville d'Orcha ne serait pas occupée par eux. Ef-

fectivement, des gendarmes d'élite, venus de France, s'y étaient maintenus, et nous touchâmes au Dniéper vers les deux heures après-midi, sans avoir été inquiétés, même par les kosaques. Nouvelle preuve de notre fortune, car, dans l'état de désordre où nous étions, il nous aurait été impossible de forcer ces deux terribles positions.

On avait construit deux ponts sur ce grand fleuve ; la gendarmerie en faisait la police : comme chacun voulait passer des premiers, le concours était immense ; malgré cela il ne survint point d'accidens. Napoléon arriva à Orcha peu de momens après nous : dans un instant les maisons en bois dont la ville était formée furent occupées par les différens états-majors, et par une foule de soldats qui s'y établirent. Les Juifs, comme de coutume, nous procurèrent d'abord quelques faibles ressources ; mais le nombre des acheteurs était si grand, que tout fut bientôt consommé.

Plus j'examinais la position d'Orcha, et moins je pouvais concevoir comment l'ennemi n'avait pas cherché à l'occuper. Cette ville, construite sur la rive droite du Dniéper, qui domine beaucoup celle de gauche, a des mamelons avancés, qui semblent former des bastions naturels. Au-dessous est le fleuve, large sur ce point d'environ deux cents toises, et formant un immense fossé que l'armée la plus formidable n'aurait jamais pu passer sans s'exposer à une entière ruine. Pendant que nous

étions sur ces hauteurs, nous entendîmes le feu de nos derniers tirailleurs ; un instant après nous vîmes revenir avec précipitation tous ceux qui étaient restés sur la rive opposée, et qui criaient en s'avançant vers nous : *Les kosaques ! les kosaques !* Ils parurent en effet peu de temps après, mais en si petit nombre, qu'il y aurait eu de quoi s'indigner, si ceux qui fuyaient devant eux n'avaient été de malheureux traînards, sans armes, et pour la plupart blessés.

(20 Novembre.) Le lendemain nous fûmes assez tranquilles, et n'entendîmes que les coups de fusil qu'on tirait par intervalle aux kosaques ; mais, accoutumés à voir ceux-ci s'avancer et fuir aussitôt qu'ils voyaient des soldats armés, leur présence ne nous donnait plus d'inquiétude : ainsi on goûtait dans le calme le plus parfait les douceurs d'un jour de repos ; et quelques provisions que le général Jomini, gouverneur d'Orcha, avait réservées pour le passage de l'armée, nous furent d'autant plus agréables, que depuis Smolensk, nous n'avions reçu aucune distribution, puisque les magasins de Krasnoé avaient été pillés par les kosaques avant notre arrivée (1).

(1) Je dois faire observer qu'on ne comprenait dans les distributions que les soldats présens aux appels, et le nombre de ceux-ci ne formait pas la cinquième partie du reste de l'armée. Outre cela, dans l'espace de deux mois, on ne fit que trois distributions, savoir : à Smolensk, à Orcha et à Kowno.

Les Polonais se doutaient si peu de l'état déplorable où se trouvait réduite la puissance de Napoléon, qu'une députation de la ville de Mohilow vint à Orcha le jour où nous y demeurâmes, avec l'intention de le complimenter sur son retour. Comme sa situation contrastait beaucoup avec le faste qu'il avait affiché lors de sa marche sur Moskou, il ne put se résoudre à admettre ces députés. Pour épargner à son amour propre une audience pénible, il les fit congédier poliment, en leur faisant renouveler l'assurance qu'ils pouvaient toujours compter sur sa protection.

La journée avait été fort paisible, mais l'absence des restes du troisième et du cinquième corps, dont la perte ne paraissait que trop certaine, était pour l'armée un sujet de vive douleur : quelle fut notre surprise, et en même temps notre joie, lorsqu'au milieu de la nuit nous apprîmes que la grande rumeur qui régnait dans la ville était causée par l'arrivée du duc d'Elchingen, qui, comme on sait, avait été obligé, depuis les affaires désastreuses de Krasnoé, d'abandonner la route que nous avions suivie, pour chercher de l'autre côté du Dniéper une retraite plus sûre ; dans cette occasion, il ne cessa, durant trois jours, de combattre l'ennemi, et de faire usage de tout ce que le talent et la bravoure peuvent déployer de plus extraordinaire ; parcourant un pays inconnu, il marchait en carré, repoussant avec succès les at-

taques de six mille kosaques, qui, chaque jour, fondaient sur lui pour le forcer à capituler. Cette résistance héroïque mit le comble à sa brillante réputation, et prouva qu'il y a plus de mérite à savoir parer les échecs de la fortune, qu'il n'y a de gloire à profiter de ses faveurs. Tant de fermeté dans le péril, fut secondée par le mouvement généreux du prince vice-roi, qui alla au-devant du duc d'Elchingen pour le dégager, et dont les secours achevèrent sa délivrance.

Cette retraite, par sa difficulté, fut une des plus belles opérations de la campagne, et celle peut-être qui honora le plus le caractère français. On raconte qu'au moment de passer le Dniéper à moitié gelé, tout le monde était dans le désespoir et se croyait perdu; chacun cherchait le maréchal pour savoir ce qu'il ordonnerait. Mais on fut bien surpris en le trouvant couché sur la neige, et la carte à la main, examinant la direction qui lui serait la moins dangereuse. Tant de calme, au milieu d'un si grand péril, ranima le courage des soldats, et les tira de l'abattement où ils étaient plongés.

(21 Novembre.) Nous sortîmes d'Orcha lorsqu'on commençait à y mettre le feu. En gravissant la montagne, afin de rejoindre la grande route, nous vîmes les soldats du premier corps restés dans la ville pour former l'arrière-garde, et qui, déjà, se trouvaient aux prises avec les kosaques. Pen-

dant le séjour que nous fîmes à Orcha, Napoléon prévoyant qu'il allait bientôt se trouver dans une position encore plus critique, faisait tous ses efforts pour rallier ses troupes. Il fit publier au son du tambour, et par trois colonels, qu'on punirait de mort les traînards qui ne rejoindraient pas leurs régimens, et que les officiers ou généraux qui abandonneraient leur poste seraient destitués. Parvenus sur la grande route, nous nous convainquîmes du peu d'effet qu'avait produit cette mesure, tout était dans la plus affreuse confusion, et les soldats sans armes et mal vêtus, au mépris de cet ordre sévère, continuaient à marcher dans le même désordre.

Une heure avant d'arriver à Kokhanovo, nous campâmes dans un mauvais village, situé à notre droite, et dont il ne restait plus que deux ou trois habitations. Celui de Kokhanovo, où nous passâmes le lendemain, était entièrement ruiné; la seule maison de la poste aux chevaux, que les gendarmes avaient habitée, subsistait encore. Enfin, continuant notre marche à travers un chemin que le dégel rendait horriblement fangeux, nous reçûmes l'ordre de ne pas pousser jusqu'à Toloczin, où l'Empereur était établi, et de nous arrêter à un grand château peu distant de ce bourg; car souvent Napoléon, pour tromper l'ennemi, ne couchait point au lieu qui avait été désigné dans la matinée; plusieurs fois les circonstances le for-

cèrent de camper sur la route, au milieu du carré que formait la garde. Dans ces bivacs, le froid et le manque de vivres affaiblissaient tellement les soldats, que son escorte chaque jour diminuait d'une manière effrayante.

La route d'Orcha jusqu'auprès de Toloczin est, sans contredit, l'une des plus belles de l'Europe; tracée en ligne droite, elle a des deux côtés une double allée de bouleaux, dont les branches alors chargées de neige et de glaçons, descendaient jusqu'à terre, en forme de saules pleureurs; mais ces allées majestueuses n'étaient pour nous qu'un lieu de larmes et de désespoir; on n'entendait de tous côtés que des plaintes et des gémissemens: les uns, asssurant qu'ils ne pouvaient aller plus loin, se couchaient par terre, et les larmes aux yeux, nous donnaient leurs papiers et leur argent pour les faire parvenir à leur famille. « Ah! si plus fortunés que nous, disaient-ils, vous revoyez jamais notre chère patrie, en envoyant à nos parens ce dernier gage de notre amour, dites-leur bien que la seule pensée de les revoir un jour nous a soutenus jusqu'à ce moment; mais, dénués de force, nous renonçons à cette espérance, et mourons en songeant à eux. Adieu, vivez heureux, et de retour dans notre belle France, au milieu de votre bonheur, souvenez-vous de nos misères! » Un peu plus loin, on en rencontrait d'autres qui, tenant dans leurs bras des

enfans ou une femme évanouie, imploraient de tous les passans un morceau de pain pour les rappeler à la vie.

L'Empereur savait que le général Kanopka, commandant le 3e régiment de lanciers de la garde avait été enlevé à Slonim avec toute sa troupe; mais il fut bien plus affecté quand on lui annonça que le général russe Lambert s'était emparé de Minsk, où il avait pris cinq mille malades, et détruit les immenses magasins destinés à l'approvisionnement de nos quartiers d'hiver. En effet, Tschichagow, avec son armée, arriva le 16 novembre dans cette ville, où il apprit que le prince Schwartzenberg, s'étant mis en marche pour le poursuivre, était arrivé à Niesvii. Mais loin d'être intimidé par la nouvelle de ce mouvement, trop tardif pour lui être dangereux, l'amiral se borna à donner l'ordre à l'officier qu'il avait laissé à Nowo-Sweriin de brûler le pont aussitôt que les Autrichiens se présenteraient sur la rive gauche du Niémen. Et lui-même, avec trois divisions, renforcées par des troupes nouvelles, venues de la Servie, trois jours après, se porta sur la Bérézina pour coopérer à la grande catastrophe qui nous attendait sur les bords de cette rivière.

L'on rapporte qu'en apprenant cette fatale nouvelle, Napoléon se mit à dire avec calme: *Il est donc décidé que nous ne ferons que des*

sottises (1), paroles extraordinaires dans une position si critique! et qui semblaient être l'aveu tardif de toutes les fautes qu'il avait à se reprocher. Il savait aussi que les armées de Wittgenstein et de Stengel, victorieuses sur la Dwina, pressaient vivement les deuxième, sixième et neuvième corps, pour marcher sur Borisow. Le colonel Czernichew que Kutusoff avait expédié auprès de l'amiral pour l'instruire de notre retraite précipitée, fut envoyé de Slonim auprès de Wittgenstein avec un corps de trois mille chevaux. Cet intrépide militaire, après avoir franchi le Niémen à Kolodeszno, passa au milieu des troupes que nous avions dans le gouvernement de Minsk. Arrivé à Radoszkowiczi, village voisin de cette ville, il reprit des mains de quelques gendarmes français le général Winzingerode; puis ayant continué sa route par Plescenkovice et Lepel, après avoir enlevé nos convois, et fait prisonniers nos postes de correspondance, il arriva (17 novembre) à Tschachniki, où il rendit compte au général Wittgenstein du mouvement de l'amiral, et lui indiqua le jour et le lieu où leur jonction devait se faire.

Pour s'opposer à l'exécution d'un plan qui de-

(1) Quelques-unes des corrections et augmentations faites dans ce IX[e] livre, sont dues à une *Relation impartiale du passage de la Bérézina*. Cet excellent Mémoire jette un grand jour sur toutes les opérations des armées russes qui, jusqu'à présent, nous étaient inconnues. Il m'a été fort utile, et j'en témoigne ma reconnaissance à son auteur.

vait consommer notre ruine, Napoléon avait ordonné au général Dembrowski de lever le siége de Bobruisk, pour se porter sur Minsk, que nous avions tant intérêt à conserver; mais, comme je l'ai déjà remarqué, la présomption du gouverneur de cette ville lui ayant fait refuser toute espèce de secours, le général Dembrowski se porta sur Borisow, où ce même gouverneur, chassé par les Russes, ne tarda pas à le rejoindre avec sa garnison. Les Polonais s'étaient établis dans la tête de pont; mais le 21 novembre, à la pointe du jour, elle fut attaquée; le bataillon français qu'on y avait placé, se laissa surprendre; heureusement un fort détachement de Wurtembergeois ayant pris les armes, accourut en hâte, repoussa les assaillans et se logea de nouveau dans la flèche qui formait la tête de pont. Le général Dembrowski, en officier expérimenté, profita de cet avantage pour prévenir les désastres qu'aurait occasionnés une plus longue résistance; longtemps il lutta de courage, mais prévoyant combien il lui serait difficile de conserver une position que l'ennemi voulait enlever à tout prix, il se prépara à la retraite, en faisant évacuer son artillerie et ses bagages. Enfin, à cinq heures du soir, après dix heures du combat le plus acharné, les divisions Langeron et Lambert, se trouvant réunies, tentèrent un dernier assaut, qui contraignit le général Dembrowski d'évacuer son camp retranché, et de se retirer sur Nemonitsa.

L'ennemi ayant passé la Bérézina, marcha sur Bobr et vint au devant de nous. Le duc de Reggio, qui était à Tschéreïa, ayant appris par le général Pampelone la perte de Borisow et du pont, se porta avec son corps au secours du général Dembrowski, afin d'assurer à l'armée le passage de la rivière. Le jour suivant (24 novembre), ce maréchal rencontra auprès de Nemonitsa la division Lambert, commandée alors par le général Palhen (1). A quatre heures il l'attaqua et la battit; en même temps le général Berkheim fit charger le 4e de cuirassiers, et força l'ennemi à repasser la Bérézina, après avoir laissé en notre pouvoir sept cents prisonniers et quantité de bagages.

L'armée de Moldavie, ayant dans sa fuite coupé le grand pont de Borisow, gardait toute la rive droite, et avec ses quatre divisions, occupait les points principaux par où nous pouvions chercher à déboucher. Pendant la journée du 25, Napoléon manœuvra pour tromper la vigilance de l'ennemi, et parvint, à force de stratagèmes, à s'établir au village de Weselowo (2), placé sur

(1) Le général Lambert avait cédé son commandement, ayant été blessé dans le combat où sa division s'empara du pont de Borisow.

(2) Dans le 29e bulletin, on a donné à Weselowo le nom de Studzianka ou Studentzy. La proximité de ces villages les aura fait confondre, ou plutôt on aura préféré désigner Studzianka, qui est plus considérable que Weselowo; ce dernier lieu n'est qu'un hameau formé de quelques misérables granges.

une éminence qui dominait la rivière que nous voulions passer. Là, il fit construire en sa présence, et malgré l'opposition des Russes, deux ponts, dont le duc de Reggio profita pour faire traverser la Bérézina à la sixième division; puis attaquant les troupes qui s'opposaient à son passage, commandées par le général Tschaplitz, il les battit et les poursuivit sans relâche jusqu'à leur tête de pont de Borisow. C'est dans cette affaire que les généraux Legrand et Dembrowski, officiers du premier mérite, furent blessés grièvement. Par cette manœuvre, Napoléon acquit la certitude que l'amiral était seul sur la rive droite, et que l'armée de Wittgenstein ne s'était pas encore unie à lui.

Le duc de Bellune, qui, depuis ses affaires de Smoliani (1), contenait le corps de Wittgenstein sans pouvoir lui livrer la bataille décisive que désirait Napoléon, ayant reçu l'ordre de se rapprocher de nous, fut suivi dans sa retraite par l'armée russe de la Dwina; dans cette marche rétrograde, il se dirigea sur Tschéréïa et Kholopenitschi. En arrivant à Ratoulitschi, il fit sa jonction avec les restes de l'armée venue de Moskou; mais Wittgenstein, au lieu de continuer à le poursuivre, de Kholopenitschi se dirigea sur Baran, tandis que

(1) Dans son rapport le général russe avoue que ce village fut pris et repris jusqu'à six fois, et qu'il perdit dans la journée dix-huit officiers et plus de mille soldats.

le prince Kutusoff, loin de se rapprocher de nous, s'arrêta quelques jours à Lanniki, et n'arriva que le 23 à Kopys sur le Dniéper : le général Milloradowitch, commandant son avant-garde, n'avait point encore dépassé Kokhanovo, éloigné de nous d'environ cinq journées de marche. Durant toutes ces opérations, qui eurent lieu depuis le 23 jusqu'au 27 novembre, les Russes agirent avec autant de circonspection que de lenteur; nous, au contraire, nous marchâmes presque sans interruption, traversant plusieurs villages, et pouvant à peine connaître les noms de ceux de Bobr, de Natscha et de Nemonitsa, où la fatigue nous força de nous arrêter. Cette promptitude nous sauva : les jours étaient si courts que, quoique nous fissions peu de chemin, on faisait route une partie de la nuit, et ce fut la cause pour laquelle tant de malheureux s'égarèrent ou se perdirent; arrivant fort tard au milieu des bivacs où tous les corps demeuraient confondus, personne ne pouvait se connaître ni indiquer le régiment auquel on appartenait : ainsi, après avoir marché une journée entière, il fallait errer toute la nuit pour rejoindre ses chefs. Rarement on avait le bonheur d'y parvenir. Ne connaissant plus l'heure du départ, on se livrait au sommeil, et en se réveillant on se trouvait au milieu des ennemis.

En passant à Borisow, nous vîmes la division Partouneaux, formant l'arrière garde du neuvième

corps; elle avait laissé sur les bords de la Skha, le commandant Landevoisin, avec un bataillon, pour brûler le pont et les moulins établis sur cette rivière. La division faisait un grand mouvement d'artillerie propre à faire croire à Tschichagow qu'on voulait sur ce point forcer le passage de la Bérézina. Parvenus sur la place, nous laissâmes la route qui conduisait à la tête de pont occupée par les Russes, et prîmes le chemin de droite pour aller rejoindre Napoléon. Les autres troupes du neuvième corps, commandées par le duc de Bellune, arrivaient également par le même chemin.

Les deuxième et neuvième corps n'ayant point été à Moskou, ainsi que les Polonais commandés par le général Dembrowski, avaient de si nombreux bagages, que depuis Borisow jusqu'à Weselowo, la route était couverte de voitures et de caissons. Les renforts qu'ils amenaient étaient pour nous d'un puissant secours; mais on était effrayé en songeant que cette masse d'hommes, réunie dans un vaste désert, ne ferait que redoubler nos maux. Enfin, marchant toujours à travers une confusion extrême avec les divisions du corps du duc de Bellune, nous nous trouvâmes, deux heures après, arrêtés par une foule si grande, qu'il n'y avait plus sur aucun point moyen de circuler. Au milieu de cette cohue étaient, au sommet d'une hauteur, quelques mauvaises granges; à la vue des chasseurs de la garde impériale,

qui campaient tout autour, nous jugeâmes que Napoléon était là, et que nous touchions aux bords de la Bérézina. C'était précisément l'endroit même où Charles XII passa cette rivière lorsqu'il marchait sur Moskou (1).

Quel effrayant tableau me présenta cette multitude d'hommes, accablée de toutes les misères, et contenue dans un marais! Elle, qui deux mois auparavant, triomphante, couvrait la moitié de la surface du plus vaste des empires. Nos soldats, pâles, défaits, mourant de faim et de froid, n'ayant pour se préserver des rigueurs de la saison que des lambeaux de pelisses, ou des peaux de mouton toutes brûlées, se pressaient en gémissant le long de cette rive infortunée. Allemands, Polonais, Italiens, Espagnols, Croates, Suisses, Portugais, Dalmates et Français, tous mêlés ensemble, criant, s'appelant entre eux, et se fâchant chacun dans leur langue; enfin, les officiers, et même les généraux, roulés dans des pelisses sales et crasseuses, confondus avec les soldats, et s'emportant contre ceux qui les foulaient ou bravaient leur autorité, formaient une confusion dont aucune peinture ne pourrait retracer l'image.

Ceux que la lassitude et l'ignorance du danger rendaient moins pressés pour passer la rivière, cherchaient à allumer du feu et à se reposer de

(1) 25 juin 1708.

leurs fatigues. C'est dans ces bivacs que l'on pouvait aisément observer à quels degrés de brutalité peut nous porter un excès de misère! Là, on voyait des hommes se battre pour un morceau de pain; transi de froid, voulait-on s'approcher d'un feu, les soldats à qui il appartenait vous en chassaient inhumainement; et si une soif brûlante vous forçait à demander une goutte d'eau à celui qui en portait un plein seau, il accompagnait toujours son refus par des paroles pleines de dureté. Souvent on entendait des gens, qui jusqu'alors avaient été amis, quoique pleins d'éducation, se quereller entre eux pour un brin de paille ou pour un morceau de cheval qu'ils cherchaient à découper. Ainsi, cette c mpagne était d'autant plus effrayante qu'elle dénaturait notre caractère, et nous donnait des vices qui jusqu'alors nous étaient inconnus. Ceux même qui auparavant étaient probes, sensibles et généreux, devinrent égoïstes, avares, usuriers et méchans.

Les préparatifs qu'on avait fait faire à Borisow, pour feindre de vouloir reconstruire le grand pont, avaient considérablement diminué le nombre des troupes ennemies qui se trouvaient vis-à-vis Weselowo; d'autant plus que Kutusoff, mal informé du point où nous passerions la Bérézina, avait annoncé à Tschichagow que nous déboucherions au-dessous de Borisow (1). Napoléon, profitant de

(1) Voyez *Relation impartiale du passage de la Bérézina*;

cette circonstance (27 novembre), et surtout de l'arrivée à Weselowo du duc de Bellune, vers les deux heures après midi, s'étant mis au milieu de sa garde, se fit faire jour à travers la foule immense qui se pressait vers la rivière. L'armée passait aussi, mais lentement, à cause des réparations continuelles qu'il fallait faire aux ponts.

Le vice-roi, qui était demeuré toute la journée avec l'Empereur, fit annoncer à son état-major que ce qui appartenait au quatrième corps passerait le pont à huit heures du soir. Quoique ce moment fût le meilleur pour franchir un pas si dangereux, beaucoup ne pouvant s'arracher du feu, auprès duquel ils étaient assis, disaient; « Qu'il valait bien » mieux bivaquer sur cette rive que sur l'autre, où » il n'y avait que des marais: qu'au reste l'encom- » brement était encore le même, et qu'en atten- » dant jusqu'au lendemain, la foule serait écoulée, » et le passage plus facile. » Ce mauvais avis prévalut pour un grand nombre, et il n'y eut ainsi que la maison du prince et quelques officiers de l'état-major qui traverserent la rivière à l'heure qu'on avait ordonnée.

Il fallait en effet connaître tout le danger qu'il y avait à rester sur la rive gauche, pour se résoudre

d'autres ont assuré que Kutusoff donna ce faux avis pour se venger de Tschichagow, qui, par ses intrigues, lui avait enlevé le commandement de l'armée du Danube. Ainsi l'amiral échoua dans une opération dont tout l'honneur devait lui revenir.

à passer sur celle opposée. Le vice-roi et sa suite, se trouvant sur cette dernière, campaient sur un terrain marécageux, et cherchaient pour reposer les endroits les plus glacés, afin d'éviter les bourbiers. L'obscurité était horrible, le vent affreux et soufflant avec violence, apportait sur nos visages une neige glaciale. La plupart des officiers, pour éviter d'être gelés, transis et morfondus, ne faisaient que courir ou marcher en frappant du pied. Pour comble de disgrace, le bois était si rare à trouver, qu'on put à peine former un feu au vice-roi, et on fut obligé, pour obtenir quelques tisons, de rappeler à des soldats bavarois, que le prince Eugène avait épousé la fille de leur roi!

(28 Novembre.) Napoléon étant allé vers Zembin, laissa derrière lui cette foule immense qui, placée sur l'autre rive de la Bérézina, présentait l'image animée, mais effrayante, de ces ombres malheureuses qui, selon la fable, errent sur les rives du Styx, et se pressent en tumulte, pour approcher de la barque fatale. La neige tombait à gros flocons; les collines, les forêts ne présentaient plus que des masses blanchâtres, et se perdaient dans l'atmosphère humide: on ne voyait distinctement que la funeste rivière à moitié gelée, et dont l'eau trouble et noirâtre, en serpentant dans la plaine, se faisait jour à travers les glaçons que chariaient ses ondes.

Quoiqu'il y eût deux ponts, l'un pour les voi-

tures, et l'autre réservé pour les fantassins, néanmoins la foule était si grande, et les approches si dangereuses, qu'arrivés près de la Bérézina, les hommes réunis en masse ne pouvaient plus se mouvoir. Malgré ces difficultés, les gens à pied, à force de persévérance, parvenaient à se sauver; mais, vers les huit heures du matin, le pont réservé pour les voitures et les chevaux ayant rompu, les bagages et l'artillerie s'avancèrent vers l'autre pont, et voulurent tenter de forcer le passage. Alors s'engagea une lutte affreuse entre les fantassins et les cavaliers: beaucoup périrent en s'égorgeant entr'eux, un plus grand nombre encore fut étouffé vers la tête du pont, et les cadavres des hommes et des chevaux obstruèrent à tel point les avenues, que pour approcher de la rivière, il fallait monter sur le corps de ceux qu'on avait écrasés; il y en avait qui respiraient encore, et luttant contre les horreurs de la mort, pour se relever, se saisissaient de ceux qui montaient sur eux; mais ceux-ci, pour se dégager, les repoussaient avec violence, et les foulaient aux pieds. Tandis qu'on se débattait avec acharnement, la multitude qui suivait, semblable à une vague en furie, engloutissait sans cesse de nouvelles victimes.

Le duc de Bellune, laissé sur la rive gauche, se mit en position sur les hauteurs de Weselowo, avec les deux divisions Girard et Daendels, pour couvrir le passage et le protéger au milieu de cette

effroyable confusion, contre le corps de Wittgenstein, dont l'avant-garde avait paru la veille. Cependant le général Partouneaux, après avoir repoussé les attaques de Platow et de Tschichagow, partit de Borisow à trois heures après midi, avec la troisième brigade pour s'opposer aux Russes qui s'avançaient en colonnes; instruit qu'il allait avoir affaire à des forces considérables, il rappela les première et deuxième brigades restées à Borisow, commandées par les généraux Blamont et Lecamus. Cette division se rendait à Weselowo cherchant à regagner le gros de l'armée, lorsqu'elle fut arrêtée par des partis ennemis. Quoiqu'elle n'eût que trois mille hommes, elle chercha à se faire jour, et pendant toute la soirée soutint un combat qui dura plus de quatre heures, et où furent blessés les généraux Blamont et Delaitre. Au milieu de la neige et avec un temps horrible, nos troupes se mirent en carré, restèrent sur pied toute la nuit sans avoir rien à manger, et ne voulant pas faire de feu pour indiquer leur position. Cette situation cruelle dura jusqu'au lendemain, où la division se vit entourée par le corps entier de Wittgenstein, fort d'environ quarante-cinq mille hommes; alors perdant l'espoir d'échapper, elle se rendit prisonnière, n'ayant plus que douze cents hommes et deux faibles escadrons, tant les horreurs de la faim, la rigueur du froid et le feu de l'ennemi, avaient diminué le nombre de ces braves, qui, dans leur malheur, prouvèrent

que les soldats français, jusque dans leur défaite, savent trouver des occasions de gloire!

Borisow ayant été évacué, les trois armées russes firent leur jonction; et le jour même (28 novembre), vers les huit heures du matin, le duc de Bellune fut attaqué sur la gauche par Wittgenstein, en même temps que le duc de Reggio l'était sur la rive droite par Tschichagow, qui, s'apercevant qu'on l'avait mal informé, réunit toutes ses forces, et vint fondre sur nous à peu de distance des ponts de Weselowo. Alors tout ce que nous avions de combattans prit les armes: l'affaire s'engageait avec chaleur, lorsque le duc de Reggio, qui ne peut jamais obtenir la victoire, sans la payer de son sang, fut blessé dès le principe de l'action: obligé de quitter son corps, le duc d'Elchingen prit le commandement en chef, et celui-ci laissa le sien au duc de Trevise.

Le duc d'Elchingen ayant ranimé nos troupes, l'action recommenca contre l'armée de Moldavie avec une ardeur nouvelle. La division de cuirassiers sous les ordres du général Doumerc (1) fit une charge brillante, au moment où le comte de Claparède, à la tête de la légion de la Vistule, s'engageait dans les bois pour enfoncer le centre

(1) Cette division, qui d'abord appartenait au corps du général Grouchy, passa ensuite sous les ordres du duc de Reggio, et resta sur la Dwina; c'est ce qui explique comment elle put combattre lors du passage de la Bérézina.

de l'ennemi. Ces braves cuirassiers (4e, 7e et 14e régimens), exténués par l'excès des fatigues et de privations en tous genres, firent néanmoins des prodiges de valeur, enfoncèrent des carrés, prirent des pièces de canon, et trois à quatre mille prisonniers, que nos misères ne nous permirent pas de conserver; car, dans notre cruelle situation, nous combattions, non pour obtenir la victoire, mais seulement pour notre existence et l'honneur de nos armes.

Malgré la bravoure de nos soldats, et les efforts de leurs chefs, les armées russes étant réunies, pressaient vivement le neuvième corps, qui formait l'arrière-garde ; on entendait déjà le bruit de la fusillade, ce bruit glaça tous les cœurs : insensiblement il se rapprocha, et bientôt après on vit sur le sommet des collines voisines le feu des batteries ennemies: on ne douta plus alors que le terrain où se trouvaient des milliers d'hommes sans armes, des malades, des blessés, des femmes et des enfans n'allât devenir un champ de bataille.

La position qu'occupait le duc de Bellune, pour s'opposer aux progrès de Wittgenstein, n'était pas avantageuse : quoique sa droite fût appuyée à la rivière, sa gauche ne pouvait s'étendre jusqu'à un grand bois qui aurait pu la couvrir ; pour la lier à ce bois, on plaça une brigade de cavalerie commandée par le comte Fournier. Ce général, aussi habile en théorie, qu'intrépide dans l'exécution,

arrêta le corps de Wittgenstein, tandis qu'une batterie de la garde protégeait la droite du duc de Bellune. La valeur héroïque des troupes, et la bravoure des généraux Girard, Damas et Fournier, qui, quoique blessés, n'abandonnèrent point le champ de bataille, apprirent aux ennemis que la victoire ne nous trahit jamais sans avoir été longtemps indécise. Enfin le courage fut forcé de céder au nombre; et le neuvième corps, accablé par tant de forces réunies, se vit contraint de quitter sa position.

Dans la chaleur de ce combat, plusieurs boulets de canon, tirés par l'ennemi, volèrent sur la tête de cette foule malheureuse, qui, depuis trois jours, se pressait autour du pont de la Bérézina; des obus mêmes vinrent éclater au milieu d'elle: alors la terreur et le désespoir s'emparèrent de toutes les âmes: l'instinct de la conservation troubla les esprits; ces femmes, ces enfans, échappés à tant de désastres, semblaient n'avoir été conservés que pour éprouver une mort plus déplorable encore. On les voyait, sortant de leur voiture, courir, embrasser les genoux du premier venu; et, en pleurant, le suppliaient de les faire passer sur l'autre bord. Les malades et les blessés, assis sur le tronc d'un arbre, ou soutenus sur des béquilles, d'un œil inquiet, cherchaient partout un ami qui pût les secourir; mais leur voix se perdait dans les airs: chacun ne songeait qu'à sa propre existence.

Nous avions, au quatrième corps, pour inspecteur aux revues, M. de Labarrière, homme respectable, et d'une grande aménité de caractère. Son âge avancé, et surtout son faible tempérament, l'avaient, depuis long-temps, rendu inhabile à marcher; et, comme tant d'autres, il se trouvait couché dans un traîneau. Par hasard, ayant aperçu un officier de ses amis, quoiqu'il eût peine à se soutenir, il alla à lui, et, se jetant dans ses bras, se recommanda à son humanité. Cet officier était blessé; mais trop généreux pour refuser ses faibles secours, il lui promit de ne plus le quitter. Alors tous les deux, s'embrassant étroitement, allèrent vers le pont avec cette assurance et ce courage qu'éprouvent deux amis, lorsqu'ils ont encore la consolation de mourir ensemble; s'appuyant l'un sur l'autre, ils se perdirent dans la foule, et depuis lors on ne les a plus revus.

Il y eut aussi une femme, marchant avec les équipages de Napoléon, que son mari avait laissée un peu en arrière, tandis qu'il allait lui-même reconnaître le point où ils pourraient se hasarder de passer. Pendant ce temps, un obus vint éclater auprès de cette épouse infortunée; la foule qui était autour prit la fuite; elle seule resta; bientôt l'ennemi en s'avançant fit refluer nos troupes tout près du pont, et, dans leur marche confuse, elles entraînèrent cette malheureuse, qui voulut revenir vers l'endroit où son mari l'avait quittée. Bat-

tue par ces flots tumultueux, elle se vit égarée, puis perdue : de loin on l'entendait appeler son époux ; mais sa voix touchante se perdait à travers le bruit des armes et les cris des combattans : alors pâle et sans voix, se meurtrissant le sein, elle tomba évanouie au milieu des soldats, qui ne l'avaient ni vue ni entendue.

Enfin les Russes, toujours renforcés par des troupes nouvelles, arrivèrent en masse, et chassèrent devant eux la division polonaise du général Girard, qui, jusque-là, les avait contenus. A la vue de l'ennemi, ceux qui n'avaient pas encore passé, se mêlant avec les Polonais, se précipitèrent vers le pont : l'artillerie, les bagages, les cavaliers, les fantassins, chacun voulait traverser le premier. Le plus fort jetait dans l'eau le plus faible, qui l'empêchait d'avancer, et marchait sur le corps des malades et des blessés qui se trouvaient sur son passage. Plusieurs centaines d'hommes restèrent écrasés sous les roues des canons ; d'autres, espérant se sauver à la nage, se gelèrent au milieu de la rivière, ou périrent en se plaçant sur des pièces de glace qui coulèrent à fond. Mille et mille victimes n'ayant plus d'espoir, malgré ce triste exemple, se jetèrent pêle-mêle dans la Bérézina, où presque toutes moururent dans les convulsions de la douleur et du désespoir. On vit une mère prise par les glaces : ne pouvant plus avancer ni reculer, elle tenait son enfant au-dessus de l'eau ; et pous-

sait des cris déchirans pour qu'on vint à son secours (1).

La division Girard, par la force des armes, vint à bout de se faire jour à travers les obstacles qui pouvaient retarder sa marche; et, gravissant sur cette montagne de cadavres qui obstruaient le chemin, rejoignit l'autre rive, où les Russes l'auraient peut être suivie, si, dans l'instant, on ne s'était hâté de brûler le pont.

Alors les malheureux restés de l'autre côté de la Bérézina, n'eurent plus autour d'eux que l'image de la mort la plus horrible. Pour chercher à s'y soustraire, on en voyait encore quelques-uns qui essayaient de traverser le pont, lors même qu'il était tout enflammé : mais, au milieu de leur course, ils se noyaient pour éviter d'être brûlés. Enfin les Russes s'étant rendus maîtres du champ de bataille, nos troupes se retirèrent, le passage cessa, et au fracas le plus épouvantable succéda le plus morne silence.

En marchant vers Zembin, nous remontâmes la rive droite de la Bérézina, d'où l'on voyait distinctement tout ce qui se passait sur l'autre bord. Le froid était excessif, et le vent faisait entendre au loin ses affreux sifflemens ; vers la fin du jour, l'obscurité n'était dissipée que par les feux nom-

(1) Voyez *Moskou avant et après l'incendie*, par G. L. D. L., témoin oculaire, page 150.

breux de l'ennemi qui occupait les collines. Au pied de ces hauteurs gémissaient nos compagnons dévoués à la mort, et pour eux jamais momens ne durent être plus terribles que ceux qui s'écoulèrent durant cette effroyable nuit ; tout ce que l'imagination pourrait se figurer de plus douloureux n'en retracerait qu'une imparfaite image. Les élémens déchaînés s'emblaient s'être réunis pour affliger la nature entière et châtier les hommes ; les vainqueurs comme les vaincus étaient accablés de souffrances. Chez les Russes seulement, on voyait d'énormes amas de bois enflammé ; là, au contraire, où se trouvaient les nôtres, il n'y avait ni lumière, ni cabanes : les gémissemens seuls nous faisaient deviner l'endroit où se trouvaient tant de malheureuses victimes.

Plus de vingt mille soldats ou domestiques, malades et blessés, tombèrent au pouvoir de l'ennemi ; on évalua à deux cents le nombre des pièces abandonnées ; tous les bagages des deux corps qui s'unirent à nous furent également la proie des vainqueurs ; mais, dans ces pénibles circonstances, on était insensible à la perte des richesses, on ne connaissait que le sentiment de sa conservation ; aussi chacun avait sans cesse sous les yeux le sort déplorable des infortunés laissés sur la Bérézina, qui perdant l'espoir de

revoir leur patrie, se voyaient condamnés à aller passer le reste de leurs jours dans les neiges de la Sibérie, où un pain noir, arrosé de larmes, devait être le salaire de leurs humilians travaux!

(29 Novembre.) Le lendemain, en partant de Zembin, nous donnâmes de nouveaux regrets au triste sort de quantité d'amis qui n'étaient plus avec nous; par un mouvement spontané, on embrassait tous ceux qui revenaient, et qu'on avait cru ne jamais revoir; on se félicitait mutuellement d'avoir échappé à une journée plus terrible pour nous que la plus sanglante bataille. Partout on n'entendait que le récit des périls qu'on avait courus, et des difficultés qu'il avait fallu surmonter pour éviter la mort. « J'ai tout perdu, disait l'un, » domestiques, chevaux et bagages, mais ces » pertes seront légères, et je m'estimerai heureux » si je sauve ma vie des rigueurs du froid, des » souffrances de la faim, et des armes de l'en- » nemi. Je n'ai plus que ce que je porte, disait un » second; de tout ce que j'avais, je n'ai voulu que » des souliers pour marcher, et de la farine pour » vivre, voilà mes véritables richesses! J'ai tout » perdu, disait enfin un troisième, mais je suis » consolé puisque le sacrifice de mes effets m'a pro- » curé le bonheur de pouvoir faire passer mon frère » blessé. » Telles étaient les paroles que nous en-

tendîmes pendant plusieurs jours de suite; et ceux qui ne disaient rien, ne gardaient le silence que pour mieux concentrer leurs pensées, et rendre grâce à la Providence, qui les avait si miraculeusement conservés.

LIVRE X.

LE NIÉMEN.

Le funeste passage de la Bérézina, ayant mis nos corps de réserve dans le même état que ceux qui avaient été jusqu'à Moskou, réalisa les fatales prédictions qui depuis long-temps nous avaient été annoncées. Et à l'exception de notre chef, à qui Dieu semblait n'avoir laissé la vie que pour le livrer plus long-temps au remords et au désespoir, tout était accompli! Mais quel supplice pour ce conquérant, de perdre des provinces occupées avec plus de rapidité encore qu'il ne les avait envahies; de n'avoir pour lauriers que de sombres cyprès, pour encens que des villes fumantes de carnage, et pour accompagner son triomphe, de ne plus posséder que vingt mille soldats désarmés, sans linge ni souliers, qui, pour se chausser, s'enveloppaient les jambes avec de vieux chapeaux, se couvraient les épaules avec des morceaux de sac, de pelisses, et même de peaux d'animaux fraîchement écorchés : tels étaient les restes déplorables de quatre cent mille guerriers, qui, sans l'embition déréglée d'un seul homme, auraient toujours été l'honneur de la France, et l'effroi de ses ennemis.

(29 Novembre.) L'hiver devenant de plus en plus rigoureux, accrut le désordre, et rendit nos pertes incalculables. Les second et neuvième corps suivirent l'exemple général; enfin, on trouva à peine trois mille hommes pour former l'arrière-garde, dont le duc d'Elchingen avait le commandement: deux ou trois jours après elle était tellement réduite, qu'on se demandait souvent où était l'arrière-garde, lors même qu'on se trouvait avec elle.

Nous arrivâmes d'assez bonne heure au bourg de Kamen, et l'on continuait à marcher pour aller à Plescenkovice, comme il avait été ordonné, lorsque le commandant Colaud, qui allait en avant, revint sur ses pas, et nous annonça que les kosaques, au nombre de deux mille hommes, étaient entrés dans la ville en criant *hourra!* et massacrant tous ceux qui se trouvaient dans les rues. « Le duc de Reggio, nous dit-il, blessé la » veille, ne faisait que d'arriver; heureusement, » plusieurs officiers, s'étant rendus auprès de lui, » pour offrir leurs services et mourir à ses côtés, » ont fait craindre aux ennemis qu'il n'y eût quel» qu'embûche. Alors ils se sont portés sur une » hauteur voisine, et ont canonné la maison du » maréchal comme pour la faire capituler. Par » l'effet de cette fatalité qui poursuit le duc de » Reggio, un boulet de canon, en brisant une » poutre, en a fait rejaillir un éclat qui l'a blessé » dans son lit. » Le commandant nous dit encore

que le général Pino se trouvait aussi dans le même logement, et que le comte Danthouard, entrant dans Plescenkovice, n'avait eu, pour s'échapper, que le temps de faire retourner sa voiture.

Cette nouvelle nous détermina à rester dans Kamen (30 Novembre); nous en partîmes avant le jour, et passant dans Plescenkovice, nous apprîmes la confirmation des nouvelles qu'on nous avait données. En voyant la maison où avait logé le duc de Reggio, nous nous étonnâmes que deux mille kosaques n'eussent pas osé enlever de force un maréchal qui n'avait pour toute défense qu'une vingtaine d'officiers blessés. Napoléon s'arrêta dans ce bourg; mais le vice-roi, continuant sa route, vint camper dans un village abandonné, que nous crûmes, selon la carte, devoir s'appeler Niestanovitschi, près Zavichino.

Le 1er décembre, vers les sept heures du matin, le prince Eugène, suivi d'un tres-petit nombre d'officiers, se mit à la tête de quelques grenadiers de la garde royale, restés encore fidèles à leurs drapeaux. Après une marche fort longue, pour des hommes exténués, nous arrivâmes enfin au bourg d'Iliïa. Les Juifs, formant la majorité de la population, n'avaient point abandonné leur domicile, et l'appât du gain leur fit déterrer les provisions qu'ils avaient voulu soustraire à nos regards. On les leur paya largement, car, dans une telle situation, la plus vile nourriture était préféra-

ble à l'or. Sans ces secours, nous aurions perdu le brave et estimable colonel Durieu, notre sous-chef d'état major, dont la santé était prodigieusement altérée, moins encore peut-être par nos souffrances que par le zèle ardent avec lequel il avoit rempli jusqu'alors ses pénibles fonctions.

(2 Décembre.) La journée suivante nous allâmes à Molodestchino; elle fut encore plus longue et plus accablante. Pendant douze heures, et sans faire halte, à cause de la rigueur du froid, il fallut marcher continuellement à travers une immense forêt; la seule chose qui pouvait nous rassurer, c'était la persuasion que les kosaques ne viendraient point nous harceler sur notre droite. Le capitaine Jouaud, envoyé à Vileïka, auprès du général de Wrède, nous donnait l'assurance que les Bavarois, quoique poussés par le corps de Stengel, tenaient encore cette importante position.

Nous étions dans une situation à faire pitié, lorsque nous arrivâmes à Molodetschino. Heureusement les maisons étaient bonnes, et quelques-uns de leurs propriétaires ne les ayant pas quittées, nous procurèrent les moyens d'exister. Le lendemain matin, les équipages de Napoléon se mirent en route. Le convoi était à peine sorti du village, qu'une multitude de kosaques se présentèrent pour l'attaquer; et ils l'auraient enlevé, si on ne se fût hâté de le faire rentrer, pour le placer sous la protection des troupes qui étaient encore armées.

Le vice-roi se préparait à partir, quand on lui annonça que nous séjournerions dans Molodetschino; mais qu'il fallait évacuer le château où il était, pour le céder à Napoléon qui allait arriver.

Ce repos fut d'autant plus précieux, que la faculté de se procurer quelques vivres, à force de recherches, faisait qu'on employait utilement le séjour accordé. Malgré cela, quantité de soldats expiraient dans les rues; dans l'intérieur des maisons où les officiers étaient logés, on y retrouvait la même désolation: l'un était malade par excès de marche, et protestait qu'il n'irait pas plus loin; l'autre ayant les pieds gelés, et manquant de chevaux, quoique plein de courage, se voyait forcé de rester entre les mains des Russes. Les généraux étaient exposés aux mêmes calamités; car beaucoup ayant perdu leurs domestiques ou leurs voitures, ne trouvaient plus à les remplacer, et si, dans une telle occurrence, il leur survenait la plus légère indisposition, il fallait alors renoncer à la vie. Telle était notre position dans Molodetschino, lorsque Napoléon y traça en caractères de sang ce fatal 29e Bulletin, qui mit en deuil la France et tous ses alliés.

(4 Décembre). En quittant ce village, nous ne prîmes point la grande route de Zachkévitschi à Smorghoni. Nous marchâmes à gauche de cette route, sans doute plus longue et peu sûre, pour prendre un chemin détourné, qui, par Lebioda,

nous conduisit à Markowo, où nous campâmes avec quelques soldats du premier corps, tandis que l'Empereur et sa garde furent à Bienitsa, éloigné de nous d'environ une demi-lieue. Pour aller à Smorghoni (5 décembre), on ne cessa de traverser des prairies marécageuses, et impraticables sans la rigueur de la saison ; ce qui prouvait évidemment que ces régions étaient défendues par la nature, et, qu'abstraction faite de l'hiver, les marais de la Lithuanie auraient été également notre tombeau. Arrivés dans cette petite ville, nous n'y trouvâmes point les ressources qu'on nous avait promises : toutes les maisons étaient encombrées de malades, et la plupart des Juifs, en fuyant, nous privèrent de leurs secours. L'unique soulagement fut de trouver dans les magasins quelques tonneaux de biscuit qui, sur-le-champ, furent dévorés.

Cependant Napoléon, effrayé de tant de désastres, mais encore plus effrayé par la crainte de perdre son autorité en France, conçut le projet d'abandonner les misérables restes d'une armée détruite, pour courir auprès de son Sénat lui en demander une nouvelle. En proie à l'épouvante qui, tôt ou tard, s'empare du despotisme, il ne voyait devant lui que des alliés brûlant de rompre le pacte onéreux qui les avait placés sous son joug de fer. Peut-être même, dans son imagination active, se figurait-il que le complot de

Mallet se rattachait à un plan plus vaste, et qu'il importait à son autorité d'en découvrir les ramifications. C'est au désordre d'esprit où le jeta cet événement, qu'on doit attribuer l'incohérence qui se manifesta dans toutes ses résolutions, du moment que la nécessité de sa présence à Paris devint son idée dominante; car l'histoire remarquera que cet homme si grand, si terrible dans les combats, et si familiarisé au tumulte des armes, ne s'étant élevé qu'à travers les orages de notre révolution, avait toujours conservé, même au milieu de sa plus grande puissance, une terreur secrète pour tout ce qui était conspiration ou assemblée délibérante.

Plein de sa résolution, il s'assura, en arrivant à Smorghoni, que la route était sûre jusqu'au Niémen, et fit venir auprès de lui les chefs de corps d'armée; ensuite il eut un entretien particulier avec le vice-roi: cette conférence terminée, Napoléon sortit de son cabinet, suivi du grand-écuyer, du maréchal du palais, du comte Lobau et du général Lefebvre-Desnouettes. En traversant un des salons de service, il rencontra le roi de Naples, et lui dit d'un air fort gai: *A vous, roi de Naples!* En prononçant ces mots, il s'en alla, accompagné des quatre personnes qui devaient être du voyage; étant monté en voiture, il choisit pour rester avec lui le comte de Lobau et le général Lefebvre-Desnouettes: le grand-écuyer et le maréchal du palais entrèrent

dans une seconde voiture, qui suivit immédiatement la route de Wilna. Aucune adresse à l'armée, aucune promesse aux Lithuaniens ne furent faites pour rassurer les esprits inquiets, les uns de n'avoir plus de chef, les autres de se voir abandonnés par celui qui leur avait tout promis.

Le roi de Naples prit le commandement de l'armée; mais on marchait avec un tel désordre et une si grande précipitation, que ce ne fut qu'à Wilna que les soldats furent informés d'un départ aussi décourageant qu'imprévu. « Quoi! disaient-» ils entre eux, est-ce ainsi qu'il abandonne ceux » dont il se disait le père? Où est donc ce génie » qui, au comble de la prospérité, nous exhortait » à supporter patiemment nos souffrances? Celui » qui prodigue notre sang a-t-il peur de mourir » avec nous?..... Nous traitera-t-il comme l'armée » d'Egypte, qui, après l'avoir bien servi, lui devint » indifférente du moment qu'en la quittant il se fut » éloigné du péril?...» Tels étaient les propos que tenaient entre eux les soldats en les accompagnant de toutes les expressions énergiques dont ils enrichissent la langue; et, certes, jamais indignation ne fut plus légitime, car jamais classe d'hommes ne fut plus digne de pitié.

La présence de l'Empereur avait maintenu les chefs dans leur devoir. Dès qu'on le sut parti, la plupart, à son exemple, ne furent plus retenus par la honte, et, sans pudeur, abandonnèrent

les restes du régiment qui leur avait été confié. Jusqu'alors, on avait trouvé de distance en distance quelques soldats armés, qui, conduits par leurs officiers, marchaient autour de l'étendard qu'ils avaient juré de toujours conserver. Dès qu'ils se virent sans chefs, et que des calamités inouies eurent diminué leur nombre, ces braves, chargés d'un si précieux fardeau, se virent obligés, en gémissant, de cacher l'aigle dans leurs sacs. Plusieurs même se sentant mourir, et sachant que l'honneur du soldat français consiste à conserver ses drapeaux, d'une main débile creusaient la terre pour soustraire aux Russes ces enseignes sous lesquelles nos armes se sont élevées au faîte de la gloire.

La division Loison, qui de Kœnigsberg était venue au devant de nous, et celle des Napolitains, partie de Wilna pour assurer le passage de Napoléon, avaient été obligées de camper par un froid de vingt-deux degrés, et se trouvèrent totalement détruites; de six mille hommes qu'elles avaient chacune, on ne voyait plus, à travers un brouillard épais, que quelques faibles bataillons, qui, sur le chemin, couraient comme des insensés: ils frappaient la terre avec leurs pieds pour éviter d'être saisis par un froid si rigoureux que les malheureux malades, en cédant au besoin de satisfaire la nature, perdaient l'usage de leurs mains, et tombaient roides morts à côté de la route, sans avoir pu se rajuster. Ceux même qui se portaient

bien, en marchant, prolongeaient leurs douleurs; mais si, las de vivre, ils cherchaient à mourir, il leur suffisait de s'arrêter.

Le chemin que nous suivions offrait à chaque pas de braves officiers couverts de haillons, appuyés sur des bâtons de pin, les cheveux et la barbe hérissés de glaçons; ces mêmes guerriers, naguère la terreur de nos ennemis, et vainqueurs des deux tiers de l'Europe, ayant perdu leur noble contenance, se traînaient à pas lents, et ne pouvaient obtenir un regard de pitié des soldats dont ils étaient jadis obéis! Situation d'autant plus déplorable, que quiconque n'avait pas la force de marcher, était abandonné, et tout homme abandonné, une heure après, était un homme mort. Chaque bivac nous présentait le lendemain l'image d'un champ de bataille. Toutes les fois qu'un soldat, succombant à la fatigue, venait à tomber, son plus proche voisin se précipitait sur lui, et, avant qu'il fut expiré, il le dépouillait pour se couvrir de ses vêtemens. A chaque instant on entendait quelques-uns de ces infortunés, qui nous suppliaient de leur tendre une main charitable. « Mes camarades, criait l'un d'eux, d'une voix déchirante, aidez-moi à me relever; daignez me tendre la main pour continuer ma route. » Chacun passait devant lui sans seulement le regarder. « Ah! je vous en conjure par tout ce que vous avez de plus cher, ne m'abandonnez point à l'ennemi;

» au nom de l'humanité, accordez-moi le faible se-
» cours que je vous demande ; aidez-moi à me rele-
» ver. » Mais ceux qui passaient, loin d'être émus par une prière si touchante, le regardaient comme mort, et, par anticipation, se jetaient sur lui pour le dépouiller; alors on entendait ce soldat s'écrier : « Au
» secours! au secours! on m'assassine; pourquoi me
» foulez-vous aux pieds? pourquoi m'arracher
» l'argent et le pain qui me restent ? vous m'enle-
» vez même jusqu'à mes habits! » Et si quelqu'officier, poussé par un mouvement généreux, n'arrivait assez à temps pour le délivrer, de pareils malheureux auraient été assassinés par leurs propres camarades.

(7 Décembre.) Nous parvînmes à Joupranouï, un peu avant la nuit. Excédés de fatigue, il fallut s'y arrêter; les maisons, ouvertes de toute part, ne purent nous mettre à l'abri des rigueurs du temps; couchés les uns sur les autres, souffrant la faim, transis de froid, nous gémissions de l'inclémence des airs : de très-grand matin on se remit en route, et vers les onze heures arrivâmes à Ochmiana. L'hiver était si rude, que les soldats, pour éviter d'être gelés, brûlaient des maisons entières; tout autour étaient les corps à moitié consumés de ceux qui, pour avoir voulu se chauffer de trop près, et n'ayant pas eu la force de fuir, devinrent la proie des flammes. On voyait aussi des infortunés, noircis par la fumée et par le sang des chevaux

qu'ils avaient dévorés, rôder comme des spectres autour de ces maisons incendiées ; ils regardaient les cadavres de leurs compagnons ; puis, venant à tomber, ils mouraient aussi de la même manière.

On comptait s'arrêter dans cette ville pour recevoir quelques distributions ; mais nous apprîmes que les magasins avaient été pillés par les kosaques, et que la veille Napoléon était arrivé une demi-heure après que ceux-ci se furent retirés. Nous continuâmes alors notre route, toujours par un temps atroce ; marchant au milieu des morts et des mourans, nous parvînmes enfin au mauvais château en pierre de Rovno-Polé, où le prince et son état-major passèrent la nuit la plus pénible. Le malheur ayant égalé les conditions, faisait que tout était confondu ; en vain chacun réclamait son autorité, elle était méconnue ; le colonel, privé de vivres, se voyait forcé de mendier un peu de galette au soldat qui en avait. Ainsi l'homme pourvu de subsistances, eût-il été un domestique, était entouré d'une foule de courtisans qui, pour manger, mettaient de côté leur rang et leur distinction ; ils se familiarisaient même avec lui, et s'abaissaient jusqu'à le caresser. Enfin, pour avoir une idée de l'affreux désordre où la famine et le froid nous avaient placés, on peut se figurer quarante mille hommes (1) qui restaient encore, tous de

(1) On trouvera ce nombre bien considérable, en songeant aux

grades différens, et marchant tous ensemble sans observer ni ordre ni discipline, ignorant l'endroit où l'on allait, ils s'arrêtaient selon la lassitude ou selon leur caprice. Les chefs eux-mêmes, accoutumés à commander, et manquant d'industrie, étaient les plus à plaindre; on les évitait pour se dispenser de leur rendre service, car, dans une pareille circonstance, donner un verre d'eau à quelqu'un, lui tendre la main pour se relever, étaient des choses qui méritaient de la reconnaissance.

La route était couverte de soldats qui n'avaient plus de forme humaine, et que l'ennemi dédaidaignait de faire prisonniers. Chaque jour ces malheureux nous rendaient témoins de quelques scènes pénibles à raconter. Les uns avaient perdu l'ouïe, d'autres la parole, et beaucoup, par excès de froid ou de faim, étaient réduits à un état de stupidité féroce qui leur faisait rôtir des cadavres pour les dévorer, ou qui les poussait jusqu'à se ronger les mains et les bras (1): il y en avait de tellement faibles que, ne pouvant porter du bois ni rouler une pierre, ils s'asséyaient sur les corps morts de leurs frères, et, le visage tout décom-

pertes énormes que nous faisions chaque jour. Mais je dois faire observer que la division Loison, la garnison de Wilna, et celles de toutes les villes de la Lithuanie, pendant la retraite, se réunissaient aux débris de l'armée.

(1) Rapport officiel publié par les Russes à Wilna le 22 décembre 1812.

posé, regardaient fixement quelques charbons allumés ; bientôt, les charbons venant à s'éteindre, ces spectres livides, ne pouvant plus se relever, tombaient à côté de ceux sur lesquels ils s'étaient assis. On en voyait plusieurs, ayant l'esprit aliéné, qui, pour se réchauffer, venaient avec leurs pieds nuds se placer au milieu de nos feux ; les uns, avec un rire convulsif, se jetaient à travers les flammes, et périssaient en poussant des cris affreux, et faisant d'horribles contorsions ; pendant que d'autres, par une égale démence, les suivaient, et trouvaient la même mort.

Nous étions dans cette situation morale et physique, lorsque nous arrivâmes au village de Roukoni, où il n'existait plus que quelques mauvaises granges remplies de cadavres. N'étant qu'à trois lieues de Wilna, beaucoup continuèrent leur marche pour arriver les premiers dans cette ville, où ils espéraient non-seulement trouver des vivres, mais encore s'arrêter quelques jours, et goûter enfin les douceurs d'un repos dont on avait si grand besoin. Néanmoins le quatrième corps, qui n'avait pas cent cinquante hommes présens aux appels, s'arrêta dans ce mauvais village. Au point du jour (9 décembre), on se hâta de quitter Roukoni, où le froid et la fumée ne nous permirent pas de fermer l'œil. En partant, les Bavarois, sous les ordres du général de Wrède, faisant l'arrière-garde, nous rejoignirent, venant de Wilcïka, en criant

que l'ennemi était à leur poursuite. La veille, on avait répandu le bruit d'un succès remporté par eux. Le désordre dans lequel ils arrivèrent démentit bien cette nouvelle. Malgré cela, on doit dire à leur louange qu'ils avaient encore quelques pièces de canon; mais les chevaux étaient si faibles qu'ils ne pouvaient plus les traîner.

Chaque journée de marche offrait la répétition des scènes douloureuses dont je n'ai donné qu'une esquisse légère. Nos cœurs s'étaient si bien endurcis à ces tableaux effrayans, qu'ils ne connaissaient plus la sensibilité; le sentiment de l'égoïsme était l'unique instinct qui nous restât dans l'état d'abrutissement où le sort nous avait réduits. On ne pensait qu'à Wilna, et l'idée que sa position nous permettrait d'y séjourner, rendait si joyeux ceux qui pouvaient y arriver, qu'ils regardaient avec indifférence les malheureux qui, avant d'y entrer, luttaient contre la mort. Cependant Wilna, l'objet de nos plus chères espérances, et où nous courions avec tant d'empressement, allait être pour nous un autre Smolensk!

Enfin nous touchâmes à cette ville tant désirée! Mais de quelle amertume ce bonheur ne fut-il pas empoisonné, en voyant que toute la longueur de son immense faubourg était obstruée par une foule de voitures, d'hommes et de chevaux. Cette confusion me rappela la Bérézina. Nos facultés étaient tellement engourdies que chacun, accoutumé à

suivre la colonne, se serait cru perdu en s'en éloignant de quelques pas ; car tandis que des masses, se heurtant l'une contre l'autre, cherchaient à pénétrer par la même porte, il y avait à droite et à gauche d'autres issues où l'on pouvait entrer et sortir librement. Parvenus dans cette ville, nous la trouvâmes dans un désordre extrême ; les soldats dispersés couraient de tous côtés pour connaitre les quartiers assignés à leurs corps. Ceux du quatrième, en allant à la municipalité, virent écrit en gros caractères, qu'ils devaieut se rendre au couvent de Saint-Raphaël, situé de l'autre côté de la Wilia. Avant de se loger, on courait comme des affamés, et l'on allait de maison en maison pour demander du pain. Les boutiques, les auberges, les cafés ne pouvant plus suffire à l'immense quantité d'acheteurs, dans un instant furent fermés. Mais, pressés par la faim, et obstinés à trouver de quoi vivre, nous enfoncions les portes ; tandis que d'autres, l'argent à la main, poursuivaient les Juifs, qui, malgré notre générosité, ne pouvaient satisfaire à l'étendue de nos besoins.

A Wilna, on nous apprit que Napoléon avait passé *incognito*, n'ayant pour escorte qu'un faible détachement de trois régimens entiers de cavalerie napolitaine, qu'on avait envoyés au-devant de lui pour assurer sa route. Ces pauvres habitans du Midi étaient à demi-morts lorsqu'on les passa en revue ; à peine sortis de Wilna, il en revint un

tiers en arrière, ayant les pieds, les mains et le nez gelés. Le départ de Napoléon, dans une pareille circonstance, répandit la consternation chez les Lithuaniens, qui nous étaient dévoués, et jeta un grand découragement parmi les Français. Les premiers gémissaient de se voir abandonnés au ressentiment d'un maître dont ils avaient voulu secouer l'autorité ; les autres étaient alarmés pour leur propre conservation ; car, dans une situation aussi critique, chacun concevait que l'absence du chef consommerait notre ruine. Mais ceux qui sentaient tout le danger de notre fatale position, jaloux de voir refleurir la gloire flétrie de nos armes, concluaient que ce départ était heureux pour nous : « Napoléon à Paris, disaient-ils, » organisera sur-le-champ une belle armée, rassu-» rera la France inquiète, et maintiendra par la » crainte, les alliés, dont la défection nous serait » si dangereuse. »

Vers les trois heures du soir, la queue de notre longue colonne était à peine entrée dans les faubourgs, qu'on répandit le bruit que les kosaques s'étaient emparés des hauteurs qui dominaient la ville. En effet, on ne tarda pas à tirer le canon ; à ce bruit les troupes fraîches qui étaient dans Wilna battirent du tambour, sonnèrent de la trompette ; dans un instant la place devint une place d'armes. Par un de ces hasards que la Providence semble faire naître pour confondre l'orgueil et punir le su-

perbe, il fallut que la puissance colossale de Napoléon fût réduite à n'avoir plus d'autre appui, sous un climat de fer, que les restes d'une division napolitaine, formée des garnisons de Tarente et de Capoue! Ces troupes ayant été promptement dissipées, sur-le-champ la terreur se répandit dans la ville, et au seul mot de *kosaques*, la plupart des soldats, accablés de misère, sortirent de leur logement, et prirent la fuite. Dans cette circonstance, le roi de Naples, oubliant sa dignité, abandonna subitement son palais, et, à pied, suivi de ses officiers, fendit la foule, pour aller s'établir hors de la ville et sur la route de Kowno.

Pendant que quelques militaires couraient aux armes, les autres, aux approches de la nuit, profitèrent de l'évacuation des magasins, pour emporter les effets d'équipement qui s'y trouvaient entassés; mais le plus grand nombre, cherchant à manger, frappaient à chaque porte, et leurs coups redoublés avaient l'effrayant appareil du prélude d'un pillage. Les habitans, tremblans dans leurs maisons, en redoutaient les horreurs, et entendaient de tous côtés le bruit du canon qui grondait sur leur tête.

Nous conçûmes alors qu'il n'y avait plus de repos à espérer, et que nos faibles débris ne pouvant plus contenir les efforts de l'ennemi, il fallait profiter de l'obscurité de la nuit pour quitter une position si dangereuse; ainsi il fut décidé que vers

les onze heures du soir nous évacuerions la ville. L'heure fixée étant arrivée, nous partîmes en silence, laissant les rues encombrées de soldats mourans, ivres ou endormis. Les cours, les galeries, les escaliers des édifices en étaient remplis, et pas un ne voulait partir, ni seulement se lever pour obéir aux ordres du chef qui l'appelait. Enfin, après être sortis de Wilna, avec une difficulté égale à celle avec laquelle on y était entré, le prince et l'état-major allèrent chez le roi de Naples, où tous les officiers demeurèrent entassés jusqu'à une heure du matin. Au milieu d'une nuit très-sombre (10 décembre), on s'achemina le long de la route de Kowno, mais la neige qui couvrait la campagne nous faisait dévier à chaque instant, et nous laissa long-temps dans l'incertitude de savoir si on ne s'était pas égaré, car les Polonais, allant à New-Troki, traçaient un nouveau chemin qui pouvait induire en erreur. Deux heures après, nous arrivâmes au-dessous de la montagne de Vaka, inaccessible à cause de son escarpement et du verglas dont elle était couverte; tout autour était le reste des équipages de Napoléon, les bagages laissés à Wilna, le trésor de l'armée, et les caissons contenant les funestes trophées apportés de Moskou : alors nous ne doutâmes plus d'avoir suivi la route de Kowno.

On était à gémir au pied de ce mont, sans pouvoir le gravir : pendant ce temps on entendait dis-

tinctement la fusillade qui s'engageait entre les kosaques et les tirailleurs du 29e de ligne, arrivé depuis peu à l'armée, et qui, dans une circonstance aussi critique, ne partagea point l'abattement général. Par cet inquiet mécontentement que donne le malheur, chacun criait qu'il eût bien mieux valu passer par New-Troki, afin d'éviter cette fatale hauteur, où depuis plus d'une journée aucune voiture n'avait pu passer. Tous ceux qui s'y trouvaient arrêtés, pour la plupart malades ou blessés, étaient autant de victimes livrées à l'ennemi, et, dans leur douleur, ils ne pouvaient se consoler d'échouer étant si près du port, surtout après s'être sauvés de Krasnoé et de la Bérézina! Cette douleur se changeait en désespoir, en songeant que les kosaques, ayant dépassé Wilna, poursuivaient notre arrière-garde et s'avançaient vers nous. Cependant la nécessité imposait la dure obligation de rester là jusqu'au jour, pour essayer s'il n'y aurait pas moyen de tourner la montagne que nos chevaux ne pouvaient gravir. Dans cette attente, on faisait du feu, et chacun, en soupirant, attendait avec impatience le retour de la lumière.

Ce fut envain : on eut beau chercher sur tous les points, la hauteur était si glissante et les chevaux si fatigués, qu'on désespéra de la franchir. On conçut alors l'idée de faire porter, par les militaires de l'escorte, l'argent appartenant au trésor impérial. Comme il y en avait environ pour cinq

millions, dont une grande partie était en écus, il fallut recourir à tant de monde, que la plupart de ces soldats, profitant de la circonstance qui ne permettait pas de les surveiller, emportèrent pour leur compte ce qui leur avait été confié. Les étendards arrachés à l'ennemi, auxquels nos âmes abattues ne pouvaient plus s'intéresser, furent forcément abandonnés aux pieds de la montagne, ainsi que la fameuse croix de Saint-Iwan, qu'il eût été si glorieux d'ajouter à nos trophées, si, depuis, les Russes, que nous appelions barbares, ne nous avaient donné le noble exemple d'une modération qui accompagne rarement la victoire.

Beaucoup de ceux qui vinrent ensuite, prirent part à ce gaspillage, et c'était une scène vraiment digne d'observation, de voir des hommes mourant de faim, quoiqu'accablés de plus de richesses qu'ils n'en pouvaient porter. Aussi les voyait-on se les distribuer entre eux avec indifférence, et chercher, de préférence à l'argent, les commestibles qui se trouvaient dans les voitures. Partout ce n'était que malles enfoncées, porte-manteaux entr'ouverts, de riches fourrures, et de superbes habits de cour étaient endossés par des soldats hideux, qui, chargés de butin, offraient soixante francs d'un louis; il y en eût qui donnèrent dix écus pour un verre d'eau-de-vie. Enfin, un autre, en ma présence, pour quelques pièces d'or, offrait un baril rempli d'argent.

On ne pourrait se former une idée de la déroute que présentait alors notre armée : loin d'être ranimée par la présence de quelques bataillons venus de Prusse, elle imprimait à ces troupes nouvelles la terreur dont elle était frappée; celles-ci ne pouvant plus résister aux rigueurs de l'hiver, jetèrent aussi leurs armes, et vinrent augmenter la foule des traînards. Enfin tous nos soldats, transformés en brocanteurs, ne cherchaient qu'à vendre les effets trouvés sur la route, et ceux qui s'étaient partagé le trésor, ne songeaient qu'à les acheter, pour pouvoir en retirer quelque bénéfice. De tous côtés on n'entendait parler que de lingots ou de bijoux ; chaque soldat était chargé d'argent, mais aucun n'avait de fusil : devait-on, d'après cela, s'étonner de l'effroi qu'inspiraient les kosaques! Ceux-ci firent un butin si considérable qu'ils donnaient aux Juifs nos écus de cinq francs pour un rouble en papier qui ne valait que dix-huit sous, et les pièces d'or de vingt francs pour un rouble d'argent. Enfin l'hetman Platow leur proposa de se cotiser afin d'envoyer à Tscherkask (1), leur

(1) Cette ville fut bâtie en 1570, à quinze lieues d'Azof. Sa position est singulière. Elle est inondée une partie de l'année, à l'exception d'une hauteur sur laquelle est bâtie la cathédrale. Les maisons, au nombre de cinq mille, sont élevées sur des pilotis, et c'est en bateau qu'on circule dans l'intérieur des rues. Les habitans commercent par mer avec les Grecs, et par terre avec les Tartares de la Krimée et du Kouban.

capitale, assez de lingots pour couvrir en vermeil la cathédrale de cette ville. Les kosaques pleins de vénération envers Saint-Nicolas, à qui cette église est dédiée, non-seulement agréèrent cette proposition, mais voulurent encore qu'on élevât à ce saint une statue d'argent massif; et, sur-le-champ, ils firent partir pour Tscherkask une quantité innombrable de petites voitures chargées d'or et d'argent (1).

Après quinze heures d'une marche pénible, nous arrivâmes enfin à Evé, distant de Wilna d'environ dix lieues. A peine étions-nous rendus, que nous vîmes arriver le comte Méjan (2), soutenu par son fils et par un valet de chambre du vice-roi. Ce père infortuné, dont je regrette de n'avoir pu faire connaître avec détail le dévouement généreux, avait été forcé, depuis la montagne de Wilna, de faire la route à pied, à travers des campagnes couvertes de neige; mais cet homme, qui, sans être militaire, avait enduré patiemment les souffrances auxquelles cet état assujétit, portait un si grand attachement au prince, qu'il oublia les fatigues de cette pénible

(1) Extrait des notes manuscrites de M. Saint-Edme, prisonnier de guerre en Russie.

(2) Conseiller-d'état de l'ex-royaume d'Italie, secrétaire des commandemens du prince Eugène; il fit toute la campagne avec ses deux fils, et apprit, sur la Bérézina, la mort du plus jeune, tué à la dernière bataille de Polotsk.

journée, du moment qu'il se retrouva auprès de sa personne.

De pareilles misères étaient communes à bien d'autres. Les généraux Lahoussaye, Guillaume, Lefebvre (1), etc., forcés de céder à la violence de leurs maux, étaient restés à Wilna; le prince d'Eckmühl, accablé par la fièvre, ne pouvait voyager qu'en traîneau. Les généraux Baraguay-d'Hilliers, Lariboissière, Eblé, Charpentier, etc... souffraient des douleurs les plus aiguës. L'ordonnateur Joubert, qui depuis long-temps était privé de domestiques, fut laissé mourant non loin de ce dernier bivac, et dans un état si misérable, que sa situation touchante arracha des larmes à tous ceux qui le virent. On était de même très-inquiet sur le sort de plusieurs officiers malades restés avec les traîneaux du vice-roi; mais le soir nous apprîmes que, grace à l'intelligence et à la prodigieuse activité de l'adjudant du palais Boutarel, ces traîneaux, pour éviter la montagne de Vaka, étaient passés par New-Troki, et que la longueur seule du chemin les avait obligés de s'arrêter en arrière d'Evé.

(11 Décembre.) En partant de ce village, ceux qui s'étaient sauvés de Wilna nous racontèrent que les Russes y étaient entrés vers la pointe du jour. Une foule de généraux, colonels, officiers, et plus de douze mille soldats, demeurés par excès d'ac-

(1) Fils du maréchal, duc de Dantzig.

cablement, tombèrent en leur pouvoir. On ajouta que les officiers avaient été bien traités, mais que tout ce qui était soldat ou domestique, devait repartir sur-le-champ pour Moskou, où l'on voulait, disait-on, les employer à reconstruire la ville. Ces malheureux, étendus dans les rues, ou sur les places publiques, sans feu, sans nourriture, et pour la plupart malades ou blessés, offrirent un spectacle si affligeant, que les ennemis cherchèrent à adoucir leur funeste sort. Les moins à plaindre, furent ceux qui, dépouillés par les kosaques, périrent de froid peu de temps après notre départ. Triste effet de la faiblesse humaine! les mêmes hommes qui s'étaient traînés depuis Moskou jusqu'à Wilna, manquèrent de courage lorsqu'il ne fallait faire que quelques lieues de plus pour assurer leur existence. Nous apprîmes aussi que les Juifs avaient fait main basse sur quantité de nos soldats, particulièrement sur ceux de la garde impériale, voulant ainsi se venger des mauvais traitemens qu'ils en avaient reçus: l'empereur Alexandre, par cet esprit de justice qui le caractérise, fit pendre plusieurs de ces Israélites, pour apprendre au peuple qu'il ne doit jamais mêler ses passions aux querelles des souverains.

L'extrémité de notre longue colonne semant sur toute la route les cadavres et les moribonds, continuait à être poursuivie par une nuée de kosaques, qui dépouillaient les traînards, et ensuite les don-

naient à garder à des paysans, qui les conduisaient sur les derrières, après leur avoir fait souffrir mille ignominies. Sur la fin, ces Tartares, se lassant de faire des prisonniers, accordèrent la liberté à tous les militaires de la confédération du Rhin, se bornant à n'emmener que les officiers de marque. Mais lorsqu'ils saisissaient un Français, si misérable qu'il fût, ils le dépouillaient, en lui faisant les plaisanteries les plus amères. S'il marchait avec eux, le soir, ils lui ordonnaient d'aller chercher de l'eau ou du bois; ensuite ils le repoussaient avec brutalité du feu qu'il avait lui-même allumé: fatale condition des soldats qui, forcés à faire la guerre, toujours en ignorent le motif, et n'en connaissent que les maux.

Avant d'arriver à Zismori, nous entendîmes sur nos derrières tirer du canon, à une distance fort rapprochée; ce qui donnait à penser que notre faible arrière-garde était poursuivie sans relâche. Malgré cela, l'accablement était si grand que quantité d'entre nous, préférant le repos à leur sûreté, s'arrêtèrent à Zismori: mais le vice-roi poussa jusqu'au village de Roumchichki.

(12 Décembre.) Exténués par une marche des plus longues et des plus fatigantes, mourant de lassitude, nous arrivâmes enfin à Kowno, où tous les débris de chaque corps se trouvaient réunis. Selon l'usage, ils campaient dans les rues; et comme on savait que notre situation déplorable ne nous

permettait plus de conserver aucune position, on livra au pillage les magasins qui étaient amplement fournis. Sur-le-champ, les effets d'habillement, la farine et le rum regorgèrent de toutes parts; les principaux quartiers étaient remplis de tonneaux enfoncés, et la liqueur répandue formait une espèce de marre au milieu de la place publique. Les soldats, depuis long-temps privés de cette boisson, s'y livrèrent avec excès, et en firent un si grand abus que plus de douze cents d'entre eux s'enivrèrent et s'endormirent dans les maisons ou sur la neige; mais, saisis par le froid, ils passèrent subitement du sommeil à la mort.

Le soir on nous fit dire qu'on prendrait la route de Tilsit; comme beaucoup parmi nous étaient dans l'usage, pour éviter la confusion, d'aller toujours coucher à une ou deux lieues en avant du quartier-général, il s'ensuivit qu'un grand nombre s'acheminèrent vers cette ville. Au milieu de la nuit le chef d'état-major vint trouver tout le quatrième corps, *renfermé dans une chambre*, et nous annonça que l'ordre avait été révoqué, qu'il n'était plus question d'aller à Tilsit, mais bien à Gunbinnen: ce furent ces *ordres* et *contre ordre* qui achevèrent de compléter notre ruine; aussi, depuis lors notre corps n'exista plus que dans la maison du prince, et dans huit à dix officiers d'état-major.

(13 Décembre.) Le lendemain, pour sortir de Kowno, on retrouva le même tumulte qui régnait

à la porte de Wilna, la foule se pressait sur le pont, tandis que le Niémen, fortement gelé, aurait pu supporter le poids de l'artillerie, si nous en avions eu. Dans Kowno et dans tous les environs, nous vîmes quantité de malheureux étendus sur la neige, qui avaient succombé lorsque nous touchions au terme de notre fatale expédition. Ce qui nous affecta particulièrement, fut de voir parmi les morts le colonel Vidmann; il était du petit nombre des gardes d'honneur d'Italie qui avait supporté jusque-là nos fatigues; ne pouvant aller plus loin, il tomba sortant de Kowno pour aller au pont, et il expira sans avoir eu la satisfaction de mourir hors de la Russie.

Les calamités répandues sur l'armée n'avaient point épargné la garde impériale, et l'on voyait chaque jour plusieurs de ses soldats périr, comme les autres, de faim ou de froid. Parmi ces victimes, j'en vis une vraiment digne d'admiration; c'était un vieux grenadier : étendu sur le pont de Kowno la foule en passant devant lui respectait son habit, sa décoration, et surtout ses trois chevrons. Ce brave, d'un œil sec, semblait attendre la mort, et dédaignait de recourir, comme tant d'autres, à des supplications inutiles, lorsque, par hasard, se présentèrent quelques-uns de ses camarades; alors il fit un dernier effort pour se relever; ne pouvant y parvenir, et se sentant mourir, il recueillit toutes ses forces, et dit à un de ses compagnons,

qui s'approchait pour le secourir : « Tes soins sont » inutiles, mon ami, la seule grâce que je te de- » mande, c'est d'empêcher aux ennemis de pro- » faner les marques honorables que j'acquis en » combattant contre eux. Porte à mon capitaine cette » décoration qui me fut donnée sur le champ de ba- » taille d'Austerlitz ; donne-lui également mon sa- » bre, dont je me servais le jour de Friedland(1). » Alors son camarade lui obéit ; et prenant le sabre et la croix, il rejoignit la vieille garde, qui n'avait plus environ que trois cents hommes, mais marchant encore en pelotons serrés, et conservant jusqu'à la mort leur attitude mâle et fière. Ce soldat, en rentrant dans les rangs, montrait avec respect l'arme et la décoration du grenadier qui venait de mourir.

Pour nous, en suivant ces braves, nous admirions tant de vertus au milieu de tant de disgraces, et gémissions sur le sort déplorable de ces fils aînés de l'armée, qui, pleins d'amour pour la patrie, la rendirent illustre au mépris de leur vie : semblables aux héros du Tibre, ils renouvelèrent en vingt années tout ce que Rome ne fit que dans huit siècles !

Enfin, le 13 décembre au matin, des quatre

(1) Ce trait d'héroïsme est commun à plusieurs soldats de la garde royale d'Italie. Le général Théodore Lecchi, qui la commandait dans la campagne de Russie, conserve des décorations de la *Couronne de Fer*, qui lui sont parvenues de cette manière.

cent mille guerriers qui, en ouvrant la campagne, franchirent le Niémen auprès de Kowno, à peine vingt mille hommes le repassèrent, parmi lesquels les deux tiers au moins n'avaient point vu le Kremlin. Parvenus sur l'autre rive du fleuve, semblables à des ombres revenues de l'enfer, nous regardâmes, pleins d'effroi, en arrière de nous, et vîmes avec horreur ces contrées sauvages où l'on avait tant souffert! Personne alors ne pouvait croire que, jadis, chacun les regardait avec envie, et se serait cru déshonoré en y arrivant des derniers.

En sortant du pont, nous prîmes à gauche pour aller à Gumbinnen; plusieurs s'obstinant, d'après l'ordre de la veille, à croire qu'il fallait marcher sur Tilsit, prirent à droite, et pour la plupart tombèrent entre les mains des kosaques: ceux qui suivirent la bonne route, n'eurent pas plutôt fait quelques pas, qu'il leur fallut gravir une haute montagne prodigieusement escarpée, et qui aurait été fatale à nos équipages, si, depuis long-temps, nous n'en avions été débarrassés. Plusieurs fourgons et voitures mis en dépôt à Kowno, et surtout un superbe parc d'artillerie nouvellement arrivé de Kœnigsberg, furent laissés au pied de la hauteur.

A peine fûmes-nous entrés dans le duché de Warsovie, que tous nos débris se dispersèrent par différens chemins, et marchèrent comme de simples voyageurs, dans les mêmes pays qui, peu de mois auparavant, étaient couverts de nos nom-

breuses armées. Le duc d'Elchingen, qui, jusqu'au Niémen, fit l'arrière-garde, perdit le peu de troupes qui lui restaient encore. Ce grand capitaine, après avoir passé ce fleuve à la tête de quarante-trois mille hommes, se vit contraint de le repasser seul avec ses aides-de-camp, et de faire avec eux le coup de fusil contre les kosaques. Le soir, le roi de Naples et le prince Eugène s'arrêtèrent à Skrauda; la même matinée (14 décembre), où nous sortîmes de ce village, l'ennemi entra dans Kowno, dépassa le Niémen, qui, sur tous les points, était gelé, et se répandit dans les immenses plaines de la Pologne, où sa cavalerie massacra ou fit prisonniers quantité de soldats isolés qui se croyaient en sûreté, dans la persuasion que les Russes ne dépasseraient point le Niémen.

De Skrauda, beaucoup prirent la direction de Thorn; mais le vice-roi continua toujours à suivre celle de Gumbinnen, et il arriva dans cette petite ville après avoir campé à Pilwisky, Virballen et Darkhemen (13, 14, 15, 16 et 17 décembre.) De là il envoya à Kœnigsberg son aide-de-camp, le général Gifflenga, pour diriger sur Marienwerder tous ceux du quatrième corps qui avaient suivi le chemin de Tilsit.

Kœnigsberg étant la première grande ville voisine de la route que nous suivions, ne tarda pas à être encombrée par ceux qui, échappés de la Russie, espéraient se rétablir des maux qu'ils

avaient soufferts. Les cafés, les restaurateurs, les hôtels garnis, ne pouvaient à aucun prix satisfaire à l'étendue de nos besoins ; dans les boutiques, il fallait fendre la foule pour pénétrer. Le froid était terrible ; mais la sensation délicieuse qu'on éprouvait à pouvoir s'en défendre, et surtout le plaisir de trouver ce que l'on désirait, était d'autant mieux goûté, que six mois de privations continues semblaient nous avoir fait perdre l'usage de toutes les commodités qui font les douceurs de la vie.

Le roi de Naples vint à Kœnigsberg, où il fut froidement reçu par les principales autorités de la ville. Les chefs de chaque corps allèrent se cantonner le long de la Vistule, et désignèrent les villes de Plock, de Thorn, de Marienburg, de Marienwerder et d'Elbing, pour leurs quartiers-généraux. Pendant ce temps, le vice-roi ayant quitté Gumbinnen, passa par Insterburg et Wehlau (18 et 19 décembre), pour visiter religieusement les champs de bataille de Friedland, d'Eylau et d'Heilsberg, trouvant ainsi, dans une circonstance malheureuse, des sujets de méditation et d'utilité. Dans toutes ces contrées, le souvenir de notre valeur avait imprimé aux habitans une telle admiration, qu'en traversant la Prusse nos ennemis même respectèrent nos malheurs, et, concentrant leur haine, n'osèrent jamais insulter aux vénérables débris d'un aussi grand naufrage.

Enfin, le 27 décembre, le prince Eugène ar-

riva à Marienwerder, où il s'occupa à réunir tout ce qui appartenait au quatrième corps. Après bien des recherches, on parvint à ramasser environ douze cents éclopés, restes infortunés de cinquante-deux mille combattans, tous venus de l'Italie pour être, en Russie, les victimes, non des armes de l'ennemi, mais bien de la fatale imprudence d'un chef qui, peu satisfait d'avoir subjugué la plus belle moitié de l'Europe, voulut encore lutter contre les élémens pour n'envahir que des déserts. Ensuite, le vice-roi dirigea vers la France et l'Italie les officiers et soldats à qui leurs infirmités ne permettaient pas d'entreprendre une campagne nouvelle. Il récompensa aussi les militaires qui avaient bien servi, et punit, par le plus sensible des affronts, le petit nombre de ceux qui s'étaient déshonorés par une conduite lâche et pusillanime.

Telles furent les affreuses calamités qui dissipèrent une puissante armée, pour avoir témérairement entrepris la plus orgueilleuse et la plus inutile de toutes les expéditions. En ouvrant les annales de l'antiquité, on trouvera que depuis Cambyse jusqu'à nous, jamais réunion d'hommes si formidable, n'éprouva de plus effrayans revers. Ainsi s'acomplirent les fastueuses prophéties que Napoléon avait prononcées lors de l'ouverture de la campagne, avec cette différence, que ce ne fut point la Russie, mais bien lui qui, entraîné par la fatalité, fut frappé du coup inévitable que

la Providence réserve tôt ou tard à l'orgueil sans frein et à l'ambition sans terme ; leçon terrible dans son principe et dans ses résultats, mais qui, néanmoins, aura profité aux vaincus aussi bien qu'aux vainqueurs, et qui aura servi en quelque chose au bonheur de tous, si elle jette en Europe les fondemens d'une politique plus saine et plus juste, surtout s'il reste bien prouvé aux peuples et aux rois, que la modération et l'équité sont encore les meilleurs conseillers de la Victoire ; qu'il n'y a pas de système d'oppression si bien combiné, qui n'ait contre lui des chances de retour, et que l'on ne peut créer qu'un équilibre imaginaire, lorsque les guerres ne sont que des représailles, et les traités des capitulations !

FIN.

ITINÉRAIRE

DE LA MARCHE DU QUATRIÈME CORPS SUR LE TERRITOIRE RUSSE, PENDANT LA CAMPAGNE DE 1812.

		Lieues.
1er. Juillet 1812, de Pilony à	Kroni.	1
2	Melangani. . .	7
3	Rouicontouï. . .	6
4	New-Troki. . .	3
5	Séjour.	
6	Séjour.	
7	Rudniki. . . .	7
8	Paradomin. . .	3
9	Séjour.	
10	Paulovo. . . .	4
	(Au Château du comte de Choiseuil.)	
11	Ochmiana. . . .	6 1/4
12	Smorghoni. . .	8
13	Séjour.	
		45 1/4

L'Empereur Napoléon déclara la guerre à la Russie à Wilkowiski le 22 juin. Le 24 il passa le Niémen à Kowno. Le quatrième corps, commandé par le Vice-Roi d'Italie, traversa ce fleuve à Piloni; l'avant-garde effectua son passage le 29; mais le Prince et la quinzième division ne passèredt que le 1er. juillet. Depuis le 28 juin Napoleon était à Wiln.

		Lieues.
	Report.	45 ¼
14 Juillet.	De Smorghoni à Zachkevitschi. . . .	3
15	Vileïka.	8
16	Kostenevitschi. . .	6
17	Dolghinow.	3 ¼
18	Dokzice.	7
19	Séjour.	
20	Bérézino.	6 ½
21	Pouïchna.	6 ½
22	Kamen.	6
23	Botscheïkovo. . . .	3 ¾
24	Bezenkovitschi. . .	4
25	Soritza. . . . . . (3 lieues en-deça d'Ostrowno.)	4 ½
26	Combat. . . . . . (Bivaqué au petit château de Dobrijka.)	5 ½
27	Bivac devant Witepsk	2 ½
28	Bivac à Aghaponovchtchina.	3 ½
29	Sourai.	5
30	Séjour.	
1er. Août.	Séjour.	
2	Séjour.	
3	Séjour.	
4	Séjour.	
5	Séjour.	
6	Séjour.	
7	Séjour.	
8	Séjour.	
		120 ½

		Lieues.
	Report.	120 ½
9 Août.	De Sourai à Janovitschi.	4
10	Séjour.	
11	Vélechkovitschi	3 ½
12	Liozna.	2 ½
13	Liouvavitschi.	5 ¼
14	Rasasna.	4
15	Siniaki	7 ¼
16	Katova.	3
17	Bivac.	5
	(A une lieue de Korouitnïa.)	
18	Bivac.	3
	(Près du château de Novoïdvor.)	
19	Faubourg de Smolensk..	1 ½
20	Passé le Dniéper. . . .	½
	(Bivac au-dessus de Smolensk.)	
21	Bivac dans la même position.	
22	Bivac, *idem.*	
23	Volodimerowa.	5
24	Pologhi.	7 ½
25	Zazélé.	5 ½
26	Mikaïlovskoé.	7 ½
27	Agopochina.	4 ½
	(Passé le Dniéper à Blaghové.)	
28	Bivac	4
	(Autour d'un château à une lieue en-deça de Bereski.)	
29	Novoé.	9
30	Séjour.	
31	Pokrow.	6 ¾
		209 ¾

		Lieues.
	Report.	209 $\frac{3}{4}$
1er. Sept. De Pokrow à	Paulova.	6 $\frac{1}{2}$
2	Woremiewo.	2
3	Séjour.	
4	Louzos.	5 $\frac{1}{2}$
5	Campé sur les hauteurs de Borodino.	4
6	*idem*.	
7	Bataille.	
8	Ouspenskoé Krasnoé. .	3 $\frac{1}{4}$
9	Rouza.	6 $\frac{1}{4}$
10	Séjour.	
11	Alpalchtchouïna. . . .	4 $\frac{1}{2}$
12	Zwenighorod.	3 $\frac{1}{2}$
13	Buzaïevo.	6 $\frac{1}{2}$
14	Khorechévo.	4 $\frac{1}{4}$
15	Moskou.	2
	Total du Niémen à Moskou.	258
	Séjourné dans cette ville depuis le 15 Septembre jusqu'au	
18 Octobre.	Village sur la route de Kaluga, à une lieue de Moscou [bivac] (1). . .	1
19	Petit village près Troitskoé (bivac).	5
20	Inatowo.	7 $\frac{1}{2}$
21	Fominskoé.	3
22	Séjour.	
		16 $\frac{1}{2}$

(1) Les bivacs pendant la retraite, prouvent que les villages où l'on campait avaient été brûlés avant le passage du 4e corps.

		Lieues.
	Report	16 $\frac{1}{2}$
23 Oct.	De Fominskoé au village situé à $\frac{1}{2}$ lieue plus loin que Borovsk (bivac.)	7 $\frac{1}{4}$
24	Combat de Malo-Jaroslavetz (bivac).	4 $\frac{3}{4}$
25	Séjour.	
26	Ouvarovskoé (bivac). . .	4
27	Alfereva.	4 $\frac{1}{2}$
28	Village à une lieue en arrière de Borisov, présumé être Mitïaeva.	2 $\frac{1}{2}$
29	Ouspenskoé, *dit* Krasnoé (bivac).	5 $\frac{1}{2}$
30	Village à $\frac{1}{2}$ lieue, à droite de la route, entre Kolotskoï et Prokovéfo (bivac): .	6
31	Ghiat (bivac).	8 $\frac{1}{4}$
1er. Novembre.	Auprès de Vélitschevo (bi-	
2	vac).	5
2	Fœdérovskoé (bivac). .	6 $\frac{1}{4}$
3	Combat de Viasma, bivaqué à $\frac{1}{2}$ lieue plus loin. .	3 $\frac{1}{2}$
4	Rouïbki, à une lieue au-delà de Semlevo (bivac). .	7
5	Jalkov Postoïa Dvor. . .	3 $\frac{1}{2}$
6	Doroghobouï (bivac). .	6
7	Zazelé (bivac).	7
8	Sloboda (bivac).	4
		101 $\frac{1}{2}$

		Lieues.
	Report	101 ½
9 Nov.	De Sloboda passé le Vop, bivaqué à un petit village à une demi-lieue de cette rivière.	1
10	Doukhovchtchina.	4
11	Séjour	
12	Wolodimérowa (bivac). . .	6 ¾
13	Smolensk.	5 ¼
14	Séjour.	
15	Hameau à trois lieues de Smolensk, présumé être Loubna (bivac).	3 ½
16	Krasnoé.	6
17	Liadouï.	4 ½
18	Doubrowna.	8
19	Orcha.	4
20	Séjour.	
21	Une demi-lieue en avant de Kokhanovo (bivac). . . .	5
22	Bivac autour d'un château à une demi-lieue en-deça de Toloczin.	5
23	Bivac à trois lieues de Toloczin, près Jablonka.	4
24	Bobr.	4
25	Natscha, à cinq lieues de Bobr, où se trouve une église isolée (bivac).	5 ½
		168

		Lieues.
	Report	168
26 Nov.	De Natscha à Némonitsa, à deux lieues et demie en-deçà de Borisov (bivac).	5 ½
2	Weselowo, Passage de la Bérézina (bivac)	4 ½
28	Zembin (bivac).	3 ¼
29	Kamen.	3 ¾
30	Niestanovitschi, près Zavichino (bivac)	5
1er. Décembre.	Iliïa.	3
2	Molodetschino.	6
3	Séjour.	
4	Village présumé être Markovo (bivac).	7
5	Smorghoni.	4 ½
6	Joupranouï.	5
7	Rovno-Polé (bivac). . . .	5
8	Roukoni (bivac).	5 ½
9	Wilna.	5
10	Evé (bivac).	10
11	Zismori.	6
12	Kowno.	10
	TOTAL de Moskou au Niémen. . .	257
	Et du Niémen à Moskou.	258
	TOTAL DE L'ALLÉE ET DU RETOUR...	515

LISTE

DE TOUTES LES PERSONNES CITÉES DANS CET OUVRAGE, AVEC LEURS GRADES A L'ÉPOQUE DE LA CAMPAGNE DE RUSSIE.

NAPOLÉON.

LE ROI DE WESTPHALIE, Commandant le 8e. Corps.

LE ROI DE NAPLES, Commandant toute la Cavalerie.

LE VICE-ROI D'ITALIE, Commandant le 4e. Corps.

Le Prince DE NEUCHATEL et DE WAGRAM, Major-Général.

Le Prince D'ECKMÜHL, Commandant le 1er. Corps.

Le Duc DE REGGIO...... *id*...... 2e.

Le Duc D'ELCHINGEN...... *id*........ 3e.

Le Prince PONIATOWSKI... *id*........ 5e.

Le Maréchal Comte ST.-CYR. *id*........ 6e.

Le Général Comte REYNIER. *id*........ 7e.

Le Duc D'ABRANTÈS........ *id*........ 8e.

Le Duc DE BELLUNE........ *id*........ 9e.

Le Duc DE TARENTE....... *id*........ 10e.

Le Prince SCHWARTZENBERG, Commandant le Corps auxiliaire autrichien.

Le Duc DE BASSANO, Ministre des Relations extérieures.

Le Duc DE TRÉVISE, Commandant la jeune garde.

Le Duc d'ISTRIE, Commandant la Cavalerie de la Garde.

Le Duc DE VICENCE, Général de Div., Grand-Écuyer.

Le Duc DE FRIOUL...... *id*...... Grand Maréchal du Palais.

Le Comte RAPP......... *id*.....
Le Comte LAURISTON... *id*.....
Le Comte DE NARBONNE. *id*.....
Le Comte DE LOBAU.... *id*.....
} Aides-de-Camp de l'Empereur.

Le Comte Lefebvre Desnouettes, Général de Division, Colonel des Chasseurs à cheval de la Garde impériale.

Le Comte Nansouty.......... Le Comte Montbrun.......... Le Comte Grouchy........... Le Comte Latour-Maubourg..	Généraux de Division, Chefs d'un Corps de Cavalerie.
Le Général Dessoles, Chef d'État-Major. Le Baron Guilleminot.....*id*....... Le Comte Danthouard, Commandant l'artillerie.......................... Le Comte de Claparède, Général de Div., Commandant la Légion de la Vistule..	du 4e. Corps.

Généraux de Division.	Le Comte Lariboissière, Insp. gén. d'artill. Le Comte Sorbier, Commandant l'artillerie de la Garde. Le Baron Pernetti, Commandant l'artillerie du 1er. Corps. Le Baron Fouché, Commandant l'artillerie du 3e. Corps. Le Comte Eblé, Command. les équip. de pont.

Le Comte Morand....... Le Comte Friant........ Le Comte Gudin......... Le Baron Gérard........ Le Comte Dessaix........ Le Comte Compans.......	Généraux de Div. au 1er. Corps.
Le Comte Verdier....... Le Comte Legrand....... Le Baron Merle......... Le Comte Maison........	Généraux de Divis. au 2e. Corps.

Le Baron LEDRU.		Généraux de Divis. au 3e. Corps.
Le Baron RAZOUT.		
Le Baron MARCHAND.		
Le Baron DELSONS.		Généraux de Divis. au 4e. Corps.
Le Comte BROUSSIER.		
Le Comte PINO.		
Le Baron DE WREDE.		Généraux Bavarois du 6e. Corps.
Les Généraux	DE ROY.	
	SIEBEIN.	
	RACLOVITSCH.	
DEMBROWSKI.		Généraux de Divis. au 7e. Corps.
ZAÏONSHECK.		
Le Comte PARTOUNEAUX.		Généraux de Divis. au 9e. Corps.
Le Baron GIRARD.		
Le Général DAENDELS.		
Le Général DAMAS.		

Le Baron GRANDJEAN, Command. une Div. au 10e. Corps.

Les Généraux	GRAWERT.	Généraux Prussiens du 10e. Corps.
	YORCK.	
	KLEIST.	

Le Baron ROGUET, Général de Division, Commandant les Fusiliers de la Garde impériale.

Le Comte CHARPENTIER, Général de Division, Gouverneur de Smolensk.

Le Comte LOISON, Général de Division.

Le Général FRÉDÉRIC, Commandant la 4e. Division, (1er. Corps).

Le Comte SANSON, Général de Division du Génie, Chef du Bureau topographique.

Le Baron HAXO, Général de Division du Génie.

Le Comte Defrance..... Le Comte Sébastiani..... Le Baron de Lahoussaye.. Le Baron Chastel.......	Généraux de Divis. de Cavalerie.
Le Comte de Bruyeres... Le Baron de St.-Germain.. Le Comte Ornano........ Le Baron Wathier....... Le Baron Doumerc....... Le Comte Fournier...... Le Baron Pajol.......... Le Baron Castex........	Généraux de Division de Cavalerie.

Bianchi, Lieutenant-Général du Corps Autrichien.

Pollentz, *id.* au Corps Saxon.

Le général Roznieсki, Commandant une Division de Cavalerie Polonaise.

Le Général Kanopka, Commandant le 3e. Régiment des Lanciers de la Garde.

Le Comte Preyssing, Général de Division Bavarois.

Le Prince Czartoryski, Grand-Maréchal de la diète de Warsovie.

Le Comte Matusewicz, Ministre des finances du Duché de Warsovie.

Le Comte Méjan, Conseiller-d'État du royaume d'Italie, et Secrétaire des commandemens du Vice-Roi.

Le Général Poitevin (Baron de Maureilhan), Commandant le Génie du 4e. Corps.

Romeuf........	Chefs d'État-Major.	1er. Corps.
Lorencey.......		2e. Corps,

Le Baron Aubry, Commandant l'Artillerie	du 2e. Corps.
Le Baron Dode, Commandant le Génie..	

Roussel, Général de Brigade de Cavalerie.
Roussel .... *id.* d'Infanterie.
Ricard......... *id.*
Bordesoult.....*id.*
Bachelu........*id.*
Thiery.........*id.*
Huard..........*id.*
Plausonne......*id.*
Lanabere.......*id.*
Grandeau......*id.*
Dalton........*id.*
Bonnamy.......*id.*
Nagle.........*id.*
Dalton........*id.*
Augereau......*id.*
Dommanget.....*id.*
Marion........*id.*
Subervie......*id.*
Compère.......*id.*
Villata.......*id.*
Guillaume.....*id.*
Fontane.......*id.*
Levié.........*id.*
Grabowski.....*id.*
Fischer.......*id.*
Colbert.......*id.*
Delaitre......*id.*
Le Camus......*id.*
Blamont.......*id.*
Pampelone.....*id.*
Paultre.......*id.*
Chouard.......*id.*
Amey..........*id.*
Corbineau.....*id.*

BERKHEIM, Général de Brigade.
SAINT-GENIEZ . . . . id.
AUG. CAULAINCOURT . . . . id.
GUYON. . . . . id.
HEYLIGERS . . . . id.
PIRÉ . . . . id.
DUFOUR . . . . id.
LEFEBVRE, Comte de Dantzick . id.

POUGET, *id.*, Gouverneur de Witepsk.
LECCHI (Théod.), *id.*, Commandant la Garde Italienne.
LEPEL, *id.*, Aide-de-Camp du Roi de Westphalie.
DÉRY, *id.*, Aide-de-Camp du Roi de Naples.
KLENGEL, *id.*, au service de Saxe.
JOMINI, *id.*, Gouverneur d'Orcha.

MARTHOD. . . . . } Majors des Dragons de la Garde.
LETORT. . . . . }

Le Baron TRIAIRE, Général de Brigade.
Le Baron GIFFLENGA . . . . . . *id.* . . . .
Le Baron LACROIX, Colonel.
Le Baron BATAILLE, *id.*
Le Comte LOUIS TASCHER LAPAGERIE, Chef d'Escadron.
CHARLES DE LABÉDOYÈRE . *id.*
MAURICE MÉJAN . . . . *id.*
JULES DESEVE . . . . *id.*
} Aides-de-Camp du Vice-Roi.

BELLISOMI, Écuyer du Vice-Roi d'Italie.

DELFANTI, Colonel . . . . }
ANDRÉ CORNER, Lieutenant . } Officiers d'Ordonnance du Vice-Roi.
SANOI . . . . *id.* . . . . . . }

LIÉDOT, Colonel du Génie.
MARBOEUF, Colonel de Lanciers.
KLISKI, Colonel Polonais auprès du Vice-Roi.

Radziwil, Colonel du 8e., Hulans Polonais.

Dalbignac, Adjudant-Commandant, Chef d'État-Major du 6e. Corps.

Durieu, Adjudant-Commandant, Sous-Chef d'État-Major du 4e. Corps.

de Bourmont. Asselin...... Forestier... Boisserolle..	Adjudans-Commandans attachés à cet État-Major.

Les Colonels	Guéhéneuc, du 26e. léger. Grosbon, du 53e. régiment. Pegot, du 84e. Achard, du 108e. Battaglia, Commandant les Gardes d'honneur d'Italie. Vidmann, Commandant la Compagnie des Gardes d'honneur de Venise. Demay, Commandant l'artill. de la 13e. Division. Talleyrand de Périgord, du 8e. Chasseurs. Banco, du 2e., Chasseurs à cheval Italien. Rambourg, du 3e., *id.* Peraldi, des Chasseurs de la Garde italienne.

de Roeder, Colonel............... Le Comte de Brandebourg, Capitaine.	au Corps Prussien.

d'Oreille, Major du Régiment Esp. Joseph Napoléon.

Vives, Major d'artillerie.

Carbonel, Chef d'Escadron.

Turenne, Capitaine. Grammont........	Aides-de-Camp du Comte Grouchy.

COLAUD, Chef de Bataillon, Vague-Mestre-Général du 4e. Corps.

SEVELINGE..... *id*..... attaché à l'État-Major.

LANDEVOISIN, Chef de Bataillon du 55e. de ligne.

TEMPIÉ, Lieutenant de Vaisseau, Commandant les Marins de la Garde italienne.

DELAHAYE..
LAIGNELOT.
GUIBERT...
} Capitaines Ingénieurs-Géographes.

BOUTAREL, Capitaine de Chasseurs à cheval, Adjudant du Palais royal de Monza.

TREZEL, Capit. Aide-de-Camp du Gén. GUILLEMINOT.

MAISONNEUVE.
JOUAUD......
EVRARD.....
} Capitaines-Adjoints à l'État-Major du 4e Corps.

FROMAGE, Aide-de-Camp du Général BROUSSIER.

BONARDELLE, Capitaine d'artillerie.

OCTAVE DE SÉGUR.
FERRARI........
} Officiers de Hussards.

GUYARD........
SAVARY.........
} Capitaines du 9e. de ligne.

LELEU DE MAUPERTUIS, Lieutenant au 5e. régiment des Voltigeurs de la Garde.

BORDONI.
MASTINI.
} Lieutenans de la Garde d'honneur d'Italie.

SAINT-MARCELLIN DE FONTANES, Offic. d'État-Major.

JOUBERT, Ordonnateur en chef.....
LABARRIÈRE, Inspecteur aux revues.
} du 4e. Corps.

PRÉVOST, Secrétaire d'ambassade à Pétersbourg.

LESSEPS, Consul français à Moskou.

MALLET..	Généraux de Brigade en retraite à Paris.
LAHORIE.	

VILLEBLANCHE, Auditeur au Conseil d'État, Intendant de Smolensk.

ALEXANDRE Ier., EMPEREUR DE RUSSIE.

LE GRAND-DUC CONSTANTIN.

Le Prince KUTUSOFF, Commandant en chef l'armée russe.

Le Baron BARCLAY DE TOLLY, Commandant en chef avant l'arrivée du Prince KUTUSOFF.

Le Comte WITTGENSTEIN, Commandant le premier Corps russe.

Les Généraux	BAGAWOUT	*id*..	2e.	Corps formant la première armée de l'Ouest.
	SCHOMOALOFF ...	*id*..	3e.	
	TUTSCHKOFF.....	*id*..	4e.	
	Prince BAGRATION.	*id*..	5e.	Corps formant la seconde armée de l'Ouest.
	DOCTOROW......	*id*..	6e.	
	TORMASOW......	*id*..	7e.	

Le Prince CHARLES DE MECKLEMBOURG.

L'Amiral TSCHICHAGOW, Commandant l'Armée russe du Danube.

Les Généraux	LANGERON..	Commandant les Divisions de l'Armée de Danube.
	LAMBERT...	
	WOINOW...	
	TSCHAPLITZ.	
	PAHLEN....	

PLATOW, Hetman des Kosaques.

PLATOW fils.

ORLOW-DENISOW, Général d'avant-garde.

LEWIS, Commandant devant Riga.

KAMENSKI.	Généraux commandant en Wolhynie.
ERTEL...	
SACKEN...	
MARCOFF..	

REPNIN...	Généraux commandant au Corps du Comte WITTGENSTEIN.
CASANOVA.	
STENGEL..	
KOULNIEW.	

SICVERSE, Général employé à la 2e Armée de l'Ouest.

WORONSOW........	Généraux employés au centre de l'Armée russe.
OSTERMANN........	
BENNIGSEN.........	
GORTSCHAKOFF.....	
SKALON...........	
KANOVITZEN	
NIEWIEROWSKI......	
KRETOFF..........	
RAJEWSKI	
KRAPOWITSKI	
STROGONOFF.......	
BOEHMETIEFF I et II.	
OUVAROW.........	
BALLA	

KORFF, Général de Cavalerie.

MILLORADOWITCH...	Généraux commandant l'avant-garde du Prince KUTUSOFF.
WINZINGERODE.....	
CZERNICHEW.......	

VON-PALHEN, Général-Major.

NARISHKIN, Aide-de-Camp de WINZINGERODE.

Le Général Robert Wilson, Commissaire anglais au quartier-général russe.

L'Archimandrite Platon.

L'Évêque Augustin, Vicaire de Moskou.

Kurakin, Ambassadeur de Russie à Paris.

Nesselrode, Ministre des Relations extérieures de Russie.

Rastopchin. . .	Nobles de Moskou.
Mɔmonoff. . . .	
Yermanoff. . .	
Orlow.	
Paschkoff . . .	
Soltikoff. . . .	
Sheremitew. .	

ÉTAT SOMMAIRE

Des Corps faisant partie de la grande Armée Française dirigée contre la Russie, depuis le 1er mars jusqu'au 1er septembre 1812.

Corps	Composition	Hommes.	Chev.
État-Major général. — LE PRINCE DE NEUCHATEL, Major-général.	Badois, Hessois, Saxons, Neuchâtelois, 28e chasseurs, etc...........	4,000	1,150
1er Corps d'armée. — PRINCE D'ECKMUHL.	1re Division, général Morand, 13e léger, 17e, 30e de ligne, Badois, etc.	14,400	1,050
	2e Division, général Friant, 15e léger, 33e, 48e de ligne, Espagnols, etc.	15,900	1,100
	3e. Division, général Gudin, 7e léger, 12e, 21e, 127e de ligne, Strelitz, etc.	15,500	1,050
	4e Division, général Dessaix, 33e léger, 85e, 108e de ligne, Hesse, etc.	13,700	1,100
	5e. Division, général Compan, 25e, 57e, 61e, 111e de ligne, etc...	17,500	1,200
	Cavalerie, général Girardin, 1er, 2e, 3e chasseurs, 9e Polonais, etc..	3,800	3,800
	Artillerie, génie, etc..........	2,500	2,200
2e Corps d'armée. — DUC DE REGGIO.	6e Division, général Legrand, 26e léger, 56e, 19e, 128e de ligne, Portugais, etc..............	14,000	800
	8e. Division, général Verdier, 11e léger, 2e, 37e, 124e de ligne, etc.	13,200	900
	9e. Division, général Merle, 123e de ligne, Suisses, Croates, etc.	12,200	800
	Cavalerie, général Castex, 7e, 20e, 24e, 28e chasseurs, 8e chevau-légers, etc.................	3,200	3,200
	Artillerie, génie, etc..........	1,500	1,300

		Hommes.	Chev.
3e *Corps d'armée.* — DUC D'ELCHINGEN.	10e Division, général Ledru, 24e léger, 46e, 72e, 129e de ligne, Portugais, etc.	13,000	800
	11e Division, général Razout, 4e, 18e, 93e de ligne, Illyriens, Portugais, etc.	14,000	800
	25e Division, général Marchand, Wurtembergeois, etc.	10,000	500
	Cavalerie, général de Woelwarth, 4e, 28e chasseurs, 6e chevau-légers, 11e hussards, Wurtembergeois, etc.	4,000	4,000
	Artillerie, génie, etc.	2,800	2,600
4e *Corps d'armée.* — PRINCE VICE-ROI.	13e Division, général Delzons, 8e léger, 84e, 92e, 106e de ligne, Croates.	13,700	800
	14e Division, général Broussier, 18e léger, 9e, 35e, 53e de ligne, Espagnols	13,000	800
	15e Division, général Pino, Italiens, Dalmates	14,000	900
	Cavalerie, général Guyon, 9e, 19e chasseurs, Italiens.	2,900	2,700
	Garde Royale italienne, gén. Lecchi.	6,200	2,800
	Artillerie, génie, etc.	2,600	2,500
5e *Corps d'armée.* — PRINCE PONIATOWSKI.	16e Division, général Zaionsheck, Polonais, etc.	12,000	800
	17e Division, génér. Dembrowski, *id.*	12,000	800
	18e Division, général Kaminiecki, *id.*	9,300	700
	Cavalerie, général Kaminski, *id.*	4,000	4,200
	Artillerie, génie, etc.	2,200	2,600
6e *Corps d'armée.* — Maréchal GOUVION-SAINT-CYR.	19e Division, général Deroy, Bavarois, etc.	11,200	400
	20e Division, général de Wrede, *id.*	12,700	500
	Cavalerie, général de Seydewitz, *id.*	2,000	2,100
	Artillerie, génie, etc.	500	800
9e *Corps d'armée.* — Général REYNIER.	21e Division, général Lecoq, Saxons, etc.	7,800	800
	22e. Division, général de Funck, *id.*	7,600	700
	Cavalerie, général de Polentz, *id.*	2,300	2,600
	Artillerie, génie, etc.	1,200	1,400

		Hommes.	Chev.
8e Corps d'armée. — DUC D'ABRANTÈS.	23e Division, général Tharreau, Westphaliens, etc.	10,600	400
	24e Division, général d'Ochs.	5,200	400
	Cavalerie, général Chabert.	1,900	2,000
	Artillerie, génie, etc.	1,000	1,500
9e Corps d'armée. — DUC DE BELLUNE.	12e Division, général Partouneaux, 10e, 29e léger, 36e, 44e, 51e, 55e, 125e et 126e de ligne.	15,000	600
	26e Division, général Daendels, Bergois, Badois, Hessois.	8,000	700
	28e Division, général Girard, Polonais.	7,500	200
	Cavalerie, généraux Delaitre et Fournier, Bergois, Hessois, Badois, etc.	2,000	2,100
10e Corps d'armée. — DUC DE TARENTE.	7e Division, général Grandjean, Polonais, Westphaliens, etc.	13,000	900
	27e Division, général d'Yorck, Prussiens	14,000	
	Cavalerie, général Massemback, *id.*	2,700	2,700
	Artillerie, génie.	1,700	1,700
11e Corps d'armée. — DUC DE CASTIGLIONE.	30e Division, général Heudelet, 2e, 4e, 6e, 8e, 16e, 17e, 18e, 21e, 28e léger, 14, 28e de ligne, Westphaliens, etc.	18,000	400
	31e Division, général Lagrange, 27e léger, 27e, 63e de ligne, etc.	9,900	
	32e Division, général Durutte, régimens de Rhé, Walchéren, Belle-Isle et de la Méditerranée.	12,700	
	34e Division, général Morand, 3e, 29e de ligne, Hessois, Saxons, etc.	12,900	600
	Cavalerie, général Cavaignac, dragons, chasseurs.	1,600	1,500
Corps Autrichien. — PRINCE SCHWARTZENBERG.	Autrichiens.	30,000	6,000

		Hommes.	Chev.
1er *Corps de caval.* — Général NANSOUTY.	1re Division de cavalerie légère, général Bruyères, 16e chasseurs, 7e, 8e hussards, polonais, prussiens, etc	6,500	6,700
	1re Division de grosse cavalerie, général Saint-Germain, 2e, 3e, 9e cuirassiers, 1er chevau-légers.	3,700	3,800
	5e Division *id.*, général Valence, 6e, 11e, 12e *id.*, 5e *id.*......	3,200	3,300
2e *Corps de caval.* — Général MONTBRUN.	2e Division de cavalerie légère, général Pajol, 11e, 12e chasseurs, 5e, 9e hussards, Prussiens, Polonais, etc..................	4,800	4,900
	2e Division de grosse cavalerie, général Wathier, 5e, 8e, 10e cuirassiers, 2e chevau-légers.....	3,700	2,800
	4e Division *id.*, général Defrance, 1er, 2e carabiniers, 1er cuirassiers, 4e *id.*................	2,900	2,900
3e *Corps de caval.* — Général GROUCHY.	3e Division de cavalerie légère, général Chastel, 6e, 8e, 25e chasseurs, 6e. hussards, Bavarois, Saxons....................	4,500	4,700
	3e Division de grosse cavalerie, général Doumerc, 4e, 7e, 14e cuirassiers, 3e chevau-légers.....	3,300	3,300
	6e Division *id.*, général Lahoussaye, 7e, 23e, 28e, 30e dragons.....	2,800	3,000
4e *Corps de caval.* — Général LATOUR-MAUBOURG.	4e Division de cavalerie légère, général Rozniecki, Polonais......	4,600	5,000
	7e Division *id.*, général Lorge, Saxons, Westphaliens, etc....	3,200	3,500
Garde Impériale.	Garde impériale, infanterie, cavalerie, artillerie, etc..........	43,000	16,000
	Division de la Vistule, général Claparède, Polonais............	8,300	500

		Hommes.	Chev.
Grand parc.	Grand parc d'artillerie, général Lariboissière	9,500	4,800
	Grand parc du génie, général Chasseloup-Laubat	5,100	900
	Équipages militaires, général Picard	7,800	9,500
Garnisons.	Magdebourg, général Michaud	900	
	Dantzig, général Lagrange	3,000	1,000
	Stettin, général Liobert	Les garnisons de ces places ont été fournies par les corps d'armée.	
	Custrin, général Fornier d'Albe		
	Glogau, général Laplane		
	Berlin, général Durutte		
	Stralsund, général Morand		
	Kœnigsberg, général Loison	5,000	200
Division princière. — Général CARRA-SAINT-CYR.	Troupes des princes de la confédération de Rhin	7,300	300
33e *Division d'inf.* — Général D'ESTRÉES.	Troupes Napolitaines	8,000	1,000
Garnison de Hambourg. — Général CARRA-SAINT-CYR.	Cohortes de la garde nationale du premier ban, etc	5,700	
Division Danoise. — Général ESWALD.	Troupes Danoises	9,800	2,000
Troupes en marche	Infanterie	25,000	
	Cavalerie	14,000	14,000
	Artillerie, génie, etc	4,000	2,500
Dépôts généraux de cavalerie. — Général BOURCIER.	Détachemens de tous les régimens de cavalerie	1,500	6,00

RÉCAPITULATION.

	Hommes.	Chevaux.
État-Major général	4,000	1,150
1er. Corps	83,000	11,500
2e	44,100	7,000
3e	43,800	8,700
4e	52,000	10,500
5e	39,500	9,100
6e	27,400	3,800
7e	18,900	5,500
8e	18,700	4,300
9e	32,500	4,500
10e	31,400	5,300
11e	55,100	2,500
Corps auxiliaire autrichien	30,000	6,000
Garde impériale	51,300	16,500
Grand Parc	22,400	15,000
Garnisons { Dantzig, Magdebourg, Kœnigsberg, Hambourg }	14,600	1,200
Division Princière	7,300	300
Napolitains	8,000	1,000
Troupes Danoises	9,800	2,000
Troupes en marche	43,000	16,500
Dépôt général de Cavalerie	1,500	600
1er. Corps de Cavalerie	13,400	13,800
2e	10,400	10,600
3e	10,600	11,000
4e	7,800	8,500
TOTAUX	680,500	176,850

Nombre des cadavres et des chevaux morts qui ont été brûlés par ordre du Gouvernement Russe, après la retraite de Moskou.

		Hommes.	Chevaux.
Dans les gouvernemens	de Moskou	49,754	27,849
	de Kaluga	1,017	4,834
	de Smolensk	71,735	51,430
	de la Bérézina et routes adjacentes	30,106	27,316
	de Minsk, jusqu'au 15 janvier 1813	18,797	2,746
	de Wilna	72,303	9,407
TOTAUX		243,712	123,382

N. B. Un grand nombre de morts avaient été brûlés ou enterré avant l'arrivée des ordres de la cour de Russie. (*Article daté de Wilna, et inséré dans la Gazette de Vienne*, 21 *novembre* 1813).


LIBRARY OF CONGRESS
0 007 544 419 9